

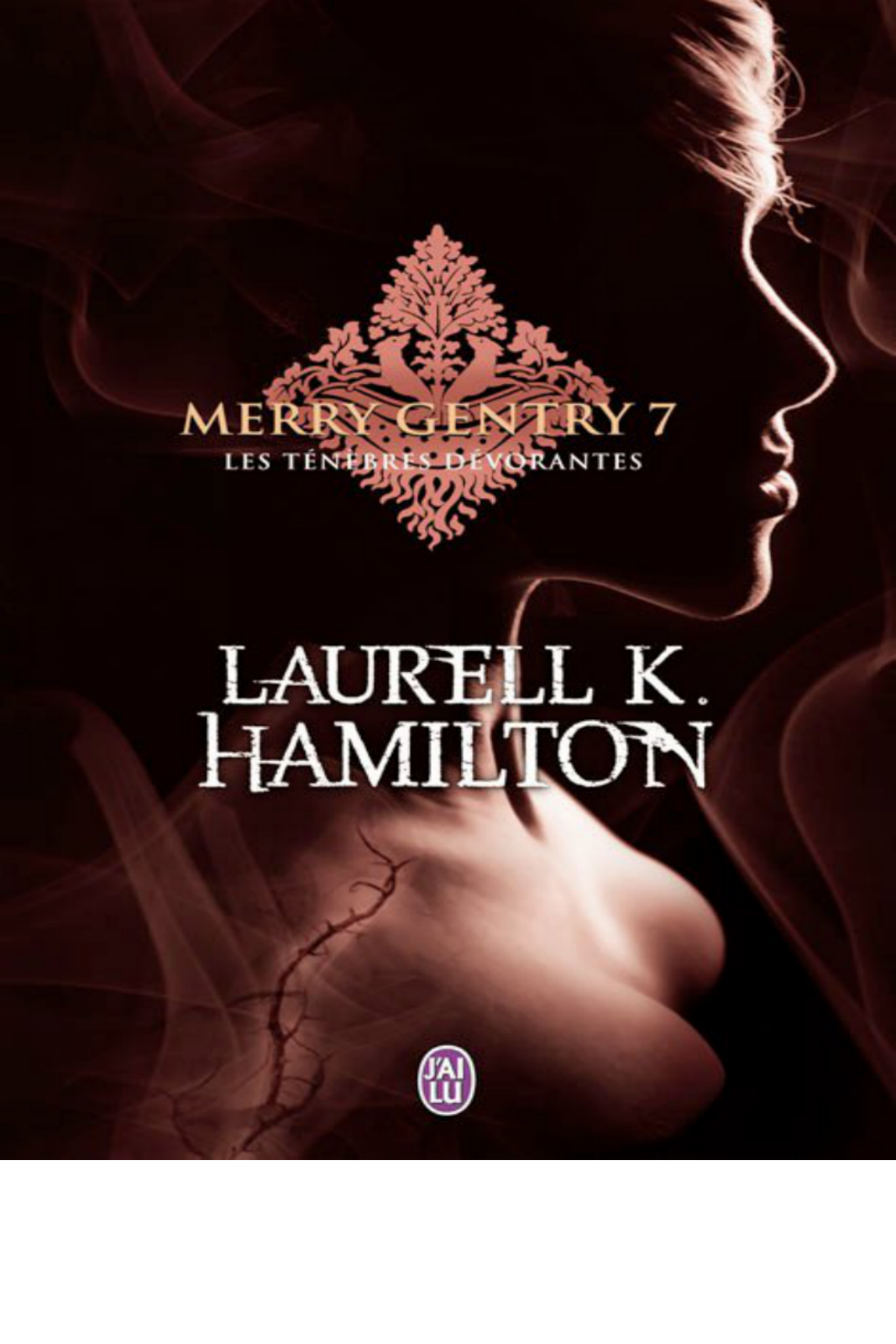


Les ténèbres dévorantes

Hamilton, Laurell Kaye

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



MERRY GENTRY 7
LES TÉNÉRES DÉVORANTES

LAURELL K.
HAMILTON



Laurell K. Hamilton

Les ténèbres dévorantes

Merry Gentry – 7

Traduit de l'américain par Laurence Le Charpentier



J'ai lu

Titre original
SWALLOWING DARKNESS

All rights reserved.

Published in the United States by Ballantine Books, an imprint of the Random House Publishing Group, a division of Random House, Inc., New York

© Laurell K. Hamilton, 2008

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2011

Je me sens comme celui
Qui parcourt seul
Une salle de banquet désertée
Dont toute lumière s'est éclip­sée,
Où les guirlandes se sont fanées,
Et d'où tous à part lui sont partis !

De « Oft, in the stilly night », de Thomas Moore
(*National Airs*, 1818).

*Pour Jonathon, qui parcourt avec moi ces lieux déserts,
Et qui, au cours de notre cheminement, y fait revenir
la lumière.*

Remerciements

Pour Darla, qui contribue à la concrétisation de mes bonnes intentions, et Sherry, qui se bat sans faillir pour tenter de nous inculquer à nous, « les artistes », un peu d'organisation. Pour Merrilee, mon agent, toujours prête à enfiler son armure et à combattre à mes côtés. À Shawn, pour notre amitié qui s'est à présent révélée suffisamment durable pour se rendre au bar toute seule et commander un verre. Pour Charles, qui m'a enseigné le bonheur inhérent à un soupçon de chaos, et que de ne pas avoir de plan détaillé ne présuppose pas pour autant que cela puisse ne pas fonctionner. Pour Pili et Carri qui ont affronté courageusement avec nous Dragon Con. À l'auteur de science-fiction et vétéran des Forces de l'Armée de l'Air, Michael Z. Williamson qui m'a proposé bénévolement son assistance concernant les détails militaires. Toutes erreurs dans ce domaine ne pourront que m'être imputables, quoique son apport les aura réduites au strict minimum. À mon groupe d'écriture, The Alternate Historians : Deborah Millitello, Mark Sumner, Marella Sands, Sharon Shinn et Tom Drennan, autant de compagnons de tranchées.

Chapitre 1

On se rend généralement à l'hôpital pour y être sauvé, mais les médecins ne peuvent que vous rafistoler, vous reconstituer. Ils ne peuvent rien aux dommages causés. Ils ne peuvent pas intervenir pour que vous ne vous réveilliez pas dans le mauvais lit, pas plus que pour transformer la vérité en mensonges. Les gentils docteurs et assistantes médicales de l'équipe d'intervention en cas d'agressions sexuelles ne purent en effet que demeurer impuissants face à l'évidence : j'avais bel et bien été violée. Le fait que je n'en avais pas le moindre souvenir, puisque mon oncle m'avait envoûtée pour abuser de moi, ne changerait en rien les indices qu'ils trouvèrent suite aux prélèvements effectués.

On aurait pu penser qu'une véritable Princesse-Fey aurait une vie digne d'un conte de fées. Or, ces histoires *finissent* invariablement bien, alors que généralement, elles ne relatent que d'horribles événements. Vous rappelez-vous de Raiponce ? La vilaine sorcière arracha les yeux de son prince charmant, le rendant évidemment aveugle. Les larmes de Raiponce lui rendirent magiquement la vue, mais cela ne se produisit qu'à la fin du récit. Cendrillon était à peine mieux traitée qu'une esclave, Blanche-Neige faillit en fait mourir quatre fois des desseins meurtriers que lui vouait la méchante Reine. La pomme vénéneuse est tout ce dont on se souvient, mais n'oublions pas le chasseur, le corset ensorcelé ni le peigne empoisonné. Prenez n'importe quel conte de fées basé sur d'anciens récits, et l'héroïne y vit des expériences malheureuses, dangereuses, pour tout dire, un véritable cauchemar.

Moi, Princesse Meredith NicEssus, prête à accéder au plus éminent trône de la Féerie, suis arrivée au milieu de mon histoire. Quoique la conclusion « heureuse jusqu'à la fin des temps », si elle se précise vraiment, me semblât cette nuit particulièrement éloignée.

Allongée sur un lit dans une jolie chambre individuelle, j'avais été admise au service maternité d'un établissement hospitalier plutôt sympa, vu que j'étais enceinte. Je l'étais déjà avant que mon oncle cinglé, Taranis, ne me kidnappe. Je ne l'étais donc pas de lui, mais des hommes que j'aimais, qui avaient pris tous les risques pour venir

m'arracher à ses griffes. Et j'étais à présent en sécurité, avec à mon chevet l'un des plus grands guerriers qu'ait connus la Féerie : Doyle, autrefois les Ténèbres de la Reine qui, un millier d'années avant ma naissance, était son assassin attitré. Il était maintenant tout à moi, debout près de la fenêtre, le regard braqué sur l'obscurité de la nuit gâchée par les éclairages du parking de l'hôpital, au point que la noirceur de sa peau et de ses cheveux semblait encore plus sombre. Il avait retiré ses lunettes de soleil qu'il portait presque toujours à l'extérieur, mais ses yeux étaient tout aussi noirs. La seule couleur perceptible sous l'éclairage atténué de la chambre provenait des étincelles des anneaux d'argent qui suivaient la courbe gracieuse de l'une de ses oreilles jusqu'à sa pointe effilée, un détail qui le désignait comme n'étant pas purement de sang sidhe, pas véritablement de la Haute Cour, mais métis, tout comme moi. Les diamants qui en punctuaient les lobes scintillèrent à la lumière lorsqu'il tourna la tête, semblant avoir perçu la fixité de mon regard, ce qui était probablement le cas.

Sa chevelure d'ébène lui retombant aux chevilles bougea telle une ample pèlerine quand il s'avança vers moi. Il avait enfilé l'accoutrement vert hospitalier qu'on lui avait demandé de porter, remplaçant la couverture dont il avait recouvert sa nudité dans l'ambulance qui nous avait conduits ici. Afin de me sauver, il avait pénétré à la Cour Dorée métamorphosé en gigantesque chien noir. Sous cette forme, il perdait tout ce qu'il portait, ses fringues, ses armes mais curieusement, jamais ses piercings. Celui qui ornait son téton ainsi que toutes ses boucles d'oreilles – sans doute partie intégrante de son personnage – en réchappaient lorsqu'il reprenait forme humaine.

Il s'approcha du lit et me prit la main, celle qui n'était pas reliée à une intraveineuse qui avait contribué à m'hydrater et à me faire surmonter l'état de choc dans lequel je m'étais trouvée à mon arrivée. Si je n'avais pas été enceinte, ils m'auraient probablement gavée de médicaments. Et pour une fois, une dose plus forte n'aurait pas été de refus, cela m'aurait aidée à oublier. Pas seulement ce qu'avait fait mon oncle Taranis, mais également...

Je m'agrippai à la grande main sombre de Doyle, la mienne si petite et pâle en comparaison. Il aurait dû y avoir quelqu'un d'autre à côté de lui, à côté de moi. Frost, notre Froid Mortel, avait disparu. Il n'était pas mort, pas vraiment, mais il était perdu pour nous. Doyle avait la capacité de changer d'apparence à volonté, puis de reprendre celle qui était véritablement la sienne. Frost n'avait pas eu la moindre aptitude en la matière, mais lorsque la magie sauvage s'était propagée dans la résidence que nous occupions à Los Angeles, il en avait été radicalement transformé, métamorphosé en cerf blanc. Il s'était ensuite éclipse au galop par les portes qui s'étaient matérialisées dans

un coin de la Féerie n'ayant jamais existé avant.

Alors limitées, les contrées de notre royaume s'étaient retrouvées en pleine expansion. Une grande première depuis des siècles. Quant à moi, l'une des nobles des Hautes Cours, la dernière enfant de la noblesse de la Féerie à avoir vu le jour, j'attendais des jumeaux. Notre peuple déclinait, mais après tout, peut-être pas. Il était possible que nous soyons en train de récupérer notre pouvoir, mais à quoi pourrait-il bien me servir ? À quoi me servirait la régénérescence de la Féerie et de la magie sauvage ? À quoi servirait tout ça, alors que Frost était maintenant doté d'un corps et d'un esprit animal ?

À la pensée que je porterais son enfant sans qu'il le connaisse ni en soit même conscient, je ressentis une oppression dans la poitrine, agrippée à la main de Doyle sans pouvoir me résoudre à rencontrer son regard. Je n'étais pas certaine de ce qu'il percevrait dans mes yeux, incertaine même de ce que je ressentais. J'aimais Doyle, de tout mon cœur, mais j'aimais Frost aussi. La nouvelle qu'ils seraient tous les deux pères avait été réjouissante.

Sa voix profonde, si profonde, se fit entendre, évoquant de la mélasse et d'autres substances épaisses et sucrées s'étant muées en paroles.

Mais ce qu'il dit n'avait rien de suave :

— Je tuerai Taranis si tu me le demandes.

— Non, tu ne feras pas ça, lui répondis-je en secouant négativement la tête.

J'y avais songé, sachant que Doyle mettrait à exécution ce qu'il venait de suggérer. Si je le lui demandais, il tenterait de tuer Taranis et y parviendrait sans doute. Mais je ne pouvais autoriser mon amant et futur Roi à éliminer le souverain de la Lumière et de l'Illusion qui régnait sur notre Cour ennemie. Nous n'étions pas en guerre, et même ceux parmi les Seelies qui pensaient que Taranis avait perdu la raison, voire était malfaisant, seraient peu enclins à demeurer indifférents si on l'assassinait. Un duel, passe encore, mais un assassinat ? Doyle pouvait légitimement défier le Roi en combat singulier. J'y avais songé, également. Et même si l'idée m'avait en partie séduite, j'avais été témoin de ce dont était capable la Main de Pouvoir de Taranis, sa Main de Lumière, qui brûlait la chair et qui, tout récemment, était presque parvenue à tuer pour de bon mes Ténèbres.

J'avais renoncé à l'idée qu'il me venge après avoir mis en balance la pensée de le perdre à son tour.

— Je suis le Capitaine de ta Garde, et je pourrais laver ton honneur ainsi que le mien pour cette seule raison.

— Tu veux parler d'un duel ?

— Oui. Il ne mérite pas la moindre chance de se défendre, mais si je l'assassine, ce sera la guerre entre les Cours, ce que nous ne

pouvons nous permettre.

— Non, en effet, répondis-je en me décidant enfin à affronter son regard.

— Tes yeux brillent dans l'obscurité, Meredith, me dit-il en me caressant la joue de sa main libre. Ton visage irradie de cercles verts et or lumineux, trahissant tes émotions.

— Je veux qu'il meure, c'est vrai, mais je ne détruirai pas toute la Féerie pour ça. Je ne nous ferai pas tous virer des États-Unis pour venger mon honneur. Le traité qui nous a permis trois cents ans plus tôt de nous installer ici comprend deux conditions fondamentales qui pourraient nous en faire éjecter : les Cours ne peuvent entrer en guerre sur le sol américain et nous devons nous abstenir d'inciter les humains à nous vénérer comme des divinités.

— Cela a été établi à la signature du traité, Meredith. J'ai connaissance de son contenu.

Je lui fis un sourire, et il me semblait même bizarre que j'y parvienne, ce qui l'atténua quelque peu, mais à la réflexion, je pense que c'était plutôt bon signe.

— Te souviens-tu de la Magna Carta ?

— Un truc humain, ayant fort peu en commun avec notre peuple.

— Ce n'était qu'une remarque en passant, lui dis-je en lui étreignant la main.

— Mon émotivité me fait penser au ralenti, m'expliqua-t-il avec un hochement de tête et un sourire.

— Tout comme moi.

La porte derrière lui s'entrouvrit. Deux hommes se tenaient dans l'encadrement, un grand et un petit. Sholto, le Roi des Sluaghs, le Seigneur de l'Insaissable, faisait la même taille que Doyle. Sa longue chevelure blond platine retombait droit jusqu'à ses chevilles et sa peau était d'une nuance assortie à la mienne, de l'éclat d'une lune blafarde, aussi pâle de visage que tous aux Cours, quoique moins que mon regretté Frost. Le jaune doré tricolore de ses iris évoquait les teintes des feuilles de trois variétés d'arbre à l'automne, semblant avoir fusionné pour les colorer, avant que le tout ne se retrouve cerné d'or. Les Sidhes avaient été de tout temps dotés des yeux les plus magnifiques qui soient. Le tee-shirt et le jean qu'il avait portés pour camoufler sa véritable apparence lorsqu'il était venu me secourir moulaient un corps aussi splendide que son visage. Mais je savais que ce n'était en partie qu'une illusion. Sholto avait en effet des excroissances tentaculaires qui émergeaient au niveau des côtes supérieures. Bien que sa mère soit issue de la noblesse de la Haute Cour, son père avait été un Volant de la Nuit, un peuple faisant partie des Sluaghs, la dernière Meute Sauvage de la Féerie. En fait, la dernière, jusqu'au retour de la magie incontrôlée. Et à présent, des

créatures de légendes réapparaissaient, et seule la Déesse savait ce qui faisait à nouveau partie de la réalité, et ce qui restait encore à venir.

Il dissimulait ces petits extras grâce à son glamour, à moins qu'il ne porte un manteau ou une veste suffisamment épaisse. Pas besoin d'effrayer les infirmières. D'avoir ainsi dû cacher ses différences durant toute son existence l'avait rendu amplement capable de changer d'apparence pour donner le change et se risquer à me porter secours. On ne se confrontait pas à la légère au Roi de la Lumière et de l'Illusion avec un camouflage illusoire en guise de seule protection.

Il m'adressa un sourire que je ne lui avais vu qu'à cet instant, dans l'ambulance, où il m'avait pris la main en me disant qu'il savait qu'il serait bientôt père. La nouvelle semblait avoir contribué à adoucir une certaine dureté qui s'était toujours trouvée enfouie dans ce corps magnifique. Tandis qu'il s'avançait vers nous, il avait tout l'air du proverbial nouvel homme.

Quant à Rhys, il n'avait pas du tout le sourire. Du haut de son mètre soixante-cinq, il était à ma connaissance le plus petit Sidhe pure souche. Sa peau avait la pâleur de l'éclat lunaire, comme celle de Sholto, de Frost et la mienne. Il avait enlevé sa barbe et moustache postiches dont il s'était masqué à l'intérieur du monticule de la Féerie. Employé avec moi à l'Agence de Détectives Grey à L.A., il adorait se déguiser. Il y excellait même, bien mieux que grâce au glamour. Néanmoins, il en possédait suffisamment pour dissimuler qu'il était borgne. L'œil qui lui restait, aussi spectaculaire que n'importe quel autre à la Cour, était composé de trois cercles bleus, mais là où le gauche s'était autrefois trouvé ne restait plus qu'une zone de peau blanche scarifiée. En public, il portait généralement un cache-œil, mais cette nuit, son visage se présentait nu, ce que j'appréciais au plus haut point. Je voulais voir mes hommes sans la moindre dissimulation.

Doyle se déplaça légèrement pour permettre à Sholto de venir me déposer un chaste baiser sur la joue. Celui-ci n'était pas l'un de mes amants réguliers. En vérité, nous n'avions couché qu'une fois ensemble, mais comme le dit un vieux dicton : « Une fois suffit. » L'un des enfants que je portais était en partie de lui, mais nous étions encore étrangers l'un à l'autre après ce premier rendez-vous, qui s'était pourtant révélé sacrément torride.

Rhys s'approcha au pied du lit, ses boucles blanches qui lui retombaient à la taille toujours rassemblées en cette queue-de-cheval qu'il avait portée assortie à son style vestimentaire jean-tee-shirt. Son expression était particulièrement grave, ce qui ne lui ressemblait guère. Il avait été à une époque Crom Cruach et avant cela, un dieu de la Mort. Il se refusait à me préciser lequel et m'avait dit que Crom Cruach était assez divin comme ça, qu'il n'avait pas besoin d'autres

titres honorifiques, mais j'avais glané suffisamment d'indices pour arriver à en tirer certaines conclusions.

— Qui va aller le défier en duel ? demanda-t-il.

— Meredith vient de me dire de m'en abstenir, lui répondit Doyle.

— Oh, super ! s'exclama Rhys. Je vais me le faire !

— Non, lui dis-je. D'ailleurs, je croyais que tu avais peur de Taranis.

— En effet, et je le crains même peut-être encore. Mais nous ne pouvons pas laisser passer ça, Merry, sûrement pas !

— Et pourquoi ? Parce que ton orgueil s'en est retrouvé meurtri ?

Il me lança un de ces regards !

— Accorde-moi davantage de crédit que ça !

— Alors, je vais aller le défier, moi ! renchérit Sholto.

— Non, criai-je. Personne n'ira le provoquer en duel ni lui faire son affaire, de quelque manière que ce soit.

Les trois hommes me regardèrent. Doyle et Rhys savaient que j'avais un plan en tête, me connaissant assez pour avoir échafaudé certaines suppositions, contrairement à Sholto, qui réagissait seulement sous l'emprise de la colère.

— Nous ne pouvons laisser passer cet outrage, Princesse. Il doit payer !

— Je suis d'accord, et étant donné qu'il a fait intervenir des avocats humains lorsqu'il a accusé Rhys, Galen et Abloec de viol à l'encontre de l'une de ses nobles, nous allons recourir à notre tour à la justice humaine. Nous avons son ADN et allons l'accuser de m'avoir violée.

— Et ensuite, il risquera quoi, une peine d'emprisonnement ? Même s'il accepte d'être incarcéré dans un établissement pénitentiaire humain, ce châtiment semble bien léger pour ce qu'il t'a fait !

— C'est vrai, mais c'est le mieux que nous puissions faire en vertu de la loi.

— De la loi des humains, rétorqua Sholto.

— Oui, de la loi des humains, répétai-je.

— Selon notre législation, dit Doyle, nous serions autorisés à le défier en duel et à le tuer.

— Cela ne me paraît que justice, ajouta Rhys.

— C'est moi qu'il a violée. Je suis prête à être consacrée Reine, si nous parvenons à empêcher nos ennemis de m'éliminer. C'est donc moi qui établirai quel châtiment lui sera réservé ! conclus-je avec d'autant plus d'intensité dans la voix que je dus m'arrêter à deux reprises de parler pour reprendre mon souffle.

Doyle demeurait impavide.

— Tu as une idée derrière la tête, ma Princesse. Tu as déjà

anticipé comment cela pourrait profiter à notre cause.

— Comment cela pourrait aider notre Cour, la Cour Unseelie, que les humains qualifient depuis des siècles de malfaisante. S'il y a un jugement public accusant de viol le Roi des Seelies, nous parviendrons enfin à les convaincre que nous ne sommes pas les méchants.

— Voilà qui est parlé comme une Reine, m'approuva Doyle.

— Plutôt comme une politicienne, renchérit Sholto, ce qui ne sonnait pas vraiment comme un compliment dans sa bouche.

Je lui lançai le regard qu'il méritait.

— Tu es Roi toi aussi, du peuple de ton père. Serais-tu prêt à détruire tout ton royaume pour une vengeance ?

Il détourna alors les yeux et à son front se matérialisa ce froncement, signe d'une saute d'humeur passagère. Mais tout aussi de mauvais poil soit-il, il pouvait toujours essayer de rivaliser avec Frost, mon regretté chéri lunatique.

S'étant avancé à mon chevet, Rhys me caressa la main où par du sparadrap était fixée l'aiguille de l'intraveineuse.

— Je n'hésiterai pas à me confronter au Roi pour toi, Merry. Tu peux me faire confiance.

Je recouvris sa main de la mienne qui était libre, en fixant cet œil unique aux cercles bleutés.

— Je ne veux plus perdre l'un de vous, Rhys. Au grand jamais.

— Frost n'est pas mort, me rappela-t-il.

— Il est maintenant réincarné en cerf blanc, Rhys. On m'a dit qu'il ne resterait sous cette apparence qu'une centaine d'années. J'ai trente-trois ans et je suis mortelle. Je ne me vois pas rester en vie pendant encore un siècle. Il pourra bien revenir en tant que Froid Mortel, mais pour moi, il sera trop tard.

Mes yeux me brûlaient, ma gorge s'était nouée, et ma voix parvint tout juste à s'en extirper.

— Il ne tiendra jamais son bébé dans ses bras, ajoutai-je. Jamais il ne sera là pour lui en tant que père. Son enfant aura grandi avant qu'il n'ait à nouveau des mains pour l'étreindre, ou une bouche humaine pour lui exprimer son amour.

Je me renfonçai alors dans les oreillers, laissant les sanglots me submerger. Retenant Rhys par la main, je laissais mes larmes s'épancher.

Doyle, qui s'était avancé à côté de lui, me caressa la joue.

— S'il avait su que sa disparition te ferait autant de chagrin, il se serait davantage accroché.

Je clignai des paupières, faisant refluer les larmes, les yeux levés vers ce sombre visage.

— Que veux-tu dire ?

— Cela s'est présenté à nous deux dans un rêve, Meredith. Nous

savions que l'un de nous serait sacrifié pour que le pouvoir revienne à la Féerie. Le même rêve lors de la même nuit. C'est comme ça que nous l'avons appris.

— Et aucun de vous deux ne me l'a dit ! m'exclamai-je avec, à présent, une voix à l'inflexion accusatrice, ce qui valait mieux que des pleurnicheries, je suppose.

— Mais qu'aurais-tu pu y faire ? Lorsque les Dieux eux-mêmes ont fait leur choix, personne ne peut rien y changer. Mais ce sacrifice devait être volontaire, le rêve était particulièrement limpide à ce sujet. Si Frost avait su que son cœur t'était aussi précieux, il se serait défendu davantage, et c'est moi qui serais parti à sa place.

Je secouai la tête en m'écartant de sa main.

— Mais ne comprends-tu rien à rien ? Si tu étais réapparu sous une autre forme, perdu pour moi à jamais, je te pleurerais tout autant !

— Doyle et Frost n'avaient pas compris qu'ils étaient tous les deux dans le peloton de tête, dit Rhys en m'étreignant la main.

Je me dégageai de la sienne en lui lançant un regard noir, heureuse de me sentir en proie à la colère, une émotion bien plus plaisante que toutes celles qui m'animaient intérieurement en ce moment.

— Vous n'êtes que des imbéciles, tous sans exception ! Ne comprenez-vous donc pas que je vous pleurerais tous si vous disparaissiez ? Qu'il n'y en a pas un seul dans mon entourage que je veuille perdre, ou risquer de perdre ? Êtes-vous donc incapables de vous le rentrer dans le crâne ?

J'en hurlais, un dévouement plus agréable que les larmes.

La porte de la chambre s'ouvrit alors, laissant entrer une infirmière, suivie d'une femme-médecin en blouse blanche que j'avais rencontrée plus tôt. Le Docteur Mason était gynéco-obstétricienne qualifiée, l'une des meilleurs de l'état, voire de tout le pays, ce qui m'avait été expliqué en détails par un avocat délégué par ma tante. Qu'elle m'ait envoyé un mortel plutôt qu'un émissaire de notre Cour avait été plutôt surprenant. Aucun de nous n'avait su ce qu'en déduire, mais j'avais eu l'impression qu'elle m'accordait autant de considération qu'à elle-même, si elle s'était trouvée à ma place. Elle avait généralement la fâcheuse habitude de régler son compte au messenger. Les immortels de la Féerie étant plutôt rares, en conséquence, elle m'avait envoyé quelqu'un qu'elle pourrait facilement remplacer si besoin était, car il est vrai qu'on peut toujours trouver un autre avocat. Cependant, l'homme de loi en question avait clairement annoncé que la Reine était très enthousiaste de me savoir enceinte et ferait tout ce qui était en son pouvoir pour que ma grossesse se déroule dans les meilleures conditions possibles, c'est-à-

dire les plus sécurisées, ce qui incluait de rémunérer le Docteur Mason, qui, en ce moment même, fusillait mes hommes du regard.

— J'avais pourtant dit de ne pas la déranger, messieurs. Je ne plaisantais pas !

L'infirmière, une femme corpulente avec une queue-de-cheval brune, s'activait autour de moi en vérifiant les moniteurs. Quant à la doctoresse, toujours au chapitre des réprimandes, elle portait un large bandeau noir qui contrastait particulièrement avec sa blondeur, ce qui rendait d'autant plus évident, du moins pour moi, que cette couleur n'était pas naturelle. À peine plus grande que moi, elle ne me donna néanmoins pas l'impression d'être petite lorsqu'elle contourna le lit pour venir se planter face aux hommes en embrassant d'un regard sévère Rhys et Doyle qui se trouvaient à côté, ainsi que Sholto, toujours dans le coin de la pièce, près du fauteuil.

— Si vous persistez à perturber ma patiente, je me verrai dans l'obligation de vous demander de sortir.

— Mais nous ne pouvons pas la laisser seule, Docteur, répondit Doyle, la voix caverneuse.

— Je me souviens de cette conversation, mais vous semblez quant à vous avoir oublié ce que je vous avais dit. Vous ai-je dit, oui ou non, qu'elle avait besoin de repos et ne devait être dérangée sous aucun prétexte ?

Ils avaient ainsi eu leur petite « conversation » hors de la chambre, car je n'avais rien entendu.

— Y a-t-il quelque chose qui ne va pas avec les bébés ? lui demandai-je, de la peur dans la voix à présent.

Comme j'aurais préféré être en colère !

— Non, Princesse Meredith, les bébés semblent plutôt...

Une hésitation des plus minimes, puis :

— ... en bonne santé.

— Vous ne me dites pas tout, lui fis-je remarquer.

Après s'être concertée du regard avec l'infirmière, ce qui ne laissait rien augurer de bon, elle contourna le lit pour se placer à l'opposé de mes hommes.

— Je suis simplement concernée par votre état de santé, comme je le serais pour toute patiente portant plusieurs enfants.

— Je suis enceinte, pas invalide, Docteur Mason.

Mon cœur s'était emballé, ce que les moniteurs retransmirent. Je compris pourquoi on m'avait reliée à bien plus de ces machines qu'il n'était habituel. Si quoi que ce soit allait de travers avec cette grossesse, l'hôpital se retrouverait dans un fichu pétrin. J'étais l'une des personnalités les plus importantes et ils s'en inquiétaient. J'avais également été admise ici en état de choc, avec une tension artérielle et un niveau d'énergie faibles, la peau glacée. Ils préféraient s'assurer

que mon rythme cardiaque et tout le reste ne continuaient pas de flancher. Et à présent, ces moniteurs trahissaient mes sautes d'humeur.

— Dites-moi tout, Docteur. Votre réticence me fait redouter le pire.

Elle consulta Doyle du regard, qui lui fit un léger assentiment de tête. Je n'aimais pas ça du tout.

— Vous lui en avez déjà parlé ? m'enquis-je.

— Vous n'allez visiblement rien lâcher.

— Non.

— Alors peut-être que nous devons procéder ce soir à une nouvelle échographie.

— C'est ma première grossesse, mais je sais par des amies de L.A. que les échographies ne sont pas si fréquentes au tout début. Vous en avez déjà effectué trois. Quelque chose ne va pas avec les bébés, c'est ça ?

— Je peux vous faire la promesse que les jumeaux se portent bien. D'après ce que j'ai pu constater sur l'échographie et diagnostiquer en fonction de vos résultats sanguins, vous êtes en bonne santé et au début d'une grossesse normale, quoique multiple, ce qui peut s'avérer plus difficile pour la mère comme pour le docteur, me dit-elle en souriant – enfin ! Mais en ce qui concerne les jumeaux, ils sont en pleine forme. Je vous le promets.

— Ne faites pas de promesses à la légère, Docteur. Je suis une Princesse du Royaume de la Féerie, et faire des promesses s'apparente bien trop à prêter serment. Vous préférerez ignorer ce qui pourrait vous arriver si vous vous parjurez.

— S'agit-il d'une menace ? me dit-elle en se redressant de toute sa taille, agrippée aux extrémités du stéthoscope qu'elle avait autour du cou.

— Non, Docteur, ce n'est qu'une recommandation à la prudence. La magie opère dans mon entourage, et parfois même dans le monde des mortels. Je veux simplement que vous, ainsi que tous les humains qui prennent soin de moi, compreniez que les propos que vous pourriez tenir sans même y penser pourraient avoir des répercussions particulièrement bizarres avec moi à proximité.

— Voulez-vous dire que si, par exemple, je dis « je souhaite », cela pourrait être sérieusement pris au premier degré ?

— Les fées n'exaucent pas vraiment les souhaits, Docteur, lui dis-je en souriant. Du moins pas celles présentes dans cette chambre.

Elle eut l'air embarrassé.

— Je ne voulais pas dire...

— Ce n'est pas grave, mais à une époque, donner sa parole puis se rétracter équivalait à vous retrouver pourchassé par la Meute Sauvage, ou encore, la malchance pouvait vous tomber dessus. J'ignore la

proportion de magie qui m'a suivie depuis la Féerie, mais je ne voudrais vraiment pas que quelqu'un se retrouve accidentellement blessé.

— J'ai appris la nouvelle de la disparition de votre... amant. Je vous présente mes condoléances, quoique, en toute sincérité, je n'ai pas tout compris de ce que l'on m'a raconté.

— Même nous, nous n'avons pas tout compris de ce qui s'est passé, dit Doyle. La magie incontrôlée est qualifiée ainsi pour une bonne raison.

Elle hocha la tête, semblant ainsi dire qu'elle avait pigé, et je crus qu'elle s'apprêtait à partir.

— Docteur, la rappelai-je. Vous vouliez procéder à une autre échographie ?

Elle se retourna, le sourire aux lèvres.

— Allons, voyons ! Essaierais-je de sortir de cette chambre sans même répondre à vos questions ?

— En toute apparence, c'est ce que vous sembliez prête à faire, ce qui ne me plairait pas. Que vous vous soyez entretenue avec Doyle avant moi vous vaut déjà un mauvais point.

— Vous étiez assoupie, si paisible, et votre tante ayant émis le souhait que je m'entretienne avec le Capitaine Doyle...

— Et c'est elle qui paie les factures, ripostai-je.

Elle sembla troublée et quelque peu énervée.

— Elle est aussi Reine, et en toute franchise j'ignore encore comment répondre à ses requêtes.

Je lui adressai un sourire, qui me sembla quelque peu amer.

— Si elle vous donne l'impression qu'il s'agit d'une requête, Docteur, cela veut dire qu'elle se montre particulièrement aimable à votre égard. Elle est en effet Reine et la souveraine suprême de notre Cour. Et les souverains suprêmes ne font pas de requêtes.

Elle agrippa à nouveau les branches de son stéthoscope. Un geste de nervosité devenu une habitude, j'aurais pu le parier.

— Eh bien, c'est possible, mais elle voulait que je relate certains détails à... s'interrompt-elle en marquant un temps d'hésitation avant de reprendre : l'homme principal de votre vie.

— La Reine Andais a choisi Doyle en tant qu'homme principal de ma vie ! m'exclamai-je en tournant les yeux vers lui, toujours à mon chevet.

— Elle a demandé qui était le père des enfants et, bien évidemment, j'étais encore dans l'incapacité de le lui préciser. Je l'ai avertie que, dans l'immédiat, une amniocentèse risquait d'aggraver votre condition. Mais le Capitaine Doyle a semblé particulièrement certain d'être l'un des pères.

— Il l'est, dis-je en acquiesçant de la tête. Ainsi que Rhys et le

Seigneur Sholto.

— Princesse Meredith, vous attendez des jumeaux, pas des triplés ! s'étonna-t-elle en me regardant, les paupières papillonnantes.

Je la regardai à mon tour.

— Je sais qui sont les pères de mes enfants, non ?

— Mais vous...

— Docteur, ce n'est pas ce qu'elle veut dire, intervint Doyle. Vous pouvez me faire confiance, Docteur, mes jumeaux auront plusieurs pères biologiques. Je ne suis pas le seul.

— Comment pouvez-vous être aussi sûr d'un phénomène si improbable ?

— J'ai reçu une vision de la Déesse.

Elle ouvrit la bouche, prête à en débattre, avant de la refermer et de se diriger à l'autre bout de la chambre, où ils avaient laissé la machine à échographie la dernière fois qu'ils l'avaient utilisée sur moi. Elle enfila des gants, imitée par l'infirmière, puis sortit ce tube de pâte visqueuse qui, comme je l'avais récemment appris, était très, très froide.

Le Docteur Mason ne se préoccupa même pas cette fois de savoir si je voulais que les hommes sortent de la pièce. Il lui avait fallu un peu de temps pour comprendre que j'estimais que tous sans exception avaient le droit d'y rester. Le seul absent était Galen, que Doyle avait envoyé en mission. J'étais à moitié assoupie lorsque je les avais entendus se concerter à voix basse, puis Galen était parti. Je n'avais même pas pensé à me renseigner où, ni pourquoi, faisant toute confiance à Doyle.

Elles soulevèrent ma blouse pour étaler cette pâte bleutée, toujours aussi glaciale, sur mon abdomen, puis le docteur prit cette espèce de gros bâton qu'elle se mit à déplacer dessus. Je regardai l'image floue sur l'écran, que j'avais d'ailleurs suffisamment vue pour y discerner ces deux points, ces deux formes si minuscules qu'elles n'en semblaient pas encore réelles. La seule chose qui m'indiqua qu'elles l'étaient bel et bien était le battement rapide de leurs cœurs.

— Vous voyez, ils vont parfaitement bien.

— Alors pourquoi tous ces examens supplémentaires ?

— Vous voulez vraiment le savoir ?

— S'il vous plaît.

— Parce que vous êtes la Princesse Meredith NicEssus et que je me couvre.

Elle me sourit et je lui souris en retour.

— C'est particulièrement honnête pour un médecin.

— Je fais de mon mieux.

L'infirmière m'essuya ensuite le ventre avec une lingette, avant de nettoyer l'équipement tandis que le docteur et moi nous regardions,

les yeux dans les yeux.

— Des journalistes m'ont déjà harcelée ainsi que mon équipe pour obtenir des infos. La Reine ne sera pas la seule à me surveiller de près.

À nouveau, elle agrippa son stéthoscope.

— Je suis désolée que mon statut vous crée des complications ainsi qu'à vos assistants.

— Contentez-vous pour le moment d'être une patiente modèle, nous en reparlerons demain matin, Princesse. Bon, maintenant, allez-vous vous endormir, ou du moins vous reposer ?

— Je vais essayer.

Elle ébaucha un sourire, mais ses yeux révélaient qu'elle demeurerait sur ses gardes, semblant se demander si elle pouvait me faire confiance.

— Bon, je suppose que c'est le mieux que je puisse espérer, mais... dit-elle en se tournant vers les hommes tout en agitant un doigt réprobateur à leur intention : Ne la dérangez pas !

— Elle est Princesse et notre future Reine, mentionna Sholto du coin de la chambre. Si elle requière des sujets de débat déplaisants, que pouvons-nous y faire ?

Elle hocha la tête en s'accrochant encore à son stéthoscope.

— Je me suis entretenue avec la Reine Andais et je comprends bien votre problème. Faites au mieux pour qu'elle se repose, et qu'elle reste au calme. Elle a subi pas mal de chocs aujourd'hui, et je préférerais vraiment qu'elle prenne du repos.

— Nous ferons de notre mieux, lui assura Doyle.

Elle sourit, mais son regard demeura anxieux.

— Je vous en tiens personnellement responsable. Et vous, reposez-vous, dit-elle en pointant le doigt vers moi comme s'il s'agissait d'une sorte de rituel magique qui pourrait m'y contraindre, avant de se diriger vers la porte, l'infirmière sur les talons.

— Où as-tu envoyé Galen ? m'informai-je auprès de Doyle.

— Il est parti chercher quelqu'un qui, je pense, pourra nous aider.

— Qui et où ça ? Tu ne l'as quand même pas renvoyé tout seul à la Féerie ?

— Non, répondit-il en me prenant le visage au creux de ses mains. Je ne mettrais pas en danger notre chevalier vert. Il est l'un des pères et deviendra Roi.

— Et comment cela fonctionnera-t-il ? s'enquit Rhys.

— Oui, dit Sholto, comment pouvons-nous tous être Roi ?

— Je pense que la réponse est que Merry sera Reine, répondit Doyle.

— Ce n'est pas une réponse, rétorqua Sholto.

— C'est tout ce que nous pouvons en dire pour l'instant, répliqua

Doyle.

Je fixai ses yeux noirs et y perçus des lumières colorées, reflétant des couleurs absentes dans cette chambre.

— Tu essaies de m'hypnotiser, lui dis-je.

— Tu dois te reposer, pour ces bébés que tu portes en toi. Laisse-moi t'aider à trouver le repos.

— Tu cherches à m'envoûter et à ce que je te l'autorise, répliquai-je, la voix atténuée.

— Oui.

— Certainement pas !

Il se pencha vers moi, ses yeux irisés paraissant gagner en intensité, telles des étoiles arc-en-ciel.

— As-tu confiance en moi, Meredith ?

— Oui.

— Alors laisse-moi t'aider à trouver le sommeil. Je te promets que tu te réveilleras aussi fraîche qu'une rose et que tous nos problèmes seront toujours en attente d'une solution.

— Tu n'iras pas prendre de décision importante sans moi ? Promis ?

— Promis, dit-il, avant de m'embrasser.

Et soudainement, après ce baiser, tout ce que je pus voir ne fut que couleurs et obscurité. Comme si, par une nuit d'été, je me trouvais entourée d'une nuée de lucioles, sauf qu'elles scintillaient de rouge, de vert, de jaune, puis... je m'assoupis.

Chapitre 2

À mon réveil, il faisait jour. Le visage souriant de Galen était penché au-dessus de moi, encadré d'un halo de boucles d'un vert particulièrement vif sous la lumière, si bien que son extrême pâleur reflétait une teinte verdâtre que je ne voyais généralement que lorsqu'il portait une chemise de cette couleur. Il était le seul parmi mes hommes à avoir les cheveux courts, l'unique vestige de la tradition étant une fine tresse qui serpentait en ce moment par-dessus son épaule en descendant plus bas que le matelas. J'avais tout d'abord regretté sa longue chevelure mais, à présent, ce n'en était pas moins Galen, ce qu'il avait été pour moi depuis mes quatorze ans, le premier à demander ma main à mon père. Il m'avait fallu des années pour comprendre pourquoi celui-ci la lui avait refusée. Galen, mon doux Galen, n'avait aucune prédisposition pour la politique et le subterfuge. Or, à la Haute Cour de la Féerie, il était fondamental d'exceller dans ces domaines.

Il n'en avait pas moins pénétré à la Cour Seelie pour venir me chercher car lui, tout comme moi, savait se servir de son glamour. Nous pouvions ainsi tous deux modifier notre apparence au nez et à la barbe mêmes de n'importe qui, réussissant par ce moyen à ne présenter que les illusions de notre choix. Une capacité magique que tous possédaient toujours à la Féerie, alors que d'autres apparemment bien plus puissantes avaient disparu.

Je levai la main vers lui, mais l'intraveineuse m'arrêta dans mon élan. Galen se pencha pour me déposer un doux baiser sur les lèvres, le deuxième à m'embrasser depuis mon admission à l'hôpital. J'en fus presque surprise, mais cela fut très agréable. Les autres avaient-ils été trop effrayés de vraiment m'embrasser ? Effrayés que cela ne réactive le souvenir de ce qu'avait fait mon oncle ?

— J'aimais mieux le sourire, dit Galen.

Je l'obligeai. Il parvenait toujours à me faire sourire malgré moi, et cela depuis des décennies.

Il m'effleura la joue. Cette infime caresse, aussi délicate qu'une aile de papillon, me fit frissonner, mais pas de peur. Son visage s'illumina, ce qui me rappela la raison pour laquelle c'était lui qu'à

une époque j'avais aimé, bien plus que tout autre.

— C'est mieux ! J'ai quelqu'un ici avec moi qui, je pense, contribuera à ce que ce sourire ne s'estompe pas.

Il s'écarta, et je pus voir la silhouette bien plus petite qu'il avait dissimulée à ma vue : Mamie, qui faisait trente centimètres de moins que lui.

Elle avait légué à ma mère ses longs cheveux ondulés encore d'un châtain profond, alors même que Grand-Mère était âgée de plusieurs centaines d'années. Ses yeux noisette semblant liquides étaient d'une beauté classique. Cependant, le reste de sa personne ne l'était pas. Son visage reflétait davantage ses origines farfadet que des traits humains, c'est-à-dire qu'elle n'avait pas de nez. Les narines étaient là, mais rien d'autre, et les lèvres étaient quasi inexistantes, ce qui lui donnait une tête à l'apparence squelettique. Sa peau mate était ridée, ce qui n'était pas dû à son grand âge mais à son héritage génétique. Ses yeux pouvaient lui venir de mon arrière-grand-mère, mais les cheveux devaient avoir été ceux de mon arrière-grand-père, un fermier écossais, et les fermiers ne se faisaient pas peindre le portrait. En observant ma grand-mère, ma mère et sa sœur, ma tante, j'avais fini par remarquer que se situait là le côté humain de ma famille.

S'étant rapprochée du lit, Mamie posa sa main sur la mienne.

— Ma petite chérie, qu'est-ce qu'ils t'ont fait ?

Ses yeux étaient brillants de larmes retenues.

Je vins recouvrir de ma main libre la sienne, posée sur l'intraveineuse.

— Ne pleure pas, Mamie, je t'en prie.

— Et pourquoi ça ? s'étonna-t-elle.

— Parce que si tu pleures, je m'y mettrai aussi.

Elle renifla bruyamment avant d'opiner vivement du chef.

— V'là une bonne raison, Merry. Si tu peux te montrer aussi courageuse, alors j'vais faire pareil.

Mes yeux me brûlaient, en fait, et ma gorge s'était brusquement serrée, ce qui était irrationnel, mais je me sentais davantage en sécurité avec ce petit bout de femme à mes côtés qu'avec mes gardes, certains des plus grands guerriers dont pouvait se vanter la Cour, entraînés à sacrifier leur vie pour protéger la mienne. Mais avec eux, jamais je ne m'étais sentie en sécurité. Et maintenant, Mamie était là et subsistait encore un vestige de ce sentiment propre à l'enfance que, du moment qu'elle était avec moi, rien de véritablement moche ne pourrait m'arriver. Si seulement c'était vrai !

— Le Roi pâtira de cet outrage, Merry, j't'le promets !

Les larmes se mirent à refluer en une houle de pure terreur. Je lui agrippai fermement la main.

— J'ai interdit aux hommes de l'assassiner ou de le défier en duel,

Mamie ! Tu devras toi aussi laisser la Cour Seelie tranquille.

— J'suis pas l'un d'tes gardes du corps pour qu'tu m'commandes comme ça, mon enfant.

Cette crispation entêtée des yeux m'était particulièrement familière, se propageant même jusqu'à ses épaules frêles. Ce que, en cette occasion, j'aurais préféré ne pas remarquer.

— Non, mais si tu te fais tuer en essayant de laver mon honneur, cela ne sera pas d'un grand secours, lui dis-je en me redressant pour lui attraper le bras. S'il te plaît, Mamie, je ne pourrais supporter de te perdre en sachant que j'en suis responsable !

— Bah, ce n'aurait pas d'ta faute, Merry, mais bel et ben celle de c'bâtard de roi !

Je hochai la tête, parvenant tout juste à m'asseoir avec tous ces tubes et câbles qui m'entravaient.

— S'il te plaît, Mamie, promets-moi que tu ne feras pas de bêtises. Tu devras m'aider avec les bébés.

Son visage se radoucit et elle me tapota la main.

— Alors ce s'ra des jumeaux, comme lorsque j'ai eu mes filles.

— On dit que les jumeaux se présentent toutes les deux générations. Cela semble se confirmer.

La porte s'ouvrit et le médecin, accompagnée de l'infirmière, fut de retour.

— Je vous avais pourtant dit, messieurs, de ne pas la déranger, les sermonna le Docteur Mason de son ton le plus sévère.

— Eh, c'était pas eux, c'était moi ! lui dit Mamie. J'suis désolée, Docteur, mais en tant qu'sa grand-mère, j'suis un tantinet inquiète de c'qui lui est arrivé.

Le docteur avait déjà dû la rencontrer, ma Mamie, car elle ne la dévisagea pas comme le font généralement les humains, se contentant de la fixer sévèrement en agitant un doigt réprobateur.

— Peu m'importe qui en est responsable. Si vous ne pouvez vous empêcher de lui remuer les organes vitaux en tous sens, alors je vous demanderai de sortir d'ici, tous sans exception.

— Nous vous l'avons pourtant déjà expliqué, dit Doyle. La Princesse doit se trouver sous bonne garde à tout moment.

— Des policiers sont en faction juste de l'autre côté de cette porte, ainsi que certains de vos gardes.

— Elle ne peut être laissée seule, Docteur, intervint à son tour Rhys.

— Pensez-vous vraiment que la Princesse soit encore en danger ici, dans cet hôpital ? lui demanda-t-elle.

— Sans aucun doute, répondit Rhys.

— Je le pense aussi, dirent Doyle et Sholto à l'unisson.

— Un puissant homme avec des pouvoirs magiques qui lui

répondent au doigt et à l'œil et qui en vient à violer sa propre nièce sera ben capable de tout, ajouta Mamie.

Le docteur sembla mal à l'aise.

— Jusqu'à ce que nous ayons un échantillon ADN du Roi à comparer aux prélèvements, nous n'avons aucune preuve qu'il s'agit de son...

Elle hésita.

— ... sperme, terminai-je pour elle.

Elle acquiesça de la tête, s'agrippant à son stéthoscope avec des mains d'étrangleur.

— Très bien, de son sperme. Nous pouvons cependant certifier que monsieur Rhys et le garde absent Frost sont deux des donneurs, mais ne pouvons à ce stade confirmer qui sont les deux autres.

— Les deux autres ? s'étonna Mamie.

— C'est une longue histoire, dis-je, avant qu'une idée ne m'effleure, et je demandai : Comment avez-vous obtenu l'ADN de Frost pour effectuer cette comparaison ?

— Le Capitaine Doyle m'a fourni quelques cheveux.

Mes yeux se portèrent au-delà de Mamie pour s'arrêter fixement sur lui.

— Comment se fait-il que tu aies eu une mèche de ses cheveux ?

— Je t'ai parlé de ce rêve, Meredith.

— Et alors ?

— Nous avons échangé des mèches pour te les offrir en souvenirs. Il avait les miennes et te les aurait données pour que tu ne m'oublies pas s'il avait été l'élu. J'en ai donné quelques-unes aux médecins pour effectuer leur analyse.

— Mais où les avais-tu cachées, Doyle ? Tu n'avais pas de poches métamorphosé en chien.

— Je les avais confiées par précaution à un garde qui ne s'est pas introduit avec nous à la Cour Dorée.

Le formuler ainsi signifiait qu'il avait anticipé la possibilité qu'aucun d'eux n'en réchappe, et le remarquer ne me fit pas me sentir mieux. Nous avions tous survécu, mais la peur était toujours là, tapie profondément en moi. La peur de les perdre.

— Mais à qui as-tu fait confiance pour préserver un tel présent ? m'enquis-je.

— Les hommes à qui je fais le plus confiance se trouvent ici, dans cette chambre, répondit-il de cette voix sombre semblant assortie à la couleur de sa peau, du type dont la nuit même ferait usage, si elle était masculine.

— Oui, et en vue des propos que tu viens de tenir, tu avais tout autant anticipé l'échec que la réussite de cette entreprise pour avoir laissé ces mèches à quelqu'un qui ne vous a pas accompagnés à la

Cour Dorée.

Il s'approcha du pied du lit, pas trop près de Mamie, en toute conscience de son passé en tant que Ténèbres de la Reine, son assassin attiré, une réputation vieille de plusieurs siècles. De ce fait, bon nombre à la Cour se sentaient toujours quelque peu nerveux quand il était à proximité. J'appréciai qu'il fasse de la place à Mamie, et j'approuvai qu'il ait envoyé Galen la chercher. Je n'étais pas sûre qu'il y ait eu un autre garde parmi mes hommes à qui elle aurait pu faire confiance. Ils avaient représenté bien trop souvent des ennemis, et cela depuis fort longtemps.

J'observai ses traits assombris, tout en sachant par expérience que parfois, cela ne m'aidait en rien. Au début, il m'avait laissé entrevoir ses émotions, mais au fur et à mesure que je parvenais à le décrypter davantage, il s'était mis à contrôler son expressivité. Je savais que s'il ne le souhaitait pas, je n'obtiendrais rien en tentant d'analyser son visage si ce n'est le plaisir de laisser mon regard s'y attarder.

— Alors à qui ? lui demandai-je.

— J'ai confié nos mèches à Kitto.

Je le regardai, les yeux écarquillés, sans même essayer de réprimer ma surprise. Kitto était le seul des hommes de ma vie plus petit que Mamie, ne faisant qu'un mètre vingt, soit vingt-huit centimètres de moins que moi. Son corps était la parfaite réplique au masculin de celui d'un garde Sidhe, à l'exception de la ligne scintillante d'écailles iridescentes qui lui descendait le long du dos, de ses minuscules crocs rétractables et de ses gigantesques yeux aux pupilles fendues noyés de bleu. Toutes ces particularités lui venaient de son père, qui avait été et était sans nul doute encore un Gobelin-Serpent. Ses boucles noires, sa peau de la blancheur de l'éclat lunaire comme la mienne et ses facultés magiques, qui étaient apparues lors de nos ébats, venaient de ses origines maternelles. Mais Kitto n'avait connu aucun de ses parents. Sa mère Sidhe l'avait abandonné à une mort certaine à proximité du monticule des Gobelins. Il en avait réchappé, les nouveau-nés étant trop petits pour représenter un repas conséquent, et malgré le fait que la chair sidhe soit par ailleurs particulièrement appréciée chez eux. Ils avaient confié Kitto à l'une des leurs, qui l'avait élevé jusqu'à ce qu'il soit suffisamment gros pour être mangé, comme un porcelet qu'on réserve au festin de Noël. Mais cette Gobeline en était arrivée à... l'aimer, l'aimant même assez pour le garder en vie et le traiter comme un Gobelin, plutôt que comme boustifaille sur pied.

Les autres gardes avaient du mal à le considérer comme l'un des leurs. Il était trop faible, et bien que Doyle ait insisté pour qu'il fasse sérieusement de la gym avec tous les autres afin d'étoffer les muscles sous sa peau blême, Kitto ne serait jamais véritablement un guerrier.

Doyle répondit à la question qui avait dû apparaître en toutes lettres sur mon visage.

— Tous ceux à qui je fais le plus confiance ont pénétré avec moi chez les Seelies. De ceux qui sont restés en arrière, qui d'entre eux aurait pu comprendre ce que ces deux mèches de cheveux signifieraient pour toi, notre Princesse ? Qui à part l'un des hommes s'étant trouvé avec toi depuis le début de cette aventure ? Seul Nicca est resté en arrière, et bien que meilleur guerrier que Kitto, il n'a pas une volonté plus forte. De plus, notre Nicca sera bientôt papa et je ne voulais pas l'impliquer dans notre combat.

— Mais c'est aussi son combat, fit remarquer Rhys.

— Non, dit Doyle.

— Si nous le perdons, et que Merry ne remporte pas le trône, nos ennemis tueront Nicca et sa future épouse, Biddie.

— Ils oseraient tout d'même pas faire du mal à une Sidhe qui porte un enfant ! s'offusqua Mamie.

— Je pense que cela n'en arrêterait pas certains pour autant, dit Rhys.

— Je suis d'accord avec Rhys, l'approuva Galen. Je pense que Cel préférerait voir toute la Féerie détruite plutôt que de perdre la moindre chance de succéder à sa mère.

— T'es devenu ben cynique, mon garçon, lui dit Mamie en lui touchant le bras.

Il lui sourit, mais ses yeux n'en demeurèrent pas moins empreints de prudence, comme obscurcis d'une ombre chagrine.

— Je suis devenu sage.

— J'm'en voudrais terriblement d' penser qu'un noble Sidhe soit si haïssable, même çui-là ! s'exclama-t-elle en se tournant vers moi.

— Voilà la dernière chose que m'a raconté ma tante : mon cousin Cel avait l'intention de me faire un enfant afin que nous puissions régner ensemble.

Mamie en eut l'air plus que dégoûté.

— Plutôt mourir !

— Mais à présent, je suis enceinte, et les enfants que je porte ne peuvent être les siens. Rhys et Galen ont raison ; il me tuerait maintenant s'il le pouvait.

— Il te tuera avant leur naissance, s'il le peut, dit Sholto.

— En quoi ce qui arrivera à Merry t'regarde, l'Roi des Sluaghs ? lui rétorqua Mamie sans même essayer de réprimer sa suspicion.

Il se rapprocha du pied du lit. Il avait jusque-là laissé les trois autres m'abreuver de caresses, ce que j'appréciai étant donné que lui et moi étions davantage des connaissances que des amis de longue date.

— Je suis l'un des pères des enfants de Merry.

Mamie me lança un regard malheureux où affleurait la colère.

— J'ai eu vent d'la rumeur qu'le Roi des Sluaghs deviendrait père, mais j'y ai pas cru !

— C'est pourtant vrai, lui confirmai-je en acquiesçant de la tête.

— Y peut pas être l'Roi des Sluaghs et l'Roi des Unseelies ! Y peut pas siéger sur deux trônes !

Son intonation était indéniablement hostile.

En temps normal, je me serais montrée plus diplomate, mais ce temps était révolu, du moins dans mon entourage immédiat. Je portais en moi les arrière-petits-enfants de ma grand-mère ; nous nous verrions de ce fait plus souvent, et je ne souhaitais pas qu'elle et Sholto se chamaillent pendant neuf mois, voire plus.

— Pourquoi es-tu en colère que Sholto soit l'un des pères ?

La question était plutôt brutale et grossière en vertu du protocole en usage chez les Sidhes, quoique les règles soient un peu moins subtiles parmi les Feys inférieurs.

— Ça n'fait qu'un jour que t'es d'venue la future Reine et te v'là-t-y pas malpolie avec ta vieille mémé ?

— J'espère te voir souvent pendant ma grossesse, mais je ne tolérerai pas d'hostilité entre toi et mes amants. Dis-moi plutôt : pourquoi tu n'aimes pas Sholto ?

L'expression qui se refléta dans ses jolis yeux noisette était tout sauf amicale.

— Tu n'te d'mandes pas qui c'est qu'a donné ce coup qu'a tué ma mère, ton arrière-grand-mère ?

— L'une des victimes des dernières grandes guerres ayant opposé les Cours ?

— Ouais, et qui c'est qui l'a tuée ?

Je tournai mon attention vers Sholto, le visage composé en un masque d'arrogance, mais ses yeux me révélèrent qu'il cogitait, furieusement même, alors que sa physionomie ne m'était pas aussi familière que celle de Rhys ou de Galen.

— Tu as tué mon arrière-grand-mère ?

— J'en ai tué beaucoup durant ces guerres. Les Farfadets étaient du côté des Seelies, pas moi. Moi et mon peuple en avons tué, ainsi que d'autres Feys inférieurs de la Cour Seelie durant cette période troublée, mais si l'un d'eux était de ton sang, je l'ignorais.

— C'est même pire que j'pensais, riposta Mamie. Tu l'as tuée et ça n'a pas eu plus d'importance qu'ça !

— J'en ai tué tant ! Avec le temps, il devient difficile de distinguer un mort d'un autre.

— J'en ai été témoin, Merry ! Il l'a assassinée et a continué, comme si elle n'avait pas la moindre importance.

Je discernai une telle souffrance dans ses paroles, l'expression

d'une blessure à vif que je n'avais encore jamais perçue chez ma grand-mère.

— De quelle guerre s'agissait-il ? demanda Doyle, sa voix profonde aussi sonore dans la tension soudaine qu'une pierre jetée au fond d'un puits.

— C'était la troisième, répondit Mamie.

— Celle qui a commencé parce que Andais s'était vantée que ses chiens pouvaient débusquer ceux de Taranis, dit Doyle.

— Alors c'est pour ça que ce conflit a été baptisé la Guerre des Chiens ? m'enquis-je.

Il acquiesça de la tête.

— J'en sais rien pourquoi qu'ça a commencé. L'Roi nous a jamais dit pourquoi qu'on devait s'battre, seulement que d'refuser d'le faire serait jugé comme une trahison et puni d'mort.

— Et pensez donc à la raison pour laquelle le premier conflit s'est appelé la Guerre du Mariage, intervint Rhys.

— Je sais pourquoi, répondis-je. Après que son Roi ait été tué en duel, Andais a proposé à Taranis de l'épouser et ainsi d'unir leurs Cours.

— Je ne me souviens même plus lequel des deux a pris la mouche le premier, dit Doyle.

— Cette guerre remonte à plus de trois cents ans, ajouta Rhys. Les détails ont tendance à s'émousser avec le temps.

— Alors donc, les grandes guerres feys ont pour origine des causes aussi triviales ? m'étonnai-je.

— La plupart, en effet, répondit Doyle.

— Le péché d'orgueil, renchérit Mamie.

Personne n'alla la contredire. Pour ma part, je n'étais pas si sûre que l'orgueil soit un péché – après tout, nous n'étions pas chrétiens –, cependant, ce sentiment pouvait s'avérer terrible dans une société où les régnants avaient une emprise absolue sur leur peuple. Il n'y avait aucun moyen de dire non, aucun moyen de leur signaler : « N'est-ce pas une réaction stupide pour aller faire tuer vos sujets ? » Pas sans se retrouver emprisonné, voire pire encore. Ceci était valable aux deux Cours, bien que celle des Seelies se soit montrée davantage circonspecte au fil des siècles, de telle sorte que sa réputation dans les médias avait toujours été meilleure que la nôtre. Andais adorait bien plus montrer publiquement ses tortures et exécutions.

Je reportai mon attention de Mamie à Sholto, dont le beau visage révélait de l'incertitude, ce qu'il avait tenté de dissimuler par l'arrogance, mais un tressaillement animait ses yeux jaunes tricolores. Était-ce de la peur ? Probablement. Je pense qu'en cet instant, il croyait que je le rejetterais, du fait que trois siècles auparavant, il avait trucidé l'une de mes ancêtres.

— Il s'frayait un ch'min au travers d'notre peuple comme s'ils n'étaient rien d'autre que d'la bidoche, que'que chose à trancher, pour arriver là où s'déroulait l'feu d'l'action ! vitupéra Mamie, de la rage dans la voix, ce que je n'avais jamais encore perçu même à l'encontre de ce salaud abusif qui avait été son mari à la Cour Seelie.

— Sholto est le père de l'un de tes arrière-petits-enfants. C'est d'avoir couché avec lui qui a réveillé la magie sauvage. C'est d'avoir fait l'amour avec lui qui a fait revenir les chiens et les animaux de la Féerie qui réapparaissent maintenant aux Cours comme chez les Feys inférieurs.

Elle me lança un de ces regards ! Recélant une telle aigreur que j'en fus quelque peu effrayée. Ma gentille Mamie, si emplie de haine !

— C'est c'qu'raconte la rumeur, aussi, mais j'en crois pas un mot !

— Je te jure sur Les Ténèbres Qui Dévorent Toutes Choses que c'est la vérité.

Elle en eut l'air tout surpris.

— T'avais pas besoin d'm'le jurer avec ce serment, Merry ma mignonne. J't'aurais crue !

— Que ce soit bien clair entre nous, Mamie. Je t'aime et je suis désolée que Sholto ait tué sous tes yeux ta mère, mon arrière-grand-mère. Cependant, non seulement il est le père de l'un de mes enfants, mais il est également le consort qui m'a aidée à faire revenir chez nous une bonne proportion de magie. Il est bien trop précieux pour moi et la Féerie pour être accidentellement empoisonné.

— On peut pas empoisonner les Sidhes, me rétorqua-t-elle.

— En effet, pas avec une substance issue de la nature, non. Mais comme tu vis chez les humains depuis des décennies, tu sais très bien que certains poisons peuvent être des produits de synthèse. Les Sidhes ne sont pas immunisés contre. C'est ce que m'a enseigné mon père.

— Le Prince Essus était un grand sage et pour un Sidhe de la royale lignée, un très, très grand homme.

On discernait là une certaine férocité tout autant que de la sincérité, car elle avait aimé mon père comme s'il avait été son propre fils, étant donné que lui, bien plus que ma mère, m'avait aimée en me confiant à elle pour l'aider à m'élever. Mais la rage dans ces paroles ne collait pas à ses propos, comme si les mots qui lui passaient par la tête étaient bien différents de ceux que sa langue exprimait.

— Il l'était, mais sa grandeur ne paraît pas être ce qui semble te préoccuper, Grand-Mère. Je perçois en toi une rage qui m'effraie. Ce type de rage dont semblent capables tous les Feys, au point d'échanger leur vie ou celle de ceux qui dépendent d'eux pour satisfaire une vengeance personnelle autant que leur orgueil.

— N'va pas m'comparer aux seigneurs et dames d'la Cour, Merry. J'ai ben l'droit d'être en pétard et d'en être obnubilée !

— Jusqu'à ce que je sois sûre que tu es bien mon alliée et ma grand-mère plutôt qu'une fille cherchant à venger sa mère, je ne pourrai pas te garder dans mon entourage.

Elle en fut abasourdie.

— J' resterai à tes côtés et j'élèverai tes gosses comme j'ai aidé à t'élever !

Je déclinai de la tête.

— Sholto est mon amant et le père de l'un des enfants. Et bien plus que ça, Mamie, coucher avec lui a fait revenir la magie à la Féerie, presque en totalité. Je ne le mettrai pas en danger pour satisfaire ta vengeance, à moins que tu ne me fasses le serment le plus sacré chez nous de ne chercher par aucun moyen à lui nuire.

Elle me dévisageait, semblant croire que je plaisantais.

— Ma p'tite Merry, tu n'peux vouloir dire ça ! Tu n'peux penser qu'ce monstre représente davantage que moi pour toi !

— Ce monstre ? dis-je doucement.

— Y l'a caché avec d'la magie sidhe qu'c'est davantage un monstre qu'le reste !

— Que veux-tu dire par « le reste » ? m'enquis-je.

Elle fit un geste dans la direction de Doyle.

— Les Ténèbres tue sans pitié. Sa mère était une chienne d'enfer, son père un phouka qui s'y est accouplé sous sa forme de clébard. Tu pourrais ben avoir une portée d'chiots ! Y jouent les parfaits grands seigneurs, mais sont tout aussi difformes qu'nous autres ! Ils savent seulement s'planquer grâce à leur magie ben mieux qu'nous, le peuple des inférieurs !

Je regardai, éberluée, cette femme qui avait contribué à m'élever mais qui me semblait être devenue une parfaite étrangère, et, d'une certaine manière, elle l'était. Je savais que, comme la plupart des Feys inférieurs, elle éprouvait un certain ressentiment à l'encontre des Cours, mais j'avais ignoré qu'elle entretenait à un niveau si viscéral pareils préjugés.

— Éprouves-tu une rancune aussi tenace envers Doyle ? lui demandai-je.

— Quand t'es v'nue à moi, Merry, Galen était avec toi, et Barinthus. J'ai aucune rancœur contre eux deux, mais j'aurais jamais imaginé qu't'irais vers les Ténèbres. T'en avais une telle frousse quand t'étais p'tite !

— Je m'en souviens, en effet.

— N'comprends-tu rien à rien, ma p'tite fille, qu'si la Reine avait fait tuer ton père, qui c'est qu'elle aurait envoyé l'faire ?

Nous y voilà donc !

— Doyle n'a pas tué mon père.

— Comment qu'tu l'sais, Merry ? T'a-t-y dit qu'c'était pas lui ?

— Doyle n'aurait jamais agi sans les ordres formels de la Reine, et Andais n'est pas une actrice émérite. Elle n'a pas donné l'ordre de mettre à mort son propre frère. J'ai été témoin de sa colère après son assassinat. Elle était loin d'être feinte.

— Elle aimait pas Essus.

— Il est bien possible qu'elle n'aime que son fils, mais son frère avait de l'importance pour elle, et elle n'a pas apprécié qu'il meure ainsi sous les coups d'un meurtrier. Il est vrai que sa colère aurait pu être due au fait qu'elle n'en ait pas été l'instigatrice. Je n'en sais rien, à vrai dire, mais je sais que, *en revanche*, Andais n'en a pas donné l'ordre, et que Doyle n'aurait pas agi sans.

— Mais il l'aurait fait si elle le lui avait ordonné. Tu crois au moins ça ! renchérit Mamie.

— Bien sûr, répondis-je, la voix mesurée alors que la sienne s'intensifiait progressivement jusqu'à devenir stridente.

— Il aurait tué ton père sur l'ordre d'Andais. Et toi aussi !

— Il était les Ténèbres de la Reine. Je le sais, Mamie.

— Alors comment qu'tu peux coucher avec ? Avec tout c'sang qu'il a sur les mains !

Je m'efforçai de réfléchir à la manière de bien le lui faire comprendre. Sa réaction m'avait complètement prise au dépourvu. Je n'aimais pas ça, et pas seulement pour les raisons habituelles lorsqu'une petite-fille n'apprécie pas que sa grand-mère déteste à ce point son futur époux. Je n'appréciais pas qu'elle ait pu me dissimuler ce degré de haine durant toutes ces années. Cela me faisait m'interroger sur ce que j'avais raté d'autre, sur ce qu'elle pouvait encore me cacher.

— Je pourrais simplement te dire que je l'aime, Mamie, mais ton expression me dit que cela ne te convaincra pas davantage. Il est mes Ténèbres et tuera dorénavant sur mon ordre. Il est l'un des plus grands guerriers qui aient jamais déambulé aux Cours, et il est à moi à présent. C'est mon puissant bras droit, mon coup fatal, mon Général. Parmi toutes les Cours, je n'aurais pu prendre un Roi qui m'apporte autant de puissance que lui.

Les émotions se succédaient si rapidement sur son visage que je ne parvenais pas à toutes les suivre.

— Alors tu l'as accueilli dans ton lit vu qu'c'était la chose à faire politiquement ? dit-elle finalement.

— Je l'ai accueilli dans mon lit parce que la Reine de l'Air et des Ténèbres me l'avait ordonné. Jamais je n'aurais imaginé qu'elle se priverait pour moi de la présence de ses Ténèbres à ses côtés.

— Et comment qu'tu sais s'il est plus maint'nant l'une d'ses créatures ?

— Mamie, intervint Galen, est-ce que tu te sens bien ?

— Mieux qu'jamais. Je veux seulement qu'Merry voie la vérité.

— Et quelle est la vérité ? s'enquit-il en élevant le ton.

Je le fixai, mais il ne quittait pas Mamie du regard, ce qui me fit reporter sur elle toute mon attention. Elle avait les yeux légèrement écarquillés, bouche bée, son pouls s'était accéléré. S'agissait-il seulement de colère, ou d'autre chose ?

— Y faut pas leur faire confiance, à aucun d'eux !

— Mais à qui, Mamie ? lui demanda Galen. À qui ne faut-il pas faire confiance ?

— Les hommes de la Reine, ma petite fille, dit-elle en s'adressant à nouveau à moi. Tu as grandi en connaissant cette vérité. Elle doit voir la vérité.

Ses derniers mots ne furent que murmure, et elle avait perdu son accent. Elle devait être troublée, pour qu'il se soit dissipé tout seul comme ça.

— As-tu vu quelqu'un de l'une des Cours lorsque tu es arrivé chez elle ? s'enquit Doyle auprès de Galen, qui se donna le temps de la réflexion avant de répondre :

— Non, je n'ai vu personne.

Il avait trop accentué ce mot, « vu ».

— Qu'est-ce qui ne va pas chez elle ? demandai-je à voix basse.

— Tout va pour le mieux chez moi, rétorqua Mamie, les yeux un peu trop écarquillés, comme si s'intensifiait l'emprise du sortilège, car c'était bien de cela qu'il s'agissait.

— Mamie, toi et moi étions bons copains autrefois, lui dit Rhys en s'avançant pour permettre à Doyle de s'éclipser discrètement.

Elle le regarda, les sourcils froncés de perplexité, semblant avoir quelques difficultés à le reconnaître.

— Oui, tu ne m'as jamais fait de mal ni aux miens. Tu étais plutôt discret au bon vieux temps et du côté de l'or et des rêves. Tu étais jadis notre allié à tous, chevalier blanc, dit-elle en l'empoignant par le bras. Comment peux-tu maintenant avoir changé de camp ?

Tout accent avait disparu, sa voix ne semblant plus du tout lui appartenir.

— Qu'est-ce qui lui arrive ? demandai-je.

Je lui tendis la main et elle me tendit la sienne, lorsque Galen et Rhys s'interposèrent, se rentrant presque dedans dans leur empressement.

— Que se passe-t-il ? réitérai-je et, cette fois, ma voix monta d'un cran.

Je pouvais entendre les moniteurs qui s'emballaient à nouveau. Si je ne me calmais pas, les docteurs et les infirmières allaient rappliquer dare-dare. Et nous n'avions pas besoin que des humains débarquent en plein milieu de ce qui, de toute évidence, ressemblait à une attaque

magique. J'essayai donc de me détendre tandis que ma grand-mère faisait du forcing pour traverser le barrage de Rhys et Galen, déterminée à les persuader, ainsi que moi, que nous étions tous du côté des forces du mal.

La voix de Doyle trancha soudain en couvrant la mienne.

— Il y a quelque chose dans ses cheveux, comme un fil ou un autre brin de cheveux. Ça brille.

— Je le vois, confirma Rhys.

— Pas moi, dit Galen.

Ils me bloquaient complètement la vue. Je ne parvenais qu'à entr'apercevoir les longs bras bruns de Mamie qui tentaient de passer au-delà d'eux, agités de mouvements presque frénétiques.

Puis la porte s'ouvrit et le Docteur Mason entra, suivie de deux infirmières.

— Qu'est-ce qui se passe ici, bon sang ? s'enquit-elle, et à présent elle semblait en avoir sérieusement ras-le-bol.

Je n'aurais pu l'en blâmer, sans savoir comment lui expliquer. Être enceinte me rendait-il cérébralement lente à la détente, ou étais-je toujours sous le choc ?

— Que tout le monde sorte ! Et cette fois, je ne plaisante pas !

Le Docteur Mason dut hurler pour se faire entendre au-dessus des propos de plus en plus stridents que criait Mamie.

Ce fut à ce moment que le verre d'eau sur la table de chevet s'éleva lentement dans les airs, à environ vingt centimètres au-dessus. La paille flexible qui s'y trouvait bougea imperceptiblement quoique le verre semblât s'être stabilisé. Mamie, comme tous les Farfadets, excellait dans le domaine de la télékinésie. Dans mon enfance, elle m'avait servi ainsi des tasses en porcelaine remplies de thé.

La lampe à côté du verre commença à léviter à son tour, suivie de la carafe d'eau qui paraissait rebondir en s'élevant, avant de se retrouver retenue par son fil tout en continuant à se déplacer légèrement dans les airs tel un bateau amarré à un ponton. Tout cela se produisit sans brusquerie, alors pour quelle raison mon rythme cardiaque grimpait-il en flèche et mon pouls affolé me nouait-il ainsi la gorge ? Parce que les Farfadets ne perdent pas le contrôle de leurs pouvoirs. Au grand jamais. Par contre, les *bogarts* ne sont pas à ça près. Et qu'était un bogart ? Un Farfadet qui avait pété les plombs au point d'en être devenu malfaisant. Et que voulais-je dire par là ? Dark Vador est toujours un Chevalier du Jedi, non ? Les chrétiens considèrent toujours que Lucifer est un ange déchu, alors que la plupart des gens ont toutefois oublié qu'il est encore un ange.

Le Docteur Mason s'était remise à s'agripper comme une forcenée à son stéthoscope.

— Ce qui se passe ici semble dépasser tout entendement ! Mais je

suis au moins sûre d'une chose, cela perturbe ma patiente ! Alors, cela doit cesser sur-le-champ, sinon je vais appeler la sécurité et la police pour vous faire tous évacuer !

Sa voix tremblotait légèrement tandis qu'elle regardait, médusée, la lampe et le verre qui oscillaient dans les airs.

— Mamie ! appela Galen, sa voix retentissant dans le silence soudain.

Elle avait cessé de hurler. En fait, la chambre semblait bien trop silencieuse, rappelant cette absence de bruits qui submerge le monde juste avant que les cieux ne s'entrouvrent et qu'une tempête ne se déchaîne.

— Mamie, l'appelai-je doucement, ma voix reflétant la panique qui m'emballait le cœur. S'il te plaît, Mamie, s'il te plaît, ne fais pas ça !

Galen et Rhys étaient toujours entre elle et moi, la cachant à ma vue. Je pouvais cependant sentir sa présence, ainsi que sa magie qui se diffusait dans toute la chambre. Le stylo s'extrayait de lui-même de la poche du docteur, qui poussa un petit cri de surprise.

— Tu m'as dit à une époque, Hettie, dit Rhys, que Meg était devenue *bogart* parce qu'elle était faible d'avoir laissé ainsi sa colère tirer le meilleur parti d'elle. Serais-tu tout aussi faible, Hettie ? Laisseras-tu ta colère te dominer, ou redeviendras-tu son maître ?

Ses paroles étaient chargées de pouvoir, allant au-delà de simples mots et recelant plus que je ne pouvais comprendre. Du pouvoir, une sorte de magie, les accompagnait comme la poussée de la marée le déferlement des vagues, parfois si minimes. Cependant, on a toujours l'impression que derrière leur écume inoffensive entortillée autour de nos chevilles se trouve quelque chose de bien plus fort, de bien moins innocent. Entendre la voix de Rhys était pareil, en apparence de simples mots, mais qui vous incitaient à leur donner toute votre approbation, à vous montrer raisonnable. Jamais il n'aurait tenté un envoûtement pareil sur un Sidhe, mais comme Mamie ne l'était pas... Même si elle avait essayé de se faire passer pour l'un d'eux, même si elle en avait épousé un puissant, elle était inférieure, et un sortilège auquel ils seraient insensibles opérerait sur elle.

Ce qui correspondait autant à une insulte venant de quelqu'un qu'elle considérait comme un ami qu'à un geste désespéré, parce que si cela ne fonctionnait pas comme prévu, alors Rhys aurait procédé aux proverbiales semailles du vent. Je priai la Déesse qu'il n'aille pas récolter une tornade.

— Sortez, Docteur ! Tout de suite ! lui intima Doyle.

Tout en se dirigeant vers la sortie, elle nous lança par-dessus son épaule :

— Je vais chercher la police.

Rhys continuait à parler à Mamie, lentement, tentant de la raisonner.

— À moins que les officiers ne puissent user de magie, ils ne vous seront d'aucune aide ici, lui apprit Doyle.

Le Docteur Mason était arrivée à la porte lorsque la carafe d'eau vint se briser en mille morceaux si près de sa tête qu'un fragment de plastique lui égratigna la joue. Elle poussa un hurlement et Galen se rua vers elle, avant d'hésiter au pied du lit, ne sachant s'il devait lui porter secours ou demeurer avec moi. Rhys, Doyle et Sholto, ne connaissant pas ce genre de conflit intérieur, se rapprochèrent du lit, avec l'intention, selon moi, de me faire un rempart de leurs corps, lorsque Mamie recula de quelques pas. Je pouvais la voir, maintenant que Galen était presque à la porte.

Elle reculait, les bras le long du corps, les poings crispés, ses yeux noisette bien trop écarquillés. Sa poitrine maigrelette se soulevait et s'affaissait comme si elle était à bout de souffle après un jogging. Ce fut alors que le gros fauteuil dans le coin de la chambre s'éleva à son tour dans les airs.

— Mamie, non ! hurlai-je en tendant la main vers elle, comme si ce geste aurait pu faire ce que ma voix seule ne pouvait accomplir.

Je possédais des Mains de Pouvoir, mais jamais je n'aurais pensé devoir en faire usage contre ma grand-mère !

Tous les petits objets dans la chambre se retrouvèrent projetés sur les trois hommes autour du lit, ainsi que sur moi ! Mais je savais que ce n'était qu'une ruse : leur balancer les petits pour les frapper ensuite avec le plus gros.

Je n'eus que le temps de prendre une inspiration, m'apprêtant à les en avertir, lorsque Doyle se jeta sur moi, me couvrant de son corps. Le monde fut soudain englouti par une noirceur totale, non pas que je me sois évanouie, mais mon visage se retrouva enseveli sous la cascade de sa chevelure de minuit.

J'entendis ensuite le docteur qui s'époumonait à nouveau, des voix inconnues qui criaient en provenance de la porte, puis Rhys qui hurlait :

— SHOLTO ! NON !

Chapitre 3

Je repoussai de mon visage les longs cheveux de mes Ténèbres qui me masquaient la vue, tandis que s'ajoutait aux cris et hurlements tout un fracas rappelant une bourrasque se ruant vers nous et du verre qui se brise. J'entendis Mamie hurler. Je repoussai alors Doyle, en proie au désespoir. Qu'est-ce qui était en train de lui arriver ?!

— Doyle, dis-moi ce qui se passe !

Autant essayer d'ébranler un mur. Rien n'aurait pu le faire bouger à moins qu'il ne se laisse faire. J'avais survécu jusqu'ici tout en n'étant pas aussi forte que ceux de mon escorte mais, en cet instant, cela me fit comprendre que, si je pouvais devenir leur Reine, je ne serais jamais leur égale, pas à ce niveau-là.

Je parvins enfin à me dépatouiller de cette ample chevelure pour apercevoir le plafond. Ayant tourné la tête, je remarquai Galen près de la porte, qui protégeait la doctoresse de son corps, des bris de verre et des éclats de bois éparpillés tout autour de lui. Les deux flics en uniforme en faction dans le couloir avaient surgi dans la chambre, revolver au poing. Mais ce furent leurs visages expressifs qui me fournirent quelques indices de ce qui avait bien pu se passer à l'autre bout de la pièce.

L'horreur, une horreur diffuse, stupéfiante, s'y reflétait ! Ayant levé leurs flingues, ils visèrent, comme si leur cible, quelle qu'elle soit, bougeait un peu trop... et qu'elle était plus importante que quoi que ce soit dans la chambre dont j'eus conscience car ils braquaient leurs armes bien au-dessus du plus grand de mes hommes !

Les coups de feu retentirent bruyamment dans cet espace restreint. Durant quelques instants, j'en fus assourdie, puis abasourdie en voyant la créature sur laquelle ils tiraient. De gigantesques tentacules tentaient de les saisir. Des formes noires plus petites volaient vers eux à toute allure, ressemblant vaguement à des chauves-souris, si celles-ci pouvaient être de la taille d'un individu de petit gabarit et ceinturées de tentacules qui se tortillaient en tous sens.

Un cri retentit de l'autre côté de la fenêtre tandis que ces membres flexibles – certains aussi épais que la taille d'un homme –, poursuivaient leur offensive, même sous le feu de ces balles en plomb

capables de blesser les êtres de la Féerie. J'avais déjà eu affaire à eux, et à moins de les trancher net, on ne pouvait les arrêter.

Ils frappèrent de plein fouet les deux policiers, les projetant si violemment contre le mur que toute la chambre en fut ébranlée, tandis que de plus petits les désarmaient, ce qui me convenait parfaitement, d'ailleurs, car comment expliquer à la police que ce cauchemar tentaculaire était de notre côté ? Les humains avaient une certaine tendance à considérer que le bien était généralement incarné par la beauté, alors que le mal ne peut qu'être partisan de la laideur. Moi, j'avais remarqué que c'était l'inverse qui se vérifiait le plus souvent.

Les Volants de la Nuit, telles de sombres raies Manta aériennes, descendaient en piqué. Ils pouvaient se tenir sur leurs pieds, mais leurs membres principaux étaient ces tentacules situés à mi-corps qui se saisissaient à présent des revolvers que retenaient les plus gros. J'en observais un à proximité de nous, s'accrochant au mur de ses ventouses, qui s'aidait d'un tentacule plus petit pour enclencher le cran de sûreté du flingue. Les Volants de la Nuit étaient dotés d'une grande dextérité, contrairement à cette bête plus volumineuse.

Je sentis Doyle bouger, toujours sur moi.

— Rhys, as-tu conjuré ce sortilège ? demanda-t-il en tournant la tête vers lui.

— Oui.

Il dirigea ensuite son attention vers les policiers et la doctoresse toujours recroquevillée sous la supervision protectrice de Galen, avant de se redresser lentement. Je pouvais sentir la tension dans tous ses muscles, prêt à réagir en cas de danger. Il se remit finalement debout à côté du lit, ses épaules et ses bras puissants si tendus que cela n'aurait pu m'échapper.

Rhys et Sholto retenaient Mamie entre eux. Et comme cela était difficile ! Un Farfadet était capable en une nuit de moissonner un champ à lui tout seul ou de battre tout le blé stocké dans une grange. Leurs facultés magiques ne se limitaient pas à la télékinésie ; ils possédaient également une force physique incroyable, brutale.

Je savais qu'elle devait leur donner du fil à retordre, car Sholto avait dû trouver un complément malgré ses deux mains puissantes pour la maintenir. Son père avait été un Volant de la Nuit, comme ces créatures ressemblant à des raies Manta qui avaient désarmé les flics. Des tentacules identiques venaient tout juste de surgir de sous le tee-shirt qu'il avait enfilé pour paraître humain, aussi blancs que sa peau, parcourus de veinules d'or et de la couleur des bijoux. Magnifiques, pour tout dire, lorsqu'on parvenait à accepter qu'ils existent.

Mamie n'avait pas eu ce loisir et abreuvait Sholto d'un chapelet d'injures.

— Me touche pas avec ces trucs malpropres !

Ses bras avaient beau être aussi fins que des allumettes, lorsqu'elle tenta de se dégager Rhys comme Sholto furent déstabilisés.

Sholto s'ancra alors au sol de deux de ses plus épais tentacules, et à la prochaine tentative de Mamie pour se libérer Rhys fut le seul à vaciller. Sholto avait établi ses appuis et pouvait la retenir grâce à ses excroissances supplémentaires, qui n'étaient pas seulement là pour faire horreur ou joli. Il s'agissait de membres à part entière qui, en tant que tels, avaient leur utilité.

Rhys cria pour se faire entendre au-dessus des cris que poussaient Mamie, les policiers et tous les autres :

— Hettie, quelqu'un t'a ensorcelée !

Il prit le risque de lâcher son poignet osseux. J'aperçus entre son pouce et son index quelque chose de doré avant que Mamie ne réussisse soudainement à se libérer complètement de son emprise. Retenir un Farfadet était pour la plupart un boulot à accomplir à deux, même pour des guerriers Sidhes. Particulièrement, si on ne voulait pas le blesser.

Mamie leva le poing, et je crois bien qu'elle le lui aurait flanqué en pleine figure si Sholto ne lui avait attrapé le bras d'un tentacule, l'arrêtant juste avant qu'elle n'assène son uppercut.

Elle se mit à hurler plus fort, poussant des cris stridents, et entreprit de se défendre vaillamment. De petits objets commencèrent à voler dans sa direction, venant de toute la chambre. Ce ne fut que lorsque les bris de la fenêtre s'y joignirent que Rhys lui ficha une baffe.

Je crois que nous en fûmes tous estomaqués, parce que Mamie le regarda, sidérée. Il l'appela par son prénom, d'une voix forte, audible, imprégnée de pouvoir. Elle résonna dans la chambre d'un tel écho qu'on eût cru une cloche gigantesque, comme n'aurait jamais pu le faire parole humaine.

Il lui présenta sous le nez le fil doré.

— Quelqu'un a mêlé ça à tes cheveux, Hettie. Il s'agit d'un Sortilège d'Émotivité destiné à exacerber tous les sentiments que tu éprouves, intensifiant ta colère, ta haine, tes préjugés à l'encontre de la sombre Cour. Tu es l'une des Feys les plus raisonnables que je connaisse, Hettie. Pourquoi aurais-tu choisi aujourd'hui pour perdre tout contrôle ?

Il éloigna le filament brillant, qu'elle suivit des yeux, l'obligeant ainsi à tourner son regard fixe vers moi, sur le lit.

— Pourquoi mettre en danger ta petite-fille et tes arrière-petits-enfants ? Cela ne te ressemble pas, Hettie.

Ses yeux, où des larmes commençaient à scintiller, se portèrent au-delà du fil d'or pour se poser sur moi.

— J'suis désolée, Merry. D'autant plus que j'sais qui c'est qui m'a

méchamment emmêlée !

Un bruit nous parvint du côté de la porte.

— Sholto, tes tentacules écrabouillent les policiers, l'avertit Galen.

Sholto tourna son attention vers le mur du fond et son chargement de flics « ligotés ». Il semblait avoir oublié qu'il les retenait.

— Si je les relâche, ils vont vouloir jouer aux héros, car ils ne croiront jamais que nous ne sommes pas les méchants. Nous y ressemblons beaucoup trop pour être convaincants aux yeux des humains, dit-il avec amertume.

Comment allions-nous expliquer ce qui venait de se passer pour que les policiers n'en tirent justement pas ce type de conclusions ? Comment leur expliquer que ces tentacules de poulpe géant s'étaient portés à notre secours, et que cette petite grand-mère semblant inoffensive représentait en fait le danger auquel nous nous étions retrouvés confrontés ?

— Tu dois rappeler ta bête, Sholto, lui dit Doyle.

— Ils risquent de filer pour aller chercher du renfort, ou de dégainer un autre flingue pour tuer mon monstre. Ils l'ont déjà blessé avec leurs balles en plomb.

Cette créature – avec des tentacules plus gros que moi – était donc de sexe masculin ! Marrant, ça, même en grandissant avec un Volant de la Nuit comme garde du corps, je n'aurais pas pensé à décrire cet être géantissime aux membres tentaculaires par « lui » ou « elle ». Pour moi, il s'agissait plutôt de « ce truc-là ». Mais pas du tout ! Apparemment, il s'agissait d'un « lui », ce qui impliquait qu'il devait se trouver quelque part une « elle ». J'avais supposé que c'était le même genre de créature qui avait accompagné Sholto lorsqu'il était venu me chercher à Los Angeles, mais il se pouvait qu'il se soit agi de la fille ? Ou peut-être étais-je encore sous le choc, ne parvenant pas à me figurer que ce que je regardais pouvait l'être, en fait.

— Je suis désolé que votre bête ait été blessée, alors que tout ce que vous faisiez était de tenter de protéger la Princesse.

Doyle s'avança vers les policiers retenus en suspension, tout en restant prudemment hors de portée de ces membres qui se contorsionnaient.

— Officiers, veuillez accepter mes excuses. Il y a eu un léger malentendu. Les tentacules qui vous retiennent sont venus au secours de la Princesse, et non pour la blesser. Lorsque cette créature a vu que vous étiez armés, elle a présumé que vous vous apprêtiez à nuire à la Princesse Meredith, tout comme vous l'auriez présumé si des étrangers s'étaient rués ici revolver au poing.

Le flic et son collègue échangèrent un regard. Il était difficile de

décrypter leurs visages marbrés d'avoir été retenus trop longtemps par les tentacules, mais cela s'apparentait presque à : « Tu y crois, toi ? »

Celui qui était un peu plus âgé parvint à dire :

— Vous nous dites que ce... truc est de votre côté ?

— En effet, répondit Doyle.

— Messieurs, dis-je du lit, c'est comme si vous aviez surgi dans ma chambre en vous mettant à tirer sur mon chien parce qu'il vous avait fichu la trouille.

— Ma Dame, Princesse, ce n'est pas un chien, répliqua le policier senior tout en essayant d'écarter les tentacules qui le serraient à la gorge.

— D'ailleurs, les chiens sont interdits dans un hôpital, ajoutai-je.

Le Docteur Mason prit alors la parole, toujours recroquevillée par terre derrière Galen.

— Si nous vous autorisons vos chiens, cette « chose » reviendra-t-elle dans ce bâtiment ?

Doyle fit un signe de tête à l'intention de Galen, ce qui suffit pour qu'il aide le docteur à se remettre debout. Elle ne quittait pas de ses yeux écarquillés les gigantesques tentacules qui « ligotaient » toujours les policiers. Ou était-ce plutôt les Volants de la Nuit accrochés au plafond juste au-dessus d'eux ? Avec autant de détails intéressants, il était en effet difficile de savoir où donner de la tête.

— Je vais ordonner à mes sujets de rester dehors à la fenêtre de la Princesse, dit Sholto, jusqu'à ce que nous soyons sûrs que tout danger soit écarté.

— Donc, ça, ces machins-là, étaient de l'autre côté de la vitre durant tout ce temps ? demanda la doctoresse d'une voix quelque peu tremblotante.

— Oui, répondit Sholto.

— Qu'est-ce qui pourrait m'attaquer avec ces gardes ? demandai-je, y intégrant tous les Feys présents dans la chambre, ou tout du moins ceux qu'elle désirerait y inclure.

— Personne ne nous avait dit que vous aviez... dit le flic ayant de la bouteille avant de s'interrompre, cherchant ses mots, sans y parvenir.

— Des inhumanoïdes, l'aida son collègue en sourcillant à ce terme, comme s'il ne sonnait pas vraiment juste, même à ses oreilles, sans néanmoins tenter d'en trouver un autre.

Après tout, ce n'était pas un si mauvais choix, et étrangement approprié.

— Nous ne sommes pas dans l'obligation d'informer la police humaine de toutes nos mesures préventives concernant la sécurité de la Princesse Meredith, dit Doyle.

— Étant postés à la porte, nous aurions dû avoir une liste des

créatures qui sont de votre côté, observa le flic plus âgé.

Bonne remarque, qui prouvait qu'il récupérerait plutôt vite après avoir été attaqué par des tentacules géants sans corps et des cauchemars volants. Un dur à cuire, ou tout simplement un flic. On ne dure pas très longtemps dans cette profession sans avoir les épaules solides. Il donnait l'impression d'avoir dépassé l'étape critique des dix ans. Un coriace. Son jeune collègue n'arrêtait pas de jeter des coups d'œil nerveux aux Volants de la Nuit accrochés au plafond. Il semblait cependant reprendre courage face à l'attitude blasée de son coéquipier. J'avais pu l'observer auparavant, en collaborant avec la police sur certaines enquêtes lorsque je travaillais pour l'Agence de Détectives Grey. Les plus vieux apaisaient les plus jeunes, si leur association fonctionnait.

— Pourrions-nous récupérer nos revolvers ? demanda le jeunot.

Le plus ancien lui lança un regard disant sans aucune ambiguïté que ce n'était vraiment pas le moment de poser la question. Tous deux devaient porter au moins un flingue en réserve planqué quelque part, ou du moins, le plus vieux. La réglementation peut bien raconter ce qu'elle veut, mais je ne connaissais pas beaucoup d'officiers de police qui n'en aient qu'un. Leur vie dépend bien trop souvent du fait d'être équipé d'un arsenal conséquent.

— Si vous promettez de ne pas tirer, sur aucun de notre peuple, d'accord, consentit Doyle.

— Comment va la femme ? s'enquit le flic chevronné en indiquant de la tête Mamie, toujours retenue par les excroissances et les bras de Sholto.

Mais j'étais quasi certaine qu'aucun des agents ne regardait ses membres humains. J'aurais pu parier presque n'importe quoi que si on leur demandait de le décrire plus tard, ils ne parleraient que des tentacules. Les flics sont entraînés à observer, mais certaines choses retiennent trop l'attention, même pour ces gars portant insigne.

— Ça ira pour elle. Ce n'est qu'un petit sortilège, dit Rhys en s'avançant vers nous, avec aux lèvres ce sourire d'une familiarité excessive.

Je remarquai qu'il usait en ce moment même de glamour pour dissimuler qu'il était borgne. Pour le moment, il voulait paraître tout à fait inoffensif. Les balafres semblent inciter les gens à penser qu'on a dû les mériter.

— Qu'est-ce que cela signifie ? s'enquit le flic vétérane.

Il n'allait pas nous lâcher, là avec son collègue, cernés de ce qu'il pensait être des visions de cauchemar qui leur avaient piqué leurs flingues. Et il aurait fallu n'être pas très futé pour ne pas remarquer la force physique de Doyle et des autres hommes présents dans la chambre, sans mentionner ces petits extras qu'exhibait Sholto. Le

policier était loin d'être idiot, mais il percevait également Mamie comme une vieille dame vulnérable. Il n'allait pas partir avant de s'être assuré qu'elle soit saine et sauve. Je me fis une idée de la manière dont il avait réussi à survivre dans ce boulot depuis plus d'une décennie, voire pourquoi il n'avait jamais quitté l'uniforme. Si j'avais été à sa place, j'aurais filé pour aller chercher du renfort. Mais j'étais une femme, ce qui vous rend plus prudente face à la violence.

— Grand-Mère, l'appelai-je.

Et cela fut peut-être l'une des rares occasions où j'employais cette dénomination dans sa totalité. Généralement, elle était Mamie pour moi. Mais ce soir, je voulais bien faire comprendre aux policiers que nous étions liées par le sang.

Elle me regarda, de la douleur dans les yeux.

— Oh, Merry ! Mon enfant ! M'appelle pas comme ça !

— Que tu n'approuves pas mon choix d'hommes ne te donne pas le droit de dévaster ma chambre d'hôpital avec tes talents télékinésiques, Mamie.

— J'étais envoûtée, comme tu l'sais.

— Ah vraiment ? dis-je, la voix glaciale, loin d'être convaincue. Ce sortilège a été conçu pour décupler l'intensité de tes véritables sentiments, Mamie. Tu hais vraiment Sholto, ainsi que Doyle, les pères de mes enfants. Cela ne changera pas.

— Voulez-vous dire que c'est cette vieil... femme qui a fait léviter tout ça en les projetant sur tout le monde ? s'étonna le flic plus âgé, dubitatif.

Mamie tenta de se dégager de la poigne de Sholto.

— Je suis d'nouveau moi-même, Seigneur des Ombres. Tu peux m'lâcher !

— Jure. Jure sur Les Ténèbres Qui Dévorent Toutes Choses que tu ne tenteras pas de me blesser ni personne d'autre dans cette pièce, lui dit-il.

— Je jure de n'blesser personne dans c'te pièce, pour l'moment, mais je n'promets rien d'aut', parce que t'es l'meurtrier d'ma mère !

— Le meurtrier ! s'étonna le vétéran.

— Il a tué sa mère, mon arrière-grand-mère, il y a de cela cinq cents ans environ, ou me tromperai-je d'un siècle ou deux ? demandai-je.

— De deux cents ans, répondit Rhys.

Il se tenait devant les deux agents, tout sourires, plaisant, alors que ses talents magiques n'avaient strictement rien à voir avec cette expression réjouie. Cependant, il y en avait un dans la chambre qui, dans ce domaine, en avait à revendre.

— Pourquoi ne vas-tu pas parler aux gentils policiers, Galen ? lui suggéra Rhys.

Galen, quelque peu interloqué, franchit la courte distance qui le séparait des flics. Si se retrouver directement en dessous d'une multitude de Volants de la Nuit l'inquiétait, il n'en laissa rien paraître. Ce qui signifiait qu'il n'en avait rien à faire, parce qu'il était incapable de dissimuler aussi bien ce qu'il ressentait.

— Je suis désolé que vous ayez été témoins de cette confusion, dit-il amicalement, semblant empli de bon sens.

L'une de ses capacités était d'être sincèrement affable, ce qu'on n'interpréterait pas généralement comme une faculté magique en soi. Mais charmer son monde n'est pas une mince affaire. J'avais pu remarquer comme cela fonctionnait super-bien sur les humains, et à un certain degré, sur les Sidhes et les Feys inférieurs. Galen avait toujours eu un soupçon de ce « je-ne-sais-quoi », une sorte de glamour, mais depuis que tous nos pouvoirs s'étaient retrouvés boostés, sa « gentillesse » innée s'était développée jusqu'à devenir un véritable don d'enchantement.

À leur visage, je vis que les policiers se détendaient, le plus jeune arborant un sourire qui se propagea jusqu'à ses yeux. Je ne parvenais pas à entendre ce que leur disait Galen, mais cela n'avait aucune importance. Il avait saisi ce que Rhys attendait de lui. Grâce au charme envoûtant de Galen qui nous facilitait ainsi la tâche, nous pûmes leur rendre leurs revolvers, puis ils s'en allèrent, enchantés, les Volants de la Nuit toujours suspendus au plafond comme des chauves-souris, les tentacules qui se tortillaient encore à la fenêtre produisant un effet de 3D particulièrement réussi. Lorsque Sholto avait lâché Mamie, le flic plus âgé avait totalement succombé au charme de Galen. Je pense que s'il avait persisté à croire que tout le monde était en danger, il aurait été beaucoup plus délicat de le persuader du contraire.

Oh ! Et Sholto avait rangé ses tentacules ! Autrefois, il les aurait dissimulés par le glamour, mais ils n'en auraient pas moins été là. Il avait réussi à les planquer, même aux caresses d'une main sur la poitrine et le ventre, qui donnaient alors la sensation d'être parfaitement lisses. Un puissant glamour ! Mais lorsque la magie sauvage s'était échappée, ou plutôt s'était réactivée par son entremise et la mienne, il avait acquis un nouveau talent : ses tentacules prenaient à l'occasion l'apparence d'un tatouage hyperréaliste, et c'était *bien* un tatouage, qui d'une pensée pouvait retrouver sa tridimensionnalité. Similaire à ceux que Galen et moi arborions, respectivement un papillon de jour et de nuit. Comme j'étais reconnaissante qu'ils aient cessé de battre des ailes, bien vivants mais piégés sous notre peau ! Une sensation loin d'être agréable !

Plusieurs de mes hommes avaient reçu un tatouage, dont certains pouvaient se faire réels, telles par exemple de véritables plantes

grimpantes qui s'entortillaient sur leur corps. Mais aucun n'était aussi concret que le dessin sur Sholto, bien qu'il fût le seul ayant été une part réelle de sa physionomie.

La personnalité engageante de Galen n'avait aucun impact si la personne en face de lui était terrorisée, ou avait les yeux fixés sur quelque chose d'effrayant, si bien que Sholto avait discrètement transformé ses petits extras en un tatouage des plus délicats. La magie de Galen était moyenne selon nos normes, mais particulièrement utile dans certaines situations où se retrouvaient impuissants des pouvoirs bien plus impressionnants.

À la suggestion de Rhys, il se tourna ensuite vers la doctoresse, et cela fonctionna d'autant mieux sur elle. Mais il est vrai qu'elle était femme et qu'il était d'un charme... ! Elle irait sans doute ensuite rendre visite à un ou deux patients, avant de réaliser finalement qu'elle n'avait pas dit tout ce qu'elle avait à dire. Mais à ce moment-là, elle serait peut-être trop embarrassée pour admettre qu'un gentil sourire lui avait tellement fait tourner la tête qu'elle en avait oublié l'essentiel. L'un des véritables avantages de ce type de magie subtile étant que la plupart des humains ne comprenaient pas de quoi il s'agissait mais pensaient qu'ils étaient tout simplement face à un homme séduisant. Et quel médecin voudrait s'avouer qu'il pouvait se faire brouiller les neurones aussi facilement par un visage avenant ?

Une fois seuls, nous nous retournâmes tous vers Mamie. Je posai la question.

— Tu as dit que tu savais qui avait invoqué ce sortilège. Qui est-ce ?

Elle baissa les yeux, semblant quelque peu mal à l'aise.

— Ta cousine, Cair, qui vient d'temps en temps m'rendre visite. C'est ma p'tite-fille, elle aussi ! dit-elle avec une inflexion défensive sur ces derniers mots.

— Je suis au courant que tu as plus d'un petit-enfant, Mamie.

— Elle est pas aussi chère à mon cœur qu'toi, Merry.

— Je n'en suis pas jalouse, Mamie. Raconte-nous donc ce qui s'est passé.

— Elle était ben affectueuse, m'a touchée plusieurs fois, m'a caressé les ch'veux en m'disant qu'ils étaient beaux. Elle a blagué, disant qu'elle était ben heureuse d'avoir récupéré que'que chose d'joli des origines d'la famille.

Ma cousine Cair, grande et svelte, avait un physique typiquement sidhe, comme la pâleur typique de son visage lisse, qui, en revanche, était celui de Mamie, très farfadet, semblant inachevé. Des chirurgiens humains auraient pu lui greffer un nez, mais elle était comme la plupart des Sidhes ; elle ne se fiait pas trop à la science humaine.

— Savait-elle que tu allais venir me voir ?

— Oui.

— Mais pourquoi me voudrait-elle du mal ?

— Ce n'est probablement pas à toi qu'elle en veut, dit Doyle.

— Que veux-tu dire ?

— J't'aurais pas fait d'mal exprès, mais ces deux-là... dit-elle en indiquant d'un pouce accusateur Sholto dans son dos, avant de l'orienter vers Doyle, j'les aurais occis d'bon cœur !

— En as-tu toujours l'intention ? lui demandai-je, la voix atténuée.

Elle dû y réfléchir, puis répondit finalement :

— Non, pas pour les occire. Le Roi des Sluaghs est ton homme, comme les Ténèbres ; des alliés puissants, Merry. J'voudrais pas t'priver d'une telle puissance.

— Qu'ils soient les pères de tes arrière-petits-enfants n'a donc aucune importance pour toi ? lui demandai-je en la dévisageant.

— Tout c'qui compte est qu'tu sois enceinte, me répondit-elle en souriant, le visage resplendissant de joie.

J'avais grandi en voyant ce sourire, que j'avais chéri toute mon existence.

— Et d'jumeaux, en plus, trop beau pour êt'vrai, enfin presque ! ajouta-t-elle en me l'adressant à nouveau, puis son expression s'assombrit.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Mamie ?

— Tu portes en toi du sang de Farfadet, ma p'tite, et v'là qu'maintenant l'un d'eux est l'enfant des Sluaghs, et les Ténèbres qui peut aussi réclamer sa part dans c'mélange de gènes.

Son regard se porta au-delà d'eux sur les Volants de la Nuit toujours accrochés dans la chambre.

J'avais pigé où elle voulait en venir. Une alchimie génétique potentiellement originale était à l'œuvre en ce moment même dans mon corps. Je n'aurais pu que m'en réjouir, cependant l'inquiétude qui se lisait sur ses traits, loin d'être rassurante, n'aurait pas le réconfort qui m'était nécessaire.

Elle tressaillit, comme si elle avait soudain froid.

— J'sais plus c'qui s'passe à la Cour Dorée, mais j'sais que quelqu'un a proposé à Cair què'qu'chose qu'elle voulait tellement qu'elle a accepté d'faire ça. Elle a mis ma vie en péril en m'faisant m'énervier cont'ces deux-là ! dit-elle en les désignant à nouveau d'un pouce accusateur.

J'y réfléchis avant de réaliser que Mamie avait tout à fait raison. Ses chances de les blesser étaient élevées car ils n'auraient pas voulu amocher ma grand-mère. Cela les aurait sans doute fait hésiter, mais si elle m'avait mise en danger, ou m'avait vraiment blessée, ils n'auraient eu d'autre choix que de me défendre contre elle.

Je m'imaginai ma Mamie affrontant le Roi des Sluaghs et les Ténèbres. Cette pensée suffit à me refroidir, ce qui dut se percevoir sur mon visage, car Doyle vint se placer face à elle, près du lit. Rhys la retenait toujours légèrement en retrait, ou plutôt l'empêchait de s'approcher, et elle ne fit aucune tentative dans ce sens. Je crois qu'elle avait compris que les gardes, tous sans exception, se méfieraient d'elle pendant un certain bout de temps. Je n'aurais pu le leur reprocher, les approuvant en fait complètement. Certains sortilèges laissent des traces même après avoir été brisés. Jusqu'à ce que nous ayons analysé celui qu'avait invoqué Cair, nous ne pouvions être sûrs de l'effet qu'il était censé avoir.

— Pourquoi serait-elle prête à mettre en danger sa propre grand-mère ? s'enquit Galen, qui en semblait estomaqué.

— Je pense le savoir, dit Doyle. J'ai pénétré à la Cour Dorée camouflé en chien, où même les mastiffs noirs de meute sont traités comme de vulgaires clébardes. Les gens se montrent parfois si inconsiderés.

— Tu as entendu quelque chose au sujet de ce sortilège ? lui demanda Rhys.

— Non, mais à propos de la famille de Merry, répondit Doyle en me prenant la main, ce dont je lui fus reconnaissante. Certains à la Cour font toujours référence à l'apparence physique de Cair comme raison suffisante pour ne pas accepter Merry comme Reine.

Il fit une courbette à Mamie, avant de poursuivre :

— Je ne suis pas de cet avis, mais la Cour Dorée perçoit votre autre petite-fille comme un monstre, et Merry à peine mieux en raison de son apparence humaine. Ils semblent juger aussi durement sa taille et ses rondeurs que le visage de Cair.

— Ce n'sont qu'des vaniteux, ces maudits Seelies ! vitupéra Mamie. J'ai vécu parmi eux pas mal d'années, mariée à l'un d'eux princes, mais jamais y z'ont pu m'pardonner d'avoir l'air aussi Farfadet. J'pense qu'si j'avais eu l'air plus humain comme mon père, ils m'auraient davantage acceptée, mais l'sang d'Farfadet l'empporte sur celui humain, non, et ça y pouvaient pas voir au-d'là !

— Tes jumelles sont toutes deux jolies, et à part les cheveux et la couleur des yeux, elles pourraient passer pour des Sidhes, lui mentionna Doyle.

— Ce n'est l'cas d'aucune d'mes p'tites-filles, répliqua Mamie.

— Il est vrai, reconnut-il.

— Quelqu'un trouve-t-il intéressant que tous les pères sauf moi soient de sang mêlé ? s'enquit Rhys.

Il tenait toujours le fil scintillant loin de lui. Qu'allions-nous donc en faire ?

— Qui s'resemble s'assemble ! déclama Mamie.

— Certains nobles Seelies ont dit que si je pouvais aider un couple de sang pur à concevoir un enfant, ils seraient bien plus nombreux à se rallier à moi que les deux Cours, dis-je, alors que d'autres affirment que seuls les sang-mêlé peuvent procréer grâce à mon pouvoir, mon sang n'étant pas assez pur.

Doyle frotta du pouce contre les jointures de ma main, un geste de nervosité révélant qu'il se posait la même question. Était-ce dû à ce que venait de dire Mamie, « Qui se ressemble s'assemble » ? N'étais-je tout simplement pas assez Sidhe pour pouvoir aider ceux de sang pur ?

— Doyle, mais tu saignes ! dit alors Galen, qui s'était approché de lui pour venir lui toucher le dos, ses doigts à présent tachés d'écarlate.

Chapitre 4

Doyle ne tressaillit même pas, pas plus qu'il n'y réagit.

— Ce n'est qu'une petite égratignure.

— Mais comment cela t'est-il arrivé ? demanda Galen.

— Je crois que les vitres sont recouvertes d'un film synthétique, dit Doyle.

— Alors que ce soit synthétique et non naturel, fis-je, cela a pu te couper ?

— Du verre normal aurait aussi pu me couper.

— Mais ce serait déjà guéri, sans ce type de revêtement ?

— En effet, mais ce n'est qu'une petite coupure.

— Mais tu couvrais Merry de ton corps lorsque tu as chopé ça, mentionna Mamie d'une voix plate, quasiment dénuée d'accent.

Elle était capable de faire ça à volonté, bien que cela n'arrivât pas souvent.

— Oui, répondit-il en la regardant.

Elle déglutit nerveusement.

— J'n'ai pas la résistance magique pour rester auprès d'ma Merry pour l'instant, n'est-ce pas ?

— C'est de la magie sidhe que nous serons obligés de combattre, lui notifia-t-il.

Elle acquiesça de la tête. Une profonde tristesse lui assombrissait le visage.

— J'peux pas rester avec toi, Merry. J'peux pas résister à c'qu'ils pourraient m'faire faire. C'est pourquoi j'ai quitté leur Cour, entre autres. Un Farfadet y est domestique, et quand on reste invisible, on n'court aucun risque. Mais les Farfadets n'ont jamais eu vocation à tâter d'la politique de cour.

— Mamie, s'il te plaît, lui dis-je en lui tendant la main.

Lorsqu'elle voulut se rapprocher, Rhys s'interposa.

— Ce n'est pas une bonne idée pour l'instant. Nous devons nous occuper d'abord de ce sortilège.

— Je pourrais affirmer qu'jamais j'ne frais d'mal à ma petite-fille, mais si les Ténèbres... si l'Capitaine Doyle ne l'avait pas protégée, j'l'aurais sans doute tailladée au lieu d'son dos.

— Mais qu'a-t-on bien pu offrir à la cousine de Merry ? s'enquit Galen.

— C'qu'on m'a offert des siècles plus tôt, pardi ! répondit Mamie.

— Et de quoi s'agissait-il ? demanda Doyle.

— L'opportunité d'coucher avec l'un des nobles Seelies, et, en cas d'grossesse, d'épouser. Personne ne veut toucher Cair d'peur qu'sa... difformité n'se r'produise. J'n'étais qu'à moitié humaine, et j'ai travaillé à la Cour comme un Farfadet, mais j'ai vu les Seelies, et comme j'ai pu souhaiter en faire partie ! J'n'étais qu'une idiote mais ça a garanti à mes filles la chance de s'intégrer à ce chaos scintillant. Mais Cair a toujours été mise à l'écart, parce qu'elle ressemble ben d'trop à sa vieille mémé.

— Mamie, l'appelai-je. Ce n'est pas...

— Non, mon enfant, j'connais la tronche que j'ai, et j'sais qu'il faut un Sidhe ben spécial pour l'apprécier. J'l'ai jamais trouvé, mais j'n'étais pas en partie Sidhe. J'n'avais pas l'sang de la Cour dans les veines. J'étais un Farfadet qui pétait plus haut qu'son derrière. Mais Cair, elle, en fait partie. C'doit être plutôt pénible d'voir les autres avec d'si jolis minois obtenir c'qu'elle désire tant.

— Je sais ce que c'est de se voir refuser une place à la Cour parce qu'on n'est pas assez parfait pour qu'on couche avec vous, dit Sholto. Les Sidhes Unseelies s'enfuyaient de mon lit, terrifiées, de crainte d'enfanter des monstres.

Mamie, après avoir acquiescé de la tête, daigna finalement poser les yeux sur lui.

— J'regrette d'avoir dit certaines choses, Seigneur des Ombres. J'devrais savoir ben mieux qu'la plupart c'que c'est d'être haï pour être moins qu'Sidhe.

— La Reine m'appelle Sa Créature, dit-il en opinant du chef. Jusqu'à ce que Merry vienne à moi, je pensais que je serais condamné à vivre jusqu'à ne plus être que La Créature, comme Doyle est les Ténèbres.

Il me sourit alors, avec ce regard intime qu'il n'avait pas encore mérité de me donner. C'était si étrange de me retrouver enceinte après une seule nuit passée avec un homme. Mais, n'était-ce pas ce qui s'était produit avec mes parents ? Une nuit de sexe et ma mère s'était retrouvée mariée contre son gré. Sept ans de mariage avant qu'elle n'obtienne l'autorisation de divorcer.

— Ouais, les Cours sont cruelles, bien que j'aie espéré que la Cour sombre le soit un peu moins.

— Les Unseelies sont plus tolérants, admit Doyle, mais ont toutefois leurs limites.

— Ils m'ont perçu comme la preuve du déclin du peuple Sidhe, étant donné qu'à une époque ils pouvaient coucher avec qui que ce

soit et se reproduire, ajouta Sholto.

— Ils ont perçu ma mortalité comme la preuve de leur extinction imminente, dis-je.

— Et à présent, les deux personnes qu'ils redoutent le plus pourraient représenter notre salut à tous, fit remarquer Doyle.

— Quelle charmante ironie ! renchérit Rhys.

— Je dois y aller, Merry, ma p'tite, m'annonça Mamie.

— Laisse-nous tester ce sortilège afin de te débarrasser de tout effet néfaste qui pourrait encore être actif, lui dit Doyle.

Elle lui lança un regard pas franchement amical.

— Rhys et Galen peuvent te toucher. Je n'aurai pas à m'en charger, crut-il bon de la rassurer.

Elle prit une bonne inspiration, ses fines épaules se soulevant, s'affaissant. Puis elle le considéra d'un regard radouci, plus réfléchi.

— Bon, d'accord, tu devrais m'examiner, quoiqu'la pensée qu'tu portes la main sur moi m'enchant guère. J'crois qu'ce sortilège traînaille encore dans mon esprit, et c'n'est pas bon d'laisser persister de telles pensées. Sinon, elles prennent ben l'chou en foisonnant dans l'âme comme le cœur.

Il opina du chef, tout en retenant ma main dans la sienne.

— Il est vrai.

— Teste ce sortilège, Rhys, lui dit-elle. Puis débarrasse-moi d'ça. J'dois partir, à moins qu'tu trouves un moyen d'm'immuniser contre de telles sorcelleries.

— Je suis désolé, Hettie.

Elle lui sourit avant de tourner vers moi un visage qui paraissait loin d'être heureux.

— J'suis contrite d'pas pouvoir t'aider durant c'te grossesse, ni d'm'occuper d'tes enfants.

— Tout autant que moi, lui dis-je en toute sincérité.

Qu'elle s'en aille me brisait le cœur.

— J'aimerais bien ton opinion là-dessus, Doyle, le sollicita Rhys en lui présentant le filament brillant.

Doyle, après avoir acquiescé, m'étreignit la main puis contourna le lit pour aller le rejoindre. Aucun des deux ne semblait disposé à laisser à Mamie de la place pour venir me toucher. S'agissait-il vraiment d'un sortilège hyperpuissant, ou se montraient-ils simplement prudents ?

Si c'était de la prudence, je n'aurais pu les blâmer. Mais je voulais dire au revoir à Mamie. Je voulais l'embrasser, particulièrement si c'était la dernière fois que je la voyais avant la naissance des bébés. Rien que d'y penser – à la naissance des bébés – me troubla. Depuis de nombreux mois, nous nous étions si diligemment employés à me faire tomber enceinte que cette quête était le principal objet de mes

pensées. Ça et rester en vie. Je n'avais pas du tout envisagé toutes les implications. Je n'avais pas pensé aux bébés, aux enfants, et à en accoucher. Une curieuse omission.

— Tu as l'air ben sérieuse, Merry, ma p'tite, me dit Mamie.

Je la regardai et je me rappelai lorsque j'étais toute petite, tellement petite que je pouvais me blottir sur ses genoux, qu'elle me semblait alors si grande. Je me souvins de ce sentiment de sécurité absolue, comme si rien au monde ne pouvait me faire de mal. C'est ce que j'avais alors cru. Cela devait remonter avant mes six ans, avant que la Reine de l'Air et des Ténèbres, ma tante Andais, ne tente de me noyer. Si je pouvais mourir par noyade, alors je n'étais pas suffisamment Sidhe pour mériter de vivre. Un événement marquant qui, dans mon enfance, m'avait révélé les réalités d'être mortelle chez les immortels. Joliment ironique que l'avenir de la Cour Unseelie repose en moi, à l'intérieur de mon corps de mortelle, qu'Andais avait jugé comme ne valant pas la peine de rester en vie.

— Je viens juste de prendre conscience que je vais devenir mère.

— Ouais, c'est ça.

— Je ne pensais à rien mis à part tomber enceinte.

— Il reste encore queques mois avant d'aller t'inquiéter d'materner, dit-elle en me souriant.

— Serait-il encore trop tôt pour m'en soucier ?

Sholto s'était placé de l'autre côté du lit, à l'opposé de Mamie, tandis que Rhys et Doyle examinaient le fil ensorcelé que flairait ce dernier, plutôt que de l'analyser manuellement. Je l'avais déjà vu procéder ainsi pour détecter des influences magiques, ce qui lui permettait parfois de remonter jusqu'à l'instigateur comme un chien de chasse suivant la piste du gibier.

Sholto me prit la main et je n'essayai pas de la dégager, bien que je visse le visage de Mamie se crispier. Pas top. Je le dévisageai et ce que je perçus me rassura. Je m'attendais à ce qu'il se fasse hautain vis-à-vis d'elle ou lui montre sa colère. Je m'attendais à ce qu'il me prenne la main pour prouver à Mamie qu'elle ne pourrait l'empêcher de me toucher. Mais son visage était bienveillant, et il me regardait fixement.

Il m'adressa un sourire aussi affectueux que tous ceux que j'avais pu lui voir arborer. Ses yeux tricolores avec leurs anneaux individuels d'or étaient empreints de douceur, et il avait tout l'air d'un homme amoureux. Je n'étais pas amoureuse de lui. Je ne m'étais retrouvée en tête à tête avec lui qu'en deux occasions, qui s'étaient trouvées violemment interrompues, sans qu'aucun de nous en soit responsable. Nous ne nous connaissions pas encore assez, mais il me regardait comme si je représentais tout son univers et que c'était un lieu agréable dénué de tout danger.

Je m'en sentis tellement mal à l'aise que je baissai le regard afin de lui dissimuler qu'il ne s'y reflétait pas la même expression enamourée que dans le sien. Je ne pouvais lui exprimer ainsi mon amour, du moins pas encore. L'amour, pour moi, se précisait avec le temps et les expériences partagées. Sholto et moi n'avions pas encore connu ça. Comme c'était étrange de porter son enfant sans être amoureuse de lui.

Ma mère avait-elle ressenti la même chose ? Mariée, baisée sans être amoureuse, avant de se retrouver soudainement enceinte de l'enfant d'un parfait étranger ? Pour la première fois de ma vie, je ressentis un peu de compassion pour l'ambiguïté émotionnelle dont elle faisait preuve envers moi.

J'avais aimé mon père, le Prince Essus, mais après tout il se pouvait qu'il ait été meilleur père qu'époux. Je venais de prendre conscience que je ne connaissais vraiment rien de leur relation. Leurs goûts au lit avaient-ils été si différents qu'ils n'avaient pas trouvé de terrain d'entente ? Je savais qu'au niveau politique, ils étaient complètement opposés.

Retenant la main de Sholto, je connus l'un de ces moments de maturité lorsque l'on prend conscience que peut-être, juste peut-être, la haine que l'on peut porter à un parent n'est pas tout à fait justifiée. Ce n'était pas un sentiment confortable de me rendre compte que j'avais entretenu l'opinion que ma mère était mauvaise sans jamais remettre mon père en question.

À cette pensée, je levai les yeux vers Sholto. Ses cheveux blond platine avaient commencé à se défaire de la queue-de-cheval qu'il avait nouée pour venir à mon secours. Il les avait fait paraître plus courts grâce au glamour, mais cette illusion aurait pu être brisée si quelqu'un s'était emmêlé les pieds dans sa chevelure qui lui descendait presque aux chevilles. Des mèches rebelles encadraient un visage aussi magnifique que tout autre aux Cours. Seul Frost avait eu une beauté plus virile. Je réprimai ce souvenir, essayant de rendre à Sholto son dû. Les tentacules avaient déchiré son tee-shirt qui lui moulait les pectoraux et le ventre, véritable dentelle de lambeaux retenus par la ceinture de son jean, le col plus épais encore intact, si bien qu'avec les manches l'ensemble tenait en place. Cependant, le torse révélé était on ne peut plus attrayant, la peau pâle, parfaite. Le tatouage qui le paraît du sternum à la taille rappelait l'une de ces anémones de mer aux nuances d'or, d'ivoire et de cristal, avec des contours bleus et roses adoucis, évoquant le bord d'une coquille de nacre caressé par le soleil. Un tentacule plus épais était sorti et s'enroulait en contournant par la droite sa poitrine, semblant figé à mi-mouvement, la pointe à proximité de la pâleur assombrie de son téton. Je n'en étais pas certaine, mais il me semblait que ce tatouage avait changé. Comme si

ces fripes déguenillées étaient littéralement formées par les tortillements des tentacules lorsqu'il les figeait en une œuvre d'art.

Je savais que ses hanches minces ainsi que tout le reste contenu dans son jean étaient charmants, et qu'il savait s'en servir.

Il porta ma main à son visage à présent radouci, réfléchi.

— On dirait que tu m'évalues du regard, Princesse.

— Et elle fait bien ! répliqua Mamie.

Sans même la regarder, je ripostai :

— Il s'est adressé à moi, et non à toi, Mamie.

— Eh ben comme ça, tu prends déjà son parti cont'moi ?

Alors là, je tournai les yeux vers elle, pour voir dans les siens de la colère et une convoitise qui ne lui ressemblait guère, mais plutôt à ma cousine. Cair avait-elle ainsi intégré au sortilège son désir de possession, sa jalousie ? Subtil et malfaisant, ça ! Pas si étonnant chez ma cousine, à la réflexion. La magie était souvent comme ça, teintée de la personnalité de celui qui l'invoque.

— Il est mon amant, le père de mon enfant, mon futur époux et mon futur Roi. Je ferai ce que font toutes les épouses. J'irai le rejoindre dans son lit, j'irai me blottir dans ses bras, et nous nous unirons. C'est la voie du monde.

Une profonde haine lui durcit les traits, une expression qui lui était tout à fait étrangère. M'agrippant plus fermement à la main de Sholto, je dus réfréner l'envie urgente de m'éloigner de cette femme en me tortillant plus loin sur mon lit. Quelque chose avait pris possession de ma grand-mère, qui n'avait rien à voir avec sa véritable nature.

— Cette expression, Mamie, ne te ressemble pas beaucoup, lui dit Galen, qui s'était approché de nous.

Elle tourna son attention vers lui et ses traits se radoucirent, puis quelques instants cette « intruse » regarda par ses yeux noisette, avant de les baisser, comme si elle savait qu'elle n'aurait pu se dissimuler autrement.

— Et toi, Galen ? Comment qu'tu t'sens de d'voir la partager avec tant d'autres ?

Il lui sourit, son visage irradiant d'un bonheur authentique.

— J'ai voulu épouser Merry depuis son adolescence. Et maintenant, je serai son époux et nous allons avoir un enfant, dit-il en écartant les mains avec un haussement d'épaules. C'est tellement plus que je n'aurais même pensé avoir. Comment ne pourrais-je en être heureux ?

— Tu préférerais pas être Roi tout seul ?

— Oh que non ! répondit-il.

Elle releva alors les yeux, où se trouvait l'« autre », des yeux aussi perçants, durs, qu'emplis d'incompréhension.

— Vous voulez tous être Rois ?

— Si j'étais son seul Roi, ce serait un désastre, dit simplement Galen. Je ne suis pas un général meneur d'armées, ni un stratège politique. Les autres sont bien plus doués que moi pour ça.

— Tu es sincère ! s'étonna-t-elle d'une voix qui ne ressemblait pas du tout à celle de ma Mamie.

Je ne pus réprimer l'envie irrésistible de me tortiller plus près de Sholto et de Galen, loin de Mamie et de ses yeux étrangers. Quelque chose n'allait pas chez elle, en elle !

— Nous pourrions la laisser te garder et la consacrer Reine des Unseelies. Tu ne représentes aucune menace pour nous, poursuivit-elle de cette voix étrange.

— Aucune menace pour qui ? demanda Doyle.

Le fil paraissait avoir à présent disparu. Je me demandai s'ils l'avaient détruit ou caché, trop absorbée par le comportement bizarre de Mamie pour avoir remarqué quoi que ce soit. Pas top que cela m'ait échappé, mais le monde s'était réduit à cette étrangère qui transparaissait dans les yeux de ma grand-mère.

— Mais toi, les Ténèbres, tu représentes une menace !

Tout accent s'était éclipsé pour céder la place à des mots bien articulés qui, parce qu'ils sortaient de la gorge de Mamie, semblaient encore vaguement lui appartenir. Cependant, une voix est constituée de bien plus qu'un larynx et des cordes vocales. On y discerne invariablement un soupçon de la véritable personnalité, et ces mots qu'elle proférait provenaient indéniablement de la bouche de quelqu'un d'autre.

Elle braqua les yeux sur Sholto de l'autre côté du lit.

— L'Engendreur d'Ombres et ses Sluaghs représentent une menace !

L'Engendreur d'Ombres était un surnom que même la Reine employait rarement en sa présence. Un Fey inférieur, et d'autant plus ma grand-mère, n'aurait jamais osé faire pareille insulte à l'encontre du Roi des Sluaghs.

— Mais qu'est-ce qu'on lui a fait ? demandai-je dans un murmure, semblant effrayée de parler trop fort afin de ne pas intensifier la tension qui s'était amoncelée dans la chambre, de peur de la faire basculer en un bain de sang, horrible, irrévocable.

Mamie se tourna vers Doyle, une main largement ouverte. Ce fut l'un de ces instants qui semble se figer dans le temps. C'est l'impression qu'on en a toujours, universellement, alors qu'en réalité restent des millisecondes, voire moins, pour réagir, pour survivre, pour voir sa vie annihilée.

Il réagit en un mouvement flouté sombre que je n'aurais pu suivre des yeux, tandis que le pouvoir jaillissait de la main de Mamie – un

pouvoir qu'elle n'avait jamais possédé ! Une luminosité chauffée à blanc en jaillit, et un moment la chambre se retrouva illuminée par cet éblouissement qui brûlait les yeux. Je pus voir Doyle repousser ce faisceau lumineux, ainsi que le bras, le corps de Mamie loin du lit, loin de moi, avant de voir, comme au ralenti, un rayon de toute blancheur venir percuter l'avant de son corps.

Une clameur stridente à faire frémir retentit près de la fenêtre tandis que cette irradiation aveuglante frappait les tentacules géants qui s'y trouvaient encadrés. Le lit bougea. J'eus le temps d'apercevoir Sholto qui sautait par-dessus pour aller se joindre au combat. Tout ce que je vis ensuite fut la chemise de Galen, véritable bouclier vivant. Tout ce que je pus sentir fut son corps sur le mien, contracté, attendant le coup qui allait arriver...

Chapitre 5

Un terrible hurlement retentit, rempli d'une telle affliction que je repoussai Galen, tentant de me dégager. Je voulais voir ce qui se passait ! À la différence de Doyle qui s'était révélé un mur inébranlable, il bougea, quoique sans s'éloigner. Il était moins musclé, moins sûr de lui, mais je n'en demeurai pas moins piégée sous lui. Je l'y aurais sans doute contraint si j'avais eu la moindre inclination à le frapper, mais j'éprouvais une certaine réticence à blesser encore ceux qui m'étaient chers.

Il prit une inspiration qui se brisa en un sanglot. Puis j'entendis Rhys qui disait :

— Déesse, aidez-nous !

Je poussai plus fort contre la poitrine de Galen.

— Casse-toi, mais casse-toi, bon sang ! Laisse-moi voir !

— Tu ne veux pas voir ça, me dit-il après avoir tourné son visage vers le mien et appuyé sa joue contre mes cheveux.

Je connaissais déjà la peur, mais maintenant, j'étais paniquée !

— Laisse-moi voir, lui criai-je, sinon je vais te cogner !

— Laisse-la voir, Galen, intervint Rhys.

— Non ! s'obstina-t-il.

— Galen, dégage ! Merry n'est pas comme toi. Elle voudra s'en rendre compte par elle-même, de toute façon.

Son intonation transforma la panique et me glaça le sang. Je me sentis soudain apaisée, mais ce n'était qu'un calme apparent, celui qui se manifeste lorsque la terreur se transforme momentanément pour vous permettre de fonctionner.

Galen se déplaça alors, lentement, sa réticence perceptible dans chaque muscle tandis qu'il rampait hors du lit du côté opposé où il y avait grimpé, se rapprochant de ce qu'il ne voulait pas que je voie.

J'aperçus tout d'abord le Volant de la Nuit, enveloppé tel un suaire autour de Mamie, transpercée par l'une des épines osseuses que ceux de son espèce portaient parfois à l'intérieur du corps. J'y vis des piques et compris pourquoi celui-ci, car il s'agissait d'un mâle, ne l'avait pas ressortie de là ! Cela provoquerait encore plus de dommages. Mais cela ne fonctionnait pas comme une lame. On ne

pouvait pas la tronçonner afin que la blessure ne soit pas infligée deux fois. Pourquoi ne pas l'avoir ressortie et qu'on en finisse !

Mamie, la main tendue, était toujours en vie. J'essayai de me relever, et personne ne m'en empêcha. Mauvais signe. Cela voulait dire qu'il y avait pire encore. Une fois assise, j'en eus un aperçu : Doyle, à terre, les yeux au plafond, clignant des paupières, l'avant de la blouse de chirurgie qu'on lui avait prêtée noirci et en partie déchiré, exposant la chair à vif, brûlée !

Rhys, agenouillé à son côté, lui tenait la main. Mais pourquoi n'appelait-il pas le docteur ? Nous en avions un besoin urgent ! J'appuyai donc sur le bouton d'appel à mon chevet.

Puis je descendis du lit, ou plutôt en dégringolai tant bien que mal. Lorsque l'intraveineuse me retint, je l'arrachai. Un filet de sang jaillit de mon bras, si j'eus mal je ne ressentis pas la moindre douleur.

Ce ne fut qu'au moment où je m'agenouillai entre mes deux hommes que je vis Sholto à l'opposé de Doyle, effondré sur le côté, sa longue chevelure lui recouvrant le visage si bien que je ne pouvais voir s'il était évanoui ou conscient et me regardait. Les restes du tee-shirt qui avait moulé ses pectoraux à la perfection présentaient maintenant une dévastation rouge et noire. Mais alors que Doyle était blessé au ventre, ce rayonnement soudain de pouvoir avait, en jaillissant, frappé Sholto en plein cœur !

La situation avait tellement dégénéré, et en un temps record, que je ne parvenais pas à tout assimiler, agenouillée par terre, figée d'indécision. Un bruit me fit tourner mon attention vers celle qui m'avait élevée avec mon père. Si j'avais vraiment eu une mère, c'était bien elle. Ce regard noisette qui m'avait témoigné toute la gentillesse que j'eusse jamais reçue d'une mère me fixait. Et maintenant, je me retrouvais les yeux levés vers elle, à genoux, la seule position pour qu'elle soit plus grande que moi, comme quand j'étais toute petite.

Lorsque le Volant de la Nuit déploya juste un peu plus ses ailes charnues, je pus voir que l'épine osseuse l'avait transpercée juste en dessous du cœur, peut-être même en traversant la partie inférieure. Les Farfadets sont plutôt durs à cuire, mais que cette blessure était horrible !

Elle me fixait, toujours en vie, essayant encore de respirer au-delà de cette épine acérée comme une dague. Je lui pris la main et sentis sa poigne, qui avait toujours été si forte, à présent si faible, comme si, malgré ses efforts, elle ne pouvait pas se retenir à la mienne.

Je me tournai vers Doyle pour lui prendre la main.

— J'ai échoué à te protéger, murmura-t-il.

— Pas encore, lui dis-je en démentant de la tête. Cela ne sera un échec que si tu meurs. Ne meurs pas !

Rhys, au chevet de Sholto, cherchait à localiser son pouls, tandis

que je tenais les mains de ma grand-mère et de l'homme que j'aimais, attendant qu'ils meurent.

L'un de ces moments où d'étranges pensées viennent vous effleurer l'esprit. Tout ce que je parvenais à penser était à ce qu'avait dit Quasimodo en regardant l'archidiacre qui l'avait élevé mort en contrebas sur le pavé, et la femme qu'il avait aimée pendue, morte elle aussi : « Oh ! Tout ce que j'aie jamais aimé ! »

La tête rejetée en arrière, je me mis à hurler. En cet instant, aucun bébé, aucune couronne, rien ne valait le prix que je tentais de retenir ainsi.

À leur arrivée, les médecins, suivis d'infirmières, se consacrèrent instantanément aux blessés et essayèrent de me faire lâcher Mamie et Doyle, mais je me sentais incapable de les laisser partir. J'avais peur de les lâcher, peur de provoquer pire encore en le faisant. J'avais parfaitement conscience de me montrer déraisonnable mais, en cet instant, la sensation des doigts de Doyle enserrant les miens représentait tout pour moi. Et la faible étreinte de ceux de Mamie était encore chaude, encore vivante. J'avais tellement peur qu'ils ne m'échappent !

Puis sa main fut agitée de convulsions dans la mienne. Je ne la quittai pas des yeux, les siens bien trop écarquillés. Elle avait du mal à respirer. Ils firent reculer le Volant de la Nuit, et lorsque l'épine ressortit, de la plaie se déversa sa vie.

Elle s'effondra vers moi. Des bras la retinrent, tentèrent de la sauver, puis sa main glissa de la mienne. Je savais qu'elle était partie ! Quelques souffles, quelques battements de cœur seraient peut-être encore possibles, mais cela ne garantirait pas la vie. La réaction d'un corps parfois, tout à la fin, alors que l'esprit comme l'âme se sont déjà éclipsés, alors que l'enveloppe charnelle n'a pas encore compris que la mort est là, et que tout est fini.

Je me retournai, retenant toujours la main de Doyle, qui poussa une expiration frémissante. Les médecins tentaient de l'éloigner de moi, lui plantaient des aiguilles dans la chair en l'allongeant sur un brancard. Je me relevai, essayant de retenir sa main, ses doigts, mais mon docteur était là, me tirant en arrière. Elle me parlait, quelque chose du genre : « Évitez de vous inquiéter inutilement. » Pourquoi les toubibs racontent-ils de telles inepties ? « Ne vous inquiétez pas ; restez couché pendant six semaines ; réduisez votre niveau de stress ; ne travaillez pas autant. Ne vous inquiétez pas. »

Ils forcèrent les doigts de Doyle à glisser des miens, et qu'ils puissent ainsi l'emmener loin de moi révélait qu'il devait être grièvement blessé. S'il avait été indemne, rien n'aurait pu nous séparer.

Rien, si ce n'est la mort...

Je regardai Sholto toujours à terre. Ils avaient apporté un chariot de réanimation et tentaient un massage cardiaque. Déesse, aidez-moi ! Déesse, aidez-nous tous !

Les médecins attroupés autour de Mamie essayaient de la ranimer elle aussi, mais ils avaient fait une sélection parmi les blessés : Doyle en premier, puis Sholto, et enfin Mamie. Cela aurait dû être réconfortant, et j'admets que cela l'était, qu'ils aient commencé par examiner mes Ténèbres. Ils devaient penser pouvoir le sauver.

Le corps de Sholto tressautait sous les électrochocs qu'on lui appliquait. Je perçus ce qu'ils disaient par bribes, avant d'en remarquer un qui secouait négativement la tête. Oh non ! Cela n'allait pas recommencer ! Lorsqu'ils s'y remirent avec davantage d'intensité électrique, son corps s'anima de soubresauts d'autant plus violents, se convulsant par terre.

Galen, les joues sillonnées de larmes, tenta de me retenir lorsqu'ils recouvrirent d'un drap le corps de ma Mamie. Les policiers qui avaient déboulé dans la pièce paraissaient ne pas savoir quoi faire du Volant de la Nuit. Comment menotter autant de tentacules ? Quelle action prendre dans une chambre carbonisée où tout le monde affirme que la responsable est la femme décédée ? Que faire en présence d'une manifestation paranormale et quand le métal froid brûle la chair ?

Je vis les docteurs qui hochaient la tête, dubitatifs, les yeux posés sur Sholto si terriblement immobile. Que le Consort me vienne en aide, venez m'aider, venez les aider ! Aidez-moi ! Galen tenta de me protéger de la scène en enfouissant mon visage contre sa poitrine. Je le repoussai, si violemment qu'il en perdit l'équilibre. Je n'en avais pas eu l'intention.

Puis je me précipitai vers Sholto. Les médecins tentèrent de m'écarter de lui, ou de me raisonner, lorsque Rhys leur intima de reculer. Ce qu'il dit tout en hochant la tête me sembla inaudible. Je m'agenouillai à côté du corps de Sholto. Du corps ! Non ! NON !!!

Les Volants de la Nuit que les policiers n'essayèrent pas d'arrêter s'approchèrent de moi, et de leur Roi, pour se rassembler autour de nous, tels de noirs manteaux, si ceux-ci pouvaient être confectionnés dans du muscle et de la chair où se trouvaient enfouis des visages livides semblant inachevés.

Je tendis les mains à ceux qui m'encadraient de part et d'autre, comme vers quelqu'un qui fait avec vous son deuil, lorsqu'un tentacule vint effleurer le corps de Sholto, puis d'autres s'enroulèrent autour de mes mains pour les étreindre, en me transmettant tout le réconfort dont ils étaient capables. Je me mis à hurler, mais cette fois, des mots s'y mêlèrent.

— Déesse, aidez-moi ! Consort, aidez-moi !

J'étais en proie à une telle fureur, une horrible rage qui

consumait tout, comme si mon cœur allait exploser, ma peau se couvrant de sueur sous l'embrasement de ma colère. Je tuerais Cair ! Je la tuerais pour ce qu'elle avait fait ! Mais cette nuit, maintenant, en cet instant, je ne voulais qu'une chose : que notre Roi vive.

Je braquai mes yeux sur ceux noirs du Volant de la Nuit à côté de moi, sa bouche pâle dénuée de lèvres, ses dents à la finesse de rasoir, pour suivre le parcours d'une larme qui glissa le long de cette joue blême creusée. Leur colère ; leur rage ; leur Roi, mais... il était également le mien, et j'étais sa Reine, leur Reine !

Je sentis un parfum de rose. La Déesse était proche. Je priai pour qu'Elle me guide, et ce ne fut pas par l'intermédiaire d'une voix dans ma tête, ni par une vision, mais par une intuition. Je sus simplement ce que je devais faire, en sachant que si cela fonctionnait, je n'aurais plus le temps de me préoccuper de déclencher quelque chose d'horrible ensuite. Après ce que j'avais vu, rien de ce que pourrait me montrer la Féerie cette nuit ne le serait autant. Des cauchemars ne pourraient plus m'effrayer maintenant, car j'avais dépassé la peur. Ne restait plus qu'un objectif.

Je tendis la main vers Sholto ; les Volants de la Nuit éloignèrent leurs tentacules, ne me retenant plus que par les poignets tandis que je posais les paumes sur le corps de leur Roi. J'avais invoqué auparavant la magie par l'intermédiaire du sexe et de la vie, mais c'était loin d'être le seul pouvoir féérique qui coulait dans mes veines. J'étais Sidhe Unseelie et dans la mort se trouve autant de pouvoir que dans la vie. Il se trouve du pouvoir dans ce qui fait mal, tout comme dans ce qui sauve.

Je songeai un instant à faire usage de cette magie sur Doyle, mais elle était exclusivement réservée aux Sluaghs. Elle n'aurait aucun impact sur mes Ténèbres.

La Déesse m'avait proposé ce choix : régénérer la Féerie par la vie ou la mort, le sexe ou le sang. J'avais opté pour la vie et le sexe. En cet instant, avec le sang de Mamie répandu sur ma blouse, je refis ce choix.

Je cherchai Rhys des yeux, car je savais que Galen n'agirait pas comme il le devrait, du moins pas à temps.

— Rhys, amène-moi Mamie.

Après avoir dû en débattre avec les docteurs – et Galen l'aida à remporter gain de cause Rhys m'amena alors le corps de ma grand-mère, le déposant sur celui de Sholto, comme s'il savait déjà ce que je m'apprêtais à faire.

On dit que les morts ne saignent pas, mais c'est faux. Les morts récents saignent on ne peut mieux. Le cerveau meurt, le cœur cesse de battre, mais le sang circule encore, pendant quelque temps. En effet, pendant un certain temps, les morts saignent.

Mamie semblait si petite ainsi couchée sur Sholto, son sang ruisselant sur sa peau pâle et ces brûlures noircies qu'avait causées la Main de Pouvoir.

Je sentis la présence de Rhys et de Galen dans mon dos. J'entendis, vaguement, un détail insignifiant, Galen se disputer avec quelqu'un. Mais cela n'avait aucune importance ; rien n'avait d'importance à part la magie en action.

Les mains enserrées de bracelets tentaculaires posées sur la poitrine frêle de Mamie, je tentai de retenir les larmes qui affluaient, et dus cligner des paupières pour éviter que ma vue ne se brouille, lorsque ma peau se mit à luire comme la lune. J'invoquai mon pouvoir, dans sa totalité. Si je devenais vraiment un jour la Reine de la Féerie, la Princesse du Sang, que ce soit cette nuit, que ce soit dès maintenant. *Accordez-moi tout, Déesse. Je Vous le demande en Votre nom.*

Mes cheveux étincelaient si vivement que je pouvais percevoir du coin de l'œil leur embrasement grenat circuler sur le devant de ma blouse, tel un rouge incendie. Mes yeux projetaient des ombres vert et or. Les Volants de la Nuit qui me touchaient irradiaient d'une lueur éblouissante, qui se propagea du cercle qu'ils formaient, leur chair se mettant à scintiller comme celle d'un Sidhe, blanche et d'un vif éclat lunaire.

Le corps de Sholto commença à luire, lui aussi, d'une blancheur tout aussi pure que chez nous, ses cheveux parcourus d'une lumière jaune et blanche rappelant le scintillement initial de l'aube dans un ciel d'hiver. Puis son premier souffle me parvint, crépitant, la manifestation sonore de la mort s'évacuant dans un halètement, et ses yeux s'entrouvrirent avant de s'écarter, levés vers moi, déjà animés d'un embrasement mordoré.

— Merry, murmura-t-il.

— Mon Roi.

Son regard fixe se porta ensuite sur les Volants de la Nuit qui nous entouraient en luisant aussi intensément qu'un Sidhe n'ait jamais lui.

— Ma Reine, me répondit-il.

— Sur la vie de ma grand-mère, j'ai juré vengeance cette nuit. J'ai invoqué le parricide contre Cair.

Lorsque sa main recouvrit la mienne, les tentacules scintillants se tendirent au-dessus pour s'y entortiller et les lier ensemble.

— Nous vous avons entendue, dirent quasiment à l'unisson les Volants de la Nuit.

— Merry, s'écria Galen, ne fais pas ça !

Mais j'avais compris quelque chose que je n'avais pas pigé jusqu'à. Lorsque Sholto avait invoqué la Meute Sauvage à la Féerie, je

n'avais pas été en sa compagnie. J'avais déjà déguerpi. Mais pas ce soir. Nous avions appelé cette puissance par l'intermédiaire de nos corps, et ce serait de même que nous chevaucherions physiquement avec elle.

— Faites sortir les humains d'ici ! dis-je d'une voix retentissante de pouvoir, comme si nous nous trouvions agenouillés dans une vaste caverne plutôt que dans cette petite chambre.

Rhys ne posa aucune question ; il fit signe à Galen de venir l'aider.

— Ils vont perdre la boule s'ils en voient davantage, l'entendis-je dire. Aide-moi à les faire sortir !

Je me penchai vers Sholto, nos mains enlacées entremêlées aux tentacules de ses Volants de la Nuit, chair scintillante sur chair scintillante, si bien que, lorsque nos lèvres se rejoignirent, l'embrasement lumineux fut éblouissant, même à mes yeux.

Épargné par cette irradiation purement seelie, le mur du fond avec sa fenêtre aux vitres brisées commença à se dissoudre, à se fondre dans cette luminescence, sans complètement se désintégrer. Puis, hors de cette lumière froide aveuglante se précisèrent de mouvantes silhouettes tentaculaires, avec des crocs et bien plus de membres que nécessaire. Mais alors que la dernière fois elles s'étaient déversées du néant des ténèbres, à présent elles se déployaient de cet éblouissement, l'épiderme aussi blanc que celui d'un Sidhe, mais avec des formes qui reflétaient bien ce qu'était supposée être la Meute Sauvage des Sluaghs : des créatures semant la terreur dans le cœur de tous ceux qui les voyaient, et qui conduisaient les personnes sensibles à la démence.

Sholto, les Volants de la Nuit et moi nous tournâmes comme un seul homme vers ce scintillant déluge d'épouvantes. Cette nuit, ne m'apparaissaient qu'yeux luisants, peau à la brillance d'albâtre, dents pointues éclatantes de blancheur, composant une terrible beauté, aussi ciselée et fine que si elle avait été sculptée dans le marbre avant de se réveiller à la vie, avec tout un entrelacs de tentacules et de pattes multiples qui incitait l'œil à les englober en une gigantesque forme unique. Ce n'était qu'en ne les quittant pas du regard qu'on en venait à comprendre qu'il s'agissait en fait d'une masse d'évanescences, toutes différentes de forme, toutes merveilleusement façonnées de muscles et d'une énergie assez puissante pour leur permettre d'accomplir leur œuvre.

Le plafond fondit avant de disparaître et des silhouettes diffuses plus démesurées encore se glissèrent vers nous. Les Volants de la Nuit me relâchèrent suffisamment la main pour que je puisse toucher l'une d'elles, tentaculaire, issue de cette masse confuse, si antédiluvienne que même avec le pouvoir que j'avais invoqué et qui me chevauchait,

mon cerveau ne parvenait même pas à se le figurer. La magie me protégeait, sinon mon esprit se serait sans doute brisé dans cette tentative d'assimiler ce qui pendouillait du plafond. Mais au moment précis où mes doigts effleurèrent cette première apparition brillante, elle se transforma.

Et un cheval se matérialisa de l'informe. Un gigantesque cheval blanc aux yeux rouges embrasés et aux naseaux expulsant de la vapeur à chacune de ses respirations frappait le sol de ses énormes sabots en produisant de vertes étincelles.

Sholto se redressa assis, le corps ratatiné de Mamie – si petite, là, comme une enfant – entre ses bras, et sa poitrine étaient recouverts du sang de ma grand-mère, qu'il me tendait. Certains hommes de ma vie ne m'auraient pas offert ce choix. Ils auraient déjà décidé quoi faire, mais Sholto avait de toute évidence compris que cette décision m'incombait.

J'effleurai l'encolure du cheval qui était bel et bien réel, chaud et vibrant de vie. Je m'appuyai contre son épaule, trop grand pour que je puisse y monter sans aide. Il poussa du nez dans mes cheveux et je sentis quelque chose. Y portant la main, j'y trouvai des feuilles. Des feuilles et des baies s'y trouvaient enchevêtrées dans ce scintillement grenat !

Sholto me regardait, les yeux un peu trop écarquillés, retenant toujours le corps de la femme que j'avais aimée bien plus que toute autre.

— Du gui, murmura-t-il, mêlé à tes cheveux !

Cela m'était déjà arrivé à la Féerie, mais jamais encore à l'extérieur. Mon regard se porta au-delà des Volants de la Nuit, toujours étincelants, pour se poser sur Rhys et Galen, les seuls à être restés dans la chambre. Galen s'abritait les yeux, comme nous avions tous dû le faire lors de cette nuit qui avait fait retrouver aux Sluaghs leur pouvoir perdu. Cette nuit où Doyle avait dit : « Ne regarde pas, Merry ! Ne regarde pas ! » Je pensai un instant à lui, qu'on venait d'emmener loin de moi. Il était quelque part dans cet hôpital, se battant peut-être pour rester en vie. À cette pensée, je commençais à perdre de vue mon objectif, avant de relever les yeux vers ces visions d'horreur qui se tortillaient en tous sens. Je me rappelai que le moindre aperçu de ce qui avait tourbillonné au plafond de la grotte n'avait été qu'irrationnel, car cette nuit je pouvais scruter le cœur même de cette masse brillante qui virevoltait, ayant compris qu'il s'agissait de magie brute, qui se forme initialement dans l'esprit avant de se préciser concrètement, palpable. Ce n'était un cauchemar que si on le percevait comme tel.

J'y plongeai néanmoins mon regard en sachant que, jusqu'à la fin de cette chasse, je ne pourrais rien faire d'autre. Quand on déclenche

une avalanche... on doit la chevaucher jusqu'au bout. Et seulement alors pourrais-je embrasser mes Ténèbres une fois encore. Je priai la Déesse de me le garder en vie jusqu'à ce que cette magie me libère de son emprise.

Rhys regardait tout ça, émerveillé, voyant ce que j'y voyais : tant de beauté ! Mais il avait été un dieu guerrier assoiffé de sang, et auparavant, une divinité de la mort. Galen, mon doux Galen, ne serait jamais une entité aussi impitoyable. Cette magie n'était pas pour les cœurs sensibles, ce que je n'étais pas, le mien étant bien accroché, quoique j'eusse l'impression qu'il m'ait faussé compagnie. Quoi que ce fût qui m'avait permis d'éprouver des émotions avait disparu. Je regardai le corps de Mamie, avec le sentiment d'un vide intérieur retentissant de clameurs. Je ne ressentais plus rien d'autre que le désir de vengeance, comme si celle-ci pouvait représenter une émotion distincte de la haine, de la colère ou du chagrin. Une vengeance incarnée par une force qui lui appartenait en propre, une incarnation quasi vivante.

Rhys s'avança vers le cercle que formaient les Volants de la Nuit, le regard rivé sur la masse de formes mouvantes qui se tortillaient nimbée d'une lueur blanche. Il s'arrêta à cette limite scintillante, puis me regarda.

— Laisse-moi venir avec toi.

Ce fut Sholto qui répondit :

— Elle a son Chasseur cette nuit.

Puis Galen prit la parole, les yeux toujours baissés.

— Où va Merry ?

Il n'y comprenait rien, bien trop jeune. La pensée m'effleura qu'il était plus âgé que moi, de plusieurs décennies, mais la Déesse murmura dans ma tête : « Je suis la plus âgée de tous. » Et je compris ; en cet instant, je L'incarnais, ce qui m'avait fait vieillir d'un grand nombre d'années.

— Prends soin d'elle, Galen, lui dis-je.

Il me jeta un bref coup d'œil puis aperçut le cheval aux yeux embrasés et au pelage blanc. Pendant un moment, il n'eut pas l'air d'être effrayé, simplement surpris. Lui, tout comme moi étant trop jeune pour se rappeler cette époque où les Sidhes chevauchaient leurs montures étincelantes. Avant cet instant, nous n'avions entendu que des récits le mentionnant.

Les Volants de la Nuit qui formaient le cercle se dispersèrent, puis Rhys et Galen levèrent tous deux la main en l'air, comme s'ils s'étaient concertés. Les formes blanches qui nous survolaient s'étirèrent vers eux. Au bout du bras de Galen, plus long, apparut un cheval d'un blanc aussi pur que le mien. Aucune fumée ne sortait de ses naseaux et les étincelles projetées par ses sabots étaient aussi dorées que les yeux

qu'il tourna vers lui, scintillants d'or comparés à ceux rouges du mien. Seules ses proportions et la force qu'il dégageait m'indiquèrent qu'ils étaient de la même espèce.

Rhys fit également apparaître de la main un cheval immaculé, mais qui faisait plutôt penser à une illusion, à un trompe-l'œil. Un instant blanc, tangible et particulièrement réaliste, et le suivant squelettique... le légendaire coursier de la Mort.

Tout en lui passant la main sur le chanfrein, Rhys s'adressa à lui, doucement et gentiment, dans un dialecte gallois que je pus à peine suivre. Je parvins néanmoins à comprendre qu'après tout ce temps, il était heureux de le revoir.

Galen caressait le sien comme s'il était persuadé qu'il allait disparaître, mais il n'en fit rien, lui poussant gentiment l'épaule de la tête avec un joyeux hennissement sonore. À son écoute, Galen ne put réprimer un sourire.

Puis Sholto lui tendit le corps de Mamie, qu'il prit délicatement dans ses bras. Son sourire s'était dissipé pour céder la place à une profonde tristesse. Je lui laissai tout ce chagrin, lui confiant en quelque sorte le mien, parce que mon deuil pouvait attendre. Cette nuit, le sang serait versé.

Lorsqu'une forme au plafond vint effleurer l'épaule de Sholto, semblant incapable d'attendre de le toucher, comme un amant subjugué par son désir, elle se transforma en une masse d'un blanc éblouissant qui ne ressemblait pas vraiment à un cheval, mais plutôt à un hybride entre le gigantesque coursier immaculé et un Volant de la Nuit, si bien qu'on percevait bien plus de jambes que n'auraient jamais des équidés, quoiqu'une tête gracieuse s'élevât de la puissante encolure. Ses yeux étaient de cette noirceur vide propre à ceux des Volants de la Nuit qui s'étaient mis à entonner une mélodie autour de nous. Oui, à chanter, avec des voix aiguës presque enfantines, comme si des chauves-souris pouvaient fredonner tout en vous survolant. En cet instant, je sus que mon pouvoir avait transformé cette meute. Je n'étais pas Sluagh, ni purement Unseelie, et bien que notre vengeance serait terrible, nous arriverions avec les chants des Volants de la Nuit. Nous arriverions tout scintillants des nuées, et jusqu'à ce que vengeance soit accomplie, rien ne pourrait nous résister. L'erreur, la dernière fois, avait été de ne pas avoir donné d'objectif à la Meute, mais cette nuit elle ne serait pas réitérée. Je savais qui nous allions chasser et j'avais énoncé son crime. Aucun pouvoir à la Féerie ou dans les terres des mortels ne pourrait nous faire obstacle jusqu'à ce que nous l'ayons pistée.

Sholto me souleva pour m'aider à monter sur le cheval aux yeux rouges flamboyants, avant de grimper sur son coursier aux multiples jambes. Le chant des Volants de la Nuit s'était fait incantatoire,

parsemé de mots si archaïques que rien qu'à leur sonorité je pouvais sentir le bâtiment se désintégrer encore davantage. La réalité se fragmentait autour de nous et je dis alors ces mots :

— Nous allons chevaucher.

— Nous allons chasser, renchérit Sholto.

J'acquiesçai de la tête en m'agrippant à l'épaisse crinière de ma jument.

— Alors envolons-nous ! dis-je en frappant ses flancs de mes talons nus.

Elle s'élança au-dehors dans le néant nocturne. J'aurais dû m'en effrayer. J'aurais dû douter qu'un cheval sans ailes puisse voler, mais je savais qu'elle en aurait la capacité. Je savais ce que nous étions, accompagnés de la Meute Sauvage : des chasseurs dans les airs.

Les sabots de la jument ne les frappèrent pas tant qu'ils se mirent à galoper dessus en projetant à chaque foulée des étincelles vertes, comme si cette vacuité aérienne recélait une route toute tracée qu'elle seule pouvait voir. Sholto chevauchait à mon côté sur son étalon aux pattes multiples. Les Volants de la Nuit tourbillonnaient autour de nous, toujours scintillants, toujours chantants. Mais ce fut ce qui nous suivit qui aurait fait se détourner les humains pour aller ensuite se planquer chez eux. Sans en connaître la raison, ils feraient simplement demi-tour, croyant avoir entendu les cris d'oiseaux sauvages ou le mugissement du vent au passage de notre chevauchée nimbée de la blanche luminescence de la magie avec, dans notre sillage, de sinistres chimères à la noirceur crépusculaire.

Chapitre 6

La jument que je chevauchai se mit en mouvement, consommant la distance de ses sabots fougueux. La sensation des muscles de son dos et de sa crinière, à laquelle je me cramponnais, était réelle et tangible, mais quant au reste... on aurait dit un songe. Cette impression d'irréalité serait-elle invariablement associée à cette chevauchée avec la Meute ou était-elle due au choc après tous ces événements ? Ou encore s'agissait-il de la méthode adoptée par mon cerveau pour me protéger de visions qui auraient détruit mon esprit de mortelle ?

Sholto s'avança à mon côté sur son cheval pâle, sa chevelure flottant au vent telle une pèlerine scintillante de blancheur animée de touches de blond, des fragments de rayons de soleil semblant y être retenus, comme si ce chaleureux éclat doré pouvait se retrouver piégé dans la pâleur de cette splendeur.

Le froid de février nous enveloppait de toutes parts, caressant mes bras et mes pieds nus. Cependant, mon souffle ne devenait pas brume dans l'air glacial. Ma peau ne se refroidissait pas. Cela ne semblait être qu'une sensation diffuse, sans aucun impact physiologique sur moi. Le souffle vaporeux de ma jument n'était pas dû à la température. Me revinrent en mémoire ces histoires sur les chevaux de la Meute Sauvage aux yeux incandescents, les flammes de l'Enfer se déversant de leurs naseaux fumants comme de leur bouche. Nous aurions pu chevaucher de véritables cauchemars, saturés de noirceur, de fureur comme de terreur, mais ma magie avait transformé la Meute, imperceptiblement, en une entité un peu moins effrayante.

Si vous voyiez des chevaux noirs soufflant le feu se ruer sur vous, vous seriez convaincu de leur intention malfaisante, mais à la vue de chevaux blancs qui se déversent vers vous, même avec des yeux scintillants et une touche d'embrasement vert au niveau des sabots, supposeriez-vous automatiquement qu'il s'agit de forces du mal, ou vous arrêteriez-vous pour vous émerveiller d'une telle beauté ? Nous chevauchions dans les nuées comme si la Voie Lactée s'était délitée et transformée en créatures capables de voyager dans cette atmosphère enténébrée.

Je jetai un regard par-dessus mon épaule pour apercevoir d'autres

chevaux sans selles ni cavaliers qui s'écoulaient telle une traînée d'écume dans notre dos. Je vis aussi des chiens blancs tachés de rouge, comme tous ceux de la Féerie. Sauf qu'ils avaient des yeux étincelants et étaient plus corpulents que ceux minces qui, quelques semaines plus tôt, étaient venus à moi à l'appel de ma main et ressemblaient à des lévriers, contrairement à ceux-ci, de gigantesques mastiffs, à l'exception de la couleur de leur fourrure. Ils se détachaient, scintillants, contre l'obscurité, semblables à quelque apparition blanche fantomatique auréolée d'un halo rougeoyant qui rappelait du sang sur la pureté immaculée de leur pelage.

Le nom qui leur était destiné me vint à l'esprit, accompagné d'un parfum de rose et d'herbe. Les Chiens du Sang, voilà ce qu'ils étaient, ainsi nommés non pas en raison d'une soif sanguinaire, mais du fait qu'autrefois ils appartenaient à la noblesse exclusivement, au sang noble. Mais les chiens qui couraient derrière nous et commençaient à se disperser autour des jambes des chevaux portaient ce nom pour une tout autre raison. Ils ne couraient qu'en quête du sang, et la douceur des Chiens du Sang n'était en rien compréhensible pour cette Meute. Une connaissance qui m'emplit d'un plaisir féroce.

D'autres créatures les suivaient ainsi que les chevaux, des formes tourbillonnantes composées de corps et de membres sans aucun rapport avec ce que l'on pourrait jamais voir, en dehors du pire cauchemar imaginable. Je fixai le cœur de l'abîme où se mouvait ce qu'on m'avait conseillé de ne surtout pas regarder, de peur que le moindre aperçu ne détruise irrémédiablement mon esprit. Mais ces formes avaient été noires et grises, alors que celles-ci brillaient de l'éclat du cristal, des perles et des diamants en un scintillement brûlant de l'intérieur qui se diffusait à leur suite. Nous entraînions dans notre sillage une nuée aussi étincelante que la queue d'une comète.

Je m'interrogeai quelques instants... et si un télescope nous repérait, cela serait-il l'interprétation qu'en ferait un humain ? Ou penserait-on qu'il s'agissait d'une étoile filante ? Ou encore n'y verrait-on que du feu ? Le glamour ne fonctionnait pas toujours quand des caméras et autres conceptions technologiques humaines se trouvaient à proximité. Je me mis à prier pour que nous ne fassions pas accidentellement implorer l'esprit d'un malheureux astronome scrutant le ciel nocturne. Je ne leur voulais que du bien, comme à tout le monde, d'ailleurs, si ce n'est, cette nuit, à une seule personne. Je pris conscience de ma détermination inébranlable à ce sujet. Cair devait payer de sa vie pour avoir provoqué la mort de notre grand-mère. Que le Roi m'ait violée n'avait plus d'importance pour moi. Je compris alors que je faisais vraiment partie de la Meute, motivée par l'esprit de vengeance que j'avais invoqué. Nous donnerions la chasse à

Cair pour avoir assassiné l'une des nôtres, puis... nous verrions bien.

Curieusement, ces œillères m'apportaient une certaine sérénité. Tout chagrin se dissipait dans cet état. Tout doute. Toute distraction. Ce qui, d'un point de vue sociopathe, était rassurant. Et cette pensée ne m'effrayait même pas. J'avais déjà entendu cette expression, « l'instrument de la vengeance », sans véritablement en saisir tout le sens, jusqu'à maintenant.

Sholto me tendit la main, le bras tendu entre nos coursiers. J'hésitai avant de la prendre, m'agrippant toujours fermement à la crinière de ma monture. Au moment où nos doigts s'effleurèrent, je repris légèrement conscience de moi-même, ainsi que du véritable danger de chevaucher avec la Meute... on pouvait en arriver à s'oublier soi-même. On pouvait tout oublier sauf la vengeance justifiée, et passer sa vie entière à l'affût des paroles de quelque mortel ou d'un immortel. Les parjures, les parricides, les traîtres ; tant de monde à châtier. Cette vie serait bien plus simple que celle que je connaissais. Chevaucher ainsi à jamais, avec comme seul but dans l'existence de détruire, sans aucun autre choix à établir. Certains considéraient comme damnés les cavaliers qui accompagnaient la Meute, mais je venais de comprendre que ce n'était pas ainsi qu'eux-mêmes s'étaient perçus au fil des siècles. Ils y étaient restés de leur plein gré, parce que cela était plus agréable que de faire marche arrière.

La main de Sholto dans la mienne me rappela que j'avais des raisons de ne pas me laisser consumer ainsi. Pour la première fois depuis que le plafond et les murs de ma chambre à l'hôpital s'étaient désintégrés, je me surpris à penser aux bébés que je portais. Mais ce n'était qu'une vague pensée. Je n'avais pas peur. Je ne ressentais aucune frayeur à l'idée que je pourrais mourir cette nuit en les entraînant dans la mort. Je me sentais en partie invulnérable, et comme si rien, absolument rien d'autre, n'avait d'importance que la vengeance.

Sholto m'étreignit la main, nos bras ballottant entre nous au rythme cadencé de notre chevauchée. Il me regardait avec des yeux embrasés de flammes jaune d'or mais, sur son visage, se reflétait de l'anxiété. Il était le Roi des Sluaghs, de la dernière Meute Sauvage de la Féerie. Il avait été auparavant leur Chasseur, sans doute escorté d'une puissance magique inférieure, mais il connaissait la douceur que revêt parfois la vengeance. La simplicité de la Meute en chasse et le murmure quasi séducteur qui s'en diffuse ne lui étaient pas inconnus.

Sa main dans la mienne, son expression, m'éloignèrent du bord de l'abîme. Ce contact me permit de redevenir moi-même, ce qui me contrariait en partie, parce qu'en même temps resurgit le chuchotis du chagrin qui amorçait son retour. Mamie, Frost, mon père, Doyle

blessé ! Tant de morts, tant de pertes et le risque que d'autres s'annoncent. La véritable terreur de l'amour... on peut aimer de tout son cœur, de toute son âme, et y perdre les deux.

Nous nous dirigeâmes en tourbillonnant vers le sol en suivant un arc de cercle lumineux qui projeta des ombres en dessous de nous comme en produirait un gigantesque avion magique. Mais nous n'avons pas atterri, poursuivant notre progression en survolant les cimes et les prairies. À notre approche, des animaux s'enfuyaient en bondissant en tous sens. Je sentis les chiens tressaillir, prêts à leur donner la chasse, mais Sholto n'eut qu'un mot à dire, et ils restèrent à nos côtés. Cette nuit, nous n'avions que faire de ce type de gibier.

Un éclair éblouissant de blancheur surgit, et une créature bien plus grosse qu'un lapin se mit à détalier au sol à vive allure. Le Cerf Blanc s'enfuyait devant nous avec les autres animaux sauvages. Je faillis crier son nom, mais si à mon appel il n'avait pas tourné sa gigantesque tête cornue, mon cœur s'en serait à nouveau brisé. Puis il disparut dans l'obscurité, aussi perdu pour moi que Mamie.

Les monticules de la Féerie se présentant à notre vue, nous accélérâmes la cadence. Si des sentinelles se trouvaient postées à l'extérieur, elles ne se manifestèrent pas. Ne nous voyaient-elles pas, ou étaient-elles trop effrayées d'attirer l'attention ?

Le sithin des Seelies se dressa enfin devant nous. Une seconde, je m'interrogeai : *comment allons-nous y pénétrer ?* Mais j'avais oublié qu'aucune porte ne pourrait résister à une véritable Meute, ni la détourner de son objectif. Nous volâmes vers le monticule, sans même que les chevaux ni les chiens ralentissent. Ils savaient qu'il y aurait un accès, et en effet. Je ressentis momentanément le sortilège qui s'activait au niveau des portes avant de remarquer qu'on avait barré le passage de l'intérieur par d'autres plus puissants. S'attendaient-ils cette nuit à une offensive de notre Cour ? Redoutaient-ils la réaction de la Reine suite au viol de sa nièce ? Ces questions ne firent que m'effleurer, comme si elles ne me concernaient pas vraiment. Par l'intermédiaire de cette zone juste à l'arrière des yeux où se manifestent les visions, j'observais le sortilège qui se dissipait des portes, qui, un instant, scintillèrent aussi vivement que de l'or, pour le suivant s'effriter comme les pétales d'une énorme fleur s'épanouissant sous nos yeux. Les portes étincelantes s'ouvrirent alors et par cette ouverture se diffusa une chaude luminosité, notre brillance blanche se mêlant à ce doré irradiant, et nous fîmes notre entrée.

Chapitre 7

Après avoir suivi une trajectoire courbe dans les airs, nous arrivâmes dans la grande salle où quelques heures à peine s'étaient trouvés rassemblés des journalistes, des caméras et les forces de l'ordre. À présent, des Farfadets s'y employaient activement à faire le ménage, en faisant léviter les sièges et les tables et rouler comme de petits moutons de poussière les débris de papier et de plastique. Ils levèrent vers nous des yeux ronds comme des soucoupes. Je sentis soudain mon cœur se serrer au point de ne plus pouvoir respirer. Se battraient-ils contre nous comme l'avait fait Mamie ? Mais aucun d'eux ne fit le moindre geste hostile, ni même ne nous balança ne serait-ce qu'un chiffon à épousseter. Après les avoir dépassés, les portes au fond qui avaient semblé trop petites pour offrir un passage aux chevaux se retrouvèrent brusquement de proportions adéquates. Le monticule de la Féerie, le sithin, changeait pour nous de configuration.

Mais au-delà se trouvait un mur solide de rosiers, avec des épines semblables à des dagues dirigées vers nous et des roses épanouies qui embaumaient tout le corridor de leur parfum suave. Un moyen de défense esthétiquement plaisant, si terriblement seelie.

Je crus que nous serions obligés de nous arrêter, lorsque le mur sur la droite s'élargit en émettant une sonorité évoquant les pleurs d'un rocher. Le sithin élargissait le corridor, non pas de quelques centimètres, mais de la longueur d'un cheval, si bien que les charmantes tiges fatales s'effondrèrent sur elles-mêmes, comme un rosier grimpant privé de son support. Cette pesante masse épineuse s'effondra et, dans le silence retentissant une fois que les pierres eurent retrouvé leur immobilité, me parvinrent les hurlements des gardes piégés sous cette douloureuse avalanche.

La chaleur d'un feu d'un orangé vif nous effleura, se propageant autour des tiges piquantes, mais il s'apparentait en fait à la froidure hivernale. Je pouvais la sentir, sans qu'elle ait le moindre effet sur moi. Le feu crépita en projetant des étincelles inutiles, dont les flammes se recourbaient en arrière dans les airs comme pour se détourner de nous plutôt que de nous consumer.

Nous poursuivîmes notre progression aérienne en traversant des pièces en marbre coloré rehaussées de dorures et d'argentures. J'avais un vague souvenir d'être passée par là dans les bras de Sir Hugh, lorsqu'en compagnie des nobles qui avaient voulu me couronner Reine il m'avait sauvée en me récupérant de la chambre à coucher de leur Roi. N'avais-je pas eu alors le loisir de tout voir, d'admirer cette froide splendeur, ce qui m'avait fait songer que ce lieu n'était pas fait pour des divinités de la nature ? Indépendamment de toutes ces merveilles, les arbres et les fleurs poussant à l'intérieur de nos sithins ne devraient pas être façonnés dans le métal et le rocher, mais bien vivants.

Deux files de gardes surgirent devant nous dans le corridor. La dernière fois que je les avais vus, ils étaient vêtus de costumes de style actuel afin de mettre plus à l'aise les journalistes humains. Le port d'uniformes était l'une des choses sur lesquelles avait insisté Taranis, contrairement à Andais. Les tuniques et pantalons étaient de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, avec d'autres coloris plus tendance en complément, mais les tabards qui leur couvraient l'avant et l'arrière du corps comme d'élégants panneaux publicitaires en tissu étaient ornés d'un motif de flamme stylisé, brûlant en contraste sur un fond rouge-orangé. La bordure tissée de fil d'or de cet accoutrement scintillait. À l'époque du culte de Taranis, le Dieu du Tonnerre, les célébrations incluaient de brûler vifs les sacrifiés. Pas souvent, certes, mais cela pouvait arriver. J'avais toujours trouvé intéressant que Taranis eût choisi la flamme plutôt qu'un éclair foudroyant comme emblème pour ses armoiries.

Les gardes nous décochèrent une volée de flèches, qui furent détournées de leur cible comme par une brusque rafale et projetées contre les murs où elles se brisèrent en éclats avant même de nous atteindre. À la vue de la peur se reflétant sur certains visages, je me retrouvai à nouveau sous l'emprise de cette férocité jubilatoire.

Le corridor s'étant suffisamment élargi, Sholto fit avancer son cheval à côté du mien. Les chiens bouillonnaient à nos pieds, les montures sans cavaliers semblant nous presser à avancer, et les créatures informes qui poussaient en se tortillant derrière nous surgirent en avant. Je vis le plafond disparaître pour révéler une étendue de ciel suffisante pour que la masse blanche scintillante des Sluaghs s'élève au-dessus de nous, comme une montagne étincelante de visions de cauchemar.

Quelques gardes s'enfuirent à toutes jambes, ayant perdu tout courage. Deux tombèrent à genoux, en proie à la démence. D'autres projetaient un faisceau de leurs Mains de Pouvoir, des étincelles argentées retombant en manquant nous frôler. Un éclair jaune d'énergie vrilla sur lui-même, comme l'avait fait précédemment le feu, la magie semblant en quelque sorte se refuser à nous frapper. Et que

de couleurs, de formes, d'illusion ou de réalité... ils nous ont tout balancé, ces grands guerriers de la Cour Seelie, en dignes combattants, mais nous étions intouchables. Rien même n'aurait pu ralentir notre progression.

Nous passâmes d'un bond au-dessus de leurs têtes comme s'ils n'avaient été qu'une barrière. L'un d'eux sortit une épée qui ne scintillait pas de magie, pour trancher d'un coup ascendant la patte d'un chien, et le sang coula. Le métal froid peut nuire à tous ceux venant de la Féerie.

La bête blessée se laissa distancer, accompagnée d'un cheval sans cavalier. Je me serais sans doute arrêtée, mais Sholto fit urgemment avancer sa monture et la mienne suivit. Lorsque le marbre du corridor se revêtit encore d'une autre nuance, rose veiné d'or, un troisième cavalier se présenta à nous. Le garde qui avait blessé le chien était à présent juché sur le cheval qui avait légèrement changé d'apparence, les yeux emplis d'une brillance dorée, pas moins intense que la chevelure de son cavalier. Ses sabots étaient bordés d'or, faisant écho à celui qui nimbait les yeux des Seelies. Dacey, je crois que c'était son nom, Dacey le Doré. Ce garde avait été contraint de se joindre à nous pour avoir commis le crime de nous combattre, mais à son contact le cheval s'était transformé, à présent harnaché d'une bride d'or et de soie, le mors entre les dents. La magie sauvage s'apparente à l'écoulement de l'eau, qui cherche à prendre forme.

Deux gardes supplémentaires se joignirent à la Meute, venant juste de saisir que le métal froid était la seule chose capable de nous blesser. Un cheval se revêtit d'un ton pastel qui irradiait sous son pelage blanc semblant animé de volutes d'arcs-en-ciel atténués. Le dernier cheval était vert, des tiges torsadées grimpantes formaient un treillis en dentelle autour de son encolure en guise de harnachement puis recouvrirent le dos de son cavalier, Yolland, d'un costume d'un vert comme mouvant. Turloch montait le cheval pastel.

J'avais pensé trouver ma cousine dans sa chambre, ou dans cette arrière-salle réservée aux nobles pauvres, ceux sans pouvoir politique et qui ne bénéficiaient pas de la faveur royale. Mais les chiens nous conduisirent aux portes principales de la Salle du Trône. Je crois que si notre destination avait été tout autre, les gardes auraient déjà renoncé, mais comme le Roi Taranis y siégeait probablement, ils avaient pensé que nous étions venus pour lui. Ils auraient pu abandonner pour quoi que ce soit de moins important que leur souverain, à qui ils étaient liés par le serment de le protéger. Et confronté à la Meute Sauvage, il vaut mieux ne pas se parjurer. Si l'on n'y prend garde, on peut passer de la position de défenseur à celle de proie toute désignée. De ce fait, selon moi, ils ne se battaient pas vraiment pour défendre leur Roi, mais plutôt eux-mêmes, ainsi que

leur serment. Mais peut-être que je me trompais. Peut-être percevaient-ils en leur monarque des qualités que je n'avais pas remarquées et qui valaient la peine de mourir pour lui. Peut-être...

Mais ce n'était pas les compétences des gardes qui firent s'arrêter la Meute dans l'antichambre, juste devant les portes de la Salle du Trône. Ce fut la pièce en elle-même, tout comme il y avait une antichambre à la Cour Unseelie qui recélait d'ultimes défenses, ces rosiers épineux vivants qui attiraient tout intrus vers une mort sanglante. Une magie très similaire à ce rempart d'épines qui, un peu plus tôt, avait tenté de nous faire barrage. La magie inhérente à chaque Cour n'est pas nettement définie, mais hybride, ce que les deux partis nieraient sans doute.

Qu'avaient donc les Seelies dans cette antichambre ?

Un immense chêne y déployait ses branches de plus en plus haut vers un plafond qui se poursuivait en une lointaine étendue scintillante de ciel, tel un fragment de la lumière du jour entreposé à tout jamais dans la ramure de cet arbre gigantesque. On savait qu'on était dans un lieu souterrain, mais on pouvait apercevoir le ciel bleu et les nuages pris pour toujours dans ses branches supérieures. Comme ces choses que l'on perçoit du coin de l'œil. Si on les regarde directement, elles demeurent invisibles, alors même qu'on sait qu'elles sont là. Le ciel donnait cette impression, semblant bien réel. Le tronc du chêne était suffisamment large pour que ce soit un véritable exploit de le contourner afin d'arriver aux immenses portes ornées de bijoux de la Salle du Trône. Mais ce n'était qu'un arbre, alors qu'est-ce qui en faisait la défense de dernier recours ?

Nous arrivâmes à vive allure dans cette vaste salle, les autres cavaliers derrière nous. Nos chiens grognaient, le bouillonnement tourbillonnant des créatures indescriptibles fermant la marche tout en nous poussant comme du carburant, ou une volonté inébranlable. Ces trucs dans notre sillage ne souhaitaient qu'une chose : être mis à contribution.

Les rayons du soleil brillaient intensément au travers du feuillage, vifs, chauds, se déversant sur nous. Une seconde, je crus qu'ils allaient se faire aussi brûlants que la Main de Pouvoir de Taranis, ou que celle de ma cousine, mais ce n'était que l'éclat de l'astre solaire. Uniquement ça, réel. La chaleur d'un jour d'été semblait ici retenue à tout jamais, attendant d'exploser à l'existence et de nous ravir de sa caresse donneuse de vie.

Un instant nous chevauchions sur de la pierre, et le suivant nous traversions au galop une étendue verdoyante parsemée de fleurs d'été à longues tiges qui venaient effleurer le ventre de nos montures. La seule chose qui demeura fut le gigantesque chêne qui déployait sa canopée au-dessus de cette prairie fleurie.

— Dirige-toi vers cet arbre, me cria Sholto. Il est réel, contrairement au reste.

Il semblait si sûr de lui qu'il n'y eut plus la moindre place pour le doute dans mon esprit. Je donnai des talons à ma jument pour la faire avancer et chevauchai à son côté. Les cavaliers derrière nous nous suivirent, sans le moindre questionnement. Je n'étais pas si certaine qu'ils n'entretiennent vraiment aucun doute, ou si simplement ils n'avaient d'autre choix que de suivre les Chasseurs. En fait, peu m'importait, du moment que nous poursuivions notre progression, et Sholto connaissait le chemin.

Son cheval buta sur quelque chose de l'autre côté du chêne, et il sembla que les pans d'un rideau s'entrouvraient. En un souffle, nous passâmes d'une prairie en plein été à marteler des sabots sur de la pierre, face aux portes ornées de bijoux, devant lesquelles se cabra le coursier aux jambes multiples de Sholto, comme s'il ne pouvait pas les franchir. Cela devait être en effet un puissant sortilège pour arrêter ainsi la Meute. L'ancienneté de ces portes m'était connue, mais je n'avais pas réalisé qu'elles correspondaient à l'une des anciennes reliques amenées ici du vieux continent, qui avaient été érigées dans la Salle du Trône de la Cour Seelie lorsque mes ancêtres humains construisaient encore des abris en peaux de bêtes.

J'obligeai ma jument à ralentir. Les chiens s'étaient mis à pigner et grattaient aux portes, des gémissements stridents d'impatience semblant davantage provenir de chiots que de l'épaisse poitrine de ces mastiffs blancs. Notre proie se trouvait derrière.

Puis un parfum de rose m'effleura.

— Qu'attendez-Vous de moi, Déesse ? murmurai-je.

La réponse ne me parvint pas par des mots, mais par une intuition. Je sus simplement ce que j'avais à faire. Ayant fait pivoter ma jument pour nous placer parallèlement aux gigantesques portes, je les repoussai de ma main couverte du sang de ma grand-mère et qui se coagulait. Je sentis une pulsation émaner des panneaux, comme un battement de cœur. Les objets véritablement anciens peuvent produire ce type de phénomène, un semblant de vie, si puissante fut leur magie, si puissants furent les pouvoirs les ayant façonnés. Je veux dire par là que certains ont leur opinion, peuvent effectuer des choix bien arrêtés ; comme quelques armes enchantées qui ne combattent que maniées par ceux qu'elles ont choisis, d'autres reliques prêtent attention au bon sens.

J'appliquai le sang contre la porte, cherchant à atteindre ce pouls révélateur d'une manifestation de la vie, avant de déclamer :

— Par le sang de mon aïeule, par la mort de la seule mère que j'aie jamais eue, j'invoque le parricide sur Cair. Nous sommes la Meute Sauvage. Goûte le sang de celle dont je porte le deuil et laisse-nous

passer !

Les portes émirent un bruit ressemblant à un soupir, si le bois et le métal pouvaient en exhaler.

Puis les deux battants s'entrouvrirent, et apparut par l'entrebâillement un fragment de la salle étincelante qui s'étendait au-delà.

Chapitre 8

Il s'ensuivit un chatolement confus de jaunes, rouges et orangés, et par-dessus tout de doré. De l'or aussi scintillant qu'un bijou nimbait l'ensemble. L'air même était empli de paillettes étincelantes, de la poudre d'or semblant flotter en permanence dans l'atmosphère, comme si en était essentiellement constitué l'air même qu'on respirait.

Cette pluie pailletée se déversa autour de nous, s'animant sous la vitesse de notre passage si bien qu'elle tourna à l'averse, suivant notre sillage, entremêlée au scintillement éblouissant de blancheur de la magie qui agissait, pour nous faire ensuite apparaître, véritable fantasmagorie vermeille, au beau milieu de la Cour, que j'embrassai d'un seul regard. Une seule seconde pour y apercevoir les nobles Seelies rassemblés, et Taranis sur son gigantesque trône doré orné de bijoux, resplendissant de toute magie, transformé grâce à son pouvoir d'illusion en une création aux couleurs du soleil couchant et de la quasi-brillance de ses rayons. Ses courtisans formaient deux rangées de part et d'autre, les sièges plus petits s'apparentant à un jardin de fleurs au vif éclat d'or, d'argent et de pierreries. Leurs cheveux étaient assortis aux couleurs de l'arc-en-ciel, leurs atours choisis afin d'être complémentaires à ceux de leur Roi et de lui plaire, vu qu'il appréciait les nuances des gemmes et du feu. Alors que la Cour d'Andais semblait toujours prête pour des funérailles, celle de Taranis ressemblait à une version quelque peu bariolée de l'Enfer.

J'eus le temps de voir la peur transfigurer la belle gueule de mon oncle, avant que ses gardes ne se déploient autour de son trône. Des clameurs se firent entendre :

— Il s'est parjuré ! Tous au Roi ! Tous au Roi !

Certains de cette glorieuse Cour se précipitèrent en masse vers le trône, prêts à prêter main-forte aux gardes, mais d'autres s'en éloignèrent ainsi que de ce qui, selon eux, deviendrait le lieu même du cœur de la bataille.

J'aperçus brièvement mon grand-père, Uar le Cruel, qui dépassait de la tête et des épaules la plupart des nobles courtisans qui prenaient la fuite, tel un arbre au milieu de ce flot scintillant. En le regardant là debout, chaque centimètre de sa haute stature évoquant un dieu de la

guerre, je compris que j'avais hérité de ses cheveux. Je le voyais si rarement que je ne l'avais pas encore remarqué.

La magie explosa autour de nous en un arc-en-ciel mortel de couleurs, de feu, de glace et de tempête. Les gardes défendaient leur Roi, car sur qui d'autre aurais-je été en mesure d'invoquer la Meute Sauvage ? Responsable de tant de crimes, de tant de trahisures, et je ressentis à nouveau cet appel qui m'incitait à mener la Meute à tout jamais. Si facile, totalement dénué de douleurs, de chevaucher ainsi nuit après nuit en quête de notre proie. Tellement plus simple que la vie que je m'évertuais à mener.

On m'agrippa par le bras et ce contact suffit. Je me retournai pour me retrouver face à Sholto, le visage grave, ses yeux jaune-doré scrutant le mien. La sensation de sa main m'attirait invariablement loin de cette pensée, mais qu'il sache ainsi m'éloigner du bord de l'abîme me révéla qu'il avait connu les mêmes tentations à la tête de la Meute. On peut mieux en protéger autrui quand on en a fait soi-même l'expérience.

Nous étions au cœur d'une tourmente. De petites tornades tourbillonnaient tout autour de la salle, formées lorsque les pouvoirs de la chaleur avaient clashé avec ceux du froid. Des hurlements retentissaient et, au-delà de ce scintillement émis par le déploiement de notre magie, je pus en voir certains qui détaient vers le trône afin de protéger leur Roi, d'autres s'enfuyant pour sauver leur peau, et d'autres encore recroquevillés contre les murs et sous les lourdes tables. Nous observions cette scène comme au travers d'un écran de verre sablé, généré par la magie qui nous entourait.

Les chiens n'hésitèrent pas une seconde, pas du tout distraits par les sortilèges qu'on leur balançait, n'ayant qu'un seul objectif, une seule proie. L'appel des sortilèges et les tempêtes qu'ils avaient eux-mêmes provoquées s'estompèrent alors. Les gardes avaient fini par réaliser que nous n'avions aucun intérêt pour le trône, nous dirigeant inexorablement à l'autre bout de la salle. Les gigantesques chiens se frayèrent un passage des épaules sous les tables, pour se déployer autour d'un corps blotti contre le mur.

Je sentis les muscles de ma jument qui se regroupaient sous moi et n'eus que le temps de réajuster mon assise vers l'avant en empoignant plus fermement sa crinière avant que, d'un bond puissant, elle ne saute par-dessus la large table.

Elle se mit à piaffer sur les pierres, ses sabots projetant des étincelles vertes, de menues touches de vert et de flammes rouges sortant de ses naseaux fumants, la lueur rougeoyante de ses yeux transformée en de petites flammèches de même couleur qui vinrent lécher le pourtour de ses orbites.

Les chiens avaient débusqué ma cousine qui, dans sa robe orange

particulièrement vive par contraste, plaquait son grand corps svelte sidhe aussi fortement que possible contre le mur de marbre blanc, comme avec l'espoir qu'il allait céder et qu'elle pourrait se débiter par là. Rien d'aussi simple ne lui serait accordé cette nuit. À nouveau, ce sursaut de rage et de vengeance profondément gratifiant me submergea. Elle était mignonne, quoique blême, et si elle avait eu un nez et suffisamment de peau pour étoffer sa bouche de lèvres, elle aurait été aussi séduisante que la plupart à la Cour. Je pensai à l'époque où je trouvais Cair vraiment belle, ne voyant pas ce qui lui manquait comme de la laideur. Le visage de Mamie m'était cher. Par conséquent, celui de Cair associé à celui invariablement beau d'une Sidhe ne pouvait que me sembler magnifique. Mais elle, elle ne l'avait pas considéré ainsi, et m'avait laissé savoir du revers de la main lorsque personne ne regardait, comme par d'autres petites mesquineries cruelles, combien elle me haïssait. J'avais compris en grandissant la raison de ce comportement : elle aurait volontiers échangé contre mon visage son grand corps longiligne. Elle n'avait pas lésiné à me convaincre que d'être petite et tout en courbes équivalait à un crime, mais ce qu'elle aurait tant voulu avoir était mes traits bien plus sidhes. Quand j'étais enfant, cela m'avait amenée à penser que j'étais laide.

Et maintenant, en la voyant là, appuyée contre ce mur, ses yeux noisette sur le visage de notre grand-mère avec sa structure osseuse si similaire, je ne souhaitais qu'une chose... la terrifier. Je voulais qu'elle se rende compte de ce qu'elle avait fait, qu'elle le regrette et qu'elle en meure de frousse. Était-ce mesquin de ma part, et devrais-je m'en soucier ? Non, sûrement pas !

Cair avait levé vers moi ces yeux me rappelant Mamie... des yeux emplis de terreur, et à l'arrière de la peur, la connaissance. Elle savait pourquoi nous étions ici.

Je me frayai un passage au travers de la meute grondante, puis tendis vers elle mes mains couvertes de sang séché.

Elle se mit à hurler en essayant de fuir, lorsque les immenses chiens au pelage blanc taché de rouge se rapprochèrent d'elle. On percevait la menace dans leur grondement de basse, leurs babines retroussées révélant des crocs prêts à déchiqueter sa chair en lambeaux.

Elle ferma les yeux et je me penchai, la main tendue pour caresser, doucement, cette joue de porcelaine. Elle grimaça comme si je venais de la frapper. Le sang qui avait commencé à former une croûte sur ma peau était à nouveau humide, frais, comme celui qui recouvrait ma robe en se mettant à couler. Ma petite main laissa une empreinte cramoisie sur sa parfaite structure osseuse. Cette vieille histoire de bonne femme que la victime d'un meurtre se remet à

saigner si son meurtrier la touche est fondée sur la vérité.

Je levai en l'air ma main sanglante afin de la présenter aux Sidhes, en déclamant :

— Parricide je la nomme ! Par le sang de sa victime, elle est accusée !

La mère de Cair, ma tante Eluned, s'approcha alors des chiens, ses mains blanches levées vers moi.

— Ma nièce, Meredith, je suis la sœur de ta mère, et Cair est ma fille. Quel parent a-t-elle tué pour te faire venir ici et l'accuser ainsi ?

Je me retournai vers elle, tellement charmante, la jumelle de ma mère, mais elles ne se ressemblaient guère. Eluned était juste un peu plus Sidhe, un peu moins humaine d'apparence. Vêtue des pieds à la tête d'or, ses cheveux rouges identiques aux miens et à ceux de son père étincelaient sur sa robe. Je fixai ses yeux nuancés de doré et de vert entremêlés et un souvenir me revint si vivement en mémoire qu'il sembla me poignarder du ventre au crâne. J'avais déjà vu ces yeux-là, irisés de multiples pétales, qui n'étaient que nuances de vert... les yeux de Taranis penché sur moi, comme dans un songe, mais je ne savais que trop bien qu'il avait viré au mauvais rêve.

— Meredith, m'appela Sholto en m'effleurant cette fois légèrement le bras.

Je lui répondis d'un hochement de tête catégoriquement négatif, avant de montrer ma main ensanglantée à ma tante.

— Voilà le sang de votre mère, le sang de notre grand-mère, le sang d'Hettie !

— Veux-tu dire que notre mère... est morte ?

— Oui, dans mes bras.

— Mais comment ?

J'indiquai du doigt ma cousine.

— Elle a ensorcelé Mamie pour la manipuler, en l'obligeant à nous attaquer avec le feu. Mes Ténèbres est encore à l'hôpital suite aux blessures que lui a infligées Mamie avec une Main de Pouvoir qu'elle ne possédait même pas !

— Tu mens ! me lança ma cousine.

Les chiens y répondirent par des grognements.

— Si je mentais, je n'aurais sûrement pas appelé la Meute en te déclarant parricide, car elle n'aurait pas répondu à cet appel si la vengeance n'était pas justifiée.

— Le sang de sa victime l'accuse, ajouta Sholto.

Tante Eluned se redressa alors de toute sa taille de Sidhe en déclamant :

— Engendreur d'Ombres, tu n'as pas ici le droit à la parole !

— Je suis Roi, contrairement à toi, lui répondit-il sur un ton tout aussi condescendant.

— Le Roi des cauchemars ! rétorqua Eluned.

Sholto éclata d'un rire qui fit jouer la lumière sur la blancheur de sa chevelure, où se déversa une irradiation dorée.

— Permets-moi de te présenter des cauchemars, dit-il avec dans la voix cette colère ayant dépassé l'embrasement pour se faire de glace.

Une colère ardente est passion, tandis qu'une colère froide équivalait essentiellement à de la haine.

Je n'aurais pas cru qu'il haïssait particulièrement ma tante, mais plutôt tous les Sidhes qui l'avaient de tout temps traité en inférieur. Quelques semaines plus tôt, l'une des leurs l'avait incité par la ruse à une petite session de bondage. Mais en guise de sexe, des guerriers Sidhes s'étaient pointés pour lui trancher ses tentacules, allant même jusqu'à l'écorcher vif en partie pour en éliminer toute trace. La femme lui avait dit que lorsqu'il serait guéri et entièrement débarrassé de cette souillure, elle coucherait éventuellement avec lui.

La magie de la Meute se modifia alors, imperceptiblement, paraissant se faire... plus enragée encore. Je l'avertis à mon tour d'une pression sur le bras. J'avais toujours su que d'être entraîné à chevaucher avec elle pouvait signifier s'y retrouver piégé, mais sans comprendre que l'invoquer pouvait également piéger le Chasseur. La Meute en souhaitait un permanent, voire une Chasseresse. À présent qu'elle était de retour, elle ne voulait qu'une chose : être menée. Et de fortes émotions pouvaient lui fournir la clé de votre âme. J'en avais fait l'expérience et constatais qu'à son tour, Sholto commençait à manquer de vigilance.

J'agrippai son bras jusqu'à ce qu'il reporte son attention sur moi. Le sang frais qui avait pourtant laissé une si vive empreinte sur le visage de Cair n'en laissa aucune sur sa peau. Je le regardai droit dans les yeux jusqu'à ce que son regard se concentre sur moi, non pas de courroux, mais empreint de cette sagesse qui avait permis aux Sluaghs de préserver leur indépendance, alors que la plupart des royaumes dits inférieurs se retrouvaient engloutis par d'autres soi-disant supérieurs.

Il m'adressa ce sourire adouci que je ne lui avais vu que lorsqu'il avait appris qu'il serait papa.

— Dois-je leur montrer qu'ils ne m'ont pas émasculé ?

Je compris où il voulait en venir. Je lui souris en retour tout en acquiesçant de la tête. Ces sourires furent ce qui nous sauva, selon moi. Nous partagions un moment n'ayant strictement rien à voir avec l'objectif de la Meute. Un moment d'espoir, d'intimité complice, d'amitié ainsi que d'amour.

En voulant lui présenter ses excroissances sous le coup de la colère, il avait eu l'intention d'horrifier Tante Eluned en lui montrant ce que pouvait représenter de véritables cauchemars. Mais à présent, il

allait par la même occasion prouver aux nobles qui avaient voulu le mutiler qu'ils avaient échoué. Il était intact. Bien plus qu'intact, il était parfait.

Le tatouage qui lui paraît le ventre et le haut de la poitrine prit soudain du volume. Une lueur et ces couleurs dorées et rose pastel s'animèrent sur sa peau pâle. De douces nuances lumineuses scintillaient en circulant sous l'épiderme de ces multiples membres en mouvement, qui ondulaient à l'image de ces gracieuses créatures du fond des mers au fil d'un courant tropical. Lors de sa dernière visite à cette Cour, il avait eu en partie honte de ce qu'il était. Ce qui n'était plus le cas, et cela se voyait.

Certaines dames ne purent retenir des hurlements, et ma tante qui avait quelque peu blêmi s'écria :

— Tu es toi-même une vision de cauchemar, Engendreur d'Ombres !

Yolland aux cheveux noirs sur son cheval recouvert de plantes grimpantes nous dit alors :

— Elle cherche à détourner votre attention de la culpabilité de sa fille.

Ma tante le regarda et répliqua, outrée :

— Yolland ! Comment peux-tu les soutenir ?

— J'ai rempli mon devoir envers mon Roi et ma contrée, mais la Meute m'a maintenant intégré, Eluned, et je vois les choses sous un autre angle. Je sais que Cair a manipulé sa grand-mère pour tendre son piège. Pourquoi quelqu'un agirait-il ainsi ? Sommes-nous devenus si dénués de cœur que le meurtre de votre propre mère ne vous fasse aucun effet, Eluned ?

— C'est ma fille unique, répondit-elle, la voix mal assurée.

— Et elle a tué la seule mère que vous ayez eue ! rétorqua Yolland.

Elle se retourna vers sa fille, toujours recroquevillée contre le mur, cernée de mastiffs blancs, nos chevaux se tenant à l'arrière de ce cordon vigilant.

— Pourquoi, Cair ? Pas « comment as-tu pu faire ça », mais simplement « pourquoi » ?

Le visage de Cair nous présentait maintenant une nouvelle expression de peur. Ce n'était pas en raison des chiens qui lui mettaient la pression. En toute apparence désespérée, elle dévisageait sa mère.

— Mère !

— Pourquoi ? répéta celle-ci.

— Je vous ai entendue ici la renier jour après jour. Vous disiez qu'elle n'était qu'un Farfadet inutile qui avait déserté sa propre cour.

— Des propos destinés aux nobles, Cair.

— Mais vous n’avez jamais dit rien d’autre en privé devant moi, Mère. Tante Besaba la dénigrait de même en disant qu’elle avait trahi notre Cour en la quittant, tout d’abord pour aller vivre parmi les Unseelies, puis chez les humains. Je vous ai entendue approuver de tels propos toute ma vie durant. Vous disiez que vous ne m’emmeniez lui rendre visite que par devoir. Lorsque j’eus suffisamment grandi pour avoir le choix, nous ne sommes plus jamais allées la voir.

— Je lui rendais visite en privé, Cair.

— Et pourquoi ne me l’avez-vous pas mentionné ?

— Parce que ton cœur est aussi froid que celui de ma sœur, et ton ambition te consume tout autant. Tu aurais interprété l’attention que je portais à notre mère comme de la faiblesse.

— Mais c’était *bien* de la faiblesse !

Eluned désapprouva de la tête, les traits empreints d’un profond chagrin. Elle recula de quelques pas de la rangée de chiens et de sa fille, avant de lever les yeux vers nous.

— Savait-elle que c’était Cair qui l’avait trahie lorsqu’elle a rendu son dernier soupir ?

— Oui.

— La trahison de sa propre petite-fille a dû lui briser le cœur.

— Elle ne l’a compris que peu de temps avant de mourir, dis-je.

Un piètre réconfort, mais c’était bien là tout ce que j’avais à lui offrir. Je chevauchais avec la Meute Sauvage, et la vérité, si dure ou agréable soit-elle, était bien la seule chose que je puisse énoncer cette nuit.

— Je ne me mettrai pas en travers de ton chemin, ma nièce.

— Mère ! cria Cair en l’implorant de ses mains jointes.

Les chiens se rapprochèrent d’elle pour l’encercler, en émettant ce grondement sourd qui donnait l’impression de vous grimper avec légèreté le long de l’échine pour venir frapper quelque chose de primal au niveau cérébral. À l’écoute de ces grognements, on savait que le pire ne saurait tarder.

— Mère, de grâce ! hurla à nouveau Cair.

— C’était ma mère ! lui hurla Eluned en retour.

— Mais... je suis votre fille !

— Je n’ai plus de fille ! lui lança Eluned, tout en reculant dans sa longue robe dorée avant de s’en aller, sans un regard en arrière.

Les nobles qui s’étaient attroupés près des portes s’écartèrent pour la laisser passer. Elle ne s’arrêta que lorsque celles plus au fond ornées de pierreries se furent refermées derrière elle. Elle ne se battrait pas contre nous pour sauver la vie de sa fille, mais elle n’assisterait pas non plus à sa mise à mort. Je n’aurais pu l’en blâmer.

— Seigneur Finbar, aidez-moi ! cria Cair, son regard affolé tourné vers l’assemblée.

La plupart des yeux se dirigèrent vers la table au fond, où le Roi se trouvait à l'abri planqué derrière un rempart de gardes et de courtisans étincelants. L'un d'eux était le Seigneur Finbar, grand et magnifique avec sa chevelure d'un blond semblant quasiment humain. Seule l'aura de pouvoir dont irradiait toute sa personne, ainsi que ce visage à la beauté surnaturelle, le distinguaient comme étant bien plus encore. Uar était toujours là, debout sur le côté, attentif à ce qui se passait, mais sans faire la moindre tentative pour prêter son soutien à son frère le monarque, devant lequel se tenait le Seigneur Finbar, ami intime de Taranis, mais pas de ma tante ni de ma cousine, du moins aux dernières nouvelles. Pourquoi l'appelait-elle maintenant au secours ?

Le Roi était entièrement dissimulé par cette multitude miroitante de bijoux qui incluait Finbar. Il se pouvait même qu'il ne soit déjà plus là, et que les nobles ne restent plantés devant que pour donner le change. Mais cette nuit, cela avait peu d'importance. Ce qui importait était la raison pour laquelle Cair faisait cette supplique au grand noble blond qui n'avait jamais été son ami.

Son visage allongé aux pommettes saillantes durci par l'arrogance s'était figé, aussi froid que tous ceux que j'avais pu voir. Un masque hautain derrière lequel se cacher qui me rappela mon regretté Frost, lorsqu'il était effrayé ou embarrassé.

Cair l'implora à nouveau, plus véhémentement.

— Seigneur Finbar, vous aviez promis !

— Cette fille est de toute évidence dérangée, dit-il alors. Le meurtre de son aïeule en est la preuve !

Sa voix était aussi froide et claire que le contour pâle de sa mâchoire. Les mots dégouлинаient de certitude et d'arrogance, entretenues depuis des siècles. Immortel et issu de la noblesse, la recette idéale pour dégager une telle prétention et stupidité.

— Finbar, mais que dites-vous ? Vous aviez promis de me protéger. Vous l'avez juré ! s'exclama Cair.

— Elle est dérangée, répéta-t-il.

Sholto tourna les yeux vers moi, me faisant comprendre que je devais m'exprimer, et ma voix retentit. Cette nuit, j'incarnais bien plus que ma magie.

— Seigneur Finbar, jurez-nous que vous n'avez pas promis à ma cousine de lui assurer votre protection, et nous vous croirons. Elle a perdu la raison.

— Je n'ai pas à répondre à vos ordres, Meredith. Pas encore.

— Ce n'est pas moi, Meredith, qui vous demande ce serment. Cette nuit, je chevauche à la tête d'une Cour bien différente. C'est avec ce pouvoir que je vous le redemande, Finbar. Jurez qu'elle a menti au sujet de votre protection, et rien de plus n'aura besoin d'être dit.

— Je ne dois en rien un tel serment à la créature perverse qui se tient à votre côté !

Il venait d'employer le surnom qu'Andais donnait à Sholto : sa Créature Perverse, et parfois simplement sa Créature. « Faites venir ma Créature ! »

Ce que Sholto détestait, mais il valait mieux s'abstenir de corriger ce que disait la Reine.

Il fit avancer son cheval aux multiples jambes auxquelles faisaient écho le nombre de ses excroissances. Je crus qu'il était en rogne, mais sa voix, calme et dédaigneuse, n'avait rien à envier au ton de Finbar.

— Comment se fait-il qu'un seigneur Seelie connaisse les surnoms que la Reine des Ténèbres donne à ses gardes ?

— Nous avons des espions, tout comme vous.

Sholto hocha la tête, la lumière dorée animant de reflets ses cheveux, sauf que l'éclairage dans la salle ne diffusait pas cette couleur qui y miroitait.

— Mais cette nuit, je ne suis pas sa Créature. Je suis le Roi des Sluaghs et le Chasseur. Refuserais-tu de faire ce serment au Chasseur ?

— Tu n'es pas *le* Chasseur, rétorqua Finbar.

Le noble blond qui chevauchait avec nous intervint alors :

— Nous avons combattu la Meute et maintenant nous chevauchons avec elle. Ils sont les Chasseurs pour cette nuit.

— Serais-tu ensorcelé, Dacey ? lui lança Finbar.

— Si la Grande Meute équivaut à un sortilège, alors je suis envoûté, assurément.

— Finbar, jure simplement que cette folle a menti, et l'affaire sera réglée, suggéra l'un des nobles.

Finbar ne sut que répondre, se contentant de maintenir son air hautain avec magnificence. La beauté et l'orgueil ; la défense ultime des Sidhes. Personnellement, je n'en avais jamais eu assez pour apprendre à utiliser cette astuce à bon escient.

— Il ne peut prêter serment, dit Cair, sinon il se parjurera alors que la Meute Sauvage est face à lui. Cela signerait sa perte.

À l'entendre, elle donnait maintenant l'impression d'être en colère. Elle, tout comme moi, n'avait jamais été jugée suffisamment belle pour mériter cette arrogance propre aux Sidhes pur sang. Nous aurions pu être amies, elle et moi, si elle ne m'en avait pas autant voulu en me considérant davantage Sidhe qu'elle.

— Dis-nous ce qu'il t'a promis, Cair, lui demandai-je.

— Il savait que je pourrais me rapprocher assez près d'elle pour invoquer sur elle le sortilège.

— Elle ment !

Cette exclamation ne venait pas de Finbar, mais de son fils.

— Barris, non ! s'écria Finbar.

Certains des gigantesques chiens se retournèrent vers celui-ci, qui n'avait pas rejoint son père pour protéger le Roi, et se trouvait à l'autre bout de la salle. Ils s'approchèrent lentement de lui, avec des grognements sourds lourds de menaces.

— Les menteurs furent à une époque les proies de la Meute, mentionna Sholto avec un sourire des plus satisfaits.

Je lui rappelai à nouveau d'une pression sur le bras de ne pas trop profiter de son pouvoir. La Meute était un piège et plus nous chevaucherions avec elle, plus il deviendrait difficile de s'en souvenir.

Il tendit la main en arrière pour prendre la mienne.

— Réfléchis bien, Barris, ajouta-t-il avec un hochement de tête. Cair ment-elle ou dit-elle la vérité ?

— Je dis la vérité ! s'exclama Cair. Finbar m'a expliqué quoi faire et m'a promis que si je le faisais, il autoriserait que Barris et moi nous nous unissions. Et que si je tombais enceinte, nous nous mariions.

— Est-ce vrai, Barris ? m'enquis-je.

Barris, horrifié, ne quittait pas des yeux les grands chiens blancs qui continuaient à avancer subrepticement, comme des lions en chasse embusqués dans la savane. De toute évidence, il ne semblait pas vraiment apprécier le rôle de la gazelle.

— Père... appela-t-il en le regardant.

Toute arrogance avait disparu du visage de Finbar. S'il avait été humain, j'aurais dit qu'il avait les traits tirés par la fatigue, mais il n'y avait pas assez de rides ni de cernes sous ces jolis yeux pour aboutir à cette conclusion.

Les chiens entreprirent de repousser Barris à coups de dents et en le pressant de leurs corps gigantesques. Il ne put réprimer une plainte d'effroi étouffée.

— Vous n'êtes que des idiots, dit Finbar.

J'étais quasi certaine qu'il ne s'adressait à aucun de nous.

— Je sais ce que tu espérais gagner, Cair. Mais qu'espérait obtenir Finbar de la mort de mes hommes ?

— Il voulait te priver de tes plus dangereux consorts.

— Et pour quelle raison ? demandai-je, me sentant étrangement calme.

— Afin que les nobles Seelies puissent te contrôler lorsque tu serais devenue leur Reine.

— Vous pensiez que si Doyle et moi étions morts vous pourriez contrôler Meredith ? s'étonna Sholto.

— Bien sûr, dit-elle.

Sholto éclata alors d'un rire à la fois de bon et de mauvais augure, du genre que l'on pourrait décrire par démoniaque.

— Ils ne te connaissent pas, Meredith.

— Rien de nouveau sous le soleil.

— Pensiez-vous vraiment que Rhys, Galen et Mistral vous laisseraient manipuler la Princesse ?

— Rhys et Galen, en effet, mais pas le Seigneur des Tempêtes, répondit-elle.

— Tais-toi, ma fille ! réagit enfin Finbar.

Ne s'agissant là ni d'un mensonge, ni d'un serment, il pouvait la commander ou l'insulter en toute tranquillité.

— Vous m'avez trahie, Finbar, en prouvant que votre parole a aussi peu de valeur. Je ne vous dois plus rien !

Puis elle se tourna vers moi, me tendant ses longues mains grâciles au-delà des chiens attroupés, avant de poursuivre :

— Je te dirai tout, de grâce, Meredith, de grâce ! La Féerie a pris soin de Froid Mortel, mais les Ténèbres et le Seigneur des Ombres devaient disparaître.

— Pourquoi avez-vous épargné Rhys, Galen et Mistral ? m'enquis-je.

— Rhys était autrefois un seigneur de cette Cour. Il était raisonnable, et nous avons pensé qu'il s'y montrerait à nouveau enclin si on lui offrait l'opportunité de revenir se joindre à la Cour Dorée.

Ce n'était donc pas seulement moi qu'ils ne comprenaient pas.

— À quand remonte cette époque où Rhys en faisait partie ?

Cair détourna les yeux avant de répondre :

— Huit cents ans, peut-être même un peu avant.

— T'ait-il venu à l'esprit qu'il ait pu changer après tout ce temps ? lui demandai-je.

Son expression fut éloquent : cette éventualité ne l'avait même pas effleurée.

— Mais tout le monde veut faire partie des nobles de la Cour Dorée, déclara-t-elle, absolument convaincue, ce qui se reflétait dans ses yeux, sur son visage, sans rire.

— Et Galen ? poursuivis-je.

— Il ne représente aucun danger et nous ne pouvons te priver de tous tes copains.

— Heureuse de te l'entendre dire.

Je ne crois pas qu'elle saisis la pointe de sarcasme. J'avais déjà remarqué que bon nombre de nobles le rataient en général.

— Et à propos de Mistral ? demanda Sholto.

Il se produisit un échange rapide de regard entre Cair et Barris, qu'ils dirigèrent ensuite vers Finbar, qui fuyait tout le monde des yeux, son visage et chaque centimètre de sa personne concentrés sur lui-même.

— Auriez-vous aussi manigancé un piège à son intention ? insista Sholto.

Le plus jeune eut un coup d'œil nerveux. Finbar demeura

impassible. Aucune de ses réactions ne me plaisait. Je fis avancer ma jument, jusqu'à ce que sa large encolure vienne pousser ma cousine et Barris, incité par les chiens à rejoindre son épouse potentielle.

— Avez-vous envoyé quelqu'un pour tuer Mistral ?

— Quoi qu'il en soit, tu vas me tuer, dit Cair.

— Tu as raison, mais cette nuit nous ne sommes pas venus pour Barris. J'ai invoqué le parricide, et il ne fait pas partie de la famille, répondis-je en toisant le jeune seigneur. Veux-tu survivre à cette nuit, Barris ?

Il leva les yeux vers moi et je perçus dans son regard bleu cette vulnérabilité qui avait dû être désespérante pour l'animal politique qu'était son père. Non seulement il était faible, mais il ne brillait pas particulièrement par son intelligence. Je venais de lui offrir une chance de survivre, mais il y aurait d'autres nuits. J'en fis le serment.

— Ne dis rien ! lui intima Finbar.

— Le Roi vous sauvera, Père, mais je ne représente aucun intérêt pour lui.

— Les Ténèbres doit être grièvement blessé pour ne pas être aux côtés de la Princesse. Nous avons raté le Seigneur des Ombres, mais si le Seigneur des Tempêtes meurt cette nuit, alors nos efforts seront récompensés.

— Si Mistral perd la vie cette nuit, Barris, tu le suivras dans la tombe, et sans tarder. Je t'en fais la promesse.

La jument se mit à trépigner sous moi, soudainement agitée.

— Même toi, Barris, dois savoir ce que signifie une telle promesse alors que la Princesse monte un cheval de la Meute Sauvage, lui dit Sholto.

Barris déglutit bruyamment avant de dire :

— Si elle brise cette promesse, la Meute l'annihilera.

— En effet, reconnut Sholto, et tu ferais mieux de parler tant qu'il est encore temps de sauver le Seigneur des Tempêtes !

Ses yeux aux anneaux bleus montraient trop de blanc comme ceux d'un cheval effrayé. Lorsque l'un des chiens poussa sa jambe du museau, il laissa échapper un petit cri qui, chez qui que ce soit d'autre, aurait retenti en un hurlement. Mais les nobles de la Cour Seelie ne glapissaient pas comme des putois simplement à cause d'un clebs.

— N'oublie jamais qui tu es, Barris ! lui dit Finbar.

— Je me souviens de qui je suis, Père, répondit-il en tournant les yeux vers lui. Mais vous m'avez enseigné que nous sommes tous égaux face à la Meute. Ne l'appeliez-vous pas le Grand Égalisateur ?

Sa voix recélait de la tristesse, voire de la déception. La peur s'estompait sous le poids des années. Des années passées à ne jamais vraiment correspondre à ce que son père attendait de lui. Des années

passées tout en sachant qu'avec toutes les caractéristiques physiques d'un noble Seelie, il devait prétendre l'être autant que possible.

Je regardai Barris, qui m'avait toujours semblé aussi arrogant que toute la clique. Je n'étais jamais parvenue à percer ce magnifique masque. Était-ce la magie de la Meute qui me donnait à présent un peu plus de perspicacité, ou avais-je simplement présumé que si on avait l'apparence d'un Sidhe, c'est-à-dire grand, svelte et sans failles, le bonheur et la sécurité vous étaient acquis ? Avais-je vraiment cru jusque-là que la beauté représentait la sécurité ? Que si seulement j'avais été plus grande, plus mince, d'apparence moins humaine et davantage Sidhe, ma vie aurait été... idéale ?

En scrutant le visage de Barris, j'y perçus toute cette déconvenue, tout cet échec : sa beauté n'avait pas suffi à lui faire gagner le cœur de son père.

Et je ressentis une émotion inattendue : de la pitié.

— Aide-nous à sauver Mistral et tu pourras sauver ta peau. En revanche, si tu ne parles pas et le laisses mourir, je ne pourrai plus rien pour toi, Barris.

Sholto me regarda, se maîtrisant pour ne pas révéler son étonnement. Mais je crois qu'il avait perçu ce soupçon de pitié dans ma voix et l'avait trouvé surprenant, en effet. Je n'aurais pu le lui reprocher. Barris, complice du meurtre de ma grand-mère, avait tenté de tuer mes amants, mes futurs rois, mais sans en être directement responsable. Il avait essayé de faire plaisir à papa en négociant avec le seul atout en sa possession, la pureté de son sang sidhe et ce corps à la haute stature, svelte, surnaturel, en un mot magnifique.

Finbar, quant à lui, n'avait rien pour négocier avec Cair, si ce n'est la beauté pâle de son rejeton : être acceptée à la Cour, avoir un amant purement Sidhe qui pouvait devenir un époux, voilà quel avait été le prix en échange de la vie de notre grand-mère. Ce même prix qu'avait payé Mamie en se mariant à Uar le Cruel tous ces siècles plus tôt. L'opportunité d'épouser un membre de la Cour Dorée, ce qui, pour une humaine métissée de Farfadet, représentait une chance sur un millième.

— Raconte-nous donc, Barris, sinon tu mourras une autre nuit.

— Dis-leur, l'encouragea Cair, la voix atténuée par la peur.

Ce qui indiquait qu'elle ignorait tout de leur projet concernant Mistral, sachant seulement qu'il y en avait un de prévu.

— Un traître le fera sortir à découvert. Nos archers sont embusqués, armés de flèches aux pointes métalliques.

— Où cela doit-il avoir lieu ? lui demanda Sholto.

Barris nous le révéla. Il avoua tout par le menu tandis que les gardes du Roi se saisissaient de Finbar. Taranis s'était en effet éclipsé, vers la sécurité. Les gardes n'arrêtaient pas Finbar pour ce qu'il avait

tenté de me faire, mais parce que ses actions pourraient être interprétées et servir de déclencheurs à une guerre avec les Unseelies. Une offense mortelle aux yeux des deux Cours, d'agir ainsi sans les ordres formels de votre Roi ou de votre Reine, au point de provoquer un conflit. Bien qu'une partie de moi soit sûre que Taranis ait donné toute son approbation à ce plan, quoique indirectement. Il était plutôt du style de roi à demander : « Qui me débarrassera de cet homme gênant ? », se gardant la possibilité de démentir si besoin ou d'en assumer la responsabilité, le tout sans se parjurer. Mais Taranis serait une proie pour une autre Cour, pour un autre jour.

J'essayai de faire pivoter ma jument vers la sortie pour voler au secours de Mistral, mais elle caracola nerveusement en dodelinant de la tête, refusant d'obtempérer.

— Nous devons d'abord en terminer ici, sinon la Meute ne continuera pas, me précisa Sholto.

Il me fallut un instant pour comprendre, puis je me tournai vers Cair, toujours acculée contre le mur par les gigantesques chiens. J'aurais pu les utiliser comme des armes et ils l'auraient mise en pièces. Mais je n'étais pas certaine que j'aurais pu y assister et cela demanderait pas mal de temps. Nous devions opter pour une exécution plus rapide, pour la vie de Mistral et ma tranquillité d'esprit.

Sholto brandit soudain une lance d'os. Venait-elle d'apparaître comme par enchantement ? L'un des symboles de la royauté des Sluaghs, disparu des siècles plus tôt, bien avant son accession au trône, cette lance, associée à la dague d'os dans sa main, était réapparue en même temps que la magie sauvage lorsque, pour la première fois, nous nous étions accouplés.

Je m'en saisis.

— Non, Meredith, non !!! se mit à hurler Cair.

Ma main glissa le long de la hampe jusqu'à ce que son poids y soit bien équilibré. Je n'allais pas la lancer, n'ayant pas suffisamment de recul pour ça.

— Elle est morte dans mes bras, Cair.

Elle implora quelqu'un derrière moi.

— Grand-père, aide-moi !

La voix de celui-ci retentit alors, et ce qu'il dit ne me surprit en rien :

— La Meute Sauvage ne peut être arrêtée. Et les mauviettes ne sont qu'une perte de temps !

Cair s'adressa à nouveau à moi :

— Mais regarde ce qu'elle a fait de toi comme de moi, Meredith ! Elle a fait de nous des créatures qui ne pourront jamais être acceptées par leur propre peuple !

— La Meute Sauvage répond à mon désir de vengeance, la Déesse s'exprime en moi, le Consort s'adresse à moi dans des visions ; je suis Sidhe !

Et, des deux mains, je plongeai la lance dans sa poitrine. Je sentis la pointe crisser sur l'os et l'y enfonçai sur les derniers centimètres, sentant qu'elle ressortait de l'autre côté. Si elle avait eu davantage de chairs sur les os, cela aurait été plus dur, mais fine comme elle l'était, rien n'arrêta ce pieu ni l'intensité de mon chagrin.

Cair l'empoigna des deux mains, qu'elle semblait ne pas parvenir à faire fonctionner comme il fallait, son regard fixe levé vers moi, incrédule face à ce qui lui arrivait. Je la regardai droit dans ses yeux noisette si semblables à ceux de Mamie, y voyant la peur refluer pour n'y laisser qu'ahurissement. Du sang se mit à ruisseler de sa bouche dénuée de lèvres. Elle essaya de parler, sans qu'aucun mot ne nous parvienne. Puis ses bras retombèrent le long de son corps. Je vis son regard commencer à se ternir. On dit que c'est la lumière qui s'éteint lorsque meurent des humains, mais il n'en est rien ; ce sont eux. L'expression dans leurs yeux où se reflète leur personnalité, voilà ce qui s'estompe.

Afin de ne pas causer davantage de dommages, je retirai la lance d'un coup sec avec un mouvement de torsion pour la libérer de son fourreau de chair et d'os. Lorsqu'elle fut en partie ressortie de son corps, Cair commença à s'effondrer sur elle-même. Je dus la soutenir avec la lance, et la gravité finit le travail. Elle s'écroula.

Puis je regardai cette hampe ensanglantée, essayant de ressentir quelque chose, n'importe quoi. J'en nettoyai le sang avec le bas de ma robe, avant de la rendre à Sholto. J'aurais besoin de mes deux mains pour chevaucher.

L'ayant prise, il se pencha pour me donner un doux baiser, ses tentacules m'effleurant délicatement, semblables à des mains qui tentaient de me reconforter. Un réconfort que je ne pouvais encore me permettre. Nous avions du pain sur la planche et la nuit toucherait bientôt à sa fin.

J'accueillis néanmoins le soutien qu'il m'offrait et m'écriai :

— En route !

— Pour aller sauver ton Seigneur des Tempêtes, dit-il.

— Pour sauver l'avenir de la Féerie.

Et je fis pivoter ma jument qui, cette fois, répondit docilement à ma main. Je frappai des talons contre ses flancs et elle bondit en avant dans un étincellement soudain de flammèches vertes et de fumerolles. Les autres se déversèrent à ma suite au cœur d'un scintillement aussi blanc et pur que s'il irradiait de la pleine lune. Mais, de-ci de-là, l'or rutilant de la salle de banquet des Seelies sembla se retrouver absorbé par cette blancheur éblouissante, et cette lueur vermeille nous suivit.

Mon grand-père m'adressa un salut lorsque je passai à côté de lui. Un salut que je ne lui retournai pas. Les portes ornées de pierreries s'ouvrirent d'elles-mêmes sur notre passage.

— Déesse, Consort, aidez-moi, faites que nous arrivions à temps, murmurai-je.

En passant au galop à côté du gigantesque chêne, je perçus à nouveau cette impression de mouvement, mais il n'y avait plus de prairie en été, aucune illusion. Un instant, nous chevauchions sur de la pierre, traversant les salles en enfilade du sithin des Seelies, et, le suivant, nos montures galopaient sur l'herbe, s'enfonçant dans la nuit noire qui régnait à l'extérieur des monticules de la Féerie.

Un éclair devant nous lacéra cette noirceur crépusculaire. Un éclair ne provenant pas des nuées, mais projeté du sol vers les cieux.

— Mistral ! appelai-je.

Nous accourions vers le lieu du combat, volant au secours de mon Seigneur des Tempêtes en gagnant en altitude au-dessus de l'étendue herbeuse à la vitesse du vent, semblables à un scintillement d'étoiles.

Chapitre 9

Un éclair grésilla en zébrant le sol à l'horizontale, illuminant la scène jusqu'alors plongée dans la pénombre. Le combat semblait se dérouler sous des éclairages stroboscopiques, par bribes, par fragments, se figeant, mais à aucun moment visible dans sa totalité : Mistral à genoux, le bras tendu ; une volée de flèches aux pointes scintillant faiblement sous cette éblouissante luminosité brûlante ; de sombres silhouettes se découpant entre les arbres ; une forme plus petite qui progressait en rampant, derrière Mistral.

Je pouvais suivre la trajectoire des flèches, non pas visuellement mais par les réactions physiques de Mistral sous leurs dards. Il vacilla, comme si cela était possible alors qu'il était déjà tombé à genoux. Son corps s'affaissa, avant de s'écrouler sur le côté, se soutenant sur un bras pour ne pas totalement s'effondrer. De l'autre main, il projeta un nouvel éclair, qui frappa loin des arbres en carbonisant le sol, sans atteindre les archers assassins.

Je me penchai très bas sur l'encolure de ma jument blanche. Là, à terre, se trouvait l'un des pères des enfants que je portais. Je ne voulais pas en perdre encore un. Je ne le permettrai pas !

— Nous allons nous charger de capturer les agresseurs. Occupe-toi du Seigneur des Tempêtes ! me héla Sholto, qui semblait avoir saisi mes intentions.

J'obtempérai. Mistral s'effondrait peu à peu sous cette avalanche de métal froid. S'il pouvait être sauvé, cela devait être fait au plus vite. Ce ne fut pas la vengeance qui me motiva en cet instant. Je voulais qu'il reste en vie !

Puis il tomba de côté sur l'herbe flétrie par l'hiver, ses cheveux tourbillonnant en tous sens sous le vent soulevé par notre passage. Ce souffle s'engouffra ensuite dans sa houppe, qu'il entraîna en la déployant tout autour de son corps. Il semblait ne rien remarquer, la main tendue vers les arbres, d'où jaillit un autre éclair, et nous étions suffisamment près pour que ma vision nocturne en soit comme lacérée ; lorsque cet éblouissement se fut estompé, je me retrouvai aveuglée au cœur de la noirceur.

C'est un véritable savoir-faire de chevaucher sa monture

lorsqu'elle atterrit. Un savoir-faire que, je dois bien l'avouer, je ne maîtrisais pas vraiment. Ce fut donc une expérience bouleversante lorsque ses sabots écrabouillèrent l'herbe givrée. Je dus me maintenir à cru dans l'obscurité, le temps que ma vue revienne. Une vision en pointillés, mais suffisante pour révéler Mistral, terriblement inerte sur le sol noir et blanc.

La seule lumière provenait des flammes vertes qui irradiaient des sabots de la jument. Une lueur diffuse qui me rappelait le feu qu'invoquait Doyle au creux de ses mains. Doyle que j'avais laissé dans un bien triste état. S'il avait repris connaissance, il devait être fou d'inquiétude ! Mais un désastre à la fois. Des médecins s'occupaient de lui, alors que, en ce moment précis, Mistral n'avait que moi sur qui compter. Je me laissai glisser de ma monture, l'herbe épaissie de givre glacée sous mes pieds nus. Puis soudainement, la nuit se rafraîchit. La jument échappa à ma main pour partir au galop rejoindre les autres. Je me rendis alors compte que je me retrouvais seule. J'avais accompli ma vengeance : Cair l'avait payé de sa vie. La magie qui m'avait accompagnée cette nuit s'estompait, circulant à présent à proximité de Sholto et des Seelies qui s'étaient retrouvés embarqués de force à notre suite. Je pouvais entendre au loin les aboiements des chiens scintillant contre les arbres, diffusant suffisamment de lumière pour que je parvienne à distinguer trois silhouettes qui tiraient sur la Meute, avant qu'ils ne se jettent sur elles. À mon avis, Sholto n'avait pas eu ma sensibilité. Il n'avait pas hésité à les mettre à contribution.

Je me laissai tomber sur l'herbe rigide au côté de Mistral, dont le sang avait fait fondre le givre, le sol s'ameublissant sous ce ruissellement écarlate. Sa longue chevelure déployée, non pas du gris dû à l'âge, car jamais il ne vieillirait, mais des nuages d'orage, lui dissimulait le visage, toute tiède lorsque je la repoussai pour localiser sur son cou les battements de son cœur. Je n'avais jamais été très douée pour le repérer au poignet, et sans la magie de la Meute, j'étais particulièrement consciente de ne porter qu'une robe légère. Prise de grelottements, je n'en poursuivis pas moins assidûment mes recherches.

Tout d'abord, je craignis que nous ne soyons arrivés trop tard, mais enfin, sous mes doigts tremblants, je le sentis. Il était vivant ! Mais jusqu'à ce que j'eusse repéré son poulx, je n'avais pas osé évaluer la gravité de ses blessures. Comme si je tentais de me voiler la face, mais maintenant je devais m'y confronter, je devais constater ce que j'avais sous les yeux.

Ses larges épaules, son corps puissant, étaient transpercés de flèches. J'en comptai cinq. Curieusement, aucune n'avait atteint le cœur. La seule explication qui me vint à l'esprit étant que les éclairs

avaient dû leur brouiller la vue comme la mienne. Je n'étais pas sûre que sa Main de Pouvoir ait réglé son compte à un seul de ses agresseurs, mais il était parvenu à leur rendre la tâche plus difficile pour viser, et ainsi à se sauver la vie. Si je pouvais faire intervenir un guérisseur, alors peut-être ne saignerait-il pas à mort, ni ne mourrait au contact de tant de métal froid plongé dans sa chair. Cela seul était un poison fatal pour les êtres de la Féerie.

La Meute était toujours active, toujours perdue dans la magie qui s'en diffusait. J'étais la seule à avoir réémergé de cet envoûtement. J'avais repéré Mistral et le sauver avait eu davantage d'importance pour moi que la mort de qui que ce soit d'autre. Est-ce pourquoi la plupart des légendes mentionnent que la Meute Sauvage est exclusivement accompagnée de Chasseurs ? Être femme signifiait avoir des considérations plus pratiques. Pour nous, la vie a davantage d'importance que la mort.

Agenouillée dans l'herbe curieusement tiédie, comme réchauffée sous ce déversement du sang de Mistral qui faisait fondre le givre impitoyable, je vis une flèche plantée dans la terre durcie par l'hiver et l'en retirai, précautionneusement, de peur de la briser en l'arrachant d'un coup. Elle était en bois, afin que les archers puissent la manipuler sans risque, mais lorsque apparut enfin la pointe, cela confirma mes pires craintes. Ils n'avaient même pas utilisé de métal moderne. C'était du fer forgé... le pire matériau dont faire usage contre les Feys !

Mon sang humain m'en protégeait, comme de n'importe quel autre métal, qui pour moi n'était pas aussi systématiquement fatal. Je pouvais toucher cette pointe de flèche sans qu'elle me nuise, mais une lance en bois aurait pu me tuer, alors que Mistral l'aurait à peine sentie passer.

Même si ces flèches avaient été ordinaires, les extraire sans assistance médicale aurait été trop affreux, mais leurs pointes l'empoisonnaient, inexorablement. Et chaque seconde où elles restaient plantées dans son corps correspondait à une autre pendant laquelle la mort s'infiltrait dans son système. Mais si je les retirais, elles ne feraient qu'élargir les plaies. Bon sang ! Je ne savais que faire ! Tu parles d'une Reine ! Incapable de prendre la moindre décision !

Après avoir déposé près de mes genoux la flèche que j'avais extraite du sol, les mains posées sur son côté et mon front contre son épaule, je me mis à prier.

— Déesse, guidez-moi. Que dois-je faire pour lui sauver la vie ?

— Voilà qui est fort touchant, dit une voix masculine.

Je me redressai d'un bond pour remarquer Onilwyn, là, dans la pénombre. Il avait rejoint depuis quelques mois mon escorte, mais lors

de notre récent départ de la Féerie, il y était resté. Le fait est qu'il avait été occupé à ce moment-là à maîtriser mon cousin fêlé, mais il n'avait pas montré le moindre empressement à revenir se joindre à mon service. Il avait toujours été son pote, et jamais le mien, et comme j'avais trouvé toutes les excuses pour ne pas coucher avec...

— Le problème avec la magie de la Meute Sauvage, dit-il, est qu'elle vous fait perdre de vue l'essentiel, comme par exemple de laisser votre Princesse toute seule en pleine nuit sans le moindre garde du corps. Jamais je ne serais aussi négligent, Princesse Meredith.

Il me fit une profonde révérence en repoussant de côté les pans de sa houppe, ses épaisses mèches bouclées retombant en avant. Difficile à voir dans l'obscurité, mais ses cheveux étaient d'un vert profond et ses yeux chlorophylle présentaient une étoile d'or liquide autour de la pupille. Plutôt courtaud et râblé, il était davantage structuré comme un cube comparé à mes gardes généralement sveltes, mais ce n'était pas ce qui l'avait gardé hors de mon lit. Je ne l'aimais tout simplement pas, et lui ne m'appréciait pas plus. Il ne voulait coucher avec moi que parce que c'était le seul moyen de soulager son abstinence imposée. Oh, et l'opportunité de devenir Roi, on ne devait pas l'oublier. Onilwyn était de loin bien trop ambitieux pour l'avoir zappé.

— Je te félicite de ton sens du devoir, Onilwyn. Mets-toi en rapport avec le monticule des Unseelies et demande-leur de nous envoyer d'urgence des guérisseurs, puis viens m'aider à emmener Mistral au chaud.

— Et pourquoi ferais-je ça ?

Il nous toisait dans son épais manteau d'hiver, une mèche rebelle lui balayant la joue sous le souffle glacé qui jouait sur notre peau. Les nuages se dissipèrent sous ce vent, et je pus grâce au clair de lune discerner plus nettement son visage. Ce que j'y vis m'emballa le poul.

J'en frissonnai, mais ce n'était pas seulement de froid. Je vis la mort se refléter sur les traits d'Onilwyn, la mort et une intense satisfaction, ressemblant à du bonheur.

— Onilwyn, obéis !

Mais ma voix me trahit, révélant la peur qui m'avait saisie.

— Eh bien voyons ! dit-il avec un petit rire.

Puis il repoussa un pan de sa pesante houppe, prêt à dégainer son épée.

Je cherchai à tâtons dans l'herbe, avec l'espoir de récupérer la seule arme que j'avais à disposition – la flèche – le plus discrètement possible, profitant de l'écran que m'offrait le corps de Mistral. Mais je devais transpercer Onilwyn avant qu'il ne sorte sa lame de son fourreau. Ce fut l'un de ces instants où le temps paraît se figer et où l'on semble en avoir bien trop pour voir le désastre se préciser, tout en

n'en ayant pas assez pour pouvoir réagir.

Je lui flanquai une baffe de ma main gauche, qu'il para d'un coup presque délicat. Il la regardait, ainsi désarmée, lorsque je le poignardai de la flèche de l'autre. Je la sentis qui lui transperçait la chair. Je l'y poussai plus profondément, suffisamment pour le faire reculer d'un bond loin de moi, la flèche fichée dans la jambe.

Il me fallut tout mon courage pour ne pas lancer un coup d'œil par-dessus mon épaule vers la Meute scintillante. Les hurlements des hommes semblaient lointains, s'estompant, mais ils étaient à des kilomètres. On pouvait les voir sur les champs labourés. Il est vrai que la distance est difficile à évaluer en terrain plat, les choses y semblent parfois bien plus proches qu'en réalité. Les yeux tournés derrière moi, je ne devais pas espérer du secours.

Onilwyn parvint d'un coup à faire ressortir la flèche de sa cuisse, qu'il balança par terre en dégainant son épée.

— Petite salope !

— Tu avais prêté serment de me protéger, Onilwyn. Penses-tu vraiment que c'est la nuit idéale pour te parjurer ?

— Appelle donc la Meute ; même si elle applique à tire-d'aile, elle n'arrivera pas à temps pour te sauver !

— Je t'appelle parjure, Onilwyn. Je t'appelle traître, et que la Meute Sauvage me prête l'oreille ! déclamai-je alors.

Les hennissements perçants des chevaux me parvinrent, accompagnés des hurlements d'autres créatures, comme si ces masses informes avaient à présent des voix. Ils feraient demi-tour, ils reviendraient, guidés par Sholto. Mais Onilwyn s'avavançait à grands pas dans l'herbe, l'épée à la main. Ils arriveraient trop tard... à moins que je n'oppose une résistance farouche.

La seule magie en ma possession qui fonctionnait à distance se manifestait au prix de la souffrance. Je n'étais pas sûre de ce que cela ferait aux bébés, mais si je mourais, nous mourrions tous.

J'invoquai donc ma Main de Sang. Il ne se produisit aucun éclair d'énergie, contrairement à la plupart des Mains de Pouvoir, aucun embrasement, aucun scintillement en soi. Je l'invoquai simplement au creux de ma paume gauche, solide à l'œil comme au toucher, semblant y pratiquer quelque ouverture invisible. C'était toujours comme ça que se manifestait ma Main de Sang.

J'invoquai ma magie en priant la Déesse que ce que je faisais pour nous sauver ne finisse pas par me tuer moi aussi. Comme si le sang dans mes veines s'était transformé en métal en fusion, si brûlant, si douloureux, comme s'il bouillonnait jusqu'à me faire fondre la peau pour se déverser hors de moi. Mais j'avais appris comment gérer cette souffrance atroce.

Je me mis à hurler, en tournant ma paume gauche face à Onilwyn

qui maintenant courait vers moi. Il était Sidhe, il sentirait la magie, ou peut-être ne courait-il que pour s'assurer de me faire mon affaire avant l'arrivée de la Meute.

Je fis s'engouffrer en lui cette souffrance brûlante, bouillonnante, et, il en vacilla quelques instants, mais sans cesser de se rapprocher.

— Saigne ! criai-je à pleins poumons.

La perforation que je lui avais infligée s'entrouvrit d'un seul coup, plus largement, lui lacérant la peau, d'où le sang jaillit comme d'une fontaine. La blessure d'origine avait raté l'artère fémorale, bien trop profondément enfouie aussi bas sur la cuisse, mais mon pouvoir pouvait élargir sans problèmes une petite plaie de rien du tout. En blessant quelqu'un même à proximité d'une artère majeure, j'aurais l'occasion de l'ouvrir.

Ayant baissé son épée, après un instant d'hésitation, Onilwyn porta la main à sa blessure. Son regard se détacha alors de moi pour se tourner vers le ciel, et je savais ce qu'il y voyait. Je dus faire des efforts considérables pour ne pas regarder à mon tour dans cette direction, parce qu'il était arrivé que là où mes yeux se posent, ma Main de Sang fasse saigner l'objet de mon attention. Et c'était Onilwyn que je voulais voir saigner, et personne d'autre.

Après avoir regardé sa main qui scintillait sombrement au clair de lune de son propre sang, les yeux ne reflétant que haine, il brandit alors sa lame en se ruant sur moi, hurlant un cri de guerre.

— Saigne pour moi ! hurlai-je à mon tour.

La Meute arrivait, mais l'homme à l'épée était maintenant bien trop près. La question essentielle étant : pourrais-je le saigner à blanc avant qu'il ne parvienne à franchir la distance qui nous séparait ?

Chapitre 10

La main gauche tendue vers lui, je m'égosillai en invoquant son sang tout en faisant pénétrer mon pouvoir dans la blessure, l'élargissant. Onilwyn vacilla, mais n'en poursuivit pas moins sa progression en courant tant bien que mal. Il était presque sur moi !

Je priai la Déesse et le Consort. Je priai pour avoir suffisamment d'énergie et de force pour me sauver moi-même ainsi que mes bébés.

Il s'écroula alors à genoux sur le sol glacé assombri, il tenta de se remettre debout, mais sa jambe blessée flancha et il se retrouva à quatre pattes, le sang se déversant à gros bouillons sur l'herbe givrée, dont la blancheur disparut sous cette chaude coulée écarlate.

Il rampa vers moi, en traînant sa jambe derrière lui telle une queue brisée, l'épée toujours au poing, la pointe légèrement relevée pour ne pas gêner sa progression. Son expression était implacable, ses yeux ne reflétaient que détermination et haine.

J'aurais bien voulu savoir ce que j'avais pu lui faire pour qu'il me déteste autant, mais je devais me concentrer pour le saigner à blanc avant qu'il n'ait le loisir de me transpercer de sa lame, ainsi que mes enfants à naître.

Je ne me sentais même plus effrayée, toutes mes émotions étaient concentrées dans ma main gauche. Concentrées en une seule pensée : *Crève !* Je pouvais bien prétendre que son sang était tout ce qui m'intéressait, mais cela ne me suffirait pas. J'avais faim de mort. La mort d'Onilwyn.

Il était suffisamment près maintenant pour que la sueur qui scintillait sur son visage, même au clair de lune, me soit perceptible. Tout en dirigeant toujours ma main vers lui, je criai :

— Meurs ! Meurs pour moi !

Onilwyn se redressa sur les genoux, se balançant tel un arbre frêle pris dans une forte bourrasque, mais parvint à se relever au-dessus du corps inerte de Mistral. Et il brandit son épée...

La paume toujours dirigée vers lui, je reculai tant bien que mal loin de cette lame étincelante. Puis son bras retomba, l'épée frappant le sol à l'endroit précis où je m'étais trouvée. Tout d'abord, il ne sembla pas avoir conscience qu'il m'avait ratée, l'enfonçant

méchamment, comme s'il tranchait dans de la chair.

Je me remis sur pied, le saignant toujours, déterminée à le tuer.

Il baissa alors les yeux et sourcilla, ayant enfin compris qu'il ne tranchait que dalle. Il se pencha sur le corps de Mistral, se retenant contre lui d'une main, l'autre toujours sur l'épée fichée dans le sol, mais on avait l'impression qu'il avait même oublié qu'elle se trouvait là.

Puis il me regarda, interloqué, semblant incapable de voir nettement.

— Cel avait pourtant dit que tu étais faible !

— Meurs pour moi, Onilwyn. Meurs pour moi et honore ton serment !

Son épée lui échappa.

— Si tu peux me saigner ainsi, tu peux me sauver.

— Pour que tu me tues et les enfants que je porte ! Pourquoi devrais-je m'en soucier ?

— Par pitié, dit-il, ses yeux se détournant imperceptiblement de moi.

Je sentis un parfum de rose. Les paroles qui sortirent ensuite de ma bouche n'étaient pas les miennes.

— Je suis la sombre Déesse. Je suis la destructrice des mondes. Je suis le visage de la lune lorsque toute luminosité a disparu. J'aurais pu venir à toi, Onilwyn, sous la forme de la lumière, du printemps et de la vie, mais tu as invoqué sur toi l'hiver, et il n'y a aucune pitié dans la neige. Seulement la mort.

— Tu es enceinte, dit-il tout en s'avachissant de plus en plus sur le sol glacé. Tu es emplie de vie...

Ma main droite se porta à mon ventre, la gauche toujours tournée vers lui.

— La Déesse incarne toutes choses à tout moment. Il n'y a jamais de vie sans mort, jamais de lumière sans obscurité, jamais de douleur sans espoir. Je suis la Déesse, j'incarne la création comme la destruction. Je suis le berceau de la vie, tout comme la fin du monde. Tu voudrais me détruire, Seigneur des Frênes, mais tu ne le peux.

Les yeux levés vers moi, il me fixait, le regard glauque. Il tendit la main, non pas sa Main de Pouvoir, mais plutôt comme s'il avait eu l'intention de me toucher, ou quelque chose d'autre. Je n'étais pas sûre que ce soit moi qu'il cherche à atteindre, mais à ce moment, il vit une apparition qui l'incita à vouloir l'effleurer.

— Pardonne-moi, murmura-t-il.

— Je suis le visage de la Déesse que tu as invoquée cette nuit, Seigneur des Frênes. Verrais-tu le pardon sur mes traits ?

— Non, ânonna-t-il en exhalant longuement un dernier soupir, après s'être effondré comme une masse, joue contre terre,

recroquevillé sur le corps de Mistral.

Ainsi agonisa Onilwyn, le Seigneur du Bosquet de Frênes, comme il avait vécu, entouré d'ennemis.

Chapitre 11

Sans lâcher des yeux le Seigneur Sidhe effondré, je perçus derrière moi cette blancheur éblouissante qui annonçait la Meute, à l'image d'une deuxième lune dans le ciel, avant même d'entendre la bourrasque qui l'accompagnait. Onilwyn semblait inconscient, peut-être même était-il mort, mais jusqu'à ce que j'en sois sûre, je ne m'en détournerai pas pour éviter de lui offrir une seconde chance de m'assassiner.

J'entendis les chevaux et autres créatures qui atterrissaient sur le sol gelé, ainsi que des pas précipités, et Sholto fut à mon côté, avant de se placer entre moi et les corps, la pointe de sa lance en l'air, la dague d'os à la main.

Je m'appuyai contre son dos, sensible à sa force physique sous les lambeaux de son tee-shirt. Nous n'étions ni l'un ni l'autre habillés pour la saison. La magie peut vous faire oublier l'essentiel comme tout sens pratique, jusqu'à ce qu'elle disparaisse et qu'on découvre qu'on est à nouveau mortel. Certains Sidhes ne ressentaient même pas le froid.

— Es-tu blessée ? me demanda-t-il.

— Non, je caille, c'est tout.

Le dire tout haut sembla m'autoriser à frissonner. L'ayant enlacé par la taille, je m'appuyai d'autant plus fermement contre la chaleur de son dos. En fait, mes mains touchèrent bien davantage à l'avant de son corps : ses tentacules qui se mirent à les tapoter et à les caresser ainsi que mes avant-bras. Il me touchait, m'attirant contre lui, tout comme il l'aurait fait de ses mains si elles n'avaient tenu ses armes. Mais Sholto avait suffisamment de « mains » pour m'enlacer *et* combattre. À une époque, ces excroissances m'avaient dérangée au point que je m'étais demandé si je pourrais en faire abstraction. Cependant, de telles inquiétudes mesquines semblaient, aujourd'hui, remonter à Mathusalem. Ses tentacules diffusaient de la chaleur, comme si le sang qui les irriguait y affleurait, et se tendaient, contournant son corps afin de m'enlacer plus étroitement, s'étirant comme seules le font les créatures dénuées d'ossature. Et cette nuit, la sensation qu'ils me procuraient était loin d'être perturbante, ils me réchauffaient au contraire.

Yolland passa à côté de nous dans ses atours de Cour, son épée de fer brandie. Je ne pus voir ce qu'il fit, mais l'entendis dire :

— Le pouls du garde aux cheveux verts est des plus faible.

— Et Mistral ? s'enquit Sholto.

— C'est la même chose.

— Nous devons emmener Mistral chez un guérisseur, dis-je, toujours blottie contre la chaleur du dos de Sholto, entre autres.

— Et Onilwyn ? demanda Sholto.

J'étais si serrée contre lui que ses mots vibrèrent contre ma joue.

Je repensai au visage si haineux d'Onilwyn. Il voulait ma mort, et lui épargner la vie ne changerait en rien cette détermination implacable que j'avais alors perçue dans ses yeux. Il l'aurait considéré comme de la faiblesse.

— Il doit mourir.

Je sentis que Sholto sursautait, et même ses tentacules réagirent en se rétractant, telle une main essayant de se retirer vivement de la vôtre.

— Nous devons d'abord en parler à notre Reine, Meredith.

— Y a-t-il des guérisseurs parmi les Sluaghs ?

— Oui.

— Alors emmène-nous les consulter, Mistral et moi. Je dois m'abriter du froid, et ce métal fatal doit lui être retiré du corps, d'urgence.

— Permettez que l'on vous emmène à la Cour Seelie, suggéra Yolland.

J'éclatai d'un rire loin d'être agréable.

— Sans le pouvoir de la Meute Sauvage, je me garderai bien d'y pénétrer.

— Alors à la Cour Unseelie, dit Sholto.

— Les hommes que tu as tués étaient des seigneurs de cette Cour, n'est-ce pas ?

— Oui, fut sa réponse.

— Alors c'est trop dangereux. Emmène-moi dans ton royaume, Sholto.

— Les Sidhes sont plus vulnérables que les Sluaghs. Je ne suis pas certain que nos guérisseurs seront d'un grand secours pour le Seigneur des Tempêtes.

— Ces bouts de métal doivent être extraits de sa chair, et il a besoin de chaleur ; à part ça, nous verrons bien. Mais le temps n'est pas son allié et pas davantage le nôtre. Achève Onilwyn. Si nous survivons à cette nuit, nous irons solliciter une audience auprès de la Reine.

— Vous ne pouvez vouloir mettre un terme à la vie d'un Sidhe ? s'exclama Turloch.

— Nombreux sont mes ennemis et rares sont mes amis. Je dois démontrer aux premiers que de me contrer signifie la mort, et aux seconds que je suis assez puissante pour régner.

Puis j'étreignis Sholto et poursuivis, leur révélant la vérité :

— J'ai vu ma mort et celle de mes enfants à naître sur les traits d'Onilwyn. Si j'épargne sa vie, il l'interprétera comme de la faiblesse, et non comme de la clémence. Et je ne le veux vraiment pas dans mon dos avec une telle détermination et autant de férocité dans le regard. Je suis enceinte de jumeaux. Seriez-vous prêts à risquer les premiers bébés royaux depuis ma naissance pour une démonstration de bons sentiments ?

— Il ne s'agit nullement de bons sentiments, ma Dame, dit Turloch.

— Princesse, le rappela à l'ordre Sholto. Elle est la Princesse Meredith !

— Fort bien. Princesse Meredith, il ne s'agit pas de bons sentiments, mais plutôt de la perte d'un autre seigneur Sidhe. Nous sommes à présent si peu nombreux, Princesse. Même ceux qui sont retors et Unseelies sont précieux pour certains d'entre nous, car bon nombre déambulaient à une époque dans les corridors dorés de notre Cour avant de tomber en disgrâce.

— J'ai conscience qu'un grand nombre de nos seigneurs et dames étaient jadis des vôtres, Seigneur Turloch. Mais cela ne changera en rien le sort d'Onilwyn.

— Vous n'êtes pas encore ma Reine, je n'en ferai rien, fut sa réponse.

Sholto s'apprêtait à intervenir lorsque je l'étreignis encore plus fort, et il saisit le message. Il me laissa donc poursuivre :

— Si j'étais vous, Seigneur Turloch, je réfléchirais longuement au fait que j'aie terrassé un seigneur Sidhe à moi toute seule et sans arme.

— Serait-ce une menace ? s'enquit-il.

— C'est la vérité, rétorquai-je, le laissant l'interpréter comme bon lui semblait.

— Fais ce qu'elle t'ordonne ! lui intima Sholto. Tu fais toujours partie de la Meute dont je suis le Chasseur.

— Seulement jusqu'à la naissance de l'aurore, lui répondit-il.

— Nous serons libérés à l'aube, en effet, mais reste à savoir si vous serez libres ou condamnés à chevaucher à jamais en sa compagnie, lui fis-je remarquer.

— Quoi ? s'exclama-t-il.

— Elle a raison, nous avons attaqué la Meute, intervint le Seigneur Dacey. Et nous encourons pour cela le châtiment de chevaucher avec elle pour l'éternité.

— Et seul le Chasseur peut vous en libérer, leur précisa Sholto. En

l'occurrence, je me conduirais en bon soldat si j'étais toi, Turloch.

La voix glaciale, il semblait particulièrement sûr de lui. Mais, j'étais suffisamment proche pour percevoir l'accélération de son cœur. Doutait-il de ce qu'il avançait, ou de la réaction des Sidhes ? Ou voulait-il lui aussi épargner la vie d'Onilwyn ? La perspective de se retrouver piégés par la Meute pouvait les inciter à se rebeller contre nous. La magie de la Meute commençait à s'estomper, je pouvais le sentir. Ce ne serait pas l'aube qui la dissiperait. Nous pourrions devoir combattre de nouveau.

Nous avons besoin de davantage d'alliés choisis plutôt que ralliés sous la menace. Je ne voulais pas que notre indécision coûte la vie à Mistral, qui s'écoulait goutte après goutte avec son sang.

Je m'écartai à reculons de Sholto, mais il me retint contre lui quelques secondes, avant de me laisser partir, à regret, ses tentacules me caressant, tels autant de doigts glissant le long de mes bras. Sa magie m'avait gardée au chaud. Tandis que je m'avançais sur le sol gelé qui semblait de plus en plus froid, les trois seigneurs Sidhes m'observaient comme s'ils se méfiaient ou avaient peur de moi. Chose que je n'avais pas l'habitude de voir sur le visage d'un noble Sidhe. Je n'étais pas tellement sûre de l'apprécier tant que ça, après tout, même si cela me serait utile. Les gens ne vous suivent que pour deux raisons : l'amour et la peur. L'appât du gain ne signifiait rien à la Féerie. J'avais une préférence pour l'amour. Mais cette nuit, mes ennemis avaient prouvé qu'ils étaient encore plus nombreux que je ne le pensais, et qu'il y avait bien trop de complots pour pouvoir y voir clair. Lorsque l'amour et la raison ne fonctionnent pas il reste la terreur et l'implacabilité.

Je posai la main sur mon ventre. Aucune différence majeure, mais j'avais perçu les battements de leurs cœurs, j'avais vu bouger sur l'échographie leurs silhouettes magiques quasi irréelles. Ils étaient en moi et je devais les protéger. J'avais sincèrement cru que lorsque je serais enfin enceinte, les Sidhes auraient de la considération pour cet embryon de vie, à défaut de la mienne. Et maintenant, je comprenais que je m'étais trompée et ne pouvais me permettre de me montrer faible. Je ne pouvais pas faire machine arrière. On dit qu'être enceinte adoucit le tempérament des femmes, les rend plus aimables mais, en cet instant, je compris pourquoi tant de religions vénèrent des déesses tout aussi destructrices que créatrices. J'étais au tout début de ma grossesse et souhaitais déjà faire certaines choses qui, à un autre moment, m'auraient fait hésiter. Or, le temps de l'indécision était révolu.

Yolland avait dégagé Mistral d'Onilwyn qui se retrouva allongé sur le dos dans l'herbe givrée. Je ramassai son épée.

— C'est du fer froid, seigneurs Sidhes. Il avait l'intention de

m'embrocher. Je vais lui rendre sa lame.

Et je la levai des deux mains en priant pour avoir assez de force. La force de me protéger ainsi que mes enfants. La force de protéger leurs pères ainsi que ceux qui m'étaient chers. Je priai en lui plantant la lame dans la poitrine juste sous le sternum. Je l'enfonçai dans les tissus plus mous sous les côtes. Je la lui enfonçai en plein cœur et la laissai plantée là, comme il avait eu l'intention de m'en transpercer.

Je me redressai, du sang sur les mains et les bras, des éclaboussures sur ma robe blanche.

— Allez annoncer aux seigneurs et aux dames que je suis enceinte. J'ai été refaite, je renaiss et les menaces à l'encontre de mes enfants et de mes rois seront traitées avec la plus grande sévérité !

Sans les quitter des yeux, je leur présentai mes mains ensanglantées, et ma peau se mit à scintiller au travers du sang. Le pouvoir me submergeait, et j'avais à nouveau chaud. Ce fut alors qu'un parfum de rose embauma l'atmosphère tandis qu'une averse rosée de pétales commençait à pleuvoir du ciel.

Puis une coupe dorée apparut dans les airs. Le Calice qui, depuis des siècles, avait disparu de la Cour Seelie, lévissait devant moi. Cette relique de pouvoir, similaire pour moi à ce qu'étaient la lance et la dague pour Sholto, apparaissait et disparaissait comme bon lui semblait. Elle s'approcha de mes mains couvertes de sang, diffusant une magie aussi intensément scintillante qu'elle avait été de tout temps. Le sang et la mort n'étaient en rien maléfiques, simplement une autre facette de l'existence.

Lorsque la Déesse eut pris possession de mon esprit et que les pétales eurent rempli le Calice, j'y plongeai les doigts, agenouillée à côté du corps inerte de Mistral. Lorsqu'ils en ressortirent, ils dégoulaient d'une substance liquide aux effluves vineux, que je portai à ses lèvres. Et j'entendis un gémissement.

— Extrayez les flèches de son corps, ordonnai-je.

Ce fut le seigneur aux cheveux sombres, Yolland, qui s'agenouilla, obéissant.

— Ce ne peut être le Calice ! s'exclama Turloch.

— Ne fais pas confiance à ce que voient tes yeux, mais plutôt à ce que ressentent ta peau, tes os. Ne peux-tu sentir le tapotement de la magie qui s'en diffuse ? dit le Seigneur Dacey en allant rejoindre Yolland.

Mistral gémit, les mains crispées de douleur, tandis que d'un coup brusque ils retiraient les flèches. Mais au moins, il était encore inconscient. Lorsqu'elles furent ressorties, j'appliquai sur chaque blessure le liquide contenu dans le Calice. Ayant été infligées par du fer froid, elles ne guériraient pas complètement. Cependant, elles se refermèrent partiellement, semblant en cours de cicatrisation depuis

plusieurs jours déjà. Après avoir touché chaque plaie sur le corps de Mistral, je me tournai vers les deux seigneurs Sidhes agenouillés dans le froid qui regardaient opérer la magie du Calice. Sholto s'était remis debout et nous observait, le Calice n'appartenant pas à sa magie, mais à la mienne.

Je tendis aux seigneurs la coupe avec ses pétales de fleurs, à laquelle ils burent. Lorsque leurs lèvres s'en éloignèrent, elles étaient teintées d'un liquide de couleur différente qui sentait l'ale et la bière. Turloch s'agenouilla finalement, les joues brillantes de larmes.

— Que la Déesse nous soit miséricordieuse !

— C'est ce qu'Elle essaie de faire, lui dis-je en le faisant boire.

Une senteur suave qui m'était inconnue se diffusa alors dans les airs.

Les pétales s'entrouvraient sur de minuscules tiges épineuses grimpantes. Des rosiers poussaient dans le froid hivernal. Nous étions agenouillés, entourés par un fourré en pleine croissance, aussi vert et réel que lors de n'importe quel jour d'été, sous une averse de neige qui s'était mise à tomber du ciel glacé.

— Allez annoncer aux Sidhes le retour des églantiers.

— Je porterai Votre marque, ma Déesse, dit Yolland.

— Qu'il en soit ainsi, répondis-je.

Il tressaillit lorsqu'une tige fine s'enroula autour de son poignet, et je compris que les épines l'avaient lacéré, puis cette plante vivante se transforma en un tatouage en guise de bracelet, aussi précis et délicat que la vrille qu'elle avait été quelques instants plus tôt. Yolland fixait ce motif tout en essuyant le sang qui maculait encore sa peau blanche.

— Le Roi ne sera pas content, dit Turloch.

— Je porte la marque de pouvoir de l'un de nos éminents souverains, annonça Yolland. Turloch, ne vois-tu pas ce que cela signifie ?

— Cela signifie que le Roi voudra qu'elle meure.

— Il croit que je porte ses enfants, leur appris-je. Il préférera me garder en vie.

— Comment cela est-il possible ?

Ayant levé le Calice au-dessus de ma tête, je le lâchai. Il resta en lévitation quelques instants, avant de disparaître sous une averse de roses et de tiges qui s'entortillaient.

— Par la magie, dis-je.

— Le Calice a-t-il disparu ? demanda Dacey, la peur lui troublant la voix.

— Non, répondis-je et le Seigneur Yolland me fit écho.

— Non, il appartenait simplement autrefois au porteur de son choix. Il a choisi Meredith et cela me convient parfaitement, Dacey,

dit-il en effleurant son nouveau tatouage. Je serai à vous lorsque vous aurez besoin de moi. Vous n'aurez qu'à appeler et je répondrai.

— Tu n'auras maintenant d'autre choix que de répondre à son appel, lui lança Turloch.

— Que tu n'aies pas demandé de marque est tout à ton déshonneur, répliqua Yolland.

— Je préfère vivre !

— Et moi, je préfère servir. Partons et allons leur dire ce que nous avons vu. Il est temps de mettre un terme à ces cachotteries. La Déesse est revenue parmi nous et Son pouvoir est aux quatre vents une fois de plus.

— Mais ils ne nous croiront jamais, dit Dacey.

— Mais ils croiront ceci, ajouta Yolland en exhibant son tatouage.

— Le Roi nous tuera.

— S'il essaie, alors j'irai frapper aux portes des Sluaghs pour aller rejoindre le Roi Sholto et sa Reine.

— Tu chevaucherais avec les Sluaghs ?

— Oh oui !

— L'aube approche, dit Sholto en prenant Mistral dans ses bras. Retournez à vos Cours et transmettez-leur le message de la Déesse. Quant à nous, allons prendre soin du Seigneur des Tempêtes.

Je posai une main sur son bras nu et l'autre sur la jambe de Mistral. Le Calice avait contribué à la guérison de ses blessures. Le simple fait que les plaies se soient refermées ne signifiait pas pour autant que le poison de ces pointes de fer ait cessé son insidieux travail.

Sholto fit écho à mes pensées en se penchant plus près pour me murmurer :

— Tu as accompli un miracle avec le Calice en arrêtant l'hémorragie, mais le fer froid est redoutable, Meredith.

— Nous devons l'emmener auprès de nos guérisseurs.

— Je peux être de retour dans mon royaume quasi instantanément, mais je ne sais pas si tu pourras supporter le moyen de transport que je choisirai.

Je sentais la puissance du corps de Mistral sous ma paume ; même inconscient, sa musculature, sa force physique, étaient indéniables.

— Sauve-le, Sholto.

— Je suis le Roi des Sluaghs, le Seigneur de l'Insaisissable. Une partie de la Meute Sauvage n'a pas choisi de forme. Elle pourra me servir pour pénétrer dans notre sithin.

— Vas-y, n'hésite pas !

— Tu n'es plus intégrée à la magie de la Meute, Meredith.

Je regardai derrière moi dans la prairie ce qui en restait. Les

Seelies s'étaient remis en selle et faisaient route vers le monticule de la Féerie. La jument que j'avais chevauchée et le coursier aux multiples jambes de Sholto étaient invisibles. Seule demeurait la queue de la comète sur laquelle nous avions voyagé qui se tortillait, d'une blancheur étincelante, comme si la pleine lune pouvait nous apparaître avec des tentacules, des membres et des yeux, des parties diverses et variées ne constituant rien que l'œil ne puisse reconnaître, ou plutôt rien d'assimilable pour le cerveau. On m'avait dit que de regarder cette Meute informe pouvait m'exploser les neurones et, à une époque, cela avait été vrai. Je me souvenais de la terreur indicible qui m'avait saisie la première fois, quelques semaines plus tôt. Et en ce moment même, j'avais les yeux fixés dessus en sachant, tout simplement, que j'avais le pouvoir de faire prendre forme à ce que je voyais. Il s'agissait de la matière brute issue du chaos, le commencement de toutes choses. Je pouvais y intégrer de l'ordre et la façonner en des êtres de la Féerie. J'incarnais toujours le réceptacle du pouvoir de la Déesse, et avec cela, ne ressentais pas la moindre peur.

— Je ne vois rien à redouter. Emporte-le mais sache que la Déesse m'habite toujours et qu'Elle fera émerger l'ordre du chaos.

— Du moment que tu es protégée, tu m'en vois satisfait, quelle que soit la tournure des événements.

Puis il appela, sans user de mots. Je perçus cependant son appel, pas de manière auditive, mais par l'intermédiaire de mon corps, ma peau semblant vibrer sous l'effet de quelque mot suave.

Les vestiges étincelants de la Meute Sauvage se mouvaient avec fluidité autour de nous. J'avais l'impression d'être portée par un courant de chair, et même cette évocation n'était pas juste. Je n'avais aucun mot, aucune expérience à comparer à la sensation d'être ainsi portée par de la magie à l'état brut, informe. Mon père m'avait enseigné les principales religions du monde des humains. Je me rappelai avoir lu dans la Bible quelque chose au sujet de la création. Cela m'avait semblé méthodique, comme si Dieu avait prononcé le mot « girafe » et que cet animal s'était matérialisé en intégralité sous l'apparence qu'on lui connaît. Mais immergée au cœur de ce chaos primal, pour moi, la création s'apparentait à une naissance, bordélique, et plutôt imprévisible.

Un tentacule m'effleura pour se mettre à scintiller plus vivement, puis avec un cri, un cheval blanc se dissocia du cercle qui nous entourait. Quelque chose ressemblant vaguement à une main se tendit vers moi, cherchant à m'atteindre, et je la saisis. Je la fixai dans les yeux et perçus mentalement la requête que me faisait cette masse informe : « *Que dois-je devenir ?* »

Et que feriez-vous si on vous posait cette question ? Quelle forme vous viendrait-elle à l'esprit ? Si seulement j'avais eu le loisir d'y

réfléchir, mais le temps manquait. Nous en étions à l'étape de la mise en forme, et les dieux ne doutent jamais. J'incarnai le réceptacle de la Déesse, mais n'en demeurerait pas moins suffisamment moi pour savoir que je n'en serais jamais une. Trop de doutes m'assaillaient.

Ce qui ressemblait presque à une main que je retenais dans la mienne se transforma alors en griffe. Les yeux que je fixais prirent vaguement l'apparence d'une tête de faucon, mais toute blanche et brillante, et bien trop reptilienne pour un rapace, cependant... La griffe me lacéra la main en s'en retirant, mon sang semblant perler tel un rubis là où se reflétait cette luminosité si éblouissante. Puis ces gouttes écarlates se mirent à tourbillonner dans ce maelström virevoltant, façonnant tout ce qu'elles touchaient. Toutes les magies les plus ancestrales en reviennent immanquablement au sang, ou à la terre. Je n'avais pas de terre à offrir tandis que nous étions entraînés au cœur de ce bouillonnement tourbillonnant de chair, d'os et de magie. Mais du sang, ça j'en avais.

Je remerciai le... dragon – car c'en était un –, de m'avoir rappelé à quoi cela servait. Des créatures fantastiques se précisaient ; certaines ayant auparavant existé à la Féerie, d'autres nouvelles venues, ou qui n'avaient eu de réalité que dans les livres ou les contes de fées. Mais étant en partie humaine, j'avais été éduquée chez les humains. Jamais je n'avais vu ces créatures de légende et ne pouvais donc les invoquer. Comme si s'extrayaient de mon imagination des formes aussi magnifiques qu'horifiques. Jamais je ne regrettai davantage ces séances-marathon de films d'horreur auxquelles j'avais pu assister avec les copains du collège, car ces visions d'épouvante étaient là, elles aussi. Mais certaines de ces formes les plus sinistres me considéraient d'un regard empli de compassion avant de se dissiper dans la nuit, alors que d'autres, si belles à vous en briser le cœur, me montraient des yeux sans pitié, comme ceux d'un tigre qu'on a élevé au biberon jusqu'au moment où on prend conscience que, loin d'être apprivoisé, vous n'êtes pour lui que de la bouffe.

Nous nous retrouvâmes ensuite à l'intérieur du monticule de Sholto, accompagnés des derniers vestiges scintillants de la Magie Sauvage, face aux Sluaghs en personne qui s'apprêtaient à nous combattre.

— Nous avons besoin d'un guérisseur ! hurla Sholto.

La plupart hésitèrent, nous regardant fixement, comme brusquement frappés de surdité comme de stupeur. Puis les Volants de la Nuit descendirent du plafond pour s'engouffrer à tire-d'aile dans les dédales de ces sombres tunnels. J'espérai qu'ils étaient partis pour répondre à l'ordre de leur Roi, mais les autres Sluaghs surpris par notre arrivée semblaient toujours incertains de ce qu'ils devaient faire.

Ils s'agenouillèrent en formant un cercle étincelant autour de

nous comme s'ils avaient des jambes à fléchir, et je compris ce qu'ils voulaient. Ils voulaient être guidés. Être guidés dans le choix de ce qu'ils allaient devenir.

Je me rendis compte que nous nous trouvions dans la grande salle centrale. Le trône d'os et de soierie était au centre de la table principale, où mangeaient les courtisans, et lorsque avait lieu une audience ou qu'étaient reçus d'éminents visiteurs, les grandes tables étaient enlevées. Les salles du trône remplissaient souvent dans les châteaux la double fonction de salle à manger officielle, à l'intérieur comme à l'extérieur de la Féerie.

Je m'adressai à cette assemblée :

— Il s'agit de magie incontrôlée qui attend de prendre forme. Venez me toucher, et elle deviendra ce qui vous est nécessaire ou ce que vous désirez.

— La magie sauvage ne se modèle qu'au contact des Sidhes, dit une voix provenant d'une haute silhouette encapuchonnée.

— Autrefois, la magie était pour tous à la Féerie. Certains d'entre vous se souviennent encore de cette époque.

Puis un Volant de la Nuit accroché au mur prit la parole, avec cette intonation sifflante qui leur est si particulière :

— Vous n'êtes pas assez vieille pour vous souvenir de ce dont vous parlez !

— La Déesse l'habite, Dervil, rétorqua Sholto.

Et ce nom m'apprit qu'il s'agissait d'une Volante de la Nuit, quoique au premier coup d'œil je n'aurais su le dire.

La lueur scintillante émanant du cercle que formaient les Sluaghs agenouillés commençait à s'estomper.

— Seriez-vous prêts à perdre la chance de montrer aux Sidhes que la magie la plus ancestrale qui soit reconnaît la main des Sluaghs ? leur demandai-je. Venez la toucher avant qu'elle ne se dissipe. Invoquez le retour de ce que vous avez perdu. Cette nuit, j'incarne la sombre Déesse !

Je levai mes mains toujours ensanglantées avant de poursuivre :

— La magie sauvage a goûté mon sang qui brille d'un vif éclat mais, tout comme la lune, n'est-ce pas cette lumière qui illumine invariablement vos ciels nocturnes ?

L'un d'eux s'avança de quelques pas. C'était Gethin, vêtu d'une chemise hawaïenne chamarrée et d'un bermuda. Il avait dû laisser son chapeau quelque part, et de ce fait, ses longues oreilles rappelant celles d'un âne lui retombaient sur les épaules. Quand il me sourit, son visage semblant humain révéla une bouche emplie de dents particulièrement acérées. Il avait fait partie de l'équipe déléguée pour venir me chercher à L.A., la première fois que j'avais rencontré Sholto. Sans être l'un des plus puissants Sluaghs, il avait néanmoins un certain

cran, et cette nuit, c'est ce dont nous avons besoin.

Il posa sa petite main sur l'une des formes étincelantes, ce qui sembla produire un déversement d'encre noire dans une eau scintillante. Au point de rencontre de cette teinte sombre et de cette intense luminosité, la forme s'anima. Lumière et obscurité s'entremêlèrent et, un instant, je n'y vis plus rien, comme si un voile magique était tombé devant mes yeux, me dissimulant en partie les étapes du processus. Lorsque ma vue s'éclaircit à nouveau, ce qui avait été informe avait l'apparence d'un petit poney noir.

Gethin éclata d'un rire caquetant, ostensiblement ravi, en enlaçant l'encolure frissonnante du poney, qui, en retour, poussa un hennissement joyeux. Cette expression de gaieté révéla qu'il avait des dents tout aussi pointues que Gethin, et bien plus grosses. Il me regarda en roulant les yeux dans les orbites, où surgit un éclair rougeoyant.

— Un kelpie, murmurai-je.

Gethin m'entendit car, tout sourires, il me dit :

— Que nenni, Princesse, c'est un Each Uisge, l'« Hippocampe des Highlands », et y a rien d'plus mesquin qu'ceux d'là-bas, à part p'têt ceux d'la Frontière.

Il étreignit à nouveau le « poney » qui l'en remercia d'un autre hennissement comme un animal de compagnie de retour à la maison après une absence prolongée.

D'autres s'avancèrent alors, les mains impatientes. Et apparurent des créatures aux poils bruns qui n'étaient pas vraiment des chevaux, tout en ne ressemblant pas à autre chose. Elles paraissaient inachevées mais à leur vue les Sluaghs poussèrent des clameurs de joie. Un gigantesque sanglier noir se matérialisa, le groin cerné de tentacules. Puis d'immenses chiens au pelage tout aussi sombre et à l'air féroce, avec des yeux brillant d'un rouge scintillant bien trop disproportionnés pour leur tête, aussi grands que des soucoupes comme ceux évoqués dans cette vieille histoire de Hans Christian Andersen. Leurs gueules étaient si larges qu'elles paraissaient incapables de se refermer, la langue pendant par-dessus leurs crocs acérés.

Un gigantesque tentacule de l'épaisseur d'un homme descendit du plafond, comme celui auquel j'avais déjà eu affaire à Los Angeles, à l'hôpital, mais sans jamais le voir dans son intégralité. Et à présent, les yeux en l'air, je fixai la créature entière qui occupait toute la surface de cet immense plafond voûté, s'y accrochant quasiment comme les Volants de la Nuit, sans s'aider de ses tentacules. Ils en retombaient, suspendus là comme autant de stalactites charnues. Ces énormes yeux étaient posés fixement sur nous, et à l'instant même où je les vis, je me surpris à penser : *On dirait une très grosse pieuvre !* Mais aucun

céphalopode n'aurait pu avoir autant de bras, autant de chair !

Ce long tentacule effleura les derniers fragments scintillants de magie et, brusquement, se matérialisa une version à l'échelle humaine de cette créature. Sous l'effet de la magie, toutes les autres avaient pris une apparence canine, équine ou porcine. Mais, de toute évidence, il s'agissait ici d'un « bébé » de ce qui était accroché là-haut.

Les tentacules qui s'y agitaient poussèrent un cri de joie qui résonna en écho dans toute la salle, en faisant tressaillir certains, mais sourire la plupart. Puis ce membre gigantesque se saisit de sa réduction pour la soulever dans les airs. La créature innommable s'accrochait à lui en poussant de petits cris ravis.

— Elle était seule depuis si longtemps. La Déesse nous porte encore dans Son cœur ! me dit Sholto en se tournant vers moi, les joues ruisselantes de larmes.

Je l'enlaçai d'un bras, une main posée sur Mistral.

— La Déesse nous aime tous, Sholto.

— La Reine a représenté depuis si longtemps le visage de la Déesse, Meredith, mais elle n'a aucun amour pour quiconque.

Je pensai en aparté : *Elle aime Cel, la chair de sa chair.*

— J'aime, exprimai-je tout haut.

— J'ai oublié ce que c'est d'être aimé, dit-il avant de me déposer un baiser sur le front, si tendre.

Je fis la seule chose qui me soit possible. Je me haussai sur la pointe des pieds pour l'embrasser.

— Je te le rappellerai à l'occasion.

Et, les yeux levés vers lui, je lui transmis tout ce qu'il avait besoin de voir sur mon visage, tout en me demandant ce qu'attendait le guérisseur pour se pointer. J'allais être couronnée Reine, ce qui voulait dire qu'il n'y en avait pas un seul qui me soit aussi cher qu'eux tous réunis. Je connaissais maintenant l'un de ces moments de révélation. Je me réjouissais que Sholto soit heureux, et d'autant plus pour ses sujets après le retour de tant de choses disparues, mais par-dessus tout, je voulais que Mistral survive. Où était le guérisseur alors que s'accomplissaient ces miracles divins ?

Les Volants de la Nuit étaient de retour, se déversant du fond du tunnel.

— Le guérisseur sera avec eux, m'assura Sholto, qui semblait avoir senti mon inquiétude.

Son bonheur semblait teinté de tristesse. J'étais Reine et bien plus que tout, par considération pour mon peuple, mes loyautés se devaient d'être partagées. Il savait qu'il n'aurait jamais l'exclusivité de mon cœur.

Chapitre 12

Je m'attendais à ce que les Volants de la Nuit reviennent accompagnés d'un Sluagh, mais en apparence il s'agissait d'un humain, et bien que bossu, il était beau, avec de courts cheveux bruns et un visage souriant. Il portait la sacoche d'un praticien des sciences occultes.

J'interrogeai Sholto du regard.

— Il est humain, mais il est depuis trop longtemps parmi nous pour remettre les pieds sur le territoire des mortels.

Les humains avaient en effet la possibilité de s'installer à la Féerie, ce qui leur évitait de vieillir, mais s'ils décidaient de retourner chez eux, toutes les années auxquelles ils avaient échappé ainsi leur retombaient dessus d'un seul coup. Après être resté à la Féerie un temps indéterminé, si on était vraiment humain, on ne pouvait plus jamais la quitter.

— Il était docteur avant son arrivée, mais il a étudié longuement à la Féerie. Si quelqu'un peut guérir ton Seigneur des Tempêtes, ce sera lui.

J'eus conscience que depuis quelque temps déjà ma main n'était en contact avec Mistral qu'au travers de ses vêtements. J'examinai son visage, loin d'être rassurant. Sa peau blanche habituellement scintillante s'était presque faite aussi grise que sa chevelure. Certains Sidhes, moi y compris, avaient la faculté de changer de couleur de peau grâce au glamour, mais ce teint terreux n'avait rien à voir avec ça.

La Déesse avait-elle détourné mon attention avec ces événements magiques uniquement pour me faire perdre encore l'un de mes rois ? Oh non !

— Roi Sholto et Princesse Meredith, dit le guérisseur, c'est un honneur de vous servir.

Des salutations plutôt hâtives, cependant ses yeux marron s'étaient déjà portés sur le patient, ce qui me convenait parfaitement. Il prit le pouls de Mistral d'une main bien soignée, son beau visage particulièrement grave, ses yeux également, perdus au loin.

Il effleura l'une des plaies qui semblait la mieux guérie.

— Mon Roi, quelque magie aura refermé ses blessures, mais il est toutefois encore très mal en point. Qu'est-ce qui les lui a infligées ?

— Des flèches aux pointes façonnées dans le fer froid, répondit Sholto.

Le guérisseur, après une moue dubitative, parcourut vivement des mains le corps de Mistral.

— Emmenons-le dans une pièce où je pourrai le soigner comme il faut.

— Nous le mettrons dans ma chambre, mentionna Sholto.

Henry parut surpris quelques secondes, avant de dire simplement :

— Comme mon Roi le désire.

Puis il se dirigea vers le tunnel d'où il était venu.

— Meredith, accompagne-le, me dit Sholto.

Je m'apprêtai à contester que je ne voulais pas perdre Mistral de vue, lorsque la tête que fit Sholto m'incita à la boucler. Je suivis donc le docteur et jetai un coup d'œil en arrière pour constater qu'il nous suivait, Mistral inerte dans ses bras.

Sholto avait raison. Il n'y avait pas la moindre garantie que je n'aie aucun ennemi parmi les Sluaghs. Nous avions pensé que je serais en sécurité chez eux, mais certains dans ce monticule n'avaient-ils pas également tenté de me tuer ? Seulement, c'était pour une autre raison. Les Sorcières, c'est-à-dire les Sorcières de la Nuit, qui avaient autrefois constitué la garde rapprochée de Sholto, avaient tenté de me zigouiller par jalousie. Elles étaient même bien plus que des gardes du corps, tout comme les miens, et elles avaient cru que Sholto les délaisserait lorsqu'il aurait eu un avant-goût de la chair sidhe. Mais celles qui avaient eu l'intention de me tuer n'étaient à présent plus en vie. J'en avais éliminé deux en me défendant. L'autre avait péri de la main de Sholto en personne, qui m'avait protégée. Il y en avait encore à sa Cour qui craignaient que le fait que je m'unisse à leur Roi les changerait à jamais en leur retirant ce qui faisait d'eux des Sluaghs, ou que ma magie ferait d'eux une pâle version des Seelies. La même peur que ma tante Andais, la Reine de l'Air et des Ténèbres, ressentait parmi sa propre Cour.

Je suivis donc le docteur, Sholto fermant la marche. Même avec la vie de Mistral entre nos mains, ma sécurité n'en demeurerait pas moins un sujet d'inquiétude. Serait-ce toujours le cas ? Serais-je à jamais en danger à la Féerie comme en dehors ?

Je priai que la Déesse me protège, me guide, ainsi que pour Mistral. Le parfum de rose se précisa à mes narines, suivi de celui du thym, de la menthe et du basilic, comme si nous avancions sur des herbes éparses ; mais un bref regard au sol me révéla qu'il était nu. En réalité, cette Cour ressemblait beaucoup à une grotte comparée aux

autres, la roche semblant avoir été creusée par l'eau plutôt que taillée au burin.

— Je sens des herbes et des roses, fit remarquer Sholto dans mon dos.

— Tout comme moi.

Le corridor s'élargissait de plus en plus, et deux silhouettes enveloppées de houppelandes postées devant une double porte apparurent. Un instant, je crus qu'il s'agissait des Sorcières de la Nuit qui avaient composé auparavant sa Garde, mais alors qu'elles se retournaient pour nous regarder, les corps dissimulés par les amples pèlerines se révélèrent indéniablement masculins. Presque aussi grands que Sholto, pâles et musclés, mais avec un visage à l'aspect lisse ayant pour bouche une fente dénuée de lèvres, et des yeux ovales aux pupilles fendues qui recélaient les ténèbres telle une caverne.

— Mes cousins, me présenta Sholto. Chattan et Iomhair.

La dernière fois que j'avais eu affaire à sa Garde, il y avait intégré deux de ses oncles, qui avaient péri en le défendant. Je me demandai si par hasard ces deux-là étaient leurs fils, mais me gardai bien de poser la question. Il n'est pas toujours judicieux de rappeler à quelqu'un qu'on – c'est-à-dire moi – se trouvait là lors du trépas de son père. On a tendance à vous accuser quand on se trouve toujours dans les parages lorsqu'il y a des morts. En cette occasion, je n'avais rien à me reprocher, mais comme on ne pouvait en blâmer son cousin le Roi, je risquais fort de faire les frais de ce genre de situation.

Je les saluai.

— Princesse Meredith, votre présence ici, dans notre sithin, nous honore, me dirent-ils très cérémonieusement.

Bien trop poli pour la société sluagh.

J'y répondis machinalement sur un ton formel. Toutes ces années passées à la Cour en avaient fait une habitude.

— C'est moi qui suis honorée d'être parmi les Sluaghs, le puissant bras droit de la Cour Unseelie.

Ils échangèrent un regard tandis que nous franchissions les portes. L'un d'eux – et ils se ressemblaient tellement que je ne pouvais être sûre duquel il s'agissait –, dit alors :

— Cela fait bien longtemps que ce titre honorifique a été donné aux Sluaghs par un membre de la royauté unseelie.

Tandis que Sholto portait Mistral jusqu'au grand lit au fond de la chambre, je me retournai pour répondre au garde :

— Alors cela fait bien trop longtemps que les Sluaghs n'ont pas reçu leur dû de la Cour des Ténèbres. Je suis ici cette nuit en quête d'un refuge et de sécurité parmi vous, et non parmi les Unseelies ni les Seelies. Je suis venue ici parmi le peuple de votre Roi, dont je porte l'enfant, en quête de protection.

— Alors la rumeur est donc vraie ? Vous portez l'enfant de Sholto ?

— En effet.

— Laisse-les tranquilles, Chattan, dit l'autre garde du nom de Iomhair. Ils ont un blessé à soigner.

Chattan fit une courbette avant de refermer les portes tout en ne me quittant pas des yeux, comme si cela était important. Je soutins son regard appuyé, qui avait un certain poids. Par moments, je pouvais sentir non seulement la magie, mais également le destin se tisser autour de moi. Je savais que Chattan était important, ou du moins que l'était notre petit entretien. J'en avais l'intuition, et ce ne fut pas avant que les portes ne se soient refermées que je me sentis libre d'aller voir comment allait Mistral.

Sholto et le docteur terminaient de le dévêtir, allongé là, aussi immobile qu'un cadavre, alors que je me souvenais de lui si fort, si vivant. Malgré les mouvements de sa poitrine, sa respiration était faible, son teint toujours de cette pâleur terreuse et malsaine. Sans les vêtements, on pouvait voir la quantité de blessures sur son corps. J'en dénombrai sept avant que Sholto ne s'approche de moi et ne m'attrape par le bras, m'obligeant à me détourner du lit.

— Tu es toute pâle, Princesse. Assieds-toi.

— C'est Mistral qui est blessé, dis-je en inclinant de la tête.

Sholto me prit alors les mains et me regarda droit dans les yeux, semblant m'analyser, avant d'en lâcher une pour me toucher le front.

— Ta peau semble froide.

— Je viens de l'extérieur où il fait un froid glacial, Sholto, lui dis-je en me contorsionnant pour voir le lit qu'il me dissimulait.

— Meredith, si on en vient à devoir faire un choix entre te laisser examiner par le guérisseur ainsi que les bébés que tu portes ou bien sauver Mistral, je porterai mon choix sur toi et les enfants. Alors, assieds-toi et dis-moi que tu ne vas pas retomber en état de choc. Chevaucher avec la Meute Sauvage n'est pas une activité fréquente pour une femme, et je n'ai jamais entendu parler d'une femme enceinte ou d'une déesse y ayant jamais participé.

J'entendais ce qu'il me disait, mais mes pensées étaient ailleurs, focalisées sur Mistral entre la vie et la mort.

Il me serra si fortement la main que la douleur suffit pour que j'essaie de me dégager en lui lançant un regard noir.

— Tu me fais mal !

— Je te secouerais bien comme un prunier, mais je ne sais pas ce que cela ferait aux bébés. Meredith, je dois m'assurer que tu prendras soin de toi avant que nous nous occupions de Mistral. Le comprends-tu ?

Il me lâcha pour me conduire délicatement par le bras vers un

siège qui avait dû se trouver là depuis le début. J'avais l'impression de ne pas avoir vu la chambre jusqu'à cet instant. Tout ce que je pouvais voir était Mistral, Sholto et, indistinctement, le guérisseur. Étais-je en état de choc ? Étais-je à nouveau sous le choc tandis que la magie refluit ? Ou tous les événements de la soirée avaient-ils fini par me submerger ?

Le fauteuil sur lequel me fit asseoir Sholto était surdimensionné. Sous mes mains, les accoudoirs en bois sculptés me semblaient lissés après des années de caresses. L'assise et le dossier rembourrés étaient moelleux, et, derrière, retombaient des draperies en soie d'un pourpre profond rappelant la couleur du raisin mûr ou la robe plus sombre du vin. En regardant tout autour, je découvris que l'espace était en majeure partie décoré dans des harmonies pourpre-bordeaux. Je m'attendais à du noir et gris, comme dans la chambre de la Reine. Sholto s'était évertué depuis tant de temps à se montrer à la hauteur afin de s'intégrer à la noblesse unseelie que j'avais tout simplement présumé que le noir qu'il portait à la Cour serait la nuance de prédilection de son petit intérieur. Mais maintenant que je m'y trouvais, c'était à des lieues de ce que j'avais pu imaginer.

Parmi tout ce bordeaux et pourpre apparaissaient de-ci de-là quelques touches de rouge et de lavande, d'or et de jaune, entremêlées de teintes plus foncées. Mon appart à Los Angeles avait été principalement décoré dans les bordeaux et les roses. Il ne m'était pas venu à l'esprit que celui que j'épouserais, quel qu'il soit, aurait son mot à dire sur la déco. J'attendais leurs enfants, sans vraiment connaître leurs goûts en termes de palette chromatique, à l'exception de ceux de Galen, qui aimait le vert, ce que je savais depuis mon plus jeune âge. Mais quant aux autres, même Doyle et mon regretté Frost n'avaient pas eu le temps de me préciser ce qu'ils aimaient ou pas quant à ces menus détails : les couleurs, les coussins, les tapis ou le plancher nu ; quelles étaient leurs préférences ? Je n'en avais pas la moindre idée. Nous nous étions retrouvés embarqués depuis si longtemps de situations urgentes en situations urgentes, où nous nous efforcions de joindre les deux bouts, que nous n'avions pas eu le temps de nous préoccuper de ces sujets de discussion propres aux jeunes ménages.

J'avais passé le début de mon existence avec mon père chez les humains, des Américains, et je savais donc ce que c'était d'être en couple, mais j'avais le même problème que les membres de la royauté : nous avions beau essayer de nous montrer ordinaires, au final cela ne nous était pas vraiment possible. Notre véritable nature l'emportait toujours sur l'apparence que nous nous efforcions de donner.

Sholto apparut devant moi, une tasse fumante à la main d'où

s'échappaient des effluves sirupeux, chauds et sucrés. Je parvins à identifier certaines des épices du breuvage.

— Du vin chaud ? Mais je ne dois pas boire, pas pendant ma grossesse !

— Avez-vous vu la servante qui a apporté le vin ? demanda le guérisseur au chevet de Mistral.

Je le regardai, interloquée, par-dessus l'épaule de Sholto.

— Non, répondis-je.

— Vous devez prendre quelque chose pour vous soutenir, Princesse Meredith. Je pense que vous retombez peu à peu en état de choc, et combien pourrez-vous supporter en une seule nuit en étant enceinte de jumeaux ? Cela affecte durement le corps, et bien que le fait que vous descendiez de divinités de la fertilité vous soit bénéfique, vous êtes également en partie humaine et Farfadet. Aucun des deux n'est exempt de complications.

— Et que savez-vous au sujet des Farfadets ? lui demandai-je, tandis que Sholto tentait de me placer la tasse entre les mains que je m'évertuai à laisser agrippées sur le bois lisse.

— Henry a soigné bon nombre de Feys inférieurs depuis qu'il réside ici, m'apprit-il. Sa curiosité pour tous ces corps divers et variés est l'une des raisons pour lesquelles il est venu se joindre à notre Cour. Il pensait pouvoir en apprendre davantage chez nous.

— Vous avez donc aidé des Farfadets à accoucher ? lui demandai-je.

D'une main, Sholto me rapprocha la tasse des lèvres, les miennes, crispées, n'étaient d'aucune aide. Je me sentais curieusement apathique, comme si rien n'avait vraiment d'importance. Ils avaient raison, j'avais besoin d'un remontant.

— En effet, c'est ce que j'ai fait, dit le docteur, et je vous promets, Princesse, qu'un godet de vin chaud ne vous fera aucun mal, ni à vos enfants. Cela vous éclaircira les idées tout en vous réchauffant après ces terribles visions de cauchemar qui vous ont assaillie cette nuit.

Son intonation était particulièrement bienveillante, ses yeux noisette emplis de sincérité.

— Vous êtes sorcier ?

— Et un bon, je vous le garantie. J'ai néanmoins suivi une formation médicale et je suis guérisseur. Mais oui, en effet, je suis ce que les humains appellent maintenant un médium. À l'époque où j'étais mortel, j'étais sorcier, et cela, ainsi que mon dos bossu, me fit courir le risque d'être tué pour avoir fait commerce avec le diable.

— Vous voulez parler de l'ancien Roi des Sluaghs ?

Il opina du chef.

— Une nuit, on m'a surpris avec certains de ses sujets, ce qui a scellé mon destin parmi les humains. Maintenant, buvez. Allons,

buvez, et rétablissez-vous.

Il y avait bien davantage dans ses paroles que de la gentillesse. Il y avait du pouvoir. « Buvez et rétablissez-vous. » Je savais également qu'il y avait bien plus dans ce vin que des épices, on y sentait de la magie et de la volonté.

Sholto m'aïda à boire, et dès la première goutte de ce liquide chaud, épicé, sur ma langue je me sentis revivifiée. Lorsque je l'avalai, une vague réconfortante de chaleur se diffusa dans tout mon être. J'avais l'impression d'être douillettement enveloppée dans ma couverture lors d'une nuit d'hiver, une bonne tasse de thé fumant à la main, mon livre favori dans l'autre, et mon chéri couché là, la tête sur mes genoux. Toutes ces sensations réunies dans une tasse de vin chaud.

Sholto n'eut plus besoin de m'aider pour que je la vide.

— Ça va mieux ? s'enquit le docteur.

— Beaucoup mieux.

Après me l'avoir reprise, Sholto la déposa sur un plateau sur la table basse près du fauteuil. Il y avait même une liseuse de style contemporain à côté recourbée sur le dossier, preuve que cette chambre était alimentée en électricité. Autant la Féerie m'avait manquée lors de mon exil sur la Côte Ouest, savoir que d'un clic je pouvais l'allumer m'était d'un grand réconfort. Dernièrement, la magie avait semblé tellement abondante qu'un peu de technologie moderne n'était pas de refus.

— Vous sentez-vous suffisamment bien pour venir nous rejoindre près du lit ? me demanda le guérisseur.

Je pris le temps de réfléchir avant de répondre en acquiesçant de la tête :

— Je crois que oui.

— Pourriez-vous l'aider à venir jusqu'ici, mon Roi, car nous aurons aussi besoin de votre assistance.

Lorsque Sholto m'aïda à me remettre debout, je me sentis prise de vertiges. Sa main était ferme dans la mienne, l'autre me retenant par la taille. La pièce cessa enfin de tourner. Je me demandai si ce malaise passager était dû au vin, à son contenu magique, aux événements de la nuit, ou tout simplement au fait de porter en moi deux vies. Je savais que si j'avais été à cent pour cent humaine, des jumeaux étaient reconnus comme difficiles à supporter physiquement. Nous n'étions pourtant qu'au tout début de la grossesse.

Sholto me guida vers le lit surélevé sur une estrade auquel on accédait par un plan incliné. Je me demandai si le dernier Roi des Sluaghs n'avait pas trouvé à son goût de grimper les marches, plutôt difficiles à gravir pour les Volants de la Nuit pur souche dépourvus de pieds. De ce fait, cette rampe d'accès aurait été mieux appropriée. Ils

pouvaient évidemment voler, alors peut-être avait-elle été faite pour quelque roi encore plus ancien.

Des doigts me claquèrent au nez. Je sursautai et pris conscience du visage du docteur qui s'était rapproché du mien.

— Le vin aurait dû remédier à cette distraction. Je ne suis pas sûr qu'elle soit suffisamment rétablie pour pouvoir nous aider, Mon Roi.

Le Docteur Henry semblait préoccupé et son inquiétude était palpable. Je pris conscience qu'il avait la capacité de projeter ses émotions, de choisir celles qu'il souhaitait transmettre à ses patients, ce qui devait agir de manière surprenante sur son contact avec les malades.

— Qu'attends-tu de nous, Henry ? s'enquit Sholto.

— J'ai appliqué un cataplasme sur chaque plaie, ce qui devrait extraire une partie du poison. Mais tous les citoyens de la Féerie ont besoin de magie pour vivre, comme les humains ont besoin d'air et d'eau. Cela fait longtemps que j'affirme que si le fer froid est aussi fatal aux Feys, c'est parce qu'il annihile toute magie. Le fer dans un corps détruit la magie qui le maintient en vie. Nous devons lui en donner d'urgence pour remplacer celle disparue.

— Et comment allons-nous procéder ? demanda Sholto.

— Il s'agit d'une magie bien supérieure à celle que je possède, nécessitant la magie des Sidhes, ce que jamais je ne serai.

Je discernai un soupçon de regret dans ses propos, mais pas d'amertume. Il avait fait la paix depuis longtemps déjà avec qui et ce qu'il était.

— Mais je ne suis pas guérisseur, dit Sholto.

Le parfum de rose et d'herbes fit son retour.

— Ce ne sont pas des guérisseurs qui seront utiles ici, Sholto, lui dis-je. Les facultés émérites de ton docteur sont amplement suffisantes.

Henry m'en remercia d'une courbette, peu profonde en raison de la déformation de sa colonne vertébrale, quoique tout aussi gracieuse que les autres qu'on m'eût adressées.

— Vous êtes d'une grande générosité dans vos éloges, Princesse Meredith.

— En toute sincérité.

Le parfum de rose s'intensifiait. Ce n'était pas la senteur capiteuse, sirupeuse des roses actuelles, mais celle légère, suave des églantines. Les herbes y ajoutaient une note sous-jacente chaude, intense, comme si nous étions au milieu d'un jardin d'herbes culinaires bordé d'églantiers qui le prémunissaient de toute intrusion.

Le mur à côté du grand lit s'étirait vers l'intérieur, comme la peau de quelque bête gigantesque qu'on repoussait de plus en plus. Lorsque le sithin des Seelies ou des Unseelies se mettait en mouvement, généralement, cela se faisait imperceptiblement. Un mouvement de

cette taille, plus grand ou plus petit le suivant, ou simplement différent. Mais dans le sithin des Sluaghs, en toute apparence, nous allions assister en direct au processus.

La pierre sombre s'étirait comme du caoutchouc au cœur de ténèbres encore plus absolues que les autres nuits. Une obscurité de caverne, mais bien plus encore, du fond des âges, avant que les mots comme la lumière ne l'aient trouvée, avant qu'il n'y ait quoi que ce soit d'autre que cette noirceur enténébrée. On oublie que l'obscurité apparut la première, et non la lumière, non pas la Voix Divine, mais les ténèbres. Parfaites, immuables, sans aucune exigence. Ce qui se trouvait là était purement et simplement les ténèbres.

Le parfum de rose et d'herbes était si réel que je pouvais même en goûter la saveur sur ma langue, comme si je m'en désaltérais un jour d'été.

Puis l'aube se pointa dans cette nuit crépusculaire. Un soleil n'ayant rien à faire avec le ciel en dehors du sithin se levait sur la lointaine voûte céleste, et au fur et à mesure que s'intensifiait cette douce luminosité, un jardin nous fut révélé. J'aurais dit qu'il s'agissait d'un jardin d'entrelacs, ce savoir-faire laborieux qui consiste à tailler les bosquets en rangées nettes, courbes, victoriennes, mais je ne parvenais pas vraiment à en apercevoir les configurations. Comme si, plus on s'évertuait à discerner les plantes, ainsi que le chemin dallé qui passait au travers, moins vos yeux parvenaient à lui donner un sens. Cela ressemblait à une composition d'entrelacs basée sur une géométrie non euclidienne, de ce type de formes impossibles selon la manière dont elles sont supposées fonctionner en physique. Cependant, le soleil se levait sous terre, où se trouvait un jardin qui quelques instants plus tôt, n'y était pas. En comparaison, qu'est-ce qu'une petite géométrie quelque peu fantaisiste ?

Cette étendue était entourée d'une haie. S'était-elle trouvée là une seconde plus tôt ? Je ne pouvais pas non plus me le rappeler, ni ne pas me le rappeler. Elle était simplement là, formant un enclos de rosiers sauvages, comme ceux qui m'étaient déjà apparus dans une vision. Une vision en partie mêlée d'émerveillement et d'une expérience de mort imminente. Je dus m'efforcer de repousser de mon souvenir ce gigantesque sanglier qui m'avait presque tuée avant que je n'éclabousse de son sang la neige, étant donné qu'en présence de la magie de la création toute pensée furtive pouvait étonnamment se concrétiser dans la réalité.

Je me concentrai plutôt sur la guérison de Mistral. Je pensai à mes bébés, à l'homme debout à mes côtés, Sholto. Lorsque je lui pris la main, il sursauta, avant de me regarder avec des yeux trop écarquillés, puis de me retourner mon sourire.

— Emmenons-le au jardin, lui dis-je.

Il opina et se pencha pour prendre Mistral, toujours inconscient, dans ses bras. Je tournai les yeux vers le docteur.

— Vous venez, Henry ?

Il déclina de la tête.

— Cette magie n'est pas pour moi. Emmenez-le, sauvez-le. J'expliquerai où vous êtes allés.

— Je pense que le jardin restera là où il est, Henry, lui dit Sholto.

— Nous verrons bien, n'est-ce pas ? répondit-il avec un petit sourire et du regret dans le regard.

Cette expression que j'avais remarquée chez d'autres humains habitant à la Féerie, disant que peu importe la durée de leur séjour, ils savaient qu'ils ne pourraient jamais faire partie des nôtres. Nous pouvions leur garantir la longévité, la jeunesse éternelle, mais ils n'en demeureraient pas moins humains dans une contrée où personne d'autre ne l'était.

Je savais ce que c'était d'être mortelle au pays des immortels. J'avais conscience de ce que vieillir signifiait, contrairement aux autres. Étant en partie humaine, c'était dans ces moments-là que je me remémorais les véritables implications. Même avec la magie la plus puissante dans toute la Féerie qui me répondait au doigt et à l'œil, le regret comme la mortalité étaient loin de m'être inconnus.

Je me haussai sur la pointe des pieds pour déposer un doux baiser sur la joue du guérisseur, qui en eut l'air tout surpris, puis ravi.

— Merci, Henry.

— Je suis très honoré de servir la royauté de cette Cour, dit-il, ému aux larmes.

Alors que je m'éloignais, il porta la main là où mes lèvres venaient de se poser, paraissant encore en sentir l'effleurement.

J'allai rejoindre Sholto, qui portait Mistral comme si son poids était insignifiant et qu'il eût pu le tenir ainsi toute la nuit. Ayant glissé mon bras sous le sien et l'autre main sur la peau nue de Mistral, nous fîmes notre entrée dans le jardin.

Chapitre 13

Les dalles du chemin me donnaient l'impression de se desceller sous mes pieds nus. Je pris brusquement conscience qu'ils devaient présenter de menues écorchures, qu'elles semblaient ainsi effleurier.

Tout en m'accrochant plus fermement au bras de Sholto, je baissai les yeux pour voir sur quoi nous marchions : des pierres, tout en nuances de noir, où se formaient des images ! Comme si des fragments issus de la partie informe de la Meute Sauvage s'y trouvaient intégrés, mais il ne s'agissait pas seulement d'images visuelles. Des tentacules et des membres disparates se tendaient vers la surface minérale et pouvaient nous toucher. Ces fragments miniaturisés de magie sauvage semblaient particulièrement intéressés par toutes mes égratignures.

Je sursautai, attirant quasiment Sholto hors du sentier.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? me demanda-t-il.

— Je pense que les pierres se nourrissent des entailles sur mes pieds.

— Alors je vais devoir poser le Seigneur des Tempêtes quelque part, afin de te porter.

À ces mots, le centre du jardin s'élargit tels une bouche ou un morceau de tissu déployé pour faire une manche.

Les plantes croissaient trop rapidement pour être naturelles en produisant un bruissement sec, glissant, qui me fit inspecter les alentours. Il arrivait qu'elles se meuvent ainsi simplement pour mettre en place un nouveau morceau de la Féerie, mais d'autres fois, pour vous attaquer. J'avais été saignée par des rosiers dans l'Antichambre de la Salle du Trône des Unseelies. Mon sang les avait réveillés. Et comme cela avait été douloureux, et terrifiant ! Les végétaux ne pensent pas comme nous, et leur donner une capacité motrice n'y changera rien du tout. Ils ne comprennent pas comment pensent et ce que ressentent les animaux. Je suppose que l'inverse se vérifie, mais je n'allais pas les blesser accidentellement, et n'étais pas si sûre que ça que ces plantes murmurantes dans leur hâte m'accordent la même garantie.

D'habitude, je me sentais en sécurité lorsque la magie de la

Déesse se manifestait avec autant d'intensité, mais quelque chose dans ce jardin me rendait nerveuse. Peut-être était-ce la sensation de ces pierres qui bougeaient sous mes pieds, les léchant et s'abreuvant de leurs minuscules bouches aux menues coupures qui les tailladaient. Ou il se pouvait que ce soient les herbes qui vous faisaient presque ressentir des vertiges à regarder trop longtemps ces motifs entrelacés qu'elles composaient.

Après un coup d'œil derrière nous, je remarquai que la haie de rosiers s'était tricotée d'elle-même tout autour du jardin. Non, il s'y trouvait un portail en fait, ressemblant à ceux de clôture blanche à barreaux, avec une élégante arche en bois clair, ciselée de motifs. Et je sus alors qu'il ne s'agissait pas du tout de bois mais d'os.

Quatre arbrisseaux étaient apparus au milieu du jardin, là où les herbes et les pierres s'étaient écartées. Du lierre s'entortillait autour et le bois se formait suivant les lignes torsadées de ces tiges, comme le font les troncs lorsque ce type de plantes les façonne toute leur vie durant. Elles s'entrelacèrent au-dessus de leurs cimes, les branches et les feuilles se tissant en baldaquin, pour former plus bas un entrelacs en dentelle, où en dessous pointèrent de nouveaux brins d'herbe pour produire un coussin de végétation. Le jardin faisait pousser un lit pour Mistral !

Des pétales tombèrent à verse dessus. Pas uniquement les pétales de rose qui pleuvaient parfois autour de moi, mais de fleurs de toutes les couleurs et variétés, pour former quatre oreillers qui se répartirent sur la largeur de la tête de lit, puis une couverture, qui s'enroula d'elle-même au pied, prête à accueillir pour la nuit.

Sholto me lança un regard interrogateur, auquel je répondis du mieux possible.

— Ton sithin nous a préparé un endroit où nous pourrions dormir et soigner Mistral.

— Et pour te soigner toi aussi, Meredith.

— Pour nous soigner tous, lui dis-je en lui étreignant le bras.

Il s'avança vers le lit sur des herbes couchées d'un vert si vif qu'elles en semblaient trop acidulées pour de la chlorophylle. Au moment où je passai de la pierre à cette étendue verdoyante, je compris qu'il s'agissait en fait de petits cailloux. Après avoir examiné la surface sur laquelle nous venions de marcher, je constatai qu'elle était constituée d'émeraudes qui crissaient sous nos pieds, sans être aiguës ni blessantes. Je n'aurais pu décrire la texture produite par ces bijoux. On aurait quasiment dit une vraie pelouse formée, par le plus grand des hasards, de pierres précieuses.

Sholto avait déposé Mistral au milieu du lit. J'avais l'impression qu'il savait ce que nous devons faire pour le guérir. La voix de la Divinité s'abstenait cette nuit de me guider.

Le lit était suffisamment haut pour que je sois obligée d'y grimper plutôt que de m'y asseoir. Les plantes grimpantes qui en ornaient la structure s'entortillèrent autour de moi et me soulevèrent. M'apportant un peu trop d'aide pour me rassurer. Ce lit était bienvenu, mais la pensée de ces vrilles capables de m'entortiller aussi rapidement pendant mon sommeil n'était pas particulièrement réjouissante.

Sholto s'agenouilla à côté de Mistral, tandis que je crapahutais à l'opposé.

— Pour qui est le quatrième coussin ? s'étonna-t-il.

Agenouillée dans ce moelleux produit par les herbes, les plantes grimpantes et les pétales, je fixai les oreillers.

— Je ne sais pas... commençai-je à dire, quand soudain surgit un nom : Doyle !

Sholto me regarda.

— Il est à l'hôpital des humains à des kilomètres d'ici, entouré de métal et de technologie.

— C'est vrai.

Et sur ces mots, je sus que nous devons aller le chercher. Nous devons le sauver ! Le sauver ?

— Nous devons le sauver ! dis-je tout haut.

— Mais de quoi ? s'enquit Sholto, interloqué.

Je connus cet instant de panique devenu familier. Il ne s'agissait pas de mots mais d'un sentiment... de peur, que je n'avais ressenti que deux fois auparavant : lorsque Galen était tombé dans une embuscade destinée à l'éliminer, et lorsque Barinthus, notre plus puissant allié à la Cour Unseelie, s'était retrouvé la cible d'un complot magique fomenté par nos ennemis, qui avaient manigancé de telle sorte que la Reine avait bien failli le tuer.

— Il n'y a pas le temps de t'expliquer, répondis-je à Sholto en lui agrippant fermement le bras. Mistral peut rester ici immergé dans la magie de la Féerie. Nous reviendrons pour lui transfuser la nôtre, mais pour le moment la vie de Doyle ne tient plus qu'à un fil. Je le sens, Sholto, et mon intuition ne m'a jusque-là jamais trompée !

Il ne chercha pas à discuter, l'une des qualités que j'appréciais à sa juste valeur chez lui. La couverture de pétales remonta en glissant pour recouvrir Mistral là où Sholto l'avait allongé, sans aide visible ou perceptible. La magie effleura chaque blessure que lui avait infligée le fer ; c'était le mieux que nous puissions faire jusqu'à notre retour.

Sholto se tourna vers moi. Sans le corps de Mistral pour me bloquer la vue, ses tentacules avaient l'apparence du tissu, et c'était tout ce qu'il portait au-dessus de la ceinture.

— Comment parviendrons-nous à arriver à temps pour sauver Doyle ? demanda-t-il.

— Tu es le Seigneur de l'Insaissable, Sholto. Tu nous as conduits là où la prairie rencontre les sous-bois, là où le rivage rencontre l'océan. N'y a-t-il aucun endroit dans un hôpital qui représente un lieu intermédiaire ?

Il y réfléchit quelques secondes avant d'opiner du chef.

— Entre la vie et la mort. Bon nombre de patients hospitalisés oscillent entre les deux. Mais c'est un bâtiment bien trop saturé de métal et de technologie pour moi, Meredith. Je n'ai pas de sang humain pour m'aider à user de magie majeure tout en évitant les effets secondaires.

Je lui pris la main et entremêlai mes doigts bien plus petits aux siens.

— Mais moi si.

Il me dévisagea en sourcillant.

— Il ne s'agit pas de ta magie, mais de la mienne.

— Déesse, guidez-moi, priai-je. Montrez-moi la voie.

— Tes cheveux, murmura Sholto. Du gui y est encore emmêlé.

En tournant la tête, je sentis la texture cireuse des feuilles m'effleurer. Un tâtonnement me permit de localiser les baies blanches. Je levai les yeux vers Sholto, coiffé d'une couronne d'herbes entrelacées qui s'ornaient de minuscules efflorescences étoilées lavande, bleu et blanc. Il leva la main et nous y vîmes également une vrille verte telle une bague qui s'épanouit à son doigt de fleurs immaculées, semblables aux gemmes les plus délicates.

Un mouvement autour de ma cheville m'incita à relever ma robe pour y découvrir un bracelet de feuilles vertes et jaunes, du thym citron qui s'entortillait autour. Hormis le gui, apparut une nuit où j'étais en compagnie de certains de mes hommes, c'était ce que nous avions gagné lorsque Sholto et moi avions fait l'amour pour la première fois.

Une vrille s'éleva alors du lit, tel un serpent vert épineux, pour se mouvoir vers nos mains réunies.

— Pourquoi y a-t-il toujours des épines ? demandai-je, mais il s'agissait de l'un de ces moments où mes souhaits n'en changeraient pas la Féerie pour autant.

— Parce que tout ce qui vaut la peine d'être acquis fait mal, répondit Sholto.

Sa main se contracta sur la mienne, puis la tige les localisa toutes les deux et entreprit de les ligoter en nous égratignant la peau de ses épines, ce qui provoqua de légers élancements. Notre sang commença à perler doucement, glissant et s'entremêlant le long de nos mains pressées de plus en plus l'une contre l'autre par ce lien acéré. Cela aurait dû faire mal, lorsque l'éclat du soleil d'été nous illumina soudain, et le parfum des herbes et des roses, réchauffé par cet astre

donneur de vie, se diffusa tout autour de nous.

La tige qui nous liait les mains s'épanouit d'efflorescences. Des roses saumonées recouvrirent la plante, ainsi que ces blessures douloureuses, en nous offrant un bouquet plus intime qu'aucun fait par l'homme.

Je sentis un mouvement dans mes cheveux, et Sholto dit en se penchant pour m'embrasser :

— Tu portes une couronne de gui et de roses blanches.

Il prit mon visage au creux de sa main libre portant la bague de fleurs et m'embrassa. Nous nous reculâmes ensuite juste assez pour pouvoir parler.

— Par nos sangs mêlés, murmurai-je.

— Par le pouvoir de la Déesse, entonna-t-il.

— Permettez-nous de nous unir à notre pouvoir, poursuivis-je.

— Et à nos royaumes, renchérit-il.

— Qu'il en soit ainsi.

Puis une sonnerie rappelant celle d'une cloche gigantesque nous parvint, comme si l'univers avait attendu que nous énoncions ces mots. Leur signification aurait dû m'effrayer. J'aurais dû douter mais, à cet instant, il n'y avait pas la moindre place pour ça. Il n'y avait que les yeux de Sholto fixés sur les miens, sa paume contre ma joue, nos mains liées ensemble par la magie de la Féerie.

— Que cela puisse être, répondit-il. Allons maintenant porter secours à nos Ténèbres.

J'avais voyagé avec Sholto dans ces lieux intermédiaires, sans avoir jamais senti son pouvoir se répandre de la sorte. De manière surprenante, cela s'apparentait à une main se tendant dans le noir jusqu'à ce qu'elle trouve ce qu'elle y cherche et le ramène.

Un instant nous étions au cœur de la Féerie, et le suivant nous nous retrouvâmes aux urgences, entourés de médecins, d'infirmiers et de moniteurs tonitruants. Un docteur faisait un massage cardiaque à un homme sur une civière.

Leurs regards s'arrêtèrent brièvement sur nous, avant que nous repartions en les laissant à leur réanimation pour sauver cet inconnu, si cela était possible.

— Mais où est-il, Meredith ? s'enquit Sholto.

Il nous avait conduits ici mais, à présent, il m'incombait de trouver Doyle, et à temps.

Chapitre 14

Quelques secondes, je paniquai pendant nos pérégrinations dans les couloirs. Comment allais-je trouver Doyle ? Alors que je pensais à lui, la marque sur mon ventre, véritable papillon avant de se transformer en tatouage – heureusement ! –, se mit à pulser. Si je devais un jour faire fabriquer une oriflamme ou un blason à mes armoiries, j'y ferais figurer ce petit lépidoptère aux ailes inférieures de vives couleurs. C'était une noctuelle fiancée, un Ilia. Ma marque, que certains de mes gardes portaient également, Doyle y compris. Ses pulsations s'intensifiaient tandis que nous avançons, me donnant une sensation taquine de chaud et froid. Si Doyle avait été en forme, j'aurais pu tout simplement l'appeler pour qu'il vienne me rejoindre, mais je redoutais de le faire. Si le pronostic vital était engagé, alors sortir de son lit pour venir à moi suffirait à l'achever.

Je ne pouvais pas prendre ce risque. Guidés par la marque sur mon ventre, nous déambulions dans cet hôpital, où à tout moment je m'attendais à ce que les gens se mettent à crier en nous montrant du doigt, mais nous semblions être invisibles.

— Tu nous as camouflés ? demandai-je.

— C'est ça.

— Généralement, il est impossible qu'on passe à côté de moi sans se poser de questions et se mettre à cogiter.

— Je suis le Roi des Sluaghs, Meredith. J'ai la capacité de dissimuler une petite armée. Une armée qui exploserait les neurones des humains uniquement en passant à côté.

Après un coup d'œil au sol nickel, je vis que nous y laissions une traînée de gouttelettes de sang. Ma main liée à la sienne ne me faisait plus mal. Comme si la souffrance s'était déjà faite familière. Cependant, nous saignons toujours. Je pouvais voir les gouttes nettement, mais les humains marchaient dessus en laissant des empreintes de pas sanglantes, comme si eux ne remarquaient rien du tout.

L'hôpital n'était plus un environnement stérilisé. Notre sang poserait-il un problème ? La magie fonctionnait souvent ainsi. Elle opérait tout en ayant parfois des conséquences imprévisibles. Allions-

nous tout contaminer sur notre passage ?

Les ailes de ce qui était censé n'être qu'un tatouage se mirent à battre sous ma robe. Il s'était retransformé en papillon en partie intégré à mon corps, semblant piégé par ma chair comme dans de la glace tout en ayant les ailes libres, ce qui lui permettait de se débattre en vain pour se libérer. Cette sensation me donnait des haut-le-cœur, ou était-ce la manière dont je le considérais ? Cependant, cette agitation fébrile m'indiqua que Doyle était quelque part aux étages supérieurs, et que nous devons prendre l'ascenseur. Cette pulsation avait été plus difficile à interpréter, contrairement aux battements d'ailes affolés. Nous n'avions plus beaucoup de temps ! Si j'avais été à la Féerie, j'aurais pu transformer le tissu de la réalité en rideau et l'aurais trouvé bien plus vite. Mais la réalité était plus éprouvante, et même pour moi avec ce sang humain qui coulait dans mes veines, ainsi que goutte à goutte par terre, derrière nous.

Suite à un appel, l'ascenseur s'arrêta, mais le docteur qui se trouvait à cet étage sembla peu enclin à entrer dans la cabine avec nous, bien qu'il ne nous voie pas. Sholto s'était assuré que nous ayons la voie libre. Les portes se refermèrent et nous reprîmes notre ascension.

Quand elles s'ouvrirent à nouveau, Sholto tenta de sortir, mais le papillon sur mon ventre sembla tellement s'énerver, comme s'il essayait de s'envoler vers la liberté, que cela en fut douloureux. Je retenais Sholto et nous attendîmes la fermeture des portes. J'hésitai devant les boutons, avant de choisir l'étage que ces ailes agitées semblaient le plus enthousiastes de m'indiquer.

Jamais encore je n'avais navigué ainsi, et je pense que de me trouver à l'intérieur d'un bâtiment aussi saturé de métal et de technologie m'avait fait supposer que le papillon ne pourrait y fonctionner efficacement. Mais, faisant partie intégrante de mon corps, cela signifiait que les matériaux créés par l'homme n'affaiblissaient en rien ses capacités magiques. Je tentais de rester convaincue que tous mes pouvoirs fonctionneraient également, et à la perfection.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent en couissant et le papillon sembla prendre son élan. Je suivis la direction qu'il m'indiquait. Ses battements d'ailes frétilants m'encouragèrent à courir. Nous étions tout près. Courions-nous nous jeter tête baissée dans un piège, ou les blessures de Doyle allaient-elles finir par me le prendre ?

Sholto courait à mes côtés.

— Je peux nous dissimuler aux yeux d'autres Feys du moment que nous ne les touchons pas, dit-il, semblant avoir perçu mes pensées.

— Je ne sais qu'une chose ! Il est en danger ! Mais j'ignore de quel danger il s'agit !

— Je ne suis pas armé, m'apprit-il.
— Notre magie fonctionne ici. Ils ne peuvent pas en dire autant.
— La Main de Pouvoir qui nous a blessés, Doyle et moi, fonctionnera parfaitement.

Sur ce point, il avait raison.

— Les Farfadets ont toujours pu faire usage de la magie sur les hommes comme les machineries, crus-je bon de lui rappeler. L'une des raisons pour lesquelles Cair a choisi de se servir de Mamie. Le sang mortel et farfadet est nécessaire pour faire opérer ici une magie majeure.

Je me pliai brusquement en deux de douleur, avec l'impression que le papillon essayait de se frayer un passage hors de ma chair en la lacérant. Seule la main de Sholto m'aida à rester debout.

— C'est là, dis-je en indiquant du doigt une porte sur la gauche.

Sans chercher à me contredire, il se contenta de s'assurer que j'aie bien recouvré mon équilibre, avant de saisir la poignée. Il nous dissimulait grâce au glamour, mais avec une porte qui s'ouvre toute seule il était quasi impossible de ne pas se faire remarquer. On devait attendre que quelqu'un s'en charge afin de rester discret, mais le temps manquait. La panique se manifestait par un hurlement retentissant dans mon cerveau, le papillon se débattant de plus belle pour s'extraire de mon corps.

Un docteur, une infirmière et un policier assis dans un coin de la chambre levèrent instantanément les yeux lorsque la porte s'ouvrit. Je me précipitai aussitôt, mais Sholto me retint. Il avait raison. Si nous voulions rester invisibles, nous devons bouger le plus lentement possible en laissant le battant se refermer derrière nous. Si nous attirions davantage l'attention sur le fait qu'il s'était ouvert comme par enchantement, nous nous ferions sans doute repérer.

Mais il me fallut toute l'énergie qu'il me restait pour ne pas tout simplement traverser la chambre en courant et aller rejoindre Doyle, terriblement immobile sur les draps blancs, avec des moniteurs partout, et tout un enchevêtrement de tubes flexibles qui l'alimentaient de divers liquides par des aiguilles plantées dans son corps et retenues par du sparadrap.

Je m'étais préparée à une attaque, à un sortilège, mais j'avais oublié. Doyle était un être de la Féerie. Il n'avait pas la moindre goutte de sang mortel, ni farfadet. Il n'y avait en lui qu'une certaine proportion de la magie la plus sauvage que la Féerie ait à offrir.

— Ses indicateurs vitaux continuent de baisser, Docteur, lui mentionna l'infirmière.

Le médecin s'était retourné de la porte maintenant close pour examiner le tableau où figurait la courbe de température.

— Nous avons traité les brûlures. Son état aurait dû s'améliorer.

— Mais ce n'est pas le cas, dit l'infirmière.

— Je peux le constater, lui rétorqua-t-il sèchement.

Le policier ne quittait pas la porte des yeux.

— Voulez-vous dire que le Capitaine Doyle est victime d'un sort ? s'enquit-il.

— Je l'ignore, répondit le médecin, et ce n'est pas une réponse que je fais souvent.

— Moi je sais, dis-je.

Ils se retournèrent tous en sourcillant dans la direction d'où provenait ma voix, ne me voyant toujours pas. Si j'avais usé de mon glamour, mes paroles auraient suffi à briser le sortilège de dissimulation, mais celui de Sholto était d'une autre trempe.

— Vous avez entendu ça, Docteur ? demanda l'infirmière.

— Je n'en suis pas sûr.

— Moi j'ai entendu, dit le flic.

— Je peux le sauver, ajoutai-je.

— Qui est là ? demanda le policier qui s'était remis debout, prêt à dégainer.

— La Princesse Meredith NicEssus, et je suis venue sauver le Capitaine de ma Garde.

— Montrez-vous ! lança-t-il.

Sholto fit alors deux choses simultanément : il retransforma ses tentacules en tatouage hyperréaliste, puis désactiva le glamour. Et nous sommes alors tout simplement apparus aux humains dans la chambre.

Le policier s'apprêtait à braquer son flingue dans notre direction, lorsqu'il s'arrêta en clignant des paupières et en secouant la tête, comme pour s'éclaircir la vue.

— Ils sont si beaux ! dit l'infirmière qui nous regardait avec ravissement, ébahie.

Le docteur, quant à lui, effrayé, ne put réprimer un mouvement de recul jusqu'à ce que le lit le bloque, agrippé à la feuille de température de Doyle comme à un bouclier.

J'essayai de me figurer l'apparence que nous devons avoir pour eux, couronnés de fleurs en train d'éclore, baignés de la magie de la Déesse, mais finalement, je ne parvins même pas à l'imaginer. Jamais je ne pourrais voir ce qu'eux voyaient.

Lorsque nous nous rapprochâmes du lit, le policier parut s'être suffisamment ressaisi pour essayer à nouveau de braquer son revolver sur nous, mais le canon se baissa vers le sol une fois encore.

— Je ne peux pas, dit-il, la voix étranglée.

— Retirez-lui ces aiguilles et ces tubes. Vous lui appliquez des traitements conçus pour l'homme et cela va le tuer ! dis-je.

— Et pourquoi ? parvint à demander le médecin.

— C'est un être de la Féerie et aucun sang mortel ne coule dans ses veines pour l'aider à supporter de si nombreuses et merveilleuses inventions humaines.

Je touchai le bras de Doyle. Sa peau était froide !

— Nous devons faire vite, Docteur, et le faire sortir de cet endroit moderne, sinon il va mourir, dis-je en tendant la main vers l'intraveineuse reliée à son bras. Aidez-moi !

Le médecin me regarda comme si une seconde tête venait de me pousser, et épouvantable qui plus est. Ce fut l'infirmière qui vint à mon aide.

— Que puis-je faire pour vous ?

— Déconnectez-le de tout ça. Nous devons le ramener à la Féerie.

— Mais je ne peux vous autoriser à faire sortir un blessé de l'hôpital, riposta le docteur.

Sa voix avait retrouvé cette note d'autorité qu'elle avait précédemment, comme s'il se sentait plus à l'aise à présent qu'il avait un élément concret auquel se raccrocher : les malades ne sont pas autorisés à sortir de l'hôpital ; c'est le règlement.

Je reportai mon attention sur le policier.

— S'il vous plaît, pourriez-vous aider l'infirmière à débarrasser le Capitaine Doyle de ces machines ?

Ayant rengainé son flingue, il se rendit de l'autre côté du lit pour lui offrir son assistance.

— Vous êtes flic, réagit le docteur. Vous n'êtes pas qualifié pour le débrancher de quoi que ce soit !

Le flic en question le regarda.

— Vous venez tout juste de dire que son état ne s'améliore pas et que vous en ignoriez la cause. Mais regardez-les, Docteur, ils dégoulinent de magie partout où ils passent. Si c'est le style de vie habituel du Capitaine, alors à quoi servent toutes ces machines ?

— Il y a une procédure à suivre, étape par étape. Vous ne pouvez pas simplement entrer ici comme dans un moulin et emmener mon patient, protesta-t-il en nous fusillant du regard.

— Il est le Capitaine de ma Garde, mon amour et le père de mes enfants. Croyez-vous vraiment que je ferais quoi que ce soit pour le mettre en danger ?

Ignorant déjà le docteur tous les deux, l'infirmière expliqua au policier comment procéder et ils éteignirent tout cet attirail et laissèrent Doyle sur le lit, enfin libéré.

Nous pouvions maintenant le toucher ; comme si la magie savait ce qui était néfaste et que nous dussions éliminer avant de pouvoir le guérir.

Au moment où je lui touchai l'épaule et où Sholto posa la main sur sa jambe, son corps réagit comme sous électrochoc, la colonne

vertébrale arquée, les yeux écarquillés, son souffle s'exhalant, haletant. Il réagit à la douleur une seconde plus tard, mais il me regarda, me reconnut, puis me sourit.

— Ma Merry, murmura-t-il.

Je lui retournai son sourire en sentant l'amorce mordante de larmes de joie.

— Oui, lui dis-je. Oui, je suis là !

Puis ses yeux se troublèrent avant de se fermer. De l'autre côté du lit, le médecin prit son pouls. Il avait peur de nous, mais pas assez pour être incapable de faire son boulot. Je ne l'en appréciai que davantage.

— Son pouls s'accélère, dit-il en nous regardant, Sholto et moi, à l'opposé. Que lui avez-vous fait ?

— Nous lui avons injecté une petite dose de magie issue de la Féerie, répondis-je.

— Cela pourrait-il fonctionner sur des humains ? s'enquit-il.

Je dus répondre de la tête par la négative, et la couronne de roses et de gui, comme un animal de compagnie reptilien qui s'installe plus confortablement, s'anima dans mes cheveux.

— Votre traitement aurait pu aider un humain avec ce type de blessures, lui dis-je.

— Votre couronne ne vient-elle pas de bouger ? me demanda l'infirmière.

J'éludai sa question, car les Sidhes ont l'interdiction formelle de mentir, et la vérité ne l'aurait de toute façon pas aidée. Elle nous fixait déjà comme si nous étions surprenants. L'expression se reflétant sur son visage et, à un moindre degré, sur celui du policier, me rappela la raison pour laquelle le Président Thomas Jefferson s'était assuré que nous renoncions à jamais à être adorés comme des divinités sur le sol américain. Ni Sholto ni moi ne le souhaitions particulièrement, mais comment faire se dissiper cet émerveillement béat alors que nous étions debout là devant eux, couronnés par la Déesse en personne ?

Je m'attendais à ce que les tiges des roses qui nous liaient les mains se détortillent d'elles-mêmes afin que nous puissions soulever Doyle, mais elles semblaient satisfaites où elles étaient.

— Plaçons-nous à chaque extrémité du lit, suggéra Sholto. Prends-le par les jambes, ce sera plus léger.

Je ne le contredis pas, et c'est ce que nous fîmes. Le docteur recula à notre approche, semblant redouter que nous ne le touchions. Je ne pouvais pas vraiment lui faire de reproche. Cela faisait si longtemps que la Déesse nous avait offert Sa bénédiction à un degré tel que je n'étais pas sûre de ce qui arriverait si, à cet instant, un humain nous touchait.

Sholto se pencha pour glisser les bras sous les épaules de Doyle.

Je fis la même chose avec ses jambes, bien que je n'eusse pas à me pencher autant. Cela nécessita quelques manœuvres, me rappelant cette course où les participants sont attachés ensemble, mais nous parvînmes à le soulever. Il sembla occuper tout l'espace de nos bras, comme s'il y avait sa place, ou peut-être était-ce ce que je ressentais en le touchant ? Comme s'il me remplissait les bras, me remplissait le corps et le cœur. Comment avais-je pu le laisser à la médecine humaine sans garde pour veiller sur lui ?

Mais où *étaient* donc passés les autres, à propos ? Ce policier n'aurait pas dû se trouver ici tout seul.

— Meredith, arrête de cogiter, me rappela à l'ordre Sholto. Nous devons avancer ensemble pour le ramener à la maison.

— Désolée, lui dis-je en acquiesçant d'un signe de tête. Je me demandais seulement où étaient les autres gardes. Quelqu'un aurait dû rester à son chevet.

— Ils sont partis avec Rhys, répondit le policier, et avec celui qui s'appelle Falen, non, Galen. Ils ont emporté le corps de votre...

Il marqua un temps d'hésitation, comme s'il en avait trop dit.

— De ma grand-mère, terminai-je pour lui.

— Ils montaient des chevaux, poursuivit le flic. Des chevaux à l'hosto, et tout le monde s'en fichait.

— Ils étincelaient de toute blancheur, ajouta l'infirmière. Tellement magnifiques !

— Chaque garde qu'ils croisaient semblait avoir sa monture, et ils sont tous partis à dos de cheval, nous apprit le policier.

— Ils se sont retrouvés sous l'emprise de la magie, dit Sholto, et ils en ont oublié leurs devoirs.

J'étreignais les jambes de Doyle, les yeux fixés sur son visage enfoui contre le torse de Sholto.

— J'ai entendu dire qu'un *radhe* de la Féerie peut faire s'oublier les Sidhes, mais sans vraiment en saisir la signification.

— Il s'agit d'une sorte de Meute Sauvage, Meredith, sauf qu'elle est bienveillante, voire joyeuse, comparée à l'autre qui était pour le chagrin, et ramener ta grand-mère à la maison. Mais si cela en avait été une s'exprimant par des chants et des célébrations, ils auraient sans doute embarqué tout l'hôpital à leur suite.

— Ils étaient bien trop submergés par le chagrin, nous indiqua l'infirmière.

— Oui, dit Sholto, et c'est tout aussi bien pour vous.

Je levai les yeux vers la femme qui le fixait. Elle semblait bien proche d'être tombée en elfitude, une expression exprimant l'envoûtement amoureux auquel succombent les mortels face à mon peuple, au point de faire tout et n'importe quoi pour se rapprocher de l'objet de leur obsession. Cela se produisait généralement à la Féerie,

quoique nous n'ayons plus de lieux glorieux souterrains à faire miroiter aux mortels. Ce n'était donc plus un problème. Cependant, Sholto, le visage tout aussi pâle que tout autre Sidhe et couronné de ces herbes en pleine floraison, perdu dans la brume de leurs fleurs colorées, semblait tout droit sorti d'un bon vieux conte de fées. Je suppose que moi aussi, d'ailleurs.

— Nous devons y aller, Sholto.

Il opina du chef, comme s'il savait que ce n'était pas seulement l'état de santé de Doyle qui était préoccupant. Nous devions nous éloigner des humains avant qu'ils ne se retrouvent encore plus entichés de nous.

Après avoir stabilisé le corps de Doyle dans nos bras, nous nous dirigeâmes vers la porte, nos mains toujours liées. Sa blouse légère s'entrouvrit, et soudain, nous touchions sa peau nue. Nos épines durent l'égratigner car il poussa un faible gémissement, s'agitant dans nos bras comme un enfant en proie à un cauchemar.

— Mais vous saignez ! s'exclama l'infirmière en fixant le sol.

Des gouttes de sang avaient tracé un motif à nos pieds. Venait-elle de le remarquer parce que nous avions effleuré Doyle de ses tiges de rosiers ? Je délaissai cette pensée et la gardai pour plus tard. Nous devions impérativement retourner à la Féerie. Je me sentis brusquement comme Cendrillon guettant les fatidiques douze coups de minuit.

— Nous devons retourner au jardin et au lit qui nous y attend, tout de suite !

Sholto se contenta d'avancer vers la porte, sans commentaires. Il demanda au policier de nous l'ouvrir, ce qu'il fit sans râler.

— Vous avez fait se désintégrer les murs de la chambre où vous étiez, Princesse Meredith, nous héla le médecin dans l'encadrement.

Aurais-je dû lui présenter des excuses ? J'en étais sincèrement désolée, mais n'avais pas le moindre contrôle sur ce qu'avait provoqué la magie sauvage dans la chambre du service maternité où je m'étais réveillée plus tôt en soirée. Cet incident me paraissait déjà remonter à plusieurs jours.

Cet appel du docteur avait eu pour résultat d'en faire se retourner d'autres. Et nous avançâmes sous des regards étonnés ponctués de cris de surprise. Trop tard maintenant pour nous planquer.

— Pourriez-vous nous indiquer un patient entre la vie et la mort ? demandai-je.

Il nous conduisit à un homme sous une tente à oxygène. La femme à son chevet leva vers nous des yeux éplorés, le visage sillonné de larmes.

— Êtes-vous des anges ?

— Pas précisément, répondis-je.

— S'il vous plaît, pouvez-vous l'aider ?

J'échangeai un regard avec Sholto. Je m'apprêtai à décliner, lorsque l'une des roses blanches tomba de ma couronne sur le lit, où elle reposa, scintillante et terriblement vivante.

— Merci, dit la femme en la prenant d'une main tremblante, avant de se remettre à pleurer.

— Ramène-nous à la maison, chuchotai-je à Sholto.

Il nous fit contourner le lit et l'instant suivant, nous étions de retour à l'entrée du jardin, devant le portail en os. Nous étions de retour, ayant sauvé Mistral et Doyle, mais le visage bouleversé de cette femme revint me hanter. Pourquoi la rose était-elle tombée sur le lit et avait-elle semblé la rasséréner ? Et pourquoi nous en remercier ?

Ce fut le docteur bossu qui nous ouvrit. Nous dûmes nous déplacer latéralement avec Doyle dans nos bras, afin de franchir plus facilement le portail, qui se referma derrière nous sans la moindre intervention d'Henry. Le message était clair : personne à part nous n'était autorisé à pénétrer ici.

Je ressentis soudainement une grande fatigue. Après avoir allongé Doyle à côté de Mistral toujours assoupi, nous lui retirâmes sa blouse d'hôpital avant de les rejoindre sur le lit, nos mains toujours fermement liées, rendant la chose plutôt difficile. Mais nous semblions savoir que nous devions nous coucher de part et d'autre des deux hommes. Je m'attendais à être incapable de dormir avec ces épines toujours plantées dans la chair et cette couronne volumineuse sur la tête lorsque, telle une déferlante, une torpeur léthargique me submergea. Je n'eus que le temps d'apercevoir Sholto de l'autre côté, près de Mistral, toujours coiffé de sa couronne de fleurs. Blottie tout contre Doyle, je laissai le sommeil me ravir. Un instant j'étais réveillée et, le suivant, endormie, et direct au pays des songes...

Chapitre 15

Le rêve commença comme avaient débuté de nombreux autres pour moi à la Féerie, c'est-à-dire au sommet d'une colline. Je savais qu'elle n'était pas réelle, mais qu'elle correspondait plutôt à l'idée que l'on se fait de versants verdoyants. Je ne savais pas si elle existait vraiment en dehors des rêves et visions, ou s'il s'agissait du modèle original de toutes les autres. La plaine qui s'étendait en contrebas, couverte de verdure, foisonnait de champs cultivés. Depuis le sommet, j'avais suivi le déploiement des troupes de guerriers qui s'approchaient de la Féerie, et j'avais vu cette plaine aride, morte qui, à présent, renaissait à la vie. Le blé qui y poussait était doré, comme au début des moissons d'automne. Mais on y voyait d'autres champs avec des légumes, où les plants étaient encore petits, émergeant à peine de la terre riche. La plaine, comme la colline, représentait un idéal. Que le sol soit solide sous mes pieds – et je savais que si j'en descendais, je pourrais toucher ces plantes, frotter les épis entre mes mains et voir les grains se libérer de leur enveloppe sèche, tout cela était bien concret – ne changeait rien à la réalité ni à l'irréalité de cette scène.

À côté de moi se trouvait un arbre, un gigantesque chêne aux branches déployées qui présentaient en partie les toutes nouvelles feuilles du printemps, et d'autres plus développées avec les minuscules amorces des glands, puis un feuillage de fin d'été avec les fruits verts beaucoup plus gros, et enfin d'un marron annonçant le chatolement de l'automne, prêts à être prélevés. Tout cela jusqu'à une section dénudée par l'hiver avec seulement quelques glands et feuilles brunes desséchées qui s'y trouvaient encore accrochés. Les yeux levés vers cette dentelle sombre que formait la ramure, je constatai qu'elles n'étaient pas mortes, seulement au repos. Lorsque cet arbre m'était apparu pour la première fois, il avait été dénué de vie ; mais à présent, il était comme il devait être.

Je touchai l'écorce qui dégageait cette énergie profondément enfouie des arbres très anciens. On avait l'impression qu'en étant particulièrement attentif, on pourrait la percevoir, pas l'entendre, plutôt la ressentir en le touchant de ses mains, ou la joue appuyée contre ce tiède tronc rugueux qui, si on l'enlaçait fermement,

permettrait de sentir contre son corps la vie de cet arbre trépidant. Cela ressemblait à un profond et lent battement de cœur ayant commencé sous cette forme ramifiée, avant qu'on comprenne qu'il s'agissait en fait de la Terre elle-même, comme si la planète avait son propre rythme cardiaque.

Un moment, je la sentis pivoter sur son axe et me retins à l'arbre, qui paraissait être mon point d'ancrage au cœur de cette réalité. Puis je me retrouvai au sommet de la colline, et il me sembla ne plus ressentir le poulx de la terre. Un cadeau surprenant de sentir ainsi le chantonnement diffus et le flux de la planète même, mais j'étais mortelle, et ses battements de cœur ne sont pas supposés nous parvenir. Nous pouvons cependant avoir quelques perceptions du divin, mais vivre à chaque instant avec une telle connaissance requiert d'être un saint ou un illuminé, voire d'avoir l'esprit des deux.

Je sentis des roses et me retournai pour apercevoir la silhouette de la Déesse enveloppée d'une houppelande. Elle me dissimulait toujours Son visage, si bien que je ne pouvais entrapercevoir que Ses mains, ou la ligne de Sa bouche, et chacun de ces aperçus différait, donnant l'impression qu'Elle avançait comme reculait en âge, en couleur, en tout. Elle était la Déesse, Elle incarnait toutes les femmes, l'idéal de tout ce qui est essentiellement féminin. *Elle* me faisait penser à ce battement de cœur terrestre. On ne pouvait la voir très distinctement, ni la retenir nettement dans son esprit, pas sans devenir trop saint pour vivre ou trop cinglé pour pouvoir exister. Le contact avec la Divinité peut se révéler une merveilleuse expérience, mais qui pèse lourd.

— Si cet endroit était mort, ce n'aurait pas été simplement la Féerie qui serait morte avec lui, Meredith.

Sa voix reflétait, de même que ces détails que l'on percevait brièvement de Son corps, bon nombre de voix fondues en une seule si bien qu'il était impossible de discerner précisément celle qui était réellement la Sienne.

— Vous voulez dire que la réalité est également liée à ce lieu ? demandai-je.

— Et n'est-il pas réel ? s'enquit-Elle à son tour.

— Si, il est réel, mais sans appartenir à la réalité. Nous ne sommes ni à la Féerie, ni dans le monde des mortels.

Elle acquiesça de la tête et j'aperçus un sourire, comme si ce que je venais de dire avait été futé. Je souris. Comme quand vous êtes tout petit et que votre mère vous fait un sourire, vous le lui retournez car son visage radieux représente tout pour vous, et que de ce fait tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes. Pour moi, quand j'étais enfant, cela avait été le sourire de mon père et de Mamie.

Le chagrin me percuta alors comme un coup en plein cœur. La

vengeance et la Meute Sauvage l'avaient d'une certaine manière mis de côté dans mon esprit, mais il était toujours là, m'attendant, à l'affût. On ne peut se planquer du chagrin, seulement retarder le moment où il vous rattrape.

— Je ne peux empêcher mon peuple de choisir de faire le mal.

— Vous m'avez aidée à sauver Doyle et Mistral. Pourquoi ne pouvions-nous sauver Mamie ?

— Voilà la question d'une enfant, Meredith.

— Non, Déesse, c'est une question humaine. Je voulais autrefois être Sidhe par-dessus tout, mais c'est mon sang humain, mon sang farfadet, qui est ma force.

— Crois-tu vraiment que je pourrais me présenter à toi ainsi si tu n'étais pas la fille d'Essus ?

— Non, mais si je n'étais pas également la petite-fille d'Hettie, et l'arrière-petite-fille de Donald, alors je n'aurais pu traverser tout un hôpital humain pour sauver Doyle. Ce n'est pas seulement mon sang sidhe qui fait de moi l'instrument qui Vous est nécessaire.

Elle restait là, debout, Ses mains enfouies dans Sa houppelande, toute Sa personne dans l'ombre.

— Tu es en colère contre Moi.

Je m'apprêtais à démentir, lorsque je réalisai qu'Elle avait mis le doigt dessus.

— Tant de morts, Déesse, tant de complots. Doyle a failli perdre la vie à deux reprises en quelques jours à peine. Frost est maintenant perdu pour moi. Je protégerai mes sujets ainsi que moi-même.

Je touchai mon ventre encore plat, ne donnant aucunement la sensation de ce premier renflement de la grossesse. Un instant, la peur m'étreignit.

— N'aie crainte, Meredith. Tu ne te vois pas encore comme enceinte, et donc, l'image que tu as de toi en songe ne l'est pas.

Je tentai d'apaiser l'emballement soudain de mon pouls.

— Merci.

— En effet, la mort et le danger abondent, mais il y a aussi ces enfants. Tu connaîtras un grand bonheur.

— J'ai bien trop d'ennemis, Mère.

— Tes alliés croissent en nombre à chacun de tes accomplissements.

— Êtes-vous sûre que je survivrai pour siéger sur le Trône des Ténèbres ?

Son silence ressemblait aux mugissements du vent soufflant sur la plaine, recélant un soupçon de froideur qui parvint à me faire frissonner malgré les rayons du soleil.

— Vous n'en êtes pas sûre, poursuivis-je.

— Je peux voir plusieurs chemins et nombre de choix à venir.

Certains d'entre eux te mèneront au trône, d'autres t'en éloigneront. Ton cœur se demande si c'est le trône que tu souhaites acquérir.

Je me rappelai ces moments où j'aurais échangé toute la Féerie pour passer mon existence entière en compagnie de Doyle et de Frost. Mais ce rêve s'était déjà évanoui.

— Si je voulais abandonner la Féerie pour partir avec Doyle et mes hommes, Cel me donnerait la chasse et nous massacrerait. Je n'ai d'autre choix que de prendre le trône, ou de mourir.

Elle s'appuyait maintenant sur une canne.

— Je suis désolée, Meredith. J'avais une meilleure opinion de mes Sidhes. Je pensais qu'ils se rallieraient à ta cause lorsqu'ils verraient que Mes faveurs étaient revenues. Ils sont bien plus égarés que j'aie même pu l'imaginer.

Sa voix était dense de chagrin, et je me sentis prête à fondre en larmes avec Elle.

— Il est peut-être temps d'offrir Mes bénédictions aux humains, ajouta-t-Elle.

— Que voulez-Vous dire ?

— À votre réveil, vous serez tous guéris, mais ils sont bien trop nombreux à la Féerie qui voudront te nuire ainsi qu'aux tiens. Repars dans les Terres Occidentales, Meredith. Va rejoindre ton autre peuple, car tu as raison, tu n'es pas seulement Sidhe. Peut-être qu'en voyant Mes bénédictions leur échapper et revenir à d'autres, cela les rendra plus attentifs.

— Vous m'utiliserez pour apporter de la magie aux mortels, c'est ce que vous voulez dire ?

— Je dis que si les Sidhes se détournent de Moi et des Miens, alors nous devrions aller voir s'il existe d'autres esprits et cœurs plus reconnaissants.

— Mais les Sidhes ne sont que magie, Mère, contrairement aux humains.

— Le fonctionnement même de leurs corps est magique, Meredith. Cela tient entièrement du miracle. Va dormir à présent, et réveille-toi reposée, en sachant que je ferai pour toi tout ce qui est en Mon pouvoir. Je m'adresserai de vive voix à ceux qui me prêteront attention. Quant à ceux qui m'ont fermé l'accès de leur cœur et de leur esprit, je ne pourrai que placer des obstacles sur leur chemin, dit-Elle en faisant à mon intention un geste de la main, qui avait à nouveau rajeuni, avant d'ajouter : Repose-toi maintenant, et à ton réveil, retourne dans le monde des mortels.

Puis la vision se dissipa. Je me réveillai au lit en compagnie de mes hommes. Ma main lacérée par les épines ne me faisait plus souffrir et je pus la dégager afin de nous libérer, Sholto et moi, de ce lien acéré. Une pensée suffisamment forte pour me réveiller, lorsque la

couverture de pétales remonta de sa propre volonté sous mon menton, comme une mère qui vous borde quand on est tout petit, et j'eus à nouveau l'impression que rien ne pourrait me faire du mal. Maman était là et tout irait pour le mieux dans le meilleur des mondes. Un instant, je trouvai bizarre que cette sensation diffuse de la présence de la Déesse ait été bien plus réconfortante qu'Elle l'avait Elle-même été sur la colline. Puis je sentis l'effleurement d'un baiser sur mon front et perçus Sa voix, la voix de Mamie.

— Dors, Merry ma p'tite. J'veille sur toi.

Et comme quand j'étais enfant, plus que convaincue, je m'assoupis.

Chapitre 16

Un effleurement de fleurs et de cheveux aussi chauds que de la fourrure me tira du sommeil en retombant en cascade sur mon visage. Celui de Doyle fut la première chose que je vis lorsque j'ouvris les yeux. Je n'aurais pas pensé trouver mieux à mon réveil. Lorsque je lui caressai la joue, son sourire s'épanouit de plus belle, tel un éclair blanc sur son extrême noirceur. Ses yeux s'emplirent d'une expression qui m'était exclusivement réservée. Une expression qu'à une époque, il n'y avait pas si longtemps de ça, je n'aurais jamais cru revoir dans ce regard sombre, et encore moins à mon intention. Avait-il déjà regardé quelqu'un ainsi ? Étant âgé de plus d'un millénaire, la réponse devait être « oui ». Mais à ce moment précis, dans mon lit, ce regard n'était que pour moi, ce qui me convenait parfaitement.

— Doyle...

Mais, ce que je m'apprêtais à dire se perdit lorsque sa bouche, se posant sur la mienne, m'incita à me presser contre lui pour recevoir bien plus qu'un baiser. Il se transforma en un enlacement des mains, des bras, nos corps comme affamés l'un de l'autre.

J'entrepris de parcourir des lèvres sa poitrine lisse tout en muscles, vers le bas. Il resta au-dessus de moi avant de, finalement, se placer à quatre pattes. J'aurais voulu célébrer la guérison des brûlures sur son torse en effleurant chaque centimètre carré de sa personne. Je trouvai sous mes doigts son piercing au téton avec lequel je me mis à jouer, des lèvres et des dents, pour finalement poser la bouche sur le mamelon en dessous, que je suçotai et taquinai de la langue, jusqu'à ce qu'il crie, la voix étranglée :

— Assez !

Je ne pus réprimer un sourire en l'entendant, parce que j'avais travaillé d'arrache-pied pour que mes Ténèbres me signale quand il en avait assez de quoi que ce soit. La Reine, elle, l'avait dressé, comme les autres, à se contenter de ce qu'elle daignait leur accorder, car le moindre contact physique était une bénédiction. Mais moi, j'appréciai de savoir ce que désiraient mes hommes, pour leur en faire cadeau.

Allongée sous lui, je pouvais le caresser du regard dans toute sa splendeur et constater tout ce qu'il avait à offrir. Il avait balayé sur le

côté sa chevelure d'une noirceur profonde, déployée tel un manteau vivant. Je me sentais en sécurité, comblée, sous la protection, sous cet abri, que m'offrait ainsi son corps.

Que mes doigts parcoururent, caressants, tâtonnant plus bas jusqu'à ce que je saisisse au creux de mes paumes son membre à la rigidité prometteuse. Je l'enlaçai d'une main tout en l'effleurant pour placer l'autre en dessous, accueillant ce moelleux avec délicatesse.

— Meredith...

— J'ai bien cru t'avoir perdu, lui dis-je, tout en descendant en me tortillant entre ses jambes tandis qu'il se soutenait toujours au-dessus de moi à quatre pattes.

Malgré l'étreinte de ma paume, une grande partie de sa verge restait dénudée. J'approchai mes lèvres pour l'engloutir. J'en léchai le gland, qui avait fait son apparition, ourlé du prépuce, avant de le faire glisser dans ma bouche, jouant avec de la langue, le faisant rouler en le suçant séparément du reste de son sexe, jusqu'à ce que je sente ses tressaillements spasmodiques. Ce ne fut qu'à ce moment-là que j'accueillis plus fermement son membre turgescent pour le sucer, l'engloutissant petit à petit, avant de rencontrer ma main à sa base. Avec autant de lui dans ma bouche, je ne pouvais plus me faire confiance pour demeurer un tant soit peu délicate tout en jouant avec ses parties plus sensibles. Je me stabilisai de l'autre main contre sa hanche lisse tout en me soulevant du lit pour l'accueillir encore davantage à l'intérieur de moi.

— Meredith, si tu n'arrêtes pas ça, je vais jouir, m'avertit-il en me freinant d'une pression sur l'épaule.

Je le laissai se glisser hors de mes lèvres pour pouvoir lui répondre, tout en gardant mes mains actives sur son membre. Puis je me mis à œuvrer délicatement en faisant monter et descendre son prépuce – cette sensation sur ma langue me comblait –, si bien que lorsque je le reprendrais en bouche, il n'y aurait qu'une tumescence nue à suçoter. Mais je me montrais parfois si enthousiaste que je devais me refréner d'approcher des dents cette partie de lui si sensible. Cela faisait tellement longtemps que j'avais voulu gratifier Doyle de cette petite gâterie et qu'il me l'avait refusée, ne voulant pas gaspiller sa semence, mais à présent...

— Jouis dans ma bouche, lui murmurai-je.

— Meredith... dit-il en déglutissant à grand-peine, avant de me prendre finalement la main. Je n'arrive pas à penser quand tu me fais des trucs comme ça.

— Je préférerais que tu oublies de penser.

Il se redressa à genoux pour retenir mes mains qui enserraient toujours son sexe.

— Nous en avons déjà discuté.

— Mais je suis enceinte. Nous pouvons faire l'amour rien que pour le plaisir, et ce qui me ferait plaisir, c'est toi dans ma bouche pour la première fois.

Les yeux posés fixement sur moi, une étrange expression transparut sur son visage penché, que je ne parvins pas à déchiffrer dans un premier temps, puis il me sourit en hochant la tête.

— Où sommes-nous dans la Féerie ? demanda-t-il.

— Nous sommes en sécurité. Tu es guéri. Je porte ton enfant. Et je veux me noyer en toi. Laissons les autres questions en suspens, Doyle, s'il te plaît.

Ses yeux glissèrent le long de son corps pour venir se poser sur moi sur le lit, entourant toujours étroitement sa verge de mes mains enfouies dans les siennes, bien plus larges, qui les retenaient ainsi que mes poignets, ma peau d'une blancheur d'autant plus éblouissante en comparaison de son extrême noirceur.

Il jeta un regard d'un côté, puis de l'autre.

— Je ne suis pas certain qu'ils souhaitent attendre.

Je lançai à mon tour un coup d'œil autour de nous. Sholto, allongé de son côté du lit, sur le ventre – ses tentacules avaient dû redevenir des tatouages, sinon il n'aurait jamais pu se coucher comme ça – nous observait avec des yeux affamés, attentifs.

— J'attendrai mon tour, dit-il.

— Je vous laisse, nous annonça Mistral en descendant du lit.

Les blessures sur son corps avaient disparu, les flèches ne semblant pas avoir eu le moindre impact sur cette beauté virile tout en muscles que recouvrait sa chevelure grise échevelée, comme pour la dissimuler à ma vue.

Doyle se ramollissait quelque peu dans ce nid que formaient nos mains réunies, mais pour le moment l'humeur de Mistral retenait toute mon attention. L'une des tâches les plus ardues en ce qui concernait mes hommes, sans exception, étaient de me montrer aux petits soins pour la susceptibilité de chacun. Je connaissais moins Mistral que les autres futurs papas, c'était donc la première fois que je me retrouvai obligée de gérer la contrariété qui se reflétait dans son attitude, comme si ce qui l'avait blessé était tout autre que des flèches.

— Je ne souhaite que célébrer le fait que Doyle soit vivant et à mes côtés, Mistral.

— Je comprends, dit-il en hochant la tête sans nous regarder, avant de se diriger vers le sentier menant à la sortie du jardin.

Doyle se décida à m'aider.

— Mais lorsque nous l'aurons... s'interrompit-il pour me sourire, avant de reprendre : Célébré, alors tu feras partie de la bande, et tu n'es pas obligé d'être banni du lit.

Mistral nous lança un regard au travers du voile gris de son ample

chevelure. Ses yeux s'étaient teintés de ce gris-vert d'un ciel avant que n'éclate un orage phénoménal. Je le connaissais juste assez pour savoir que cela révélait une profonde anxiété. La raison m'en échappait, mais notre Seigneur des Tempêtes était indéniablement préoccupé.

— Nous sommes en sécurité, Mistral, je te le promets, tentai-je de le rassurer.

— Tu m'autoriseras vraiment à me joindre à vous ?

— Si Merry le désire, alors nous nous partagerons ses attentions, dit Sholto, en toute sincérité, tout en n'en ayant pas l'air ravi pour autant.

Mistral revint vers le lit en repoussant ses longs cheveux en arrière, laissant apparaître un peu plus son visage et son corps, qui se révéla dans toute sa splendeur, plein de promesses.

— Je ne vais pas être banni ?

— Tu es mon Seigneur des Tempêtes, Mistral. Nous avons pris beaucoup de risques pour te sauver la vie. Pourquoi te mettrions-nous sur la touche ? lui demandai-je.

Afin qu'il puisse s'adresser à Mistral avec toute la concentration nécessaire, Doyle m'étreignit délicatement les mains, qui se résignèrent à lâcher ce qu'elles retenaient.

— Tu as l'air de penser que Meredith est comme la Reine, mais il n'en est rien, lui dit-il en lui tendant la main. Aucun de nous n'aura à partir. Aucun de nous n'aura à rester témoin passif pendant que d'autres satisferont leurs désirs charnels tout en sachant que certains ne pourront satisfaire les leurs. Meredith ne joue pas à ces jeux pervers.

S'étant agenouillé, Sholto prit la parole de l'autre côté du lit.

— Il est sincère, Mistral. Elle n'est pas comme Andais. Ni comme ces salopes de Sidhes qui flirtent en en faisant une véritable torture. C'est Merry, et elle ne t'inviterait pas à la rejoindre à moins de vraiment le vouloir.

Je tournai alors les yeux vers lui, l'idée qu'il me connaissait suffisamment pour tenir pareils propos ne m'avait jamais effleurée. Il répondit à la question demeurée en suspens qui se reflétait dans mon regard.

— Tu es honorable, Meredith, ainsi que juste, et belle, véritable déesse de la luxure comme de l'amour, me dit-il avant que ses yeux ne se posent sur Mistral, et de poursuivre : Elle incarne la manifestation la plus chaleureuse que nous ayons eue depuis des lustres aux Cours de la Féerie, quelles qu'elles soient.

— J'ignorais avoir encore de l'espoir, dit Mistral. Le savoir perdu aurait été bien trop insoutenable.

Je ne saisisais qu'en partie son humeur et les doutes que

contenaient ses paroles, mais n'en voulais pas moins les voir se dissiper.

— Viens me rejoindre, lui dis-je en l'y invitant de la main.

— Joins-toi à nous, insista Doyle. Il n'y a ici aucune place pour la cruauté, ni pour les coups fourrés, je t'en fais la promesse.

Mistral vint enfin nous rejoindre et me prit la main, tandis que Doyle posait la sienne sur son épaule, un salut particulièrement viril, entre hommes qui n'imagineraient même pas se donner une franche accolade, à laquelle j'avais d'ailleurs remarqué que les miens étaient beaucoup moins enclins lorsqu'ils étaient nus.

Mistral posa les yeux sur moi. Ils étaient toujours de ce vert, anxieux.

— Pourquoi voudrais-tu de moi maintenant ?

— Et pourquoi pas ? lui rétorquai-je.

— Je pensais que je ne te serais d'aucune utilité.

À genoux, je l'attirai pour l'embrasser, un baiser qui démarra tout en douceur pour se terminer fougueusement, à m'en faire des bleus. Je caressai doucement son corps qui montrait déjà des signes de ravissement comparé à quelques instants plus tôt, et un plaisir si intense se refléta sur son visage qu'il semblait douloureux. Il avait vraiment cru que je ne le laisserais plus me toucher. J'allais lui demander pour quelle raison, ou même qui avait été lui raconter pareille connerie, lorsque les mains de Doyle se posèrent sur mon dos, m'attirant légèrement en arrière, m'écartant de lui.

— Je voudrais bien terminer ce que nous avons commencé.

— Tu es notre Capitaine, lui dit Mistral. Tu en as le droit.

— Ce n'est pas une question de rang, dis-je. C'est parce que j'ai cru l'avoir perdu et que je veux goûter son nectar pour me remémorer que je n'ai pas perdu tout ce que j'aime.

Mistral m'embrassa plus délicatement, avant de me laisser à Doyle.

— Être le troisième dans ton lit dépasse de loin toutes mes espérances, Princesse. J'en suis comblé.

— Meredith, je ne suis ici que Meredith, tout court, lui rappelai-je.

— Meredith dans la chambre à coucher, alors, dit-il en souriant.

Doyle m'attira au milieu du lit, puis entre ses bras tout contre lui. Sholto se rallongea de son côté. Mistral grimpa sur le lit, mais resta assis dans un coin, les genoux repliés. Aucun des deux ne se détourna, mais il est vrai qu'avoir un public, et d'autant plus que j'avais choisi, ne me gênait pas davantage que mes Ténèbres.

Chapitre 17

Doyle s'allongea sur la couverture que formaient les pétales aux teintes pastel, où par contraste le noir profond de sa peau était encore accentué. Je dus bien m'avouer à moi-même qu'il ressemblait à un démon ayant réussi à se glisser dans un jardin d'Éden printanier. Mais il était mon démon, et tout ce que je désirais en cet instant. Il y avait eu des nuits où, avec Frost, ils m'avaient prodigué ensemble des caresses. Mais cette nuit, je voulais me concentrer exclusivement sur Doyle. Un public ne me gênait pas, mais je ne voulais cependant pas être distraite.

Il me laissa ramper sur son corps jusqu'à ce que je puisse replacer mes mains et ma bouche là où je le souhaitais tant. Il s'était laissé convaincre par mes arguments et je pus finalement goûter sa saveur. Je jouai avec cette peau lâche une fois encore, avant de la repousser en la titillant de la langue, jusqu'à ce que son membre repose, long et dur, exposé à mes explorations digitales, labiales, buccales et, avec toute la délicatesse requise, dentaires. Je n'allais pas au-delà d'une légère morsure, mais on se doit de faire attention à ne pas égratigner, sinon ce qui est généralement du plaisir pur se transforme en douleur. Et je n'avais aucune intention d'en infliger à mes Ténèbres cette nuit, ne lui souhaitant, comme à moi, que du bonheur.

— Mais cela ne sera pas agréable pour toi, protesta-t-il.

— Je peux peut-être y remédier, suggéra Sholto.

Nous avons tous tourné les yeux vers lui. Souriant, il indiqua d'un geste le tatouage qui ornait la partie inférieure de son buste.

— Si tu me le permets, je peux te retourner les faveurs dont tu gratifies notre Capitaine. Ainsi, tu ressentiras le même plaisir.

Il me semblait que cela faisait une vie entière que Sholto et moi avions fait connaissance à Los Angeles. Il m'avait alors démontré que ses excroissances avaient bien plus d'usage qu'il ne semblait.

— Tu veux parler de ces petits tentacules à succion ?

— Oui, répondit-il, et son regard appuyé se fit d'autant plus pesant.

Il ne s'agissait pas d'une proposition oiseuse. Il voulait sincèrement savoir ce que je ressentirais grâce à ces petits extras, et ne

perdait pas de temps pour le découvrir. Nous avions couché ensemble, mais à cette occasion il était blessé, et aucun d'eux n'avait été utilisé car ils lui avaient été arrachés.

Je scrutai son visage avant de baisser les yeux vers Doyle, qui me regardait, patient, quasi passif dans cette attente. Il s'en tiendrait à tout ce que je pourrais suggérer. Des siècles de loyaux services envers la Reine avaient affecté des hommes qui avaient eu une forte tendance à la domination, en les habituant à obéir aux ordres, que ce soit au lit ou en dehors. Doyle pouvait s'avérer un amant particulièrement dominateur, mais au sujet des choix et des préférences, il était comme la plupart des gardes de la Reine : il attendait que je le commande. Il dépendait entièrement de moi de faire de ce moment ce que bon me semble : agréable, désagréable, empli de contrariétés frustrantes ou simplement de plaisir.

Je dis la seule chose qui me passe généralement par la tête lorsqu'un homme me propose des caresses buccales :

— Volontiers, répondis-je, en tendant la main à Sholto.

Il m'adressa ce sourire que j'avais récemment découvert, un sourire qui humanisait d'un coup cette incroyable beauté surnaturelle, la rendant un peu plus vulnérable. Ce sourire m'était cher et, du coup, ce « volontiers » en valait la chandelle. Je réprimai l'effleurement d'un doute en observant sur son corps ce tatouage se transformer, se faire réel. Je me demandai s'il s'agissait de la magie de la Meute Sauvage, ou des occasions où il avait fait usage de ces excroissances pour me reconforter au cours de la nuit, mais je ne pouvais plus le considérer dans toute sa splendeur comme étant autre que magnifique.

Les tentacules étaient de cette même blancheur lunaire que le reste de sa personne ; les plus gros se situant juste à l'endroit où le ventre se substitue à la poitrine, aussi épais qu'un python de bonne taille, mais blancs veinés d'or. J'avais appris de mon tuteur Volant de la Nuit, Bhátar, qu'ils servaient principalement à soulever des charges pesantes, ce qui permettait à ceux de son espèce de nous emporter dans les airs. En dessous se trouvait une rangée de tentacules plus longs et plus fins, l'équivalent de doigts, mais mille fois plus agiles et sensibles. Puis, juste au-dessus du nombril, on voyait une frange de tentacules plus courts à l'extrémité sombre. Je savais qu'il s'agissait d'organes sexuels secondaires semblables à des seins, étant donné qu'il n'y avait aucun équivalent chez un mâle humain. Si j'avais été une Volante de la Nuit, ils auraient eu d'autres fonctions, mais il m'avait montré lors de notre brève rencontre à Los Angeles qu'ils pouvaient aussi avoir leur utilité pour moi. Des centimètres en dessous, se trouvait quelque chose d'aussi droit, épais et charmant dont pouvait se vanter tout homme à la Cour. Sans ces petits membres, Sholto aurait

été accueilli avec joie dans tous les lits.

J'avais tout d'abord été horrifiée à la pensée de devoir l'enlacer avec toutes ces excroissances, mais alors qu'il était agenouillé à côté de nous, la main tendue vers moi, tout ce à quoi je pouvais penser était à la quantité de choses qu'elles pouvaient faire et que nous allions découvrir. S'agissait-il de la magie de la Féerie ? Cela faisait-il partie de la magie qui m'avait consacrée Reine au point que je ne pouvais penser à rien d'autre mis à part au plaisir lorsque j'effleurai sa peau ? Si c'était bien de la magie, elle était bienveillante.

Il m'enlaça si bien que tout de sa personne me touchait, mais il ne chercha pas à m'étreindre de toute cette puissance physique, tentacules y compris. Il les appuya simplement contre moi en m'étreignant de ses bras puissants, puis il m'embrassa. Il m'embrassa, avec douceur mais fermeté, alors que certaines parties de lui se retenaient, ce qui provoqua une tension qui se propagea dans tout son être. Je crus avoir compris : il s'attendait à ce que j'aie un mouvement de recul à son contact. Mais au lieu de ça, je m'abandonnai à ce baiser, m'ancrant tout contre ses excroissances tentaculaires en caressant l'une d'elles, épaisse, musclée. Il s'appuya plus fort contre moi, en réponse à ma fougue et à mon absence de peur. Avec la plupart des hommes, j'avais été particulièrement consciente de leur érection pressée contre mon ventre, et j'aurais sans doute frissonné à la promesse qu'elle laissait augurer. Mais contre Sholto, j'éprouvais tant de sensations que j'avais l'impression que mon corps était incapable de faire son choix. Ses membres les plus épais s'étiraient autour de moi comme de véritables bras. Les plus fins me caressaient en me chatouillant, et ceux tout en bas se frayaient un passage entre nous, puis entre mes jambes, et je sentis ces « doigts » baladeurs qui se mettaient en quête de ce point des plus intimes. L'un des plus longs qui s'étiraient le localisa, et me fit une fois encore la démonstration concluante qu'ils étaient équipés de ventouses à leur extrémité, semblables à de minuscules bouches conçues pour se coller impeccablement autour de cette partie du corps d'une femme, comme une clé parfaitement adaptée à une serrure. Quasi instantanément, les sensations furent intensifiées.

Je sentis le bourdonnement d'énergie venant de Sholto avant même d'ouvrir les yeux et de voir la lueur émanant de sa peau sous l'essor de son pouvoir, qui n'était qu'éclat lunaire, tandis que les tentacules se nimbaient d'autres couleurs. Les plus gros présentaient des bandes et des formes mouvantes, tels des éclairs colorés qui se matérialisaient autour de nous. Certains, marbrés d'or, étaient assortis au doré de ses yeux. Ceux situés plus bas scintillaient de blancheur, leur extrémité rappelant de rouges braises. Agenouillée, j'étais enlacée de couleurs et de magie qui vrombissait contre ma peau, ce qui suffit

pour m'arracher un faible gémissment.

— Si je comprends bien, les tentacules font autre chose que scintiller, fit remarquer Doyle, toujours allongé à côté de moi.

Je ne pus qu'acquiescer silencieusement.

— Une hybridation Sidhe-Volant de la Nuit, expliqua Sholto.

— On dirait des éclairs colorés, dit Mistral.

Il sembla vouloir toucher l'un de ces tentacules, avant de ramener vivement sa main vers lui.

Sholto prit l'un d'eux, épais, dont il effleura le bout des doigts de Mistral. Un micro choc accompagné d'un rayon de lumière colorée se manifesta entre eux. On sentait l'ozone dans l'air, et chaque poil sur mon corps s'était dressé.

— Qu'est-ce que c'était que ça ? dit Doyle qui s'était brusquement rassis.

Comme si cette sensation perdurait, Mistral frottait ses doigts l'un contre l'autre. Sholto avait écarté son tentacule, l'air concerné ; ceux à ventouses suceuses s'étaient vivement rétractés de mon intimité.

— Je n'en suis pas sûr, répondit Mistral.

— Autrefois, les Volants de la Nuit répondaient aux Dieux du Ciel, nous apprit Sholto. Nous volions pour eux, et chevauchions les éclairs qu'ils invoquaient. On raconte même que les Volants de la Nuit furent créés par un dieu céleste et une déesse de la mort.

Mistral considéra sa main avant de tourner vers le Roi des Sluaghs, ses yeux assombris de la noirceur du ciel avant qu'il ne se déchaîne contre la terre. Un regard empreint de souffrance.

— J'avais oublié, dit-il, comme s'il se parlait à lui-même. Je m'étais obligé à l'effacer de ma mémoire.

— Je ne savais pas que tu avais été... commença Doyle avant de s'interrompre.

Mistral lui avait plaqué sa paume contre la bouche. Tous deux semblaient éberlués.

— Pardonne-moi, les Ténèbres, mais ne prononce pas ce nom tout haut. Il ne m'appartient plus.

Puis il éloigna sa main.

— Ton pouvoir éveille le mien, mentionna Sholto. Il se pourrait bien que tu le sois redevenu.

Mistral secoua négativement la tête.

— Je commettais de terribles actions alors. Je ne connaissais pas la pitié, et ma Reine, mon amour, en avait encore moins que moi. Nous étions... nous tuions, dit-il avec un autre hochement de tête. Cela avait commencé avec la magie et l'amour, puis elle est tombée amoureuse de nos créations dans tous les sens du terme.

— C'est bien *toi*, alors ! s'exclama Sholto.

Mistral lui lança un regard empli de désespoir.

— Je t'implore de ne le dire à personne, Roi Sholto.

— Ce n'est pas toutes les nuits qu'un homme rencontre son créateur, ajouta celui-ci, un soupçon de colère dans les yeux, voire de défi.

— Ce que je ne suis pas. L'être qui a fait montre d'une telle arrogance a été châtié, et n'existe plus. Quoi que je fusse à une époque, les véritables Dieux m'en ont dépossédé.

— Mais notre sombre Déesse ? s'enquit Sholto. On dit que les dieux la dépecèrent pour nous en nourrir.

Mistral opina du chef.

— Elle refusait de renoncer à vous contrôler. Elle ne voulait pas accorder l'indépendance à ton peuple. Elle voulait vous garder comme... animaux de compagnie et amants.

La surprise dû se lire sur mon visage, car il s'adressa ensuite à moi :

— Oui, Princesse, comme je sais que ces parties supplémentaires ont de multiples usages. Celle qui fut autrefois mon amour et moi les avons spécifiquement conçues pour le plaisir tout autant que pour la terreur.

— Tu as bien su garder ton secret, dit Doyle.

— Lorsque les dieux même te rabaissent, les Ténèbres, n'irais-tu pas te planquer de honte ?

— Mais ta magie a réagi à la mienne, insista Sholto.

— Jamais je n'ai imaginé que le retour de la magie à la Féerie réveillerait en moi ceci, ajouta Mistral, qui paraissait en être effrayé.

— Cette légende est si ancienne. Mon père ne me l'avait jamais racontée, dis-je.

— Elle fait partie de notre mythologie disparue de la création, expliqua Doyle, avant que les chrétiens n'arrivent pour l'édulcorer.

— Je ne peux me permettre de rester à proximité lorsque Sholto brille ainsi ! déclama Mistral en secouant la tête, avant de crapahuter hors du lit.

— Ne veux-tu pas savoir ce qui se passera ? lui demanda l'intéressé.

— Non, répondit Mistral. Absolument pas !

— Laisse-le tranquille, intervint Doyle. Rien de ce que nous faisons en compagnie de Meredith n'est une obligation. Et nous n'allons pas obliger Mistral à faire quoi que ce soit.

Sholto regarda Doyle, et pas la moindre quantité d'extras tentaculaires n'auraient pu contribuer à camoufler l'origine de cette arrogance typiquement sidhe qui, en un éclair, émergea sur son visage telle une furtive pensée, pour circuler jusque dans ses yeux. Il voulait savoir ce qui se passerait s'il unissait sa puissance magique à celle de Mistral.

— Non, dis-je en caressant la joue de Sholto, l'incitant à rencontrer mon regard.

Cet air de défi, hautain, s'attarda une seconde de plus, puis il cligna des paupières et seule demeura l'arrogance.

— Comme le désire ma Reine.

Je lui souris car même moi n'en croyais pas mes oreilles. Il se rappellerait de cet instant, et n'oublierait pas cette sensation de puissance. Sholto était un mec plutôt charmant pour un Roi, mais au final tous les rois sont en quête de pouvoir. C'était dans leur nature profonde, et celui-ci n'oublierait pas que ce « dieu », le créateur de sa race, s'était à nouveau réveillé.

Je fis la seule chose qui me vint à l'esprit pour briser cette atmosphère bien trop sérieuse. Je baissai les yeux vers Doyle.

— Tout le boulot que j'avais fait est à recommencer après cette discussion !

— Comment ai-je pu oublier que rien ne peut te détourner de ton objectif ? me rétorqua-t-il avec un sourire.

J'ajoutai à mon regard tous les sentiments que j'éprouvais pour lui.

— Quand mon objectif est de ce gabarit, pourquoi quoi que ce soit devrait-il m'en détourner ?

Il se rapprocha de moi, Sholto m'enlaçant toujours lâchement. Mais lorsqu'il fut arrivé de l'autre côté il ne se produisit aucun étincellement de pouvoir. Pour Doyle, Sholto et moi, ce n'était que de la chair et l'expression de la magie propre à tous les Sidhes lorsque le plaisir plane dans les airs. Mistral s'était assis à l'orée du jardin qui nous entourait, faisant de son mieux pour nous ignorer. J'abhorrai l'idée qu'il se sente exclu ou triste, mais il semblait important pour nous de nous ébattre dans ce lieu, qui avait besoin d'amour, tout comme moi.

— J'étais en train d'agoniser dans ce champ, dit-il de sa voix profonde. Comment suis-je arrivé ici, et dans quel coin de la Féerie sommes-nous ?

— Ils m'ont récupéré à l'hôpital, mentionna Doyle, avant de froncer les sourcils. Vous étiez couronnés et...

Il leva ma main gauche qui, un moment, sembla différente, car elle présentait un nouveau tatouage : des tiges grimpantes épineuses et des roses épanouies !

Il se redressa sur les genoux, mais à présent ce n'était plus moi qu'il regardait, la main tendue vers Sholto, qui hésita, avant de tendre la sienne, la droite, tellement pâle dans celle si noire de Doyle. Le même motif s'y enroulait ainsi qu'autour de son poignet.

Mistral vint alors nous rejoindre, et nous vîmes que les marques laissées par les flèches semblaient avoir disparu comme les brûlures de

Doyle. Aucun des deux n'en avait particulièrement l'air réjoui, semblant plutôt très sérieux.

Doyle rapprocha nos mains l'une de l'autre, accolant nos tatouages.

— Je n'avais pas rêvé, alors. Vous étiez liés l'un à l'autre par la main et couronnés par la Féerie même.

— Que la Déesse soit louée ! s'exclama Sholto avec une intense satisfaction dans la voix.

Les trois hommes me semblaient avoir de bien étranges comportements, et je compris que quelque chose m'avait encore échappé, ce qui se produit parfois lorsque l'on a à peine atteint la trentaine et que tous ceux dans votre lit sont âgés de plusieurs centaines d'années. Tout le monde a été jeune, mais par moment, comme j'aurais souhaité avoir une antisèche, je n'aurais ainsi pas eu besoin d'autant d'explications.

— Quelque chose ne va pas ? m'enquis-je.

— Non, rien, répondit Sholto, à nouveau bien trop suffisant.

Doyle attira sa main vers le bas, et je pus la voir associée à la mienne.

— Tu vois ce motif ?

— Le tatouage, en effet, dis-je. L'empreinte des rosiers qui nous liaient les mains.

— Tu as été liée par la main à Sholto, Merry, articula Doyle en énonçant chaque mot avec lenteur, méticuleusement, tout en me faisant sentir toute l'intensité de son sombre regard.

— Liés par la main ? Tu veux dire... dis-je avant de m'interrompre et d'écarquiller les yeux. Tu veux dire que nous sommes mariés ?!

— Oui ! répondit-il et de la rage était infusée dans ce seul mot.

— Il a fallu nos magies réunies pour te sauver, Doyle.

— Les Sidhes ne sont pas polygames, Meredith.

— Je porte vos enfants à tous, en conséquence, en vertu de nos loix, vous êtes tous mes Rois, et le deviendrez.

— Je suis trop jeune pour me souvenir de ce temps où la Féerie nous mariait les uns aux autres. Cela se passait-il toujours comme ça ? s'enquit Sholto en examinant attentivement sa main.

— Les roses correspondent plutôt à un symbole seelie, répondit Doyle. Mais oui, en effet, si elles vous liaient par la main, elles vous marquaient en tant que couple.

Les yeux fixés sur ces jolies fleurs sur ma peau, soudain, la peur me saisit.

— Aurais-je le droit de refuser de partager Meredith ? s'informa Sholto.

Je lui lançai un de ces regards !

— Si j'étais toi, je prendrai garde à ce que tu dis, Roi des Sluaghs !

— La Féerie nous a mariés, Meredith.

— Elle nous a aidés à sauver Doyle, dis-je en démentant de la tête.

— Nous sommes marqués en tant que couple, renchérit-il en me présentant sa main.

— Lorsque la Déesse me propose un choix, elle m'en informe au préalable. Il n'y avait aucun choix de proposé, aucun avertissement d'une perte imminente.

— En fonction de nos lois... persista-t-il.

— Ne commence pas ! l'interrompis-je.

— Il a raison, Merry, dit Doyle.

— Ne va pas encore compliquer les choses, Doyle ! Nous avons fait ce que nous devons faire la nuit dernière pour vous sauver tous les deux.

— C'est la loi, intervint Mistral.

— Seulement si je porte son enfant et celui de personne d'autre, ce qui en l'occurrence n'est pas le cas. La déesse Clothra qui tomba enceinte de trois amants ne fut pas obligée d'en épouser qu'un seul.

— Il s'agissait de ses frères, précisa Mistral.

— Ah vraiment ? Ou serait-ce ce que la légende en a fait ?

Je posai cette question à celui qui aurait été le mieux à même de le savoir.

Mistral et Doyle échangèrent un regard, Sholto n'étant pas assez âgé pour connaître la réponse.

— Clothra vivait à une époque où il était permis aux dieux et aux déesses de se marier à qui bon leur chantait, dit Doyle.

— Elle ne devait pas être la première déesse à épouser un parent proche, ajouta Mistral.

— Mais le fait est qu'elle n'épousa aucun d'eux, et les déesses souveraines, celles que devaient épouser les humains afin de régner, avaient pas mal d'amants.

— Veux-tu dire par là que tu es une déesse souveraine, l'incarnation vivante de la terre même ? me demanda Sholto en arquant un sourcil perplexe.

— Non, mais ce que je dis est que tu n'apprécieras pas ce qui se produira si tu essaies de me rendre monogame !

Son beau visage se figea en une expression de contrariété qui me rappela tellement mon émotif de Frost que je sentis mon cœur se serrer.

— Je sais que tu ne m'aimes pas, Princesse.

— Ne fais pas de ceci une affaire de blessure narcissique, Sholto. Ça manque d'originalité. Il y avait autrefois toute une ribambelle de

rois, mais une seule déesse à épouser afin de régner, correct ?

Ils échangèrent des regards.

— Mais il s'agissait de rois humains, de ce fait, la déesse leur survivait, répliqua Doyle.

— D'après ce que j'ai entendu, la déesse souveraine ne renonçait pas à ses amants simplement parce qu'elle avait épousé un roi, dit Sholto.

Doyle posa les yeux sur moi, le visage impénétrable.

— Es-tu en train de dire que tu vas apporter du changement à l'une de nos traditions vieilles d'un millénaire ? demanda-t-il.

— Si cela est nécessaire, absolument.

Tout en me regardant, les expressions qui défilaient sur son visage s'entremêlaient les unes aux autres : un sourcillement, un demi-sourire, de l'amusement dans les yeux ; mais ce qui était pour moi le plus précieux était que s'en estompait la peur.

La peur qui s'y était reflétée lorsqu'il avait vu ces motifs sur ma main et celle de Sholto.

— Au risque de me répéter, dit Mistral, où sommes-nous ? Je ne reconnais pas ce bosquet où nous nous prélassons.

— Nous sommes dans mon royaume, répondit Sholto.

— Il n'y a aucun lieu aussi splendide chez les Sluaghs dans le monticule de la Féerie, rétorqua Mistral, la voix pleine de certitude et de sarcasme.

— Comment se fait-il qu'un noble Unseelie sache ce qui se trouve dans mon royaume ? À la mort du père de Meredith, le Prince Essus, aucun de vous n'est revenu assombrir ma porte de sa présence. Nous étions suffisamment bons pour nous battre pour vous, mais pas pour nous rendre une petite visite.

Son intonation recélaît cette colère avec laquelle il s'était présenté à moi, une colère forgée lors de toutes ces années où on lui avait ressassé qu'il n'était pas assez bon pour être véritablement considéré comme un Sidhe. Des années durant, les Sluaghs avaient été utilisés en tant qu'armes. Et comme toute arme, on en faisait usage, mais on ne demande pas à une bombe nucléaire si elle veut bien péter. On appuie simplement sur le bouton, et l'affaire est réglée.

— Je suis entré dans ton monticule, dit Doyle.

Dans sa voix caverneuse, on discernait un soupçon de colère, ou s'agissait-il d'un avertissement ? Quoi qu'il en soit, cela ne laissait augurer rien de bon.

— C'est vrai, et les Sluaghs ont refusé de suivre le chien de chasse car ils avaient déjà un chasseur.

À l'opposé l'un de l'autre sur le lit, les deux hommes s'affrontaient du regard.

J'avais compris qu'il y avait entre eux une sale histoire mal

digérée lorsqu'ils étaient venus à ma recherche à Los Angeles, mais c'était mon premier indice de ce qui pouvait bien se trouver derrière tout ceci.

— Veux-tu dire que la Reine a tenté de placer Doyle à la tête des Sluaghs ? demandai-je.

M'étant redressée, les pétales retombèrent tout autour du lit, la couverture semblant n'être plus que des fleurs.

Les hommes avaient les yeux levés vers les arbres et les plantes grimpantes qui composaient la canopée nous servant de baldaquin.

— Nous pourrions peut-être terminer cette petite conversation dans un coin plus tranquille de la Féerie ? suggéra Mistral.

— Je suis d'accord, acquiesça Doyle.

— Que veux-tu dire par « plus tranquille » ? s'enquit Sholto, appuyé de la main contre l'arbre qui constituait l'un des montants du lit.

— La couverture est revenue à son état originel. Certaines magies de la Féerie peuvent accomplir cela, dit Doyle.

— Tu veux dire comme dans les contes de fées, où tout n'est qu'éphémère ? lui demandai-je, ce qu'il approuva du chef, lorsqu'une voix nous parvint, lointaine :

— Mon Roi, Princesse, c'est Henry. M'entendez-vous ?

— Nous t'entendons, répondit Sholto.

— L'ouverture menant à votre nouvelle chambre commence à se rétrécir, Mon Roi. Ne devriez-vous pas la franchir avant qu'elle ne se mure à nouveau ?

Il tenta de l'exprimer d'un ton neutre, mais l'inquiétude était à couper au couteau.

— Oui, dit Doyle. Je crois que nous ferions mieux d'y aller.

— Je suis le Roi ici, les Ténèbres, et le seul habilité à décider de ce que nous devons ou non faire !

— Allons, messieurs ! En tant que Princesse et future Reine de tous, je vais donc faire la part des choses. Nous allons sortir avant que le mur ne se reconstitue.

— Je suis d'accord avec notre Princesse, approuva Mistral en venant nous rejoindre pour m'offrir sa main, que je pris.

Il sourit à ce seul contact, empoignant la mienne plus petite, mais son sourire était empli de bien plus de douceur que je ne l'avais remarqué jusque-là. Il entreprit ensuite de me guider le long du sentier vers le portail en os. Les herbes qui y avaient poussé n'essayaient plus de m'effleurer. En fait, les pierres qu'elles avaient retenues ensemble se déchaussaient un peu sous nos pas, comme si quoi que ce soit les ayant constituées lâchait prise. Nous laissâmes Doyle et Sholto agenouillés sur le lit, les yeux embrasés de colère toujours braqués l'un sur l'autre. Lorsque nous serions de retour dans

la chambre de Sholto, je me renseignerais plus avant sur leur mutuelle antipathie.

Lorsque Mistral le toucha, le portail en os s'effondra, pour n'être plus qu'une pile de débris.

— Quoi que ce soit qui a mis en place ce lieu connaît quelques faiblesses, leur héla-t-il. Nous devons mettre la Princesse en sécurité avant que tout s'effondre !

Il me prit ensuite dans ses bras et me porta pour traverser cet empilement d'os. Une fois passé ce qui avait été le portail, nous pûmes apercevoir la chambre de Sholto ainsi qu'Henry qui nous jetait des coups d'œil ostensiblement inquiets. Ce qui avait été aussi grand que l'entrée d'une caverne était maintenant beaucoup moins imposant. Je pouvais en fait voir les pierres qui se tissaient ensemble telle une matière vivante, se reconstituant. Elles semblaient curieusement liquides, me donnant l'impression d'assister en direct à l'épanouissement de fleurs, si on pouvait ainsi les surprendre.

Mistral pénétra par cette ouverture en me portant, et nous fûmes de retour dans la chambre bordeaux et pourpre de Sholto, où Henry nous accueillit avec une courbette avant de se remettre à observer ce qui se passait derrière nous, cherchant à apercevoir son roi. L'ouverture continuait à se rétrécir et aucun des deux ne semblait se dépêcher. S'agissait-il d'une compète égotique ? Tout ce que je savais était qu'avec tous ces événements, mes nerfs ne pouvaient supporter de les regarder s'avancer d'un pas désinvolte vers cet accès en passe de ne plus l'être bien longtemps.

— Je serai très fâchée si vous vous retrouvez coincés derrière ce mur, leur hélai-je. Nous devons repartir cette nuit pour Los Angeles !

Les deux hommes échangèrent un regard, avant de se mettre à courir pour nous rejoindre. En d'autres circonstances, j'aurais sans doute grandement apprécié de les voir accourir vers moi dans le plus simple appareil, mais ce mur se refermait. Et s'il se fermait complètement, j'étais loin d'être sûre que nous pourrions y pratiquer un nouvel accès. Certaines Mains de Pouvoir chez les Sidhes pouvaient exploser la pierre, mais ni Sholto ni Doyle ne possédait ce type de faculté.

— Grouillez-vous ! leur criai-je.

Doyle accéléra, se ruant en avant tel un animal noir et lustré, comme si cette course rapide était l'objectif primordial pour lequel avait été conçu ce corps tout en muscles bandés. Il ne m'arrivait pas souvent de le contempler ainsi à distance, car il était toujours à mes côtés. Et maintenant, se rappelait à ma mémoire que sans ma motricité humaine pour le limiter dans ses déplacements, il pouvait tout simplement bouger, comme le vent, la pluie, quelque entité élémentaire, et constituée de bien autre chose que de chair. Je connus

l'un de ces instants comme je n'en avais plus connu depuis des mois. Un instant pour l'admirer et m'émerveiller que tout ce potentiel m'aimait, moi. J'étais, au final, si terriblement humaine.

Sholto le suivait à la trace telle une ombre pâle. Et je crus brièvement y reconnaître Frost, celui qui était supposé se trouver aux côtés de Doyle. Ma lumière et mon obscurité ; mes hommes. De toute beauté, Sholto évoluait avec grâce près de Doyle, mais sans pouvoir maintenir la cadence. Il s'était laissé légèrement distancer, un peu... plus humain.

— Dis au mur de laisser un passage, me suggéra Mistral.

— Quoi ? m'étonnai-je, presque surprise de me trouver encore dans ses bras dans la chambre de Sholto.

Il me déposa par terre.

— Arrête de regarder Doyle comme une midinette se languissant d'amour ! Dis au mur de ne plus se refermer.

Je n'étais pas sûre que le sithin des Sluaghs m'obéisse, mais après tout, qu'avions-nous à perdre ?

— Mur, s'il te plaît, arrête de te refermer.

Le mur sembla hésiter, comme s'il se demandait s'il devait ou non obtempérer, avant de se remettre à rétrécir l'ouverture, plus lentement, certes, mais de toute évidence il avait décidé de ne pas s'arrêter.

Doyle plongea alors par cet accès étréci en effectuant un magnifique roulé-boulé sur le tapis avant de se rétablir sur ses pieds dans un tourbillon de chevelure et de muscles souples aussi noirs l'un que l'autre.

Sholto plongea à sa suite, pour se retrouver à plat-ventre par terre, ses cheveux pâles tout échevelés, à bout de souffle. Doyle soufflait aussi fort, mais semblait prêt à se saisir d'une arme pour se battre. Quant à Sholto, il paraissait se satisfaire de rester allongé là pour le moment.

— Le sentier s'est-il rallongé pendant que nous courions ? parvint-il à dire, essoufflé.

— Oui, confirma Doyle.

— Et pourquoi se rallongerait-il ? demandai-je.

Après s'être remis sur pied, Sholto entreprit d'inspecter le plafond de sa chambre. Je fis de même, n'y voyant rien de particulier, si ce n'est de la pierre.

— Quelqu'un, ou quelque chose, se trouve ici.

Puis il se dirigea vers une penderie à l'autre bout de la pièce d'où il sortit une longue tunique dorée et blanche, pas du tout assortie à la déco, mais à ses yeux et à ses cheveux, à la perfection. Il avait l'apparence d'un parfait courtisan Seelie, en dehors de ce menu détail génétique – ses petits extras qui lui avait donné sa place chez les

Unseelies –, la Cour Seelie se serait empressée de l'accueillir, à une époque plus ancienne. Mais Sholto, tout comme moi, ne pouvait dissimuler ses origines métissées. Aucune illusion assez puissante n'existait pour nous permettre de nous faire passer pour l'un d'entre eux.

Doyle avait à son tour levé les yeux, inspectant le plafond. Y vit-il aussi quelque chose ? Qu'est-ce qui m'échappait ?

— Qu'y a-t-il ?

— De la magie, de la magie sluagh, mais différente de... la mienne, répondit Sholto en se dirigeant brusquement vers la porte.

— Mon Roi, dit Henry, attirant notre attention – ce n'était pas que j'aie oublié sa présence, mais en vérité, c'était tout comme. Vous vous êtes retrouvé plongé dans le sommeil par la magie plusieurs jours durant. Certains Sluaghs ont craint que vous ne resteriez ensorcelé pendant des siècles.

— Comme la Belle aux Bois dormant, c'est ce que vous voulez dire ? dis-je.

Henry approuva de la tête, son beau visage particulièrement anxieux, mais je ne le connaissais pas depuis suffisamment longtemps pour pouvoir le décrypter complètement.

— Ils sont allés voir le jardin, et il leur a semblé tellement seelie, mon Seigneur. Et bien plus que ça, aucun de nous n'a pu franchir le portail ni la haie de clôture. Il nous a maintenus derrière en vous protégeant de tous les intrus désireux de se rapprocher.

— Que s'est-il passé pendant notre léthargie, Henry ? lui demanda Sholto, qui s'était approché de lui pour l'empoigner par l'épaule.

— Les Seelies ont dressé leur camp à l'extérieur de notre sithin, Mon Roi. Ils ont demandé à parlementer, mais nous n'avions plus personne pour nous représenter. Vous connaissez le protocole : sans souverain, nous cessons d'être Sluaghs, nous cessons d'être un peuple libre. Nous aurions été absorbés par la Cour Unseelie, mais avant, nous devons traiter avec les Seelies par nous-mêmes, en l'absence de notre Roi.

— En ont-ils élu un nouveau ? s'enquit Sholto.

— Seulement par procuration.

— Mais cela a divisé le pouvoir royal, et quel que soit celui qui en a obtenu une partie, il ne souhaitait pas que nous – moi – repassions de l'autre côté de ce mur.

— Que font les Seelies dehors ? s'informa Doyle.

Henry consulta Sholto du regard, qui lui donna un assentiment de tête.

— Ils ont dit que les Sluaghs ont enlevé la Princesse Meredith et la retiennent contre son gré.

— Je ne suis pas leur Princesse. Pourquoi devraient-ils se trouver à vos portes pour me sauver ?

— Ils vous réclament ainsi que le Calice. Ils affirment que nous vous détenons tous les deux, répondit Henry.

Ah ! voilà ! pensai-je.

— Ce n'est pas moi qui les intéresse, c'est ma magie. De quel droit imposent-ils un siège aux Sluaghs ?

— Par le droit de la royauté, votre mère est venue réclamer le retour de sa fille adorée et des petits-enfants qu'elle porte.

Henry semblait de plus en plus mal à l'aise.

— L'un des enfants que je porte est de Sholto. Le droit de paternité supplante celui d'une grand-mère.

— Les Seelies affirment que ces enfants sont du Roi Taranis.

— Attendez ici. Je dois parler à mes sujets avant que nous nous confrontions à la folie des Seelies, dit Sholto en se dirigeant vers la porte.

— Puis-je suggérer que tu t'habilles autrement, Sholto ? le rappelai-je.

Il hésita et me regarda en haussant les sourcils.

— Et pourquoi ?

— Tu as l'air aussi endimanché qu'un Seelie avec cette tunique, alors que ce qui semble faire paniquer ton peuple est l'idée que toi et moi réunis transformerons les sombres et terrifiants Sluaghs en d'aériennes beautés lumineuses.

Il donna l'impression de vouloir le contester, puis revint à la penderie, d'où il sortit un pantalon et des bottes noirs, sans même se préoccuper de prendre une chemise. Une ondulation de l'air devant lui annonça la réapparition de ses tentacules.

— Je vais leur rappeler que je suis aussi Volant de la Nuit et pas uniquement Sidhe.

— Que je sois à tes côtés te contrariera-t-il ou cela te sera-t-il utile ? lui demandai-je.

— Je pense que j'en serai vexé. Je vais aller parler à mes gens, puis je reviendrai vous chercher. Taranis a vraiment perdu la raison pour nous mettre ainsi en état de siège !

— Pourquoi la Cour Unseelie ne s'est-elle pas mobilisée pour les Sluaghs ? s'enquit Doyle.

— Je vais tâcher de le découvrir, dit Sholto, la main déjà sur la poignée de la porte lorsque Mistral lui lança :

— Toutes mes félicitations, Roi Sholto, pour être le Roi de la Reine Meredith.

Sa voix était quasiment neutre... quasiment.

— Toutes mes félicitations à toi aussi, Seigneur des Tempêtes. Quoique, avec autant de rois dans le secteur, je me demande bien quel

royaume vous vous partagerez.

Et sur ces mots, Sholto sortit, suivi d'Henry.

— Qu'est-ce qu'il a voulu dire avec ses félicitations ? réagit Mistral. Je sais que la Princesse porte son enfant comme le tien, Doyle. Je l'ai appris lors de notre conversation au plumard lorsque nous nous sommes réveillés.

— Mistral, la Reine ne t'a donc rien dit ? lui demandai-je.

— On m'a dit que tu étais enfin tombée enceinte de certains de tes gardes. Je n'ai eu que fort peu de nouvelles si ce n'est douloureuses, dit-il en me fuyant du regard, avant de poursuivre : Elle était tellement en colère après ton départ, Princesse. Ton chevalier vert a détruit sa salle de torture, elle m'a donc invité dans sa chambre pour y être enchaîné contre le mur. Je me suis retrouvé à sa merci depuis que tu es partie.

Je lui touchai le bras, mais il s'écarta.

— Je craignais qu'elle te fasse douloureusement regretter d'avoir couché avec moi. Je suis tellement désolée.

— Je savais que ce serait le prix à payer, dit-il en osant à peine me regarder.

Mais finalement sa longue chevelure grise retomba entre nous tel un rideau derrière lequel se planquer.

— J'ai accepté de payer, parce que j'espérais... poursuivit-il avant de s'interrompre en hochant la tête. J'ai espéré trop tard !

Il se tourna vers Doyle et lui tendit la main.

— Comme je t'envie, Capitaine !

Doyle s'avança pour la prendre, ténèbres contre lumière, puis ils s'étreignirent des avant-bras.

— Je n'arrive pas à croire que la Reine n'ait pas appris la vérité à sa Cour.

— Elle ne m'a libéré que cette nuit, par conséquent, j'ignore si elle a dit quoi que ce soit à la Cour. Je suis bien trop éloigné de ses faveurs pour qu'on daigne me dire quoi que ce soit. J'ai été libéré et conduit par la ruse dans un piège par l'un des nôtres. Onilwyn doit le payer de sa vie, mon Capitaine.

— Il t'a trahi ?

— Il m'a fait tomber dans le traquenard que m'ont tendu des archers Seelies, armés de flèches aux pointes de fer forgé.

— Première nouvelle ! Il sera châtié !

— C'est déjà fait, fis-je remarquer.

Ils tournèrent tous deux les yeux vers moi.

— Qu'est-ce que tu racontes, Merry ? me demanda Doyle.

— Onilwyn a été mis à mort.

— Mais qui en a été l'instrument ? s'enquit Mistral.

— Ma Main de Pouvoir.

— Quoi ?!!! s'exclama-t-il.

— Que s'est-il passé pendant mon séjour chez les humains à l'hôpital ? me questionna Doyle qui m'avait saisie par le bras et me dévisageait.

Je leur relatai une version aussi abrégée que possible. Ils n'arrêtaient pas de poser des questions au sujet de la Meute Sauvage, puis Doyle m'étreignit tandis que je leur confirmai la mort de Mamie.

— Que les Seelies se trouvent ici, aux portes du sithin, est en partie ma faute. J'ai renvoyé à Taranis les Sidhes qui avaient été contraints de se joindre à la Meute avec un message : que j'avais tué Onilwyn de mes propres mains, et que le Calice avait choisi de se présenter à moi.

— Pourquoi leur as-tu montré le Calice alors que la Reine l'a interdit ? me demanda Mistral.

— Pour te sauver la vie.

— Tu as invoqué le Calice pour me sauver ? s'étonna-t-il.

— C'est ça.

— Tu n'aurais pas dû gaspiller sa magie pour moi. Tu devais sauver Doyle, ainsi que Sholto. Mais moi, je ne valais pas que tu prennes un tel risque.

Doyle ne me quittait pas des yeux.

— Il n'est pas au courant, lui dis-je.

— On ne dirait pas, en effet.

Mistral nous regarda tour à tour.

— Qu'est-ce que je ne sais pas ?

— Je n'ai pas mentionné le nom de Clothra par hasard, Mistral. Tout comme elle a eu un fils de trois pères, j'aurai deux bébés en ayant chacun trois.

— Tant de rois ; que vas-tu faire avec eux, Princesse ?

— Meredith, Mistral. Appelle-moi Meredith. Je porte ton enfant, nous devrions tout au moins nous appeler par notre prénom.

Mistral me fixa quelques instants, avant de hocher la tête et de se tourner vers Doyle.

— Elle parle par énigmes. Si j'étais l'un des pères, la Reine m'aurait libéré et m'aurait laissé vous rejoindre dans les Terres Occidentales.

— Nous venons tout juste de découvrir que le Roi avait enlevé Meredith. Ce n'était donc pas le moment pour toi de venir nous y rejoindre parce que nous étions ici, à la Féerie, et à Saint-Louis.

— Ne savait-elle pas que j'étais l'un des pères ? demanda Mistral.

— Je l'ai personnellement informée du fait que Meredith était enceinte et qui étaient les pères, répondit Doyle.

— Elle m'a enlevé les chaînes, mais sans rien me dire.

Il se tourna vers moi, les yeux saturés de diverses couleurs,

comme si y avaient été soufflées de menues strates de ciel, ou de nuages différemment colorés.

Je vins lui toucher le bras, attentive à ce reflet d'incertitude dans son regard.

— Tu vas être père, Mistral.

— Mais je n'ai couché avec toi que deux fois.

— Tu sais ce qu'on dit : « une fois suffit », lui dis-je avec un sourire entendu.

Il m'en adressa alors un à son tour, hésitant.

— C'est vrai ? demanda-t-il en lançant un coup d'œil à Doyle.

— C'est vrai. J'étais là quand les visions ont révélé la vérité à de nombreuses personnes, et pas seulement à Meredith. Nous serons tous les deux pères.

Et ce sourire à la blancheur éclatante illumina en un éclair le visage sombre de mes Ténèbres, tandis que Mistral se faisait radieux, ses yeux soudain du bleu limpide d'un ciel d'été. Il me caressa doucement la joue, comme s'il craignait de me casser.

— Enceinte, de mon enfant ? dit-il, comme s'il n'arrivait pas à s'en convaincre.

— Oui, lui confirmai-je.

J'observai les nuages qui défilaient dans ses iris, tel un reflet, de la couleur d'un ciel pluvieux, qui commença à pleuvoir le long de ses joues pâles, creusées. Je le regardai pleurer, et de toutes les réactions possibles, cela me paraissait tellement inattendu venant du Seigneur des Tempêtes, généralement si féroce au pieu comme au combat, et le voilà maintenant, de tous les pères, le seul après cette annonce à pleurer comme une Madeleine. Chaque fois que je pensais avoir cerné mes hommes, je m'apercevais invariablement que je m'étais encore trompée.

Sa voix émergea, quelque peu brisée.

— Pourquoi ne me l'a-t-elle pas dit ? Pourquoi m'a-t-elle fait souffrir ainsi alors que j'avais obéi en contribuant à ce qu'elle avait dit être son souhait le plus cher au monde ? D'avoir un héritier de sa lignée sur son trône, tel était son désir, et elle m'a torturé, pour ça ! Pourquoi ?

Je savais qui « elle » était. J'avais déjà remarqué que pas mal de gardes se référaient à Andais par « elle », leur Reine, la souveraine suprême de leur destinée, la seule femme qu'ils avaient si longtemps espéré pouvoir toucher.

J'énonçai alors la seule vérité que j'avais à offrir :

— Je n'en sais rien.

S'étant approché, Doyle empoigna Mistral par l'épaule.

— Cela fait de nombreuses années que la logique n'a pas gouverné la Reine.

Voilà comment exprimer poliment qu'Andais était cinglée, incontestablement, mais il n'était pas toujours judicieux d'aller le crier sur les toits.

Je posai la main sur le bras de Mistral. Il sursauta, comme si ce contact avait été douloureux.

— Si elle découvre que la Féerie t'a liée par magie à Sholto, elle pourrait saisir ce prétexte pour nous rappeler jusqu'au dernier dans sa Garde.

— Elle ne peut me prendre les pères de mes enfants, dis-je, d'un ton plus assuré que je ne l'étais vraiment.

Mistral se fit l'écho de mes craintes.

— Elle est la Reine, et peut faire ce que bon lui chante.

— Étant donné qu'elle a juré de vous donner tous à moi si vous couchiez avec moi, elle se parjurerait. La Meute Sauvage est à nouveau en activité, et les parjures, même de sang royal, seront leurs proies.

Mistral m'agrippa le bras si fort que je jonglai instantanément.

— Ne la menace pas, Meredith. Par amour de la Déesse en personne, ne lui donne pas le moindre prétexte de te percevoir comme un danger !

— Tu me fais mal, Mistral ! lui dis-je, la voix atténuée.

Il desserra un peu sa poigne, sans me lâcher, cependant.

— Ne va pas croire que d'être enceinte des petits-enfants de son frère te protégera d'elle.

— Je ne suis pas en sécurité à la Féerie, je le sais. C'est pourquoi nous devons partir d'ici dès que possible pour Los Angeles. Nous devons accuser le Roi de viol et le traîner devant les médias humains. Nous devons décamper d'ici. La magie même qui nous permet d'accomplir tant de merveilles est également une arme redoutable, capable de se retourner contre nous tous.

Je me tournai vers Doyle et poursuivis, ma main libre sur son bras :

— La Déesse m'a avertie que les Sidhes ne se sont pas ralliés à Sa façon de penser. Il y a bien trop d'ennemis qui nous guettent ici. Nous devons retourner à la grande ville, entourés de métal et de technologie, ce qui nous protégera et limitera leurs pouvoirs.

— Mais les nôtres le seront par la même occasion, fit remarquer Mistral.

— Oui, mais en l'absence de la magie de la Féerie, je fais confiance à mes gardes pour me protéger avec des flingues et des lames.

— La Féerie nous a retrouvés à Los Angeles, Merry, me rappela Doyle.

— C'est vrai, dis-je en opinant du chef. Mais plus nous serons

proches de ses monticules, plus nos ennemis pourront se rapprocher subrepticement de nous. Je ne suis même pas sûre que les Seelies en fassent partie, mais ce ne sont assurément pas mes amis. Ils cherchent à me manipuler pour contrôler la magie que j'incarne.

— Alors nous devons rentrer à L.A., conclut Doyle.

— Sholto ne peut pas abandonner son peuple assiégé par les Seelies, renchérit Mistral.

— Pas plus que nous, dis-je.

— Qu'as-tu l'intention de faire, Meredith ? s'enquit Doyle.

— Je me le demande, répondis-je avec un hochement de tête dubitatif. Par contre, je sais que je dois les convaincre que les Sluaghs ne m'ont pas kidnappée. Je dois les convaincre qu'ils ne peuvent me voler le Calice.

— Ils le réclament ainsi que toi, dit Mistral. Je pense qu'ils ont compris qu'il s'est présenté dans ta main.

— C'est sûr.

Et je me surpris à penser : *Que dois-je faire ? Désesse, que puis-je faire pour y remédier ?* Lorsque j'eus une illumination, une idée particulièrement humaine.

— Il y a un bureau dans le monticule des Sluaghs, tout comme dans celui des Unseelies, équipé d'un téléphone et d'un ordinateur.

— Comment le sais-tu ? s'étonna Mistral.

— Mon père a passé un coup de fil d'ici une fois, et j'étais avec lui.

— Pourquoi n'a-t-il pas utilisé le téléphone des Unseelies ? me demanda-t-il.

J'interrogeai Doyle du regard, qui répondit :

— Il ne leur faisait pas confiance.

— Pas à ce moment-là. C'était quelques semaines avant sa mort.

— Quelle était la raison de cet appel ? s'enquit Mistral.

— Il m'a envoyée accompagner Sholto pour visiter son monticule.

— Je croyais que le Roi des Sluaghs te faisait peur, dit Doyle.

— Effectivement, mais mon père m'a dit d'aller avec lui et de me rappeler que les Sluaghs ne m'avaient jamais fait de mal. Que les monticules des Sluaghs et des Gobelins étaient les seuls dans toute la Féerie où je n'avais jamais été rossée ou abusée. Et il avait raison. Maintenant, les Sluaghs craignent que si je deviens la Reine de Sholto, cela détruira leur peuple. Mais à l'époque, je n'étais que la fille d'Essus et ils avaient de l'affection pour mon père.

— Comme nous tous, dit Mistral.

— Faux, pas tous, rétorqua Doyle.

— De qui parles-tu ? s'enquit Mistral.

— Son assassin. Probablement un guerrier Sidhe. Personne d'autre ne serait parvenu à tuer le Prince Essus.

C'était la première fois que j'entendais Doyle mentionner ouvertement ce que j'avais toujours su, que parmi ceux qui m'entouraient à la Cour devait se trouver le meurtrier de mon père.

— Qui vas-tu appeler ? me demanda-t-il après s'être tourné vers moi.

— Je vais appeler à l'aide. Je dirai la vérité, que les Seelies essaient de me remettre entre les pattes de leur Roi, qu'ils ne croient plus en sa culpabilité et que j'ai besoin d'aide.

— Ils ne parviendront pas à vaincre les Seelies.

— Non, mais les Seelies ne peuvent pas non plus se défendre contre les autorités humaines. S'ils essaient, ils perdront leur droit de vivre sur le sol américain. Ils seront bannis du dernier pays ayant bien voulu les accueillir.

Les deux hommes me regardaient.

— Futé ! m'approuva Mistral en opinant du chef.

— Tu vas mettre les Seelies dans une situation qu'ils ne pourront pas maîtriser, dit Doyle. S'ils manquent à leurs engagements envers leur Roi, il pourrait les faire exécuter.

— Ils ont la possibilité de le faire abdiquer, Doyle. S'ils sont trop faibles pour ça, alors leur destinée leur appartient.

— Que de paroles dures, dit-il doucement.

— Je pensais qu'être enceinte adoucissait mon tempérament, mais lorsque je me suis retrouvée toute seule dans la neige, j'ai pris conscience des intentions meurtrières d'Onilwyn à mon rencontre, alors qu'il savait que je portais des enfants, dis-je avec un hochement de tête, essayant de trouver les mots justes pour l'exprimer. Une terrible résolution m'a envahie. Ou il se pourrait que ce soit Mamie agonisante dans mes bras qui, finalement, m'a fait le comprendre.

— Comprendre quoi, Meredith ?

— Que je ne peux plus me permettre de me montrer faible, ou trop gentille. Le temps où j'entretenais de tels sentiments est maintenant révolu, Doyle. Je ferai tout en mon pouvoir pour sauver la Féerie, mais par-dessus tout je protégerai mes enfants et les hommes que j'aime.

— Même avant le trône ?

J'acquiesçai de la tête.

— Tu as vu les maisonnées nobles lorsque la Reine m'a présentée, Doyle. Moins de la moitié me soutiennent. Je croyais Andais assez puissante pour leur imposer l'héritier de son choix, quel qu'il soit, mais si ses propres courtisans conspirent avec la Cour Seelie, cela signifie qu'elle a perdu bien trop de son emprise sur eux. Il n'y aura aucun moyen d'être en sécurité en siégeant sur ce trône, à moins que nous puissions trouver ici davantage d'alliés.

— Renoncerais-tu à la couronne ? demanda Doyle, des mots

choisis avec prudence.

— Non, mais je ne peux l'accepter à moins qu'on ne puisse garantir ma sécurité, celle de mes Rois et de mes enfants. Je ne veux pas perdre quelqu'un d'autre des mains d'assassins, et ne mourrai pas par leur faute, comme mon père.

Je touchai mon ventre, toujours aussi plat, mais j'avais vu leurs minuscules silhouettes sur l'échographie. Je ne les perdrais pas.

— Nous retournons dans les Terres Occidentales, poursuivis-je. Et nous y resterons jusqu'à la naissance des bébés, ou jusqu'à ce que nous soyons sûrs de ne plus courir aucun danger.

— Nous ne serons jamais à l'abri du danger, Meredith, me rappela Doyle.

— Qu'il en soit ainsi, alors !

— Prends garde à tes paroles, m'avertit Mistral.

— Ce n'est que la vérité, Mistral. Il y a bien trop de manigances, de complots, d'ennemis, ou simplement de gens qui cherchent à me manipuler. Ma cousine a même utilisé notre grand-mère comme une arme, allant jusqu'à programmer sa mort. Trop de Sidhes se contrefichent royalement des Feys inférieurs, et ça aussi, ça doit changer. Si je dois devenir Reine, alors je serai la Reine de tous, et non pas exclusivement des Sidhes !

— Merry... dit Doyle.

— Non, Doyle, les Feys inférieurs n'ont pas encore fait la moindre tentative pour m'assassiner, moi ou les miens, que je sache ! Pourquoi devrais-je être d'une loyauté à toute épreuve vis-à-vis de chaque individu qui s'évertue à me vouloir du mal ?

— Parce que tu es en partie Sidhe.

— Ainsi qu'humaine et Farfadet. Nous aurons besoin d'un guide pour nous conduire à la salle où se trouve le téléphone. Ma dernière visite remonte à des lustres. Nous allons appeler la police qui viendra nous évacuer d'ici. Puis nous prendrons un avion pour Los Angeles, tellement saturé de métal et de technologie que nous serons protégés.

— Tu sais que l'avion n'est pas une partie de plaisir pour moi, Meredith, me rappela Doyle.

— Je sais que trop de métal représente un problème pour la plupart d'entre vous, lui répondis-je en souriant, mais c'est le moyen de transport le moins risqué, et cela garantira la présence des médias à notre arrivée. Et nous allons les accueillir à bras ouverts, parce que c'est la guerre, Doyle. Non pas un conflit armé, mais d'opinion publique. La Féerie gagne en puissance grâce aux croyances des mortels, nous allons donc nous offrir à eux pour qu'ils croient en nous.

— Aurais-tu par hasard planifié tout ceci de A à Z ?

— Non, pas du tout, mais il est temps pour moi d'assumer mes pouvoirs. J'ai été élevée chez les humains, Doyle. Je comprends à

présent pourquoi mon père nous a faits déménager de la Féerie alors que j'avais six ans pour la même raison que moi maintenant, parce que c'est plus prudent.

— Tu nous emmènes tous en exil, y compris nos enfants.

Je m'avançai vers lui pour l'étreindre contre moi.

— Ce ne serait l'exil que si je te perdais, toi.

Il me dévisagea.

— Meredith, ne renonce pas au trône pour moi.

— J'admets que le fait qu'ils s'efforcent de te tuer influence mes décisions, mais ce n'est pas aussi simple que ça, Doyle. La magie qui m'entoure se fait de plus en plus incontrôlable. Je ne sais plus différencier celle qui m'appartient et celle de la Féerie. Et ces créatures disparues de la Féerie depuis longtemps, pas à cause des humains, mais parce que nous l'avions décidé. Que se passera-t-il si je fais réapparaître des entités qui pourraient vraiment nous exterminer jusqu'au dernier, que ce soient les humains ou nous, les Feys ? Je suis bien trop dangereuse pour rester à proximité des monticules de notre royaume.

— La Féerie s'est manifestée à Los Angeles, Merry. L'aurais-tu oublié ?

— Cette nouvelle partie de la Féerie nous a coûté Frost, ce qu'en effet, je ne peux oublier. Si je ne m'y étais pas trouvée, Taranis n'aurait pas pu me kidnapper. Nous posterons des sentinelles aux portes, et moi, tout du moins, je resterai dans le monde des humains, jusqu'à ce que la Déesse et le Dieu me disent quoi faire.

— Quel rêve t'a donc envoyé la Déesse pour que tu sois aussi résolue ? s'enquit-il.

— C'est le rêve et les Seelies là-dehors, devant le sithin des Sluaghs. Je fais courir un danger à tous ceux qui m'offrent un asile à la Féerie. Il est temps de rentrer à la maison.

— Mais la Féerie, c'est chez nous.

— Il fut un temps où je voyais Los Angeles comme une punition, mais ce n'est plus le cas, poursuivis-je tout en secouant la tête. Je le considérerai dorénavant comme un refuge et en ferai notre chez-nous.

— Je ne suis jamais allé à la ville, dit Mistral. Je ne suis pas sûr que cela me réussisse.

Je lui tendis la main.

— Tu seras à mes côtés, Mistral. Tu verras mon ventre s'arrondir et tu prendras nos enfants entre tes mains. Qu'est-ce qui pourrait être plus chez nous que ça ?

Il s'approcha alors de moi, de nous, et ils m'enlacèrent de leurs bras puissants. Le nez enfoui dans le parfum du torse de Doyle, je me blottis tout contre lui comme pour me cacher. Ma résolution aurait été d'autant plus forte si les autres bras qui m'étreignaient avaient été

ceux de mon Frost. En retournant dans le monde des humains et en coupant les ponts avec la Féerie, je me détachai des derniers vestiges qui me rappelaient sa présence. Le Cerf Blanc était une créature de la Féerie et ne s'aventurerait jamais dans une ville aussi emplie de métal. Je réprimai cette pensée. Je savais que j'avais fait le bon choix. Je le sentais, par ce « oui » massif qui retentissait dans mon esprit. Il était temps de faire bon accueil à cette facette de mes origines culturelles. Temps de retourner à Los Angeles et d'en faire mon chez-moi.

Chapitre 18

Chattan, le cousin de Sholto, était posté devant la porte, ayant repris sa fonction de sentinelle. Son frère n'était pas avec lui. Un Volant de la Nuit un peu plus petit que moi était plaqué contre le mur de l'autre côté du chambranle, ses ailes gigantesques repliées autour de lui tel un manteau noir. Je scrutai ses immenses yeux sans pupières, et après avoir brièvement reporté mon attention sur ceux de Chattan, sombres, démesurés et comme liquéfiés, leur origine génétique me fut nettement révélée. Il était le cousin paternel de Sholto.

— Princesse Meredith, heureux de vous voir rétablie, m'accueillit Chattan en se mettant au garde-à-vous. Je vous présente Tarlach, notre oncle.

Je savais ce qu'il voulait dire par « notre ».

— Mes salutations, Oncle Tarlach. Enchantée de faire la connaissance d'un nouveau membre de la famille de mon Roi.

Tarlach m'adressa une courbette en ce mouvement fluide si caractéristique des Volants de la Nuit, dont la colonne vertébrale semblait fonctionner comme ne le pourrait jamais celle des humains. Sa voix contenait ces notes sifflantes dignes d'un Gobelin-Serpent, mais on distinguait également dans ses paroles une sonorité rappelant le mugissement du vent au travers du ciel, comme si ces cris que poussaient à l'automne les oies sauvages s'étaient entremêlés aux grondements menaçants de l'orage pour se faire parole humaine.

— Cela fait fort longtemps qu'un Sidhe m'a dit « oncle ».

— Je porte l'enfant de votre neveu et Roi. Selon la loi des Sluaghs, cela fait que nous sommes de la même famille.

Les Sluaghs n'y vont jamais par quatre chemins pour accroître leur parenté. Le sang appelle le sang.

À la Cour Unseelie, « de sang à sang » aurait été le genre de tirade qui n'aurait rien auguré de bon mais, chez les Sluaghs, cela signifiait simplement que je portais en moi les gènes de Tarlach.

— Vous connaissez nos us et coutumes. Voilà qui est appréciable. Vous êtes bien la fille de votre père.

— Partout où je me rends en dehors de la Cour Unseelie, je

rencontre des gens qui lui vouaient un grand respect. J'aurais cependant préféré qu'il ait été un tout petit peu moins sympathique et plus impitoyable.

Tarlach haussa ce qui aurait pu passer pour des épaules si sa carrure avait été plus nette, mais mon tuteur Volant de la Nuit, Bhátar, m'avait appris que ce mouvement équivalait chez eux à un acquiescement.

— Vous pensez que sa vie aurait été épargnée ? demanda-t-il.

— J'ai l'intention de le découvrir.

— Vous avez l'intention de vous montrer plus impitoyable que votre père ? s'étonna Chattan.

Je tournai les yeux vers lui en opinant du chef.

— Emmenez-moi au bureau pour que je passe un coup de fil, et j'essaierai de montrer tout autant de sens pratique que de surprise.

— Quelle aide pourrez-vous obtenir d'un téléphone contre les Seelies ? demanda Tarlach de cette voix évocatrice de vents et tempêtes.

Tous les Volants de la Nuit n'avaient pas cette intonation typique qui indiquait une appartenance royale, mais aussi de grand pouvoir. Même parmi la famille régnante, tous n'en étaient pas dotés.

— Je vais appeler la police pour leur signaler que mon oncle cherche à nouveau à me kidnapper. Ils viendront me porter secours, et lorsque je serai partie, le danger que les Seelies représentent pour vous disparaîtra avec moi.

— Si les Sluaghs ne peuvent résister aux Seelies, les humains ne le pourront pas davantage, fit observer Chattan.

— Mais si les Seelies osent s'attaquer aux policiers, ce sera une violation du traité qu'ils ont signé à leur arrivée aux États-Unis, autant dire à une guerre contre les humains, au risque d'être bannis de ce pays.

— Vous ne cherchez pas à les combattre, mais plutôt à les dissuader de déclencher un conflit, dit Tarlach.

— Précisément.

La fente lui servant de bouche se recourba en un sourire qui plissa ses yeux sans paupières d'heureuses courbes, c'est ce que j'avais pensé dans mon enfance lorsque Bhátar m'avait aussi largement souri.

— Nous allons vous conduire au bureau, mais notre neveu de Roi s'est engagé dans un autre type de combat, auquel la police humaine ne sera d'aucune aide.

— Explique-nous ça en chemin, dit Mistral.

Tarlach leva les yeux et lança au grand Sidhe un regard loin d'être amical, bien que je ne sois pas sûre que Mistral soit en mesure de le décrypter. Ayant grandi avec un Volant de la Nuit, j'en étais capable.

— Les Sidhes ne font pas la loi ici, lui rétorqua-t-il avant de reporter son attention sur Doyle.

— La Reine m'a ordonné en une occasion de tenter de devenir votre Roi, mais vous m'avez rejeté, et le vote des Sluaghs est décisif. J'ai obéi à son ordre, pas davantage.

— Cela nous a laissé un goût amer, assena Tarlach.

— La Reine ordonne et les Corbeaux obéissent, répliqua Doyle.

Un vieux dicton unseelie que je n'avais pas entendu depuis un certain temps.

— On raconte que la Princesse n'est que la marionnette des Ténèbres, mais tu es resté bien silencieux.

— La Princesse se débrouille très bien toute seule.

— Il est vrai.

Puis Tarlach sembla avoir pris une décision, car il avança dans le corridor. Si gracieux soient-ils dans les airs, les Volants de la Nuit l'étaient beaucoup moins sur la terre ferme.

— Nous avons entendu dire que les Sluaghs avaient élu un nouveau Roi parce qu'ils redoutaient que Sholto ne se réveille pas à temps pour traiter avec les Seelies, dis-je en lui emboîtant le pas avant de parvenir à son niveau, Mistral et Doyle sur les talons, tout comme ils auraient escorté la Reine, Chattan fermant la marche.

— Ce n'est pas que ça, Princesse Meredith. Le bosquet que vous avez créé avait une apparence terriblement seelie, quoique le portail en os ait été un joli détail.

— Il a été conçu par ma magie et celle de Sholto.

— Mais il était rempli de fleurs et d'éclat de soleil. Ce qui n'est pas très unseelie, et pas du tout sluagh.

— Je n'ai pas toujours la possibilité de choisir la manière dont se manifeste la magie.

— Il s'agit de la magie sauvage, qui choisit elle-même son chemin tout comme l'eau trouvera une fissure dans la roche.

Je ne pus que l'approuver de la tête.

— Y a-t-il un risque qu'ils tentent de renverser Sholto ?

— Certains craignent qu'en s'unissant à vous il ne détruise les Sluaghs. Ils ont choisi un Volant de la Nuit pure souche pour le remplacer. Seul le fait que Sholto se soit révélé le meilleur et le plus juste des souverains lui a épargné de se réveiller dans un royaume qui n'était plus le sien.

— Pardonne-moi, intervint Doyle, mais les Sluaghs ne peuvent-ils simplement destituer leur Roi par les urnes ?

Tarlach lui répondit sans même daigner tourner les yeux vers lui.

— Cela s'est déjà vu.

Nous avançâmes en silence quelques minutes. Le sithin des Sluaghs ressemblait beaucoup à celui des Unseelies, avec de sombres

murailles rocheuses et des sols dallés de pierres froides et usées. Mais cette énergie qui vrombissait, pulsait, omniprésente dans tout monticule de la Féerie, à moins qu'on ne la bloque, y était légèrement différente, s'apparentant à ce qui distingue une Porsche d'une Mustang, deux voitures de haute performance, mais alors que l'une ronronnait, l'autre rugissait. Le sithin des Sluaghs rugissait aussi, son énergie m'appelant de plus en plus irrésistiblement à mesure que nous y pénétrions.

Je m'arrêtai si brusquement que Doyle dût s'appuyer sur mon épaule pour éviter de me rentrer dedans.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? s'enquit-il.

— Nous passerons ce coup de fil, mais Sholto a besoin de moi tout de suite.

— Que vous soyez à ses côtés sera pour eux de peu de réconfort, me dit Tarlach.

— Je sais que, pour eux, je ressemble beaucoup trop à une Sidhe, cependant c'est le pouvoir qu'ils doivent percevoir. Le sithin s'exprime. Ne le percevez-vous pas ?

Tarlach, les yeux levés vers moi, me regardait fixement.

— Je l'entends, mais je suis un Volant de la Nuit.

— Cela me parvient comme un rugissement s'amplifiant, comme la pluie et le vent accompagnant un orage phénoménal qui se rapproche inexorablement. Je dois être aux côtés de Sholto lorsqu'il se confrontera à son peuple.

— Vous êtes trop Sidhe pour pouvoir l'aider, dit Chattan.

— Ce n'est pas ce que votre sithin semble penser, rétorquai-je avec un hochement de tête catégorique.

Cette sonorité se mit à pulser contre ma peau, comme si quelque gigantesque moteur vibrait contre mon corps.

— Nous n'avons pas le temps, ajoutai-je. Le sithin a choisi son Roi, Sholto, comme tous les sithins le faisaient autrefois. Il n'en choisira pas un autre, et votre peuple fait la sourde oreille.

— Si vous êtes vraiment sa Reine, et si le sithin dit vrai, alors demandez-lui d'ouvrir la voie d'ici à la Chambre des Décisions. Il peut bien vous parler, mais vous écoute-t-il ?

Je me rappelai du mur qui avait tenté de se refermer contre ma volonté, mais cela avait été mon souhait et ce monarque de substitution avait œuvré pour contrecarrer mes projets. À présent, je voulais la même chose que le sithin : aider notre Roi.

— Sithin, ouvre la voie vers notre Roi et la Chambre des Décisions.

L'énergie vibrante se fit si audible que rien d'autre ne me parvenait si ce n'était le rugissement et la pulsation qui en émanaient. Je vacillai quelques instants et dus me retenir au corps lustré et

musclé de Tarlach. Il se pouvait que ce soit le fait que je cherche ainsi à me rattraper à un Volant de la Nuit plutôt qu'à un Sidhe, mais quelle qu'en soit la raison, devant nous, le corridor se transforma soudainement en une grotte gigantesque, donnant sur un spacieux amphithéâtre, où je pus voir des Sluaghs assis sur des gradins qui s'élevaient à l'infini.

Sholto se tenait debout sur le sol sablonneux face à un corpulent Volant de la Nuit presque aussi grand que lui, qui déploya ses ailes en nous accueillant avec des cris perçants. Sholto, qui avait tourné la tête vers nous, l'air surpris, n'eut que le temps de dire :

— Meredith !

Lorsque le Volant de la Nuit se rua sur nous, Tarlach prit instantanément son envol pour venir à sa rencontre et s'engager dans un combat aérien.

— Vous n'auriez pas dû venir ici ! nous sermonna Sholto, tout en me prenant la main tandis que les Sluaghs sur leurs bancs commençaient à s'agiter et se mettaient à se battre entre eux !

Chapitre 19

Les tatouages sur nos mains s'animèrent brusquement, pas aussi réels que des rosiers, mais comme des œuvres d'art qui scintillaient, pulsaient. Le parfum des herbes et des roses se diffusa, capiteux, embaumant l'atmosphère. Je sentis le poids de la couronne qui s'entortillait dans mes cheveux, et je sus qu'une fois encore, j'étais coiffée de roses immaculées et de gui. Je n'eus pas besoin de regarder Sholto pour savoir que sa couronne était en place, une brume verdoyante s'épanouissant en halo au-dessus de sa chevelure quasi blanche.

Une averse de pétales de rose qui n'étaient ni rosés ni lavande comme auparavant, mais blancs, se mit à pleuvoir autour de nous deux, faisant ralentir les émeutiers, qui cessèrent quasiment tout combat pour tourner vers nous des yeux écarquillés d'étonnement. J'entretins une seconde l'espoir que la bagarre s'arrête là et que nous pourrions causer, lorsqu'un hurlement résonna à nos tympanes.

Des cris stridents nous parvenaient : « Des Sidhes ! Ce sont des Sidhes ! » D'autres hurlaient :

« Trahison ! Nous avons été trahis ! »

Doyle était déjà derrière moi et je crus qu'il s'adressait à Sholto.

— Nous avons besoin d'armes !

J'offris mon visage à cette pluie de pétales blancs, qui m'effleuraient. Puis je répétai en élevant la voix :

— Nous avons besoin d'armes !

Sholto se retrouva avec la lance et la dague d'os à la main. Je restai à côté de lui, l'ayant lâché, désarmée. Puis, le sol sous mes pieds se mit à trembler, et s'entrouvrit... Doyle et Mistral n'eurent que le temps de me tirer en arrière, mais je ne ressentais aucune peur. Je pouvais sentir le pouvoir du sithin qui s'emballait en prenant son essor tel ce gigantesque mécanisme magique qu'en réalité il était.

L'ouverture s'élargit avant de se stabiliser. Apparut alors un escalier en colimaçon qui se poursuivait en sous-sol, si blanc et scintillant qu'il n'avait rien à envier à ceux de la Cour Seelie. La balustrade était constituée d'os humains et d'autres plus gros provenant de créatures qui n'avaient jamais été humanoïdes.

Lorsque le bruit produit par ce sol qui s'entrouvrait cessa, le silence régnait parmi les Sluaghs, à un point tel que les pétales de rose tombaient sur le sable produisant le bruit d'une averse de neige.

Puis de ce silence nous parvinrent de l'escalier un bruissement d'étoffe et des bruits de pas. Un premier individu se présenta, tout de blanc vêtu, dissimulé par une houppelande et des robes n'ayant pas été en vogue depuis des siècles à la Féerie, retenant entre ses mains aussi blanches que le tissu la poignée d'une épée. Je crus initialement qu'elles étaient de cet éclat lunaire qu'avait ma peau ainsi que celle de Sholto, mais alors que cette silhouette grimpait encore les marches, je me rendis compte que ses mains n'étaient qu'os. Des mains de squelette retenaient la poignée blanche de l'épée, dont la lame était tout aussi immaculée, quoiqu'elle brillât d'un éclat bien plus métallique qu'osseux.

L'individu, aussi grand qu'un Sidhe, me fixa de ses orbites vides sur cette tête de mort dissimulée par un léger voile. Puis il se tourna vers Sholto pour lui offrir son épée.

Celui-ci hésita une seconde avant d'en saisir la poignée. Ce faisant, il effleura les mains du squelette, ce qui ne sembla pas le préoccuper. Puis la silhouette s'avança dans la marée de pétales, sa longue traîne rappelant celle d'une robe de mariée macabre. Elle, car il s'agissait d'une « elle », se plaça sur le côté et attendit.

La silhouette suivante, copie conforme de la première, était tout de blanc vêtue, squelettique, avec ce voile vapoureux retombant sur ce faciès osseux. Cependant, elle présenta à Sholto un ceinturon blanc tissé où était sanglé un fourreau, qu'il prit, le bouclant autour de sa taille avant d'y rengainer l'épée.

Une troisième apparut, portant un bouclier aussi blanc que l'épée, gravé de motifs de squelettes et de monstres tentaculaires que, si la forme plus primaire des Sluaghs m'avait été inconnue, j'aurais identifiés comme des animaux marins d'une taille incroyable.

La mariée macabre l'offrit à Sholto, et lorsqu'il l'eut passé à son bras, le sithin se mit à rugir autour de nous avec cette sonorité propre à la magie, pas seulement mentale, mais qui semblait provenir de quelque bête gigantesque.

Je crus que la parade des armes était terminée, quand j'aperçus d'autres silhouettes qui grimpaient l'escalier, dont la forme en spirale empêcha que je puisse les compter.

La suivante s'approcha de moi, une épée de couleur chair à la main. Je voulus la saisir, mais Doyle me retint le bras, arrêtant mon élan.

— Ne la touche qu'avec ta Main de Chair, Meredith. Il s'agit de la lame Aben-dul. Qui que ce soit la touchant sans détenir ce pouvoir sera consumé de la même manière qu'elle détruit.

Soudainement, mon poulx me martela si violemment la gorge que cela devint douloureux de respirer. La Main de Chair était de loin mon pouvoir le plus redoutable, me permettant en un tournemain de retourner comme un gant un être, et même d'en fusionner deux en une masse informe, hurlante. Mais les Sidhes n'en mouraient pas pour autant. Non, ils survivaient et hurlaient à jamais.

Je tendis donc la main droite. Il valait mieux connaître le degré de dangerosité d'un objet avant de le toucher. Toujours bon de savoir que ce même pouvoir censé vous aider pouvait également vous piéger, mais le pouvoir est fréquemment à double tranchant.

Je pris l'arme et un soupir collectif longuement retenu s'éleva de l'assemblée. Les Sluaghs avaient su ce dont il s'agissait, sans proférer le moindre avertissement. La poignée qui avait semblé si ordinaire se mit alors à s'agiter si violemment dans ma main que je dus l'empoigner plus fermement pour la retenir. Elle donnait l'impression d'être vivante. Des images s'y formaient : des gens et des Feys qui se tortillaient et se retrouvaient soudés ensemble. Puis elle se grava de scénettes montrant ce que cette épée était capable de faire. J'appris ainsi que je pouvais trancher comme avec n'importe quelle lame, mais également qu'en la brandissant je pourrais aussi projeter la Main de Chair à distance au cours d'un combat. Le seul objet dont j'avais entendu parler dans les légendes assorti à ma Main de Pouvoir. Les Sidhes l'avaient perdu depuis si longtemps que leurs récits ne le mentionnaient même plus.

Mais où en avais-je entendu parler ? Mon père s'était assuré que je mémorise l'inventaire des reliques de pouvoir disparues. Une litanie de ce que notre peuple avait perdu. J'avais fini par comprendre qu'elle correspondait aussi à la liste de celles que nous pourrions récupérer.

La prochaine mariée-squelette tenait une lance étincelante d'argent et de toute blancheur, comme façonnée de quelque joyau irisé de lumière. Il existait plusieurs de ces lances légendaires, et ce ne fut que lorsqu'elle s'approcha de nous pour l'offrir à Mistral que je fus certaine de son nom : Éclair. Elle ne lui avait jamais appartenu, mais autrefois à Taranis, le Dieu de la Foudre et du Tonnerre, jusqu'à ce qu'il se mette à singer les humains en s'éloignant ainsi de sa nature originelle.

Mistral hésita avant d'enserrer de ses doigts puissants la hampe de la lance, qui ne pouvait être brandie que par une divinité des tempêtes. La toucher sans avoir la capacité d'invoquer la foudre signifiait qu'elle vous brûlerait la main, ou vous consumerait intégralement. J'avais oublié ce genre de détail propre aux anciennes armes. La plupart ne pouvaient être maniées sans risques que par une main qui leur soit spécifiquement adaptée. Pour toutes les autres, c'était la destruction assurée, pure et simple.

Lorsque la lance s'embrasa d'une blancheur éblouissante, je clignai des paupières, la vue brouillée. Puis elle se transforma en un sceptre argenté, à l'éclat atténué, paraissant moins surnaturel. Mistral le fixait comme fasciné par cet objet merveilleux, qui en effet l'était bel et bien, capable de projeter la foudre qui surgissait de sa paume, et qui, avec la lance, selon la légende, lui permettrait d'invoquer et de diriger les tempêtes.

La mariée macabre suivante s'avança vers Doyle, qui possédait depuis des années une épée de pouvoir ainsi que deux dagues magiques. Mais j'avais demandé des armes, pas que nous puissions les choisir. Il est vrai que ce que retenaient ses mains osseuses n'avait pas l'air d'être une arme, mais un instrument courbe noir formé de la corne de quelque animal qui m'était inconnu, et je pus sentir le poids des âges qui en émanait. Une lanière y était fixée permettant de le porter en bandoulière.

Le gigantesque Volant de la Nuit qui s'était battu avec Tarlach atterrit alors à côté de nous avec un cri strident. Je n'eus que le temps de me demander où ce dernier était passé, lorsque le postulant au trône des Sluaghs tenta de se saisir de ce que retenaient ces phalanges osseuses.

Doyle ne chercha même pas à l'en empêcher. Pas davantage que nous, d'ailleurs.

Chapitre 20

Le Volant de la Nuit agrippa vivement de sa main à quatre doigts cette vieille corne, qu'il leva en l'air avec un sourire resplendissant de férocité. Des clameurs d'approbation s'élevèrent, mais la plupart demeurèrent silencieux sans en rater une miette. Ils savaient ce dont il s'agissait. Mais lui...

Il se tourna vers nous, le sourire toujours aussi triomphal, puis... son expression changea. Le doute transparut sur sa face camuse, et ses yeux s'écarquillèrent.

— Non ! murmura-t-il avant de se mettre à hurler.

Il hurla, poussa des cris perçants, autant de cris qui retentirent en écho dans toute la salle, avant de s'effondrer sur le sable, empoignant toujours la corne, comme s'il ne pouvait plus la lâcher, pour se mettre à se rouler par terre, se tordant en tous sens en hurlant. Elle détruisit son cerveau en direct sous nos yeux.

Lorsqu'il s'immobilisa agité uniquement de quelques soubresauts, Doyle s'approcha de lui. Après s'être accroupi, il retira la corne noire de la main de celui qui aurait pu devenir roi. Une main flasque, qui ne cherchait plus à la retenir.

Ayant récupéré la corne et passé la lanière en bandoulière autour de son torse nu, Doyle parcourut ensuite du regard les Sluaghs assemblés, auxquels il s'adressa, sa voix profonde portant dans tout l'amphithéâtre :

— C'est la Corne de la Lune Noire. La Corne du Chasseur. La Corne de la Folie ! Elle m'appartenait il y a longtemps de cela. Seul le Chasseur de la Meute Sauvage peut la toucher, et seulement lorsqu'il est sous l'emprise de la Magie de la Chasse.

Quelqu'un l'interpella :

— Alors comment se fait-il que tu puisses la tenir ?

— Je suis le Chasseur. Je suis toujours le Chasseur.

Je me demandai bien ce que Doyle voulait dire par là, mais cela sembla satisfaire la foule. Je me réservai le droit de demander davantage d'explications plus tard. Il se pouvait même qu'il ait donné la seule réponse qui lui soit possible.

Une autre dame-squelette se trouvait dans l'escalier, une

houppelande de plumes repliée sur les avant-bras. Elle s'avança, non pas vers nous, mais vers Tarlach avachi sur le sable. Je m'apprêtai à aller le rejoindre lorsque Sholto me retint fermement par le bras. « Attends ! » sembla-t-il me notifier, et il avait raison. Même si savoir que je pouvais invoquer le Calice et peut-être ainsi sauver Tarlach rende insupportable d'assister à la lente progression emplie de dignité de ce squelette dans sa robe élégante.

Elle s'agenouilla à côté du Volant de la Nuit effondré, qu'elle recouvrit de la houppelande, avant de se remettre debout pour aller rejoindre à pas lents les autres qui formaient une rangée silencieuse, attendant.

Un moment, je songeai qu'il devait être bien trop mal en point pour pouvoir même bénéficier de l'aide d'un objet légendaire, quel qu'il soit, lorsqu'il se mit à bouger sous les plumes, puis se remit tant bien que mal sur pied, enveloppé de ce vêtement emplumé. Il resta là debout quelques instants, le sang scintillant sur la blancheur de son ventre blessé. Puis, ayant brusquement pris son envol, il se métamorphosa en oie. Tous les Volants de la Nuit s'envolèrent derechef, et soudainement, le gigantesque plafond voûté se retrouva empli d'oies qui poussaient des cris d'appel. Par dizaines, elles atterrirent sur le sable, où elles se retransformèrent en Volants de la Nuit.

— Le glamour du Roi ne nous sera plus nécessaire pour nous dissimuler lorsque nous chasserons, dit Tarlach. Nous pouvons maintenant nous camoufler.

Il s'inclina en une révérence fluide, imité par les autres, qui, telle une centaine de raies Manta géantes, se mirent ensuite à genoux : même s'ils n'en avaient pas, d'une certaine manière, cela rendait ce mouvement d'autant plus gracieusement.

Les gradins tout autour de nous s'animèrent, et je remarquai que tous les occupants s'étaient inclinés. Puis ils se laissèrent tomber à genoux, ou leurs équivalents, en une démonstration collective de dévotion.

— Roi Sholto ! Reine Meredith ! commença alors à dire Tarlach.

Cela fut repris en chœur par les cordes vocales des autres, et nous nous retrouvâmes immergés au cœur de ce charivari.

— Roi Sholto ! Reine Meredith !

Je me trouvai au sein de la seule Cour de toute la Féerie où on pouvait se faire élire Reine, et les Sluaghs s'étaient exprimés. Enfin Reine à la Féerie ! Mais pas du royaume sur lequel j'avais l'intention de régner.

Chapitre 21

Le cabinet de Sholto était entièrement lambrissé de panneaux de bois hypercirés teintés d'un marron aussi sombre qu'il était possible d'obtenir sans aller jusqu'à leur nuire. Bien que les couleurs de la tenture murale suspendue derrière le bureau se soient estompées, les fils tissaient encore une étendue de ciel tourbillonnant de nuées d'où s'échappaient des tentacules, de minuscules silhouettes courant en dessous de terreur, des scènes qui auraient mieux fait d'être reléguées à des films d'horreur. Dans l'une d'elles, une femme à la longue chevelure blonde avait les yeux fixés sur les nuages tandis que tous les autres tentaient de s'enfuir ou d'occulter ce qu'ils pouvaient bien y voir. Dans mon enfance, j'avais eu tout le loisir de m'y attarder pendant que mon père et Sholto discutaient affaire. À ma requête, on m'avait appris qu'elle était presque aussi ancienne que la tapisserie de Bayeux, et que la femme blonde portait le nom de Glenna la Folle. Suite à ce dont elle avait été témoin lorsque la Meute Sauvage avait traversé sa contrée, elle avait tissé une série de tapisseries, qui s'étaient faites de plus en plus bizarres tandis que sa raison allait battre la campagne.

J'avais pu supporter la vue de ce qui lui avait fait perdre la boule, sans flancher. Était-ce dû au choc ? Ou à la bénédiction divine ? Ou encore toutes ces pertes récentes avaient-elles fini par m'avoir à l'usure ?

Doyle derrière moi m'enlaçait par la taille contre sa solide présence, bien réelle, qui représentait pour moi une corde de sécurité. Je fuyais la Féerie pour une bonne raison, plus que justifiée, mais je pouvais admettre en aparté que l'une des principales causes était précisément cet homme-là. Il se pouvait que ce soit la mort de Mamie, mais je pensais plutôt avoir décidé que, pour Doyle et les enfants que je portais, je n'aurais pas hésité à échanger un trône.

Une voix masculine à l'autre bout du fil me fit sursauter. J'avais été mise en attente pendant un long moment. Selon moi, on n'avait pas dû croire que j'étais celle que j'affirmais être.

Doyle resserra légèrement son étreinte, et mon pouls s'apaisa d'un chouïa.

— Le Commandant Walters à l'appareil. Est-ce vraiment vous, Princesse ?

— C'est moi.

— On me dit que vous avez besoin d'une escorte policière pour sortir de la Féerie.

Une tige des rosiers qui formaient ma couronne vrilla en se tortillant pour venir effleurer le combiné.

— C'est bien le cas.

— Vous savez que les murs de votre chambre à l'hôpital ont bel et bien fondu. Les témoins ont rapporté que vous et le Roi Sholto vous êtes envolés à cheval, mais l'Équipe Mobile de Réservistes qui effectuait la surveillance dans le couloir n'a rien vu de tout ceci qu'au moment où vous étiez déjà loin, et alors, les trouées dans les murs leur sont apparues.

À l'entendre, il n'était pas content !

— Commandant Walters, je suis désolée d'avoir causé autant de soucis à votre Équipe Mobile de Réservistes et à qui que ce soit d'autre, mais j'ai moi-même passé une nuit infernale, OK.

Ma voix semblait imperceptiblement entrecoupée. Je pris plusieurs profondes inspirations régulières. Je n'allais pas fondre en larmes. Ce n'était pas digne d'une Reine.

Doyle m'embrassa le sommet du crâne, avant de poser sa joue entre les roses et le gui qui me couronnaient.

La vrille de rosier s'enroula autour du combiné qu'elle tira d'un coup sec.

— Vous êtes blessée ?

— Pas physiquement.

— Que vous est-il arrivé, Princesse ? demanda Walters d'un ton radouci.

— Il est temps pour moi de quitter la Féerie, Commandant Walters. Il est temps pour moi de sortir de votre juridiction. Je suis bien trop près des membres de ma famille à Saint-Louis.

La tige tira plus fort, comme si elle tentait de me retirer le téléphone de la main. La Féerie, après m'avoir couronnée Reine de ce monticule, n'avait visiblement aucune intention de me voir filer dans le monde des humains.

— Arrête ça ! murmurai-je.

— Qu'est-ce que vous dites, Princesse ?

— Rien, excusez-moi.

— Qu'attendez-vous de nous ?

Doyle se saisit de la vrille qu'il entreprit de désentortiller du combiné des deux mains, mais je replaçai illico l'un de ses bras autour de ma taille, et il dut se débrouiller avec une seule.

J'expliquai donc que les sujets de mon oncle se trouvaient à

l'extérieur de mon refuge et menaçaient de déclarer la guerre aux Sluaghs à moins qu'ils ne me livrent à eux.

— Mon oncle est le souverain absolu de la Cour Seelie. Il les a en quelque sorte convaincus que les jumeaux que je porte sont les siens. Il affirme que les Sluaghs m'ont enlevée, et les Seelies cherchent à me récupérer, dis-je, sans même tenter de réprimer le tremblement de ma voix. Ils veulent me remettre à mon oncle. Comprenez-vous ?

Doyle était finalement parvenu à dérouler la tige torsadée, que je sentis prendre son ascension pour se joindre au reste de ma couronne vivace.

— J'ai entendu parler de ce dont on l'accuse, et je suis plus désolé que je ne saurais l'exprimer, Princesse Meredith.

— De ce dont on l'accuse, Walters ? Sympa d'admettre que vous mettez ma parole en doute.

Doyle me serra plus fort contre lui.

Le Commandant Walters se mit à protester, mais je l'interrompis.

— Ça ira, Walters. Escortez-moi simplement pour revenir à une certaine normalité. Mettez-nous tous dans un avion en partance pour L.A.

La tige vrillée se glissait à nouveau vers le téléphone.

— Vous devrez effectuer un examen médical avant d'embarquer.

Je plaquai la main sur le combiné en sifflant d'un air menaçant :

— Arrête !

Et elle s'arrêta à mi-mouvement comme un gosse surpris la main dans la boîte à biscuits.

— Princesse, nous viendrons vous chercher, mais à la condition que vous laissiez un docteur vous examiner avant d'embarquer.

— Nous avons désintégré les murs de la chambre où nous étions. Croyez-vous vraiment que l'hôpital voudra m'accueillir à nouveau ?

— Le personnel hospitalier se préoccupe de votre santé comme de votre sécurité. Comme nous tous, cela dit en passant.

— Vous ne souhaitez pas que je perde la vie en étant sous votre surveillance, c'est plutôt ça.

Doyle soupira et m'embrassa sur la joue. Je me demandai s'il m'avertissait par ce moyen de ne pas me montrer trop dure à l'encontre des humains, ou s'il voulait seulement me réconforter.

— Princesse, ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, dit Walters, une note de sincérité dans la voix.

— Très bien, je vous présente mes excuses. S'il vous plaît, venez nous chercher.

— Cela prendra un peu de temps pour tout organiser, mais nous viendrons à vous.

— Et pourquoi avez-vous besoin de temps ?

— Après ce qui s'est passé la dernière fois, Princesse, on nous a

donné l'autorisation, ou plutôt l'ordre, en fonction de la façon dont on le conçoit, d'être accompagnés par la Garde Nationale. Au cas où le ciel se mettrait à bouillonner et que des monstres en surgiraient encore à l'improviste. Je sais que votre homme, Abloec, a soigné ceux qui en avaient perdu la raison. Néanmoins, il y en a suffisamment parmi eux qui se souviennent que ces événements dépassaient de loin toute affaire policière courante.

— L'Équipe Mobile de Réservistes ne peut pas s'en occuper ? m'enquis-je.

— Des sorciers et sorcières ont été assignés aux unités de la Garde Nationale, contrairement à la police.

— Oh ! J'avais oublié ce fait divers. Ce truc horrible qui s'est produit en Perse.

Cela avait été relayé par les médias pendant des jours d'affilée, avec des détails hauts en couleur particulièrement crus.

— On ne l'appelle plus la Perse, Princesse Meredith, et depuis très, très longtemps.

— Mais les créatures qui ont attaqué nos soldats étaient des démons perses. Elles n'avaient aucun lien avec l'Islam et tout à voir avec la religion d'origine de cette région.

— C'est impossible, mais la Garde Nationale sera accompagnée d'assistants doués de facultés psychiques, et après ce qui s'est passé, je pense pouvoir vous confirmer que nous en aurons besoin.

Qu'est-ce que je pouvais bien dire ? La tige s'enroula autour du téléphone pour se remettre à tirer, et cette fois, je la frappai délicatement d'un doigt. Elle s'en désentortilla, semblant contrariée. J'appréciai d'avoir été couronnée par la Féerie même. J'appréciai cet honneur suprême, mais une couronne n'allait pas suffire à me protéger des membres de ma famille. À une époque, j'avais pensé le contraire, avant de prendre conscience de ma naïveté.

— Je dois passer quelques appels. Combien de temps pouvez-vous rester dans le monticule des Sluaghs ?

— Si nous restons à l'intérieur, un certain moment. Mais en revanche, j'ignore combien de temps les Seelies attendront avant de nous mettre la pression.

— Croient-ils vraiment que votre oncle est le géniteur de vos enfants ?

— Ma mère est là-dehors avec eux, entièrement d'accord avec ça. Je ne peux même pas les blâmer pour l'avoir crue. C'est ma mère. Pourquoi raconterait-elle des histoires ?

D'une poussée, Sholto s'écarta du mur où il attendait avec Mistral, pour me ménager un moment d'intimité avec Doyle, selon moi. Mais à présent, il décida de s'approcher pour déposer un doux baiser sur ma main libre. Qu'avais-je bien pu faire pour mériter autant

de prévenance et de réconfort ?

— Et pourquoi mentirait-elle, voyons ? demanda le Commandant Walters.

— Parce que son objectif le plus ambitieux dans la vie a été de tout temps de s'intégrer à l'élite de la Cour Seelie, et si elle peut contribuer à faire de moi la Reine de Taranis, alors elle deviendra du même coup la mère de la Reine de la Cour Dorée. Et ça, elle va adorer !

— Elle échangerait votre liberté contre une petite ascension sociale ?

— Elle échangerait même ma vie pour ça.

Doyle se redressa derrière moi et m'étreignit, tandis que Sholto s'agenouillait à mes pieds en m'enlaçant les jambes, le regard levé vers moi. Les fleurs de sa couronne formaient comme une brume lavande, rose et blanche. Il avait tout l'air d'un Seelie à genoux là, ses yeux dorés tricolores rivés sur moi.

— Non, Princesse, c'est ta maman.

— Elle a laissé mon oncle quasiment me battre à mort lorsque j'étais enfant. Elle l'a même regardé faire. Je n'en ai réchappé que grâce à ma grand-mère, la seule à intervenir.

Je caressai la joue de Doyle et, à cet instant, je perçus qu'il y avait un autre homme qui risquerait tout pour moi. Ce qu'il avait déjà prouvé en venant me chercher à la Cour Seelie, mais en ce moment, ce regard révélait bien plus encore.

— La rumeur court que votre grand-mère a été blessée. Mes hommes ont vu vos gardes l'emmener à dos de cheval de l'hôpital.

— Elle n'est pas blessée. Elle est morte.

Ma voix s'était faite curieusement atone.

Une expression douloureuse traversa alors les yeux de Sholto, car c'était lui qui lui avait porté ce coup fatal. C'était par sa main que Mamie avait péri, quand bien même il n'avait pas eu d'autre alternative.

— Quoi ?! s'exclama Walters.

— Je n'ai pas le temps de vous expliquer, Commandant. J'ai besoin d'aide. J'ai besoin d'une escorte de policiers humains pour sortir d'ici.

— Pourquoi vos gardes Unseelies ne peuvent-ils vous évacuer ?

— Je ne suis pas sûre de la réaction des Seelies s'ils voyaient surgir maintenant des guerriers Unseelies. Mais ils se garderont d'attaquer des humains, et plus particulièrement des soldats. Cela briserait la paix, et ils courraient le risque de se faire éjecter d'Amérique pour avoir déclenché une guerre sur votre territoire.

— Ils essaient de vous remettre à l'homme que vous accusez de viol. Cela semble quelque peu irrationnel. Pensez-vous vraiment qu'ils

vont laisser passer des soldats et les autoriser à vous emmener sans opposer de résistance ?

— S'ils se rebiffent, alors foutez-les hors de ce pays à grands coups de pied dans les fesses !

— Tenteriez-vous par hasard de nous convaincre de vous prêter main-forte pour vous débarrasser de vos adversaires, Princesse ?

— Non, je ne fais qu'exprimer la seule chose, qui, je pense pourrait, pourrait juste, éviter la violence ou que le sang coule encore. J'en ai assez vu pour une nuit. Je suis en partie humaine et vais accueillir à bras ouverts cette facette de ma personnalité, Commandant Walters. Ils n'arrêtent pas de seriner que je suis trop mortelle pour être Sidhe, eh bien, je vais leur montrer ce que c'est d'être mortelle, parce que c'est bien trop dangereux en ce moment d'être Sidhe. Faites-moi sortir d'ici, Commandant Walters. Je suis enceinte, et certains des pères de mes jumeaux m'accompagnent. Faites-nous sortir d'ici avant que quelque chose de fatal ne survienne. S'il vous plaît, Commandant Walters, s'il vous plaît, aidez-moi !

Sur ce, la tige mouvante se désentortilla complètement du combiné. Sholto m'enlaçait toujours les jambes, ayant glissé ses bras entre Doyle et moi, qui m'étreignait. Mais à ce moment précis, cela convenait parfaitement, sans le moindre esprit de compétition. Puis Sholto plaqua la joue contre mes cuisses pour dissimuler son regard.

— Je suis si désolé, Meredith, pour ta grand-mère. De grâce, pardonne-moi.

— Nous avons châtié celle qui a tué Mamie. Tu sais, tout comme nous, que tu n'en es pas directement responsable.

Il releva son beau visage marqué par l'anxiété pour me fixer.

— Mais c'est ma main qui a porté le coup.

— Si tu ne l'avais pas fait et que moi, j'en aie eu la capacité, dit Doyle, je l'aurais fait.

— Qu'est-ce qui s'est donc passé pendant que la Reine me torturait ? s'enquit Mistral près de la porte.

— Il y a de quoi dire, intervint Doyle, mais remettons cela à plus tard.

Mistral se rapprocha de nous, mais il ne restait plus beaucoup de ma personne à toucher. Je lui offris une main, qu'il prit après quelques secondes d'hésitation.

— Je te suivrai en exil, Princesse.

— Je ne peux pas abandonner mon peuple, mentionna Sholto, toujours à genoux.

— Tu seras en danger si tu restes à la Féerie, lui dis-je. Ils ont déjà prouvé qu'ils voulaient vous tuer tous les trois.

— Tu dois venir avec nous, Sholto, ou ne jamais quitter la sécurité du monticule des Sluaghs, lui conseilla Doyle.

Sholto m'étreignait les jambes en se frottant la joue contre ma cuisse.

— Je ne peux laisser mon peuple sans Roi ni Reine !

— Un Roi mort lui sera de bien peu d'utilité, commenta Mistral.

— Combien de temps durera cet exil ? s'enquit Sholto.

— Jusqu'à la naissance des bébés, au moins, répondis-je.

— Je peux voyager de Los Angeles à certaines zones du monticule des Sluaghs, car grâce à notre magie, il s'y trouve le rivage d'une plage. Je pourrais donc venir voir mes sujets sans faire de moi une cible pour les Sidhes.

— Tu viens de dire les Sidhes, et non les Seelies, lui fis-je remarquer. Pourquoi ?

— Onilwyn n'est pas Seelie, mais il a été complice de ta cousine et de ses alliés Seelies dans leur tentative pour tuer Mistral. Nous sommes assaillis de toutes parts, Meredith. N'est-ce pas pour cela que tu quittes la Féerie ?

Je réfléchis à ce qu'il venait de dire, ne pouvant finalement qu'acquiescer.

— Oui, Sholto, c'est précisément pour cette raison que nous devons partir d'ici. Il s'y trouve tellement d'ennemis que même la Déesse n'aurait pu le pressentir.

— Alors partons en exil, dit Doyle dans mon dos, sa voix grondant dans tout mon corps en un ronronnement, atténuant ma nervosité.

— Nous partons en exil ! renchérit Mistral.

— Tous en exil ! déclama Sholto.

Nous étions tous d'accord, ne restait plus maintenant qu'à trouver Rhys et Galen pour leur annoncer la nouvelle.

Chapitre 22

Doyle emprunta une dague non magique à Sholto, qui avait des armes planquées dans tous les coins du bureau. Je me demandai si sa chambre recélait un tel arsenal et me figurai que c'était bien probable. Cela révélait une absence d'arrogance et une prudence que je trouvais louable chez un guerrier Sidhe, et outrageusement séduisantes chez un Roi. Nous allions essayer cette nuit de survivre et de nous enfuir, et s'équiper d'armes qui n'étaient pas des reliques majeures de pouvoir semblait une idée particulièrement géniale.

Doyle fit usage de la dague pour appeler Rhys. La plupart des membres de la Féerie utilisaient des miroirs comme moyen de communication, mais certaines des premières magies réfléchitives s'étaient manifestées par l'intermédiaire de l'une des quelques surfaces réfléchissantes que tous portaient sur eux. Et même ceux qui n'étaient pas guerriers étaient équipés d'une lame servant à couper les aliments ou à d'autres choses. Un couteau avait de nombreuses fonctions autres que tuer. Tout ce qui était nécessaire ensuite était une touche de fluide corporel pour badigeonner la lame. Pour quelque raison que ce soit, les miroirs ne requéraient pas cette touche personnelle, c'était probablement la raison pour laquelle cette option était la plus populaire.

Doyle s'entailla le doigt légèrement pour mettre son sang sur le plat de la lame. Il s'en approcha ensuite pour appeler Rhys.

J'étais assise dans le gigantesque fauteuil du bureau de Sholto, les jambes repliées sous moi. La couronne vivante avait disparu Dieu sait où. Sholto était également tête nue, une fois encore. Apparemment, le pouvoir s'était clairement exprimé.

Était-ce le fait qu'une magie aussi phénoménale se soit ainsi dissipée ou parce que les événements semblaient finalement avoir eu raison de moi, mais je caillais. Une sensation ayant fort peu de rapport avec la température ambiante du monticule de la Féerie. Certains types de froid n'ont rien à voir avec une réaction épidermique et des couvertures, mais se ressentent plutôt au plus profond du cœur et de l'âme.

L'épée Aben-dul était posée sur le grand bureau vide de Sholto,

les images apparues sur la poignée toujours visibles, figées dans le matériau, quel qu'il soit, qui la constituait et donnait vaguement la sensation au toucher d'être de l'os. Une femme au corps dénudé était figée en une attitude de souffrance et d'horreur, le visage fondu à la jambe de l'homme qui se tenait au-dessus d'elle.

La Main de Chair était l'une des plus terribles facultés magiques que possédaient les Sidhes. Je n'y avais eu recours qu'en deux occasions, et chacune me hantait depuis. Si j'en avais fait usage contre des humains, cela aurait sans doute été moins effroyable, car ils n'auraient pas survécu ainsi retournés. Les Sidhes, eux, n'en mouraient pas. On devait trouver un autre moyen de les achever pendant qu'ils hurlaient, les tripes scintillantes à la lumière, le cœur battant en plein air, toujours relié aux veines et à d'autres bouts de... trucs et de machins.

La dernière personne à détenir la Main de Chair avait été mon père. Mais cette épée sur le bureau ne lui était pas réapparue. Elle s'était présentée à moi. Pourquoi ?

Mistral s'immisça entre moi et le meuble et, posant ses mains sur les accoudoirs, repoussa le siège, qui recula tout en douceur. Je levai les yeux vers lui, penché au-dessus de moi.

— Princesse Meredith, ton regard est hanté !

J'ouvris la bouche, puis la refermai avant de dire finalement :

— J'ai froid.

Il me sourit et tourna ses yeux empreints de gravité vers Sholto.

— La Princesse a froid.

Sholto se contenta d'opiner du chef et d'ouvrir la porte pour s'adresser aux gardes en faction dans le couloir. Il était Roi et avait simplement présumé qu'ils seraient à leur poste, et que l'un d'eux ne serait que trop heureux d'aller quérir un domestique, qui s'empresserait à son tour d'aller chercher une couverture ou un manteau. L'arrogance propre à la noblesse. Je n'avais jamais eu beaucoup de serviteurs à mes petits soins pour en prendre l'habitude. Il était possible que mon père, un homme prévoyant, l'ait fait exprès. Il avait compris que, sans cette arrogance, je me montrerais plus impartiale. Et le fait est que la Féerie avait bien besoin d'un peu plus d'équité.

Mistral s'agenouilla devant moi, tellement grand qu'il m'empêchait de voir le bureau. L'épée n'était pas le seul objet qui s'y trouvait. La lance y était également posée. Elle n'était plus ce pieu scintillant d'une blancheur argentée, mais semblait à présent faite de bois clair, comme gravé de signes runiques et d'autres caractères calligraphiques si archaïques que je ne parvenais pas à tout déchiffrer. Je me demandai si Mistral en serait capable, mais sans me sentir suffisamment concernée pour lui poser la question. D'autres choses me

semblaient bien plus importantes.

— Pourquoi l'épée ne s'est-elle pas présentée à mon père ? Il détenait la Main de Chair.

— Il possédait aussi la Main de Feu, dit Doyle derrière nous.

— Et je détiens la Main de Sang, lui répondis-je sans même tourner les yeux dans sa direction. Qu'est-ce que l'une a à voir avec l'autre ? Aben-dul est destinée à tous ceux détenant la Main de Chair. Pourquoi moi, et pas mon père ?

— Les reliques de pouvoir ne commençaient pas à réapparaître du vivant du Prince Essus, m'expliqua-t-il.

— Au fait, as-tu réussi à contacter Rhys ? s'enquit Mistral.

— Oui.

Doyle, après s'être installé à ma droite, me prit la main, cette main qui m'avait permis de toucher une épée qui, faute d'une magie adaptée, m'aurait retournée les tripes à l'air, et je serais morte.

Il déposa un baiser au creux de ma paume, que je tentai d'écarter, mais il me retint.

— Tu détiens un immense pouvoir, Meredith. Il ne contient rien de mauvais ni de malfaisant.

Je tirai plus fort pour extirper ma main de sa poigne et il finit par me lâcher, à regret.

— Je sais qu'un pouvoir magique n'est pas malfaisant en soi, mais du fait de ses accomplissements, Doyle. Tu as remarqué ce qu'il provoque. C'est le plus horrible que j'aie jamais vu !

— Le Prince ne t'en avait pas fait la démonstration ? demanda Mistral.

— J'ai observé l'ennemi que la Reine gardait dans sa chambre au fond d'une malle. Je sais que c'était mon père qui l'avait transformé en cette... boule de chair à vif bien vivante.

— Le Prince Essus désapprouvait ce que la Reine avait choisi de faire avec... ça, dit Doyle.

— Pas « ça », réagit Sholto. Avec « lui ». Si ce n'était pas « lui », crois-tu qu'elle l'aurait fait sortir de sa malle ?

Nous avons tous tourné les yeux vers lui. Quant à Mistral, il semblait loin d'être réjoui.

— Nous sommes en train d'essayer de lui remonter le moral, au lieu de la faire se sentir plus déprimée encore.

— La Reine était très fière de montrer à Meredith combien elle pouvait être terrible.

— Il a raison, dis-je en hochant la tête. J'ai vu le... ce qui restait du prisonnier. Je l'ai vu dans son lit et elle m'a ordonné de le remettre dans sa boîte.

— Je l'ignorais, dit Doyle.

— Tout comme moi, renchérit Mistral.

— Pensais-tu vraiment que la Reine épargnerait quoi que ce soit à la Princesse ?

— Andais lui a épargné les humiliations plus horribles auxquelles elle nous a soumis, dit Mistral, étant donné que Meredith ne l'avait encore jamais vue nous torturer comme elle le fit la nuit où la Princesse nous a sauvés.

Il me prit la main en m'adressant le regard que j'avais enfin mérité. Un regard empreint de respect, de gratitude et d'espoir. C'étaient les yeux de Mistral cette nuit-là, ce bref coup d'œil qu'il m'avait jeté, qui m'avaient insufflé le courage de mettre ma vie en jeu pour les sauver tous. Ces yeux me disaient clairement que je n'étais qu'un autre membre de la royauté sans utilité. Et j'avais fait de mon mieux pour lui prouver le contraire.

Je me demandai s'il le savait. Cependant, quelque chose me poussa à le lui dire.

— C'est l'expression de ton regard, Mistral, qui m'a fait risquer la mort des mains de la Reine cette nuit là.

— Tu me connaissais à peine, dit-il en haussant les sourcils, perplexe.

— C'est vrai, mais tu me fixais pendant qu'elle s'amusait à faire couler le sang de ses gardes en utilisant certains d'entre eux comme spectateur. Je voyais que tu ne me considérais que comme un autre membre inutile de la monarchie.

— Tu as failli mourir cette nuit-là parce que je t'ai regardée ? dit-il en me dévisageant.

— Je devais te prouver que tu te trompais sur moi, Mistral. Il me fallait tout risquer pour vous sauver, parce que c'était la chose à faire. Ce que je devais faire, par devoir.

Il retenait ma main entre les siennes, quoiqu'elles fussent si grandes comparées aux miennes qu'elles étaient davantage en contact avec sa propre peau. Il me dévisageait toujours, semblant évaluer le poids de mes propos.

— Elle ne ment pas, dit Doyle du côté opposé.

— Ce n'est pas ça. C'est que cela fait si longtemps que je n'ai pas eu affaire à une femme qui se soucie autant de ce que je pense que je ne parviens même pas à me souvenir depuis quand. Qu'elle ait réagi ainsi, après un simple regard... dit-il en scrutant mon visage, les sourcils froncés, avant de demander : Étions-nous depuis toujours destinés à être ensemble ? Est-ce pourquoi un seul regard venant de moi a accompli autant ?

Je ne l'avais pas considéré sous cet angle.

— Je l'ignore. Je ne sais qu'une chose : c'est ce qui s'est passé. Tu m'as obligée à m'impliquer bien plus que je n'en avais l'intention, Seigneur des Tempêtes.

Il sourit alors. Un sourire que tout homme ferait à une femme. Un sourire qui montrait combien il était ravi, et combien mes paroles avaient de valeur pour lui. On aurait tendance à penser que la magie de tous ces hommes ne repose que sur leur étrangeté surnaturelle ou la mienne, mais certains moments les plus précieux sont les plus ordinaires. Des moments que pourraient partager tout homme et toute femme, s'ils s'aimaient sincèrement.

Aimais-je Mistral ? En cet instant, observant à son visage, ses yeux posés sur moi, je n'avais qu'une seule réponse : pas encore.

Chapitre 23

Une servante entra, apportant un manteau composé de pièces de cuir de textures cousus ensemble par de gros points style « Frankenstein ». Les diverses nuances de noir, de gris et de blancs par-ci par-là donnaient l'impression que ce vêtement avait été fabriqué avec la peau de plusieurs espèces animales. Les coutures et les différences de texture auraient dû en faire une horrible pelisse, mais c'était tout le contraire. Cela se tenait plutôt bien, rappelant un look post-ado fêtard amateur de night-clubs ayant rencontré le style Gothic, avec un petit côté motard tant qu'on y était.

Le plus surprenant était qu'il m'allait comme un gant. Il me serrait tellement les bras et le buste que je dus retirer la satanée blouse de l'hosto pour pouvoir le fermer. Je reconnus sous mes doigts la matière des boutons ; ils étaient taillés dans de l'os. Le manteau était si moulant que mon décolleté se retrouva joliment encadré par l'encolure en V. J'étais plus serrée sous les seins, ce qui me donnait quasiment une taille Empire. Puis il s'évasait largement comme une robe de bal en traînant par terre, se boutonnant même jusque au sol.

Sholto dut s'agenouiller devant moi pour finir de le boutonner. Puis il redressa la tête, souriant.

— Tu as belle allure.

Aurait-ce été superficiel de ma part de me sentir rassérénée simplement parce que ce manteau m'allait bien ? Peut-être, mais je me sentais si mal, que j'aurais fait bon accueil à tout ce qui pouvait me ravigoter.

— Il me va à la perfection. Qui me l'a prêté ?

— Il a été fabriqué pour la Reine des Sluaghs, me répondit-il en se redressant.

— Que veux-tu dire ? lui demandai-je.

— Il y a quelques mois, la couturière de la Cour a fait un rêve. Un rêve qui lui a appris que je prendrais Reine et qu'en prévision, elle devrait se mettre à coudre quelque chose pour elle.

Je passai les doigts sur le cuir souple. Le manteau avait été doublé afin que les gros points visibles à l'extérieur ne gratouillent pas la peau.

— Tu veux dire que ta couturière savait avant tout le monde que Meredith serait Reine ? s'étonna Mistral.

— Pas Meredith, pas de nom, mais elle connaissait les mensurations, en effet.

— Et tu l'as autorisée à coudre pour une reine hypothétique ? lui demanda Doyle.

— Mirabella coud pour cette Cour depuis de nombreux siècles. Elle a mérité le droit qu'on lui passe quelques caprices à l'occasion. Mais bon nombre des vêtements ont été cousus à partir de morceaux disparates, comme ce manteau, ce n'était donc pas du gaspillage, dit-il en m'adressant un sourire appréciateur. Voir Meredith le porter ne fait que me le confirmer.

— Pourquoi est-il si important que j'aie une garde-robe ici ? Et d'autant plus quand c'est un rêve prémonitoire qui le suggère ? m'enquis-je.

— Nous sommes assiégés, répondit Doyle. Nous devons peut-être rester ici plus longtemps que prévu. Mistral et moi trouverons probablement des fringues à emprunter, mais il sera plus difficile de t'en trouver à ta taille.

— Mais pourquoi des beaux vêtements seraient-ils aussi importants ? insistai-je.

— Mirabella a annoncé à tous ceux qui voulaient bien lui prêter attention que je prendrais une reine et que celle-ci ne serait pas plus grande que ça, dit Sholto en faisant un geste qui semblait vouloir indiquer la taille d'un poisson. Cela a contraint les Sorcières qui nous restent encore et nos Volantes de la Nuit à reconsidérer leurs assiduités à mon égard.

— Tu veux dire que les femmes de ta Cour ont cessé de te mettre la pression parce que Mirabella était occupée à coudre des vêtements qui n'étaient pas à leurs mensurations ?

— C'est ça.

— Avais-tu déjà vu ces vêtements ? s'enquit Doyle.

— Non, répondit Sholto. Les femmes de ma Cour étaient beaucoup plus intéressées, mais je suis resté en dehors de tout cela. Honnêtement, j'ai cru que Mirabella avait sans doute manigancé ça pour les empêcher de me harceler.

Sa main descendit le long de mon bras moulé de cuir.

— Mais voilà un rêve qui s'est réalisé, ajouta-t-il.

— J'espère que cela ne signifie pas que nous resterons coincés ici, dit Mistral. Sauf ton respect, Roi Sholto, mais cela voudrait dire que les humains n'auront pas réussi à nous faire évacuer.

— Je ne souhaite pas que les projets de Meredith tournent mal, mais je dois bien reconnaître que la garder chez moi plus longtemps serait un plaisir.

Un coup discret, respectueux, se fit entendre à la porte. Je sus sans même qu'on me le précise que c'était un domestique. On a toujours l'impression qu'on leur a enseigné une certaine manière de frapper dans leur description de poste : le moyen d'attirer l'attention sans toutefois interrompre.

— Entre, héla Sholto.

Après avoir franchi la porte, la femme qui avait apporté le manteau nous fit une révérence.

— Roi Sholto, je suis désolée, mais il y a un problème requérant votre attention.

— Exprime-toi sans détours, Bibi. Quel problème ?

Ses trois yeux se portèrent vivement vers Mistral et Doyle, plus insistants sur ce dernier me semblait-il, puis elle demanda :

— Êtes-vous sûr que les affaires de la Cour devraient être évoquées devant des étrangers ?

Elle se prosterna ensuite sur les genoux avant de poursuivre :

— Je ne veux pas parler de la Reine Meredith, mais des deux Sidhes.

Voilà une étrange distinction entre eux qui étaient Sidhes, et Sholto et moi qui ne l'étions visiblement pas. Était-ce simplement que l'on ne pouvait pas être Sidhe pour régner sur les Sluaghs, ou constatait-elle que nous n'en avions pas du tout l'air ? Je ne connaissais pas suffisamment Bibi pour l'encourager à exprimer le fond de sa pensée, néanmoins cela ne manquait pas d'intérêt.

Sholto poussa un soupir puis se tourna vers nous.

— Vous m'en voyez désolé, mais le fait est que vous n'êtes pas Sluaghs. Je reviens tout de suite, du moins je l'espère.

Il n'avait pas l'air content de nous quitter en sortant dans le corridor accompagné de la servante.

— C'est intéressant qu'ils ne considèrent pas leur Roi comme Sidhe, fit remarquer Mistral.

— Ni moi non plus, d'ailleurs, dis-je.

Doyle s'approcha pour passer les mains sur les manches de mon nouvel accoutrement.

— Tu es charmante dans ce manteau. Il te colle à la peau.

— C'est vrai, dit Mistral. Je n'avais nullement l'intention de me montrer indifférent à ta beauté, Princesse. Pardonne-moi.

Et il se prosterna sur un genou comme j'avais pu voir les gardes le faire devant la Reine Andais lorsqu'ils craignaient de lui avoir déplu.

— Relève-toi, lui dis-je, et ne refais jamais ça.

Il sembla surpris mais se redressa, l'incertitude se reflétant sur son visage teintée d'un soupçon de contrition.

— Je t'ai contrariée. Je suis désolé.

— Il s'agissait de ta façon de te prosterner comme tu le ferais

devant la Reine, lui précisa Doyle.

J'acquiesçai.

— J'ai dû effectuer ce genre d'agenouillements serviles toute mon existence. Et je ne souhaite pas en être témoin chez mes Rois et pères de mes enfants. Tu peux me faire des excuses, Mistral, mais ne te prosterne plus jamais à terre comme si tu redoutais mes réactions. Ce n'est pas dans mes habitudes.

Il consulta Doyle du regard, qui lui adressa un seul assentiment de la tête, avant de venir nous rejoindre. Il me souriait, mais semblait avoir perdu un peu de son assurance.

— Il me faudra sans doute un peu de temps pour m'accoutumer à cette nouvelle manière de procéder, mais je suis impatient d'apprendre ces choses qui m'épargneront des génuflexions.

Je ne pus réprimer un sourire à ses propos.

— Oh, je ne sais pas. J'aime bien voir un homme à genoux si c'est pour la bonne cause.

Il eut un haussement de sourcils interrogateur.

— Elle veut dire que si c'est pour lui donner du plaisir, tu pourras adopter cette position pour t'y employer, lui expliqua Doyle.

Mistral rougit, une réaction que je n'avais pas encore remarquée chez lui. Puis il détourna les yeux, pour néanmoins répondre :

— Quand tu voudras, Princesse, j'en serai ravi.

— Meredith, Mistral. Mon nom est Meredith, ou Merry, lorsque nous sommes entre amis.

La porte s'ouvrit sans aucun frappement préalable et je compris qu'il s'agissait de Sholto, qui entra, ostensiblement mécontent.

— Que s'est-il passé ? s'enquit Doyle.

— Ta mère a envoyé un message. Elle requiert la preuve que tu te portes bien, sinon les Seelies sont prêts à passer à l'action plutôt que de simplement camper devant notre monticule.

— Ont-ils vraiment l'intention de vous attaquer ? lui demandai-je.

— Qu'ils le fassent ou non, je ne saurais le dire, mais qu'ils menacent de le faire est indéniable.

— N'ont-ils pas saisi les risques qu'ils encourent ? intervint Doyle.

— Je pense qu'ils considèrent qu'il n'y a aucun risque pour qu'un humain jase, si l'un d'eux les aperçoit. Nous avons tous participé à de petites batailles auxquelles les humains n'ont pas assisté. Et nous ne leur colportons aucun ragot.

— Taranis a changé la donne en allant s'adresser à leurs autorités avec ses accusations de viol à l'encontre de mes hommes.

— Ça, c'est... bizarre, s'étonna Sholto.

— Et si nous parvenons à rentrer et contacter les autorités humaines, nous lui revaudrons ça, mais avec un véritable meurtre, dis-je, et même à mes oreilles, mon ton semblait sinistre.

Doyle m'étreignit. Je glissai mes bras autour de son corps chaud en partie dénudé.

— Nous pouvons nous entretenir avec ta mère par l'intermédiaire du miroir de la Cour, suggéra Sholto avec un drôle d'air.

— Qu'y a-t-il ? s'enquit Mistral.

— Je viens juste d'avoir conscience que ce sera ma première entrevue avec ma belle-mère.

— Je considère depuis longtemps Besaba comme une ennemie, dit Doyle, qui avait tressailli entre mes bras. Mais tu as raison, c'est la mère de Meredith.

— Non, elle m'a seulement mise au monde. Vous avez assisté à la mort de la seule femme qui a mérité le droit d'être appelée ma mère. Mamie m'a élevée avec mon père. Ma mère ne veut de moi maintenant que parce qu'elle pense que cela pourrait faire d'elle la mère de la Reine des Seelies. Avant que Taranis ne semble me porter de l'intérêt, elle ne se souciait absolument pas de moi.

— Elle n'en demeure pas moins ta mère, dit Sholto.

Je secouai négativement la tête, toujours entre les bras de Doyle.

— Selon moi, on mérite ce titre. Voilà ce qui arrive lorsqu'on est élevée parmi les humains. Je ne crois pas que le simple fait d'accoucher vous attribue cet honneur.

— Les chrétiens disent qu'on doit honorer ses parents, fit remarquer Doyle.

— C'est vrai, mais si tu poses la question à l'Américain lambda, il te dira que ce respect se mérite.

— Alors, as-tu l'intention d'ignorer la requête de Besaba ? s'enquit Sholto.

— Non. Nous devons lui montrer qu'elle n'a aucune raison de se sentir lésée, alors qu'elle prétend l'être, dis-je en levant les yeux vers le visage de Doyle. Serait-ce bénéfique ou mal à propos d'avoir Doyle et Mistral à mes côtés ? Ou préférerais-tu que nous ne soyons que tous les deux, Sholto ?

— Je pense qu'une petite démonstration de force s'impose, dit-il, avant de regarder les deux autres et de poursuivre : Je n'ai aucune objection, je pense que Meredith et moi-même devrions être au premier rang en tant que Roi et Reine avec vous à nos côtés, et quelques-uns de mes gardes à l'arrière. Rappelons-leur à qui ils auront affaire en cas de grabuge.

Cette proposition sembla susciter l'approbation générale.

— Je crois avoir quelques vêtements qui devraient vous aller à tous les deux, bien que Mistral soit un peu plus large de carrure, ajouta Sholto en souriant. Peut-être une veste déboutonnée sans chemise, un roi particulièrement barbare.

— Je porterai ce que tu voudras, lui dit Mistral. J'apprécie que tu

nous autorises à rester aux côtés de Meredith pour l'occasion.

— Ceux parmi les Seelies qui n'ont pas peur des Sluaghs redouteront les Ténèbres de la Reine et le Seigneur des Tempêtes.

— Cela fait belle lurette que je ne possède plus le pouvoir d'accomplir ce qu'évoque mon nom.

— Tu détiens la lance qui appartenait autrefois au Dieu de la Foudre et du Tonnerre. Le sceptre magique de Taranis est entre tes mains, Seigneur des Tempêtes.

— Je pense, dit Doyle, qu'il vaut mieux ne pas divulguer cette info aux Seelies. Ils sont déjà ici pour récupérer le Calice. Si Taranis apprend que l'une de ses reliques de pouvoir a choisi une autre main comme guide...

Il hocha la tête et écarta les bras, semblant prêt à sortir son épée.

Je terminai sa pensée :

— Il se mettrait en rogne.

— En rogne ? s'étonna Doyle, avant d'acquiescer de la tête. J'aurais plutôt dit qu'il nous massacrerait jusqu'au dernier, mais oui, pourquoi pas ? Après tout, cette expression fera l'affaire.

Chapitre 24

Les fringues de Sholto allaient comme un gant à Doyle et Mistral. Cependant, à l'exception de Rhys et de moi-même, la taille moyenne de tous les Sidhes de ma connaissance correspondait à un mètre quatre-vingts, les hommes étaient invariablement bien baraqués et sveltes. Les gardes étaient tout en muscles, endurcis par la pratique des armes, que ce soit à l'entraînement ou sur le terrain. Mais Sholto avait raison au sujet des épaules de Mistral. Elles étaient juste un poil plus larges que les siennes ou celles de Doyle. De peu, mais cela suffisait pour que les chemises ne soient pas bien ajustées, tendues à craquer au point qu'elles ne tombaient pas bien. Il valait mieux porter moins de fringues et avoir belle allure que d'en rajouter pour finir mal fagoté, vu que nous nous apprêtions à parlementer avec la Cour Seelie, dont l'intérêt primordial tournait autour du jeu des apparences. Si cela avait l'air beau, alors cela *l'était*, incontestablement. Mais quelle famille dysfonctionnelle !

Mirabella, la couturière de la Cour, tournait autour de Mistral en rajustant d'une fine main pâle le manteau adapté à sa large carrure qu'elle lui avait dégoté, avant d'aplanir un pli sur l'étoffe d'un bleu profond de son tentacule noir et blanc digne d'un Volant de la Nuit. Ce tentacule lui servait de bras droit et était d'une grande dextérité.

À l'exception de ce petit détail, elle semblait parfaitement humaine. Elle faisait usage de ses membres disparates sans même y penser. Des mouvements dénués d'efforts acquis après toutes les années durant lesquelles elle avait dû s'en accommoder. Était-elle métissée de Volant de la Nuit ? L'enfant née de quelque viol, ou même d'une partie de jambes en l'air dans le foin ? J'aurais voulu le lui demander, mais cela aurait été d'une grossièreté totalement déplacée.

Mistral était magnifique dans ce manteau, dont la couleur profonde donnait à ses yeux la couleur d'un ciel d'été. Il était plutôt difficile de repérer où commençait et où se terminait sa chevelure d'un gris nuageux qui se confondait avec l'ample col doublé de fourrure.

Mirabella l'avait fait se retourner afin de juger comment ce long vêtement tourbillonnait autour de lui. Une large bande de fourrure grise descendait le long de son dos, si bien que les cheveux de Mistral

librement déployés jusqu'à ses chevilles poursuivaient l'illusion, non pas induite par la magie, mais plutôt par le savoir-faire de la couturière et ce choix vestimentaire.

— Ne dirait-on pas qu'il a été fait sur mesure, dit Doyle d'un ton pince-sans-rire.

Après avoir lissé de son tentacule ses cheveux bruns rassemblés en un chignon soigné, la couturière le fixa de toute l'intensité de ses yeux vert olive animés de touches de bruns et de gris, presque dorés autour des iris. Ces derniers étaient aussi proches que ceux des humains pouvaient l'être de ceux multicolores des Sidhes. Grande et belle, Mirabella se déplaçait avec cette posture raide, étrangement gracieuse, révélant qu'elle portait un corset sous sa robe de style très 1800 d'un vert quasi noir qui contribuait à faire ressortir la couleur de ses yeux. Les manches ne semblaient pas être faites pour un vêtement de tous les jours, bouffantes sur les épaules et s'évasant largement en bas, ce qui les faisait glisser lorsqu'elle levait les bras en l'air, et on pouvait alors apercevoir la jointure du tentacule qui s'amorçait là où le coude aurait dû se trouver.

— Mirabella, l'aurais-tu confectionné spécialement pour Mistral ? s'enquit Sholto.

Sans même tourner les yeux vers son Roi, elle continua à s'affairer avec cet essayage de manteau qui, en fait, ressemblait beaucoup plus à une robe.

— Je vous ai parlé de mon rêve, Votre Éminence.

— Mirabella ! la rappela-t-il à l'ordre avec plus de véhémence.

Elle se retourna alors pour lui lancer un coup d'œil nerveux, avant d'inciter Mistral à se tourner vers nous, comme pour une inspection. Il avait supporté toutes ces attentions sans broncher. La Reine Andais aimait habiller ses gardes pour des dîners, des bals ou son propre divertissement. Mistral avait donc l'habitude d'être traité comme si son opinion n'avait aucune importance lorsqu'il s'agissait de se fringuer. Mirabella se montrait pro comparée à Andais. Pas le moindre tripotage en passant.

Il portait également un pantalon noir fourré dans des bottes qui lui montaient aux genoux. Mirabella l'avait agrémenté d'une large ceinture bleue, une couleur qui fonctionnait impeccablement contre la blancheur lunaire et éclatante de son ventre exposé, le bleu profond, si profond du manteau encadrant ses pectoraux pâles musclés. Sholto ne s'était pas trompé en disant que Mistral aurait l'allure d'un roi barbare.

— Ce manteau n'a jamais été fait pour mes épaules, Mirabella, dit Sholto en lui jetant un regard.

Elle haussa les épaules et ce mouvement caractéristique me confirma qu'il y avait une épaule humaine quelque part sous

l'emmanchure, ou quelque chose de plus dur, constitué de davantage d'os que son tentacule.

S'étant finalement résignée à affronter le regard de son Roi, on discernait de la colère plutôt que de la rage dans ses yeux ravissants. Puis elle se laissa tomber à genoux dans un déversement plissé de lourdes jupes et de jupons noirs qui firent une apparition furtive.

— Pardonnez-moi, Mon Roi, mais l'orgueil a eu raison de moi. Si les Seelies, après tant d'années, doivent voir mes créations portées par quelqu'un d'autre que vous, Votre Majesté, alors je veux qu'ils soient impressionnés. Je veux qu'ils voient quels vêtements ils auraient pu avoir façonnés par mes deux bonnes mains si Taranis ne m'en avait privée d'une.

Cela répondait à une question. Mirabella avait donc eu deux mains.

— Tu as dû rester éveillée toute la nuit pour coudre ce manteau et le costume de Doyle.

— Ne vous rappelez-vous pas, Votre Éminence ? J'avais cousu le rouge pour vous, mais comme il ne semblait pas être du goût de la Reine, vous ne l'avez plus jamais porté.

Sholto fronça les sourcils, puis sourit en hochant la tête.

— Elle pensait que c'était bien trop chamarré pour sa Cour. Elle trouvait qu'il faisait trop seelie. J'avais oublié.

Doyle était en effet tout de rouge vêtu, d'un magnifique cramoisi clair d'autant plus spectaculaire contre la noirceur de sa peau. Un contraste qui en était presque douloureux de beauté. Le manteau ressemblait plutôt à une veste longue de style contemporain, à l'exception de sa couleur et de sa coupe, qui mettait en valeur sa large carrure et sa taille étroite ; une coupe athlétique, comme les vendeurs la présenteraient en boutique. La couturière avait dû faire de petites pinces au pantalon coordonné pour l'ajuster à son tour de taille, mais l'étoffe cramoisie lui allait comme un gant au niveau des hanches et des cuisses, retombant en s'évasant légèrement, l'ourlet se repliant joliment sur une paire de mocassins noirs bien cirés.

Elle lui avait choisi une chemise en soie d'un gris glacé qui s'associait à merveille avec le costume comme avec sa peau. Elle avait même demandé à la Volante de la Nuit qui l'avait accompagnée de le coiffer. De ses tentacules, celle-ci avait donc rassemblé en une longue tresse cette épaisse chevelure noire qui lui tombait aux chevilles en y entremêlant des rubans rouges.

— Et Una m'a aidée à coudre le manteau. Elle a acquis un certain doigté. Comme je lui envie tous ces membres aptes aux travaux d'aiguille !

Elle indiqua du geste la Volante de la Nuit qui, après avoir tressé les cheveux de Doyle, était restée si discrètement contre le mur.

— Vous êtes bien aimable, Maîtresse, lui dit-elle en lui faisant une courbette.

— Je rends à César ce qui est à César, Una.

Una s'empourpra légèrement, en fait, en travers de la pâleur de son bas-ventre.

— Je suis impressionnée que vous ayez pu faire des bottes pour Mistral en un temps record, lui dis-je.

Mirabella me regarda, quelque peu surprise.

— Les pointures ne varient presque jamais. Comment avez-vous pu voir d'un seul regard qu'elles étaient neuves ?

— J'ai dû accompagner mes gardes à Los Angeles pour leur acheter des chaussures. C'est ainsi que j'ai acquis une certaine aptitude à évaluer les pointures.

— Vous avez le coup d'œil, me dit-elle en souriant, presque timidement.

Je m'apprêtai à la remercier, mais n'étant pas sûre de la durée de son séjour à la Féerie, je me ravisai, un « merci » pouvant être parfois mal pris par les plus âgés.

— Je fais de mon mieux, dis-je à la place, et le manteau que vous m'avez fait est parfait.

Elle sourit de plus belle, véritablement aux anges.

— N'as-tu pas fabriqué les bottes ? lui demanda Sholto.

— J'ai fait du troc, lui répondit-elle après avoir secoué négativement la tête.

— C'est le Lutin ?

Comme s'il n'y en avait qu'un, ce qui était loin de la vérité. Il n'y en avait plus beaucoup dans le Nouveau Monde, mais il en restait encore quelques-uns parmi nous.

Elle opina du chef.

— Vas-tu vraiment sortir avec lui ? s'enquit Sholto.

— Il adore son travail comme moi le mien, dit-elle en piquant un fard.

— Vous l'aimez bien ? demandai-je.

Elle m'adressa à nouveau ce coup d'œil nerveux.

— Je crois.

— Tu sais qu'il n'y a pas de règles chez les Sluaghs concernant ceux avec qui tu couches, ajouta Sholto, mais le Lutin te fait la cour depuis une centaine d'années, Mirabella. Je pensais qu'il ne te plaisait pas.

— En effet, mais... s'interrompit-elle en écartant largement sa main de l'extrémité de son tentacule. Je ne semble simplement plus le trouver si désagréable que ça. Nous parlons chiffons et il a une télévision chez lui. Il m'apporte des magazines de mode et nous en discutons.

— Il a trouvé la voie de ton cœur, lui dit Doyle.

Elle laissa échapper un petit gloussement puis un sourire. Cela me suffit pour comprendre que le Lutin avait en partie reçu le prix du marché.

— Je suppose que oui, confirma-t-elle.

— Alors tu as toute ma bénédiction, comme tu le sais, lui dit Sholto, qui souriait.

Le visage de Mirabella devint grave.

— Tully me fait la cour depuis un siècle. Il s'est montré délicat, prévenant, et ne s'est jamais monté la tête en ma compagnie, contrairement à d'autres que je pourrais nommer.

— Taranis, dis-je.

J'évoquai ce nom sans la moindre émotion, me sentant encore un peu engourdie, ce qui était probablement mieux comme ça.

Elle me fusilla du regard, puis son expression se radoucit.

— Sans vouloir faire montre d'audace, Reine Meredith, j'ai entendu parler des abus qu'il vous a fait subir, et en suis désolée du plus profond du cœur. Il aurait dû cesser ses agissements des années plus tôt.

— Si j'ai bien compris, il a tenté de vous courtiser à sa manière.

— Me courtiser ! s'exclama-t-elle, semblant cracher ces mots. Oh non ! En plein milieu d'un essayage, il a voulu me prendre de force. J'avais été invitée à la Féerie avec des promesses de sécurité et d'honneur. Il a dû laisser s'estomper toutes les illusions par lesquelles il s'était dissimulé afin d'essayer les vêtements, si bien que son pouvoir magique qui contribue à le faire paraître si beau devant toutes les femmes n'a pas fonctionné sur moi. Je savais qu'il commençait à prendre de l'embonpoint. Je connaissais toutes les failles sous ses fausses apparences. J'avais la vérité de mon côté, et il n'a pas pu me séduire en m'envoûtant magiquement.

— Tu étais aussi probablement équipée d'épingles et d'aiguilles d'acier, lui dit Doyle.

Elle le regarda en approuvant de la tête.

— Tu as raison. Mes instruments m'ont épargné de tomber dans son piège. Dans sa rage, il m'a tranché le bras droit, dit-elle en levant son membre tentaculaire, qui ondula gracieusement dans les airs telle une créature du fond des mers se retrouvant sur la terre ferme. Puis il m'a fait chasser de son sithin, une couturière manchote ne lui étant plus d'aucune utilité.

— Et depuis combien de temps étais-tu à la Féerie quand cela s'est passé ? s'enquit Doyle.

— Cinquante ans, je crois.

— En te chassant ainsi de son sithin, il te faisait courir le risque que toutes ces années te submergent d'un seul coup, rappela Mistral.

— Si j'avais touché le sol, en effet, dit-elle en opinant du chef. Mais tous ceux de sa Cour n'étaient pas d'accord avec le traitement qu'il m'avait infligé. Certaines courtisanes m'ont transportée à la Cour Unseelie. Elles ont adressé pour moi une requête à la Reine, qui a tenu quasiment les mêmes propos que Taranis : « De quelle utilité me serait une couturière à qui il manque un bras ? »

Des larmes scintillèrent dans ses yeux, qu'elle parvint à refouler.

Sholto s'avança vers elle dans sa magnifique tunique, son pantalon noir argenté et ses bottes brillantes qu'elle avait confectionnées, ou avait fait fabriquer pour lui. Comme elle était toujours agenouillée, il l'aida à se redresser, retenant d'une main la sienne et, de l'autre, le bout de son tentacule.

— Je me souviens de cette nuit, commenta-t-il.

— Moi aussi, Mon Roi, dit-elle en levant les yeux vers lui. Je me souviens de ce que vous avez dit : « Elle est la bienvenue parmi les Sluaghs. Nous la soignerons. » Vous n'avez pas demandé à quoi je pourrais servir, ni même si mes compétences vous seraient utiles. Les dames de la Cour avaient promis que vous n'abuseriez pas de moi, et pourtant, elles avaient grand-peur des Sluaghs.

— Les Seelies doivent nous redouter, c'est notre protection, lui répondit-il en souriant.

— Vous m'avez accueillie avec un seul bras valide, reprit-elle en hochant la tête, sans savoir qu'Henry pourrait trouver un moyen de me rendre utile à nouveau. Je ne vous l'ai jamais demandé, Mon Roi. Qu'auriez-vous fait de moi si je n'avais eu aucun talent à vous offrir ?

— Nous t'aurions trouvé quelque tâche que tu aurais pu accomplir avec la main qu'il te restait, Mirabella. Nous sommes des Sluaghs. Il y en a parmi nous qui n'ont qu'un membre, et d'autres qui en ont à profusion. Nous sommes plutôt adaptables dans notre genre.

Elle acquiesça de la tête puis se détourna, dissimulant ainsi les larmes qui s'étaient finalement décidées à ruisseler sur ses joues.

— Vous êtes le plus bienveillant des souverains, Roi Sholto.

— Ne va pas crier ça sur les toits en dehors de cette Cour, lui dit-il en éclatant de rire.

— Cela sera notre secret, Mon Roi.

— Vous disiez que le Docteur Henry vous avait donné un nouveau membre ? lui demandai-je.

— En effet, c'est ce qu'il a fait, me confirma-t-elle.

— Et comment a-t-il fait ça ?

— L'une des Volantes de la Nuit a été assez charitable pour l'autoriser à prélever l'un de ses tentacules. Vous savez qu'ils ont la faculté de repousser ?

— Oui, répondis-je.

— Eh bien, Henry s'était employé à creuser l... l'idée qu'il

pourrait greffer le membre d'un Volant de la Nuit, pour le remplacer, sur l'un des Sluaghs puisque eux en sont incapables. Il n'était pas parvenu jusque-là à le faire avec succès, mais il a proposé d'essayer sur moi, si je le souhaitais, expliqua-t-elle avec un petit geste des deux membres. Je me suis portée volontaire.

— Les humains doivent avoir recours à des donneurs génétiquement compatibles pour toute greffe, quelle qu'elle soit. Ils commencent tout juste à expérimenter le système avec des mains, entre autres, mais la plupart du temps le corps rejette ce membre étranger. Comment Henry a-t-il réussi à dépasser ce problème de rejet ?

— Je n'ai pas tout compris de ce que vous venez de dire, Ma Reine, mais Henry serait mieux à même de répondre à vos questions. Si vous souhaitez savoir de quelle manière je couds ses vestes pour qu'elles flattent sa silhouette, je peux vous le dire, mais la manière dont il a accompli ces merveilles en me greffant ce nouveau membre, je ne suis toujours pas parvenue à le comprendre, même après tout ce temps. Je l'ai depuis bon nombre d'années et m'en émerveille encore.

Elle entreprit ensuite de rassembler son nécessaire de couture dans un panier, aidée d'Una. Lorsqu'elles eurent terminé, elles se retournèrent pour nous jager.

— Vous avez tous l'air présentable, si je puis m'exprimer ainsi. Comme j'en avais entretenu l'espoir.

— Ne devrions-nous pas trouver un prétexte pour mentionner la styliste ? demanda Doyle.

Elle lui lança à nouveau ce bref coup d'œil.

— Il sait que je suis ici, Seigneur Doyle. Si Taranis ne m'a pas estimée à ma juste valeur, d'autres à sa Cour ont dû faire leur deuil de mes doigts agiles et de mes talents d'aiguille. Certaines Seelies viennent me voir avec des commandes de temps à autre. Celles qui m'ont transportée dans une houppe dans le sithin en sithin pour tenter de me sauver cette sombre nuit me rémunèrent pour mon travail. Le Roi Sholto l'a autorisé de bonne grâce.

Je tournai les yeux vers lui. Il paraissait quelque peu embarrassé.

— Un Roi ne peut garder occupée à plein temps une styliste aussi talentueuse. À la Cour des Sluaghs, l'apparat vestimentaire n'a pas beaucoup d'importance.

Elle se mit à rire.

— Le fait que la plupart à notre Cour se présentent dans le plus simple appareil est pour moi une déception, dit-elle avant de me regarder, ainsi que les autres, et de poursuivre : Bien que je crois que cela soit en passe de changer.

Sur ce, elle fit une révérence, Una une courbette, et elles se retirèrent.

— Taranis doit être éliminé, dit Mistral.

— Entendu ! l'approuva Doyle.

— Nous n'allons pas déclencher une guerre à cause de ce qui m'est arrivé, ou de ce qu'il a fait à Mirabella.

— Son histoire est jalonnée de méfaits de ce genre, Meredith, me dit Doyle.

— Ah ! fit Mistral. Il fut autrefois un homme fort apprécié des femmes, mais lorsque sa cote de popularité a chuté, il n'a pas hésité à recourir à la force brute.

— Était-il toujours aussi cruel ?... lui prendre un bras, tout de même !

— Non, pas toujours, répondit Doyle.

Je n'arrêtai pas d'entendre raconter que Taranis avait été à une époque un homme viril qui avait un sérieux penchant pour la bouteille comme pour la bagatelle, mais je n'en avais jamais été témoin. Il ne lui restait plus maintenant pour cela assez de bon sens ancré sur la réalité. Autrefois, il aurait eu toute confiance en ses pouvoirs de séducteur pour m'inciter à venir le rejoindre dans son lit. En vérité, avant qu'il ne me viole en m'envoûtant de sa magie, j'aurais dit qu'il n'aurait jamais accordé aucun crédit à un refus venant de moi. Son absolue confiance en lui était légendaire. Qu'avais-je bien pu faire pour lui donner à penser que ses illusions ne parviendraient pas à me convaincre ?

— Pourquoi Taranis m'a-t-il envoûtée pour me violer plutôt que de se fier à son charme ? Je veux dire, avec son ego démesuré, pourquoi n'a-t-il pas persisté à croire que je finirais par accepter ?

— Peut-être a-t-il eu l'impression qu'il n'y avait pas de temps à perdre, dit Sholto.

— Il avait la ferme intention de me garder, Sholto. Il *aurait dû* penser avoir tout le temps nécessaire.

— Où veux-tu en venir, Meredith ? me demanda Doyle.

— Je trouve simplement bizarre qu'il m'ait balancé un sortilège si différent de ceux qu'il utilise habituellement. Il est presque parvenu à me submerger sous toutes ses illusions attrayantes, et jusqu'à Los Angeles lors d'un simple entretien au miroir. Mais cette fois, il m'a violée comme n'importe quel salaud. Cela ne lui ressemble pas.

— Tu nous as dit que tu avais percé à jour son illusion lorsqu'il t'a initialement trouvée à la Féerie, me rappela Doyle.

— En effet, il avait pris l'apparence d'Amatheon, mais lorsque je l'ai touché, je n'ai pas eu la sensation qu'il s'agissait effectivement de lui. Amatheon est bien rasé et j'ai senti une barbe sous mes doigts.

— Ce que tu n'aurais pas dû percevoir, dit Mistral. Taranis est le Roi de la Lumière et de l'Illusion, ce qui signifie que son glamour est généralement hyperrésistant. Il aurait dû être capable de coucher avec

toi sans même que tu te doutes qu'il n'était pas celui qu'il prétendait être.

— Je n'y avais pas pensé, remarqua Doyle.

— Tu n'avais pas pensé à quoi ? lui demandai-je.

— Que ses talents d'illusionniste n'étaient plus aussi efficaces.

Ce qui nous plongea tous dans de profondes réflexions.

— Sa puissance magique s'affaiblit, en conclut Sholto.

— Et il le sait, dis-je.

— Cela devrait pousser ce vieux chacal nombriliste au bord du désespoir, persifla Mistral.

— Et à être d'autant plus dangereux, ajouta Sholto.

Ne pouvant qu'être d'accord avec lui, malheureusement, nous avons donc procédé aux préparatifs de dernière minute en prévision de l'entretien au miroir avec ma mère et les Seelies qui campaient de l'autre côté de nos portes.

Chapitre 25

Besaba était grande et svelte, un physique typiquement sidhe. Mais ses épaisses boucles brunes nouées en une coiffure élaborée laissaient ses traits fins bien trop dénudés à mon goût. Elle avait hérité des cheveux de sa mère, ainsi que de ses yeux noisette, particulièrement humains. Ce n'était que ces derniers mois que j'avais compris l'une des raisons pour lesquelles elle me détestait tant. Tout aussi petite et en courbes que je sois, on n'aurait pas pu me prendre pour une humaine avec mes cheveux, mes yeux et ma peau. Alors qu'elle...

Vêtue d'une robe safran entièrement ornée de broderies dorées, destinée à faire plaisir au grand amateur de coloris embrasés qu'était Taranis, elle se trouvait dans l'une des tentes qu'ils avaient montées devant le sithin. Elle semblait seule, mais je ne m'y fiais pas. Les alliés de mon oncle n'auraient jamais fait confiance à Besaba pour qu'elle parle sans tuteurs aptes à la « guider ».

J'étais dans la salle de Sholto officiellement réservée à ce type d'appel, ce qui signifiait qu'elle était richement décorée, avec un trône en guise de siège. Ce n'était pas « le » Trône de la Cour des Sluaghs façonné dans de l'os et dans du bois antique. Celui-ci était tout en or et pourpre, dégouté probablement dans quelque cour humaine il y avait de cela très, très longtemps. Il n'en remplissait pas moins sa fonction, c'est-à-dire faire impression, quoique pas autant que les hommes qui m'entouraient ou les Volants de la Nuit agglutinés qui se tortillaient, accrochés au mur derrière nous, véritable tapisserie vivante issue de quelque cauchemar qu'on préférerait s'empresse d'oublier.

Sholto y avait pris place, comme cela convenait à un Roi. Je m'étais assise sur ses genoux, ce qui manquait un peu de dignité, mais nous avions pensé que cela transmettrait que je passais du bon temps. Il est évident que quand votre interlocuteur ne veut rien comprendre, rien que l'on puisse faire ne lui fera apercevoir la vérité. Ma mère avait toujours excellé à ne voir que ce qu'elle voulait.

Doyle se tenait à côté du trône, Mistral à l'opposé. Si les Volants de la Nuit n'avaient pas été derrière nous, nous aurions tous eu l'air sidhe. Mais nous voulions que celui, quel qu'il soit, qui se trouvait

avec ma mère, hors de vue, comprenne contre qui ils devraient se battre s'ils persistaient ; ce qu'ils devaient piger par-dessus tout.

J'étais confortablement installée sur les genoux de Sholto, qui m'enlaçait la taille, la main posée très familièrement sur ma cuisse, une familiarité qu'il ne méritait pas encore de me montrer, en fait. Des trois hommes à mes côtés, c'était celui avec lequel j'avais le moins couché. Mais nous étions dans une mise en scène, et l'un des points importants de ce petit spectacle consistait à faire la démonstration que j'étais leur amante. Dans ce but, une main posée aussi nonchalamment sur la cuisse était explicite.

— Je n'ai pas besoin qu'on vienne à mon secours, Mère, comme vous le savez fort bien.

— Comment oses-tu dire cela ? Tu es Sidhe Seelie, et ils t'ont enlevée à ton peuple.

— Ils n'ont rien pris de précieux aux Seelies. Si vous voulez parler du Calice, alors tous ceux pouvant m'entendre savent qu'il se présente là où le souhaite la Déesse, et par Sa volonté, c'est à moi qu'il s'est présenté.

— C'est un signe de faveurs suprêmes chez les Seelies, Meredith. Tu dois rentrer à la maison et nous ramener le Calice, et tu deviendras Reine.

— La Reine de Taranis, c'est ce que vous voulez dire ?

— Bien sûr ! répondit-elle avec un sourire radieux.

— Il m'a violée, Mère.

Doyle s'était imperceptiblement rapproché de moi, alors qu'il se trouvait déjà très près. Toujours sur les genoux de Sholto, je lui tendis la main sans même y réfléchir, et il la saisit.

— Comment oses-tu tenir pareils propos ? Tu portes ses jumeaux.

— Ils ne sont pas ses enfants. Je me trouve en ce moment même avec leurs pères.

Bien que Mistral fit un pas en avant, il ne tenta pas de me prendre la main, vu que je n'en avais plus une seule de disponible, une retenue par Doyle et l'autre posée sur le bras de Sholto. Il se contenta donc de se rapprocher, contribuant à sa façon à soutenir ma démonstration.

— Des mensonges ! Des mensonges d'Unseelies !

— Je ne suis pas encore leur Reine, Mère, mais celle des Sluaghs.

Elle arrangea ses manches raides richement brodées, avant de bougonner à mon intention :

— Encore des mensonges !

En cet instant, comme j'aurais souhaité pouvoir invoquer les couronnes de la Féerie, mais une telle magie allait et venait comme bon lui semblait. Quoique, franchement, le tableau que Sholto et moi formions pouvait la rendre encore plus convaincue que nous étions Seelies avec nos couronnes verdoyantes et fleuries.

— Appelez ça comme vous voudrez, mais je suis heureuse de ceux avec qui je suis actuellement. Pouvez-vous en dire autant ?

— J'aime ma Cour et mon Roi ! rétorqua-t-elle, et je n'avais aucun doute sur sa sincérité.

— Alors même que certains de cette Cour ont conspiré pour tuer votre mère, ma grand-mère, il y a quelques jours à peine ?

Son visage s'assombrit quelques instants, puis elle se redressa bien droite histoire de me toiser.

— Ce n'était pas Cair qui a tué ma mère. On m'a dit que c'est l'un de tes gardes qui lui a infligé ce coup mortel.

— Pour me sauver la vie, en effet.

Elle eut l'air choqué et, à mon avis, ce n'était pas feint.

— Notre mère ne t'aurait jamais fait de mal. Elle t'aimait !

— C'est vrai, tout comme je l'aimais. Mais sous l'effet du sortilège que Cair a invoqué, elle s'est retournée contre moi, ainsi que contre mes gens. C'était un maléfice, Mère, et le fait qu'elle ait manipulé sa propre grand-mère en l'envoûtant ainsi rend son action bien plus exécrationnable encore.

— Tu mens !

— J'ai mené la Meute Sauvage en représailles. Si cela n'avait pas été la stricte vérité, elle n'aurait jamais répondu à mon appel, ou lorsqu'elle serait arrivée, ses chiens m'auraient dépecée. Ce qu'ils n'ont pas fait. Ils m'ont en revanche aidée à remonter la piste jusqu'à Cair. Ils m'ont aidée à la mettre à mort, et à sauver les pères de mes enfants, qui étaient la cible d'une nouvelle offensive.

Elle le démentit de la tête, bien qu'elle semblât un peu moins sûre d'elle. Un peu moins, certes, mais je ne la connaissais que trop bien. Elle retrouverait son aplomb, comme toujours. Elle se rendrait compte qu'elle se trompait, brièvement, voire aussi du degré de malveillance de ses alliés, avant de faire disparaître illico presto cette intuition fugace et de renfiler vite fait son ignorance tel un manteau trop souvent porté.

Je me penchai sur les genoux de Sholto, ma main cherchant la sienne pour m'y agripper avant d'êtreindre plus fort celle de Doyle. Puis je m'inclinai vers le miroir au mur et m'exprimai de manière volubile, essayant d'utiliser cette microfissure qui commençait à lézarder l'inconscience tenace de ma mère.

— Mère, la Meute Sauvage ne répond pas aux ordres des menteurs ni des traîtres. Taranis m'a violée, mais trop tard. Je vais avoir des jumeaux et la Déesse m'a révélé qui en étaient les pères.

— Tu as deux bébés, mais trois hommes. Qui restera sur la touche ?

Elle battait en retraite devant les vérités les plus dures pour se concentrer sur de menus détails. Pas une question sur le viol, ni sur les

traîtres qu'avec l'aide de la Meute Sauvage j'étais parvenue à éliminer, mais quant à l'arithmétique des pères et des bébés...

— L'histoire des Sidhes foisonne de déesses ayant eu un enfant de plus d'un homme, Mère. Clothra, entre autres, est la plus fréquemment citée. Apparemment, je vais avoir besoin de plusieurs rois, et non d'un seul.

— Tu es envoûtée, Meredith. Tout le monde sait que le Roi des Sluaghs excelle en glamour.

Elle était revenue à ses certitudes. Je me demandais parfois pourquoi je m'évertuais autant à essayer de la convaincre. Oh, c'est vrai qu'elle était ma mère ! Je suppose qu'on ne renonce jamais vraiment avec la famille. Après tout, peut-être pensait-elle la même chose de nous ?

— La Féerie a fait de nous un couple, Mère.

Je déboutonnai ma manchette bien ajustée pour rouler ma manche aussi haut que mon manteau me le permît, c'est-à-dire de pas grand-chose. Celle de Sholto étant plus ample, son tatouage de roses et d'épines était bien visible, malgré tout, je parvins à suffisamment exhiber le mien pour lui prouver que les deux faisaient la paire.

— Tu peux te faire faire ça chez n'importe quel tatoueur humain, me dit-elle avec un hochement de tête dubitatif.

J'éclatai alors de rire, n'ayant pu m'en empêcher. Elle eut l'air surpris.

— Il n'y a pas de quoi rire, Meredith.

— Non, Mère, c'est vrai, dis-je, le visage radieux d'amusement. Mais je préfère en rire plutôt que de me mettre à vous hurler dessus, ce qui, selon moi, ne serait pas d'une grande utilité.

Je rabaissai ma manche et refermai le bouton en os au poignet, imitée par Sholto. Puis je me levai, me retrouvant hors du champ du miroir, le temps d'aller chercher quelque chose sur la table au fond.

— Penses-tu que cela soit sage ? me demanda Mistral.

Je regardai toutes ces anciennes armes qui y étaient posées et qui s'étaient présentées à nous. Était-ce une bonne idée, en effet ? Je n'en étais pas aussi sûre que ça, mais je me sentais naze. J'étais fatiguée de tous ceux qui cherchaient à nous trucher. Fatiguée qu'ils présument que s'ils pouvaient me priver de mes hommes, je deviendrais un pion facilement manipulable. J'en avais plus qu'assez !

J'hésitai, la main en suspens au-dessus de l'épée Aben-dul et me mis à prier :

— Déesse, dois-je leur montrer qui je suis ? Dois-je leur montrer qu'ils devront me redouter ?

Puis j'attendis un signe, quel qu'il soit, et songeai tout d'abord qu'Elle ne me répondrait pas, lorsqu'un parfum diffus de rose se manifesta. Je sentis le tatouage sur mon bras s'animer d'un coup à la

vie, et le papillon sur mon ventre frétiller. La couronne pesante de fleurs et de gui s'entrelaçait à nouveau dans mes cheveux.

J'empoignai l'épée. J'en avais peur. Peur de ce qu'elle pourrait faire brandie par ma Main de Chair, ce terrifiant pouvoir, dont je pourrais faire usage à distance avec cette lame, que personne ne pourrait me prendre sans risquer de se retrouver en proie à l'horreur même à laquelle ils cherchaient à se dérober.

L'épée à la main, je revins au miroir comme si je portais un étendard, pour m'arrêter devant Sholto.

— Connaissez-vous cette épée, Mère ? lui demandai-je en la lui présentant. Est-ce que quelqu'un voyant ce miroir la reconnaît ?

Elle sourcilla et j'aurais pu parier qu'elle n'en avait jamais entendu parler. Mère se contrefichait des pouvoirs des Unseelies. Mais quelqu'un dans sa tente la reconnaîtrait, j'en étais quasiment sûre.

Le Seigneur Hugh se présenta devant le miroir. Il nous adressa une petite courbette avant de s'approcher plus près pour regarder attentivement au travers de la glace. Puis il blêmit. Une réaction particulièrement éloquente ; il l'avait reconnue.

— Aben-dul ! dit-il, la voix étranglée. Les Sluaghs l'ont donc volée aussi !

Mais il n'en croyait rien.

Je tendis ma main libre à Sholto, qui la prit et vint se placer à côté de moi. Au moment où son bras tatoué effleura le mien, la magie fléchit, comme si l'air lui-même prenait une inspiration. Sa couronne verdoyante se tissa d'elle-même sous les yeux des Seelies en une brume de fleurs pastel, et la bague végétale à son doigt s'épanouit en blanches efflorescences. Nous leur faisons face, couronnés par la Féerie.

— Voici le Roi Sholto des Sluaghs, élu par la Féerie. Je suis la Reine Meredith des Sluaghs et je porte son enfant, son héritier ! dis-je en laissant retomber Aben-dul. Écoutez-moi bien, Mère Besaba, ainsi que tous les Seelies qui peuvent m'entendre. La magie ancestrale a commencé son retour. La Déesse se manifeste une fois encore parmi nous. Et vous pourrez évoluer grâce à Son pouvoir, ou demeurer intouchés. Faites votre choix. Mais la vérité sera nécessaire, et non plus les mensonges, les illusions. Réfléchissez bien à cela avant d'essayer de me reprendre par la force !

— Me menacerais-tu ? me lança-t-elle.

Comme cela lui ressemblait de se concentrer sur des trivialités, quoique, à la réflexion, cela pouvait représenter pour elle un gros problème.

— Je dis qu'il serait peu sage de m'obliger à me défendre avec tout le pouvoir que m'a donné la Déesse. Et j'utiliserai chaque once de ce pouvoir afin de ne pas me retrouver entre les mains de Taranis. Je

ne serai pas encore sa victime. Je ne serai pas à nouveau violée, pas même par le Roi des Seelies !

Sir Hugh s'était reculé de quelques pas.

— Nous vous entendons, Princesse Meredith.

— Reine Meredith, lui précisai-je.

— Reine Meredith, répéta-t-il avec une légère courbette de la tête.

— Alors oubliez cette tentative mal ficelée et absolument inutile pour soi-disant me sauver. Retournez à votre monticule et à votre Roi bercé d'illusions, et laissez-nous en paix !

— Ses ordres sont formels, Reine Meredith. Nous devons revenir avec vous et le Calice, ou ne pas revenir du tout.

— Il vous a voués à l'exil, à moins que votre mission ne réussisse ? lui demandai-je.

— Il ne l'a pas exprimé ainsi, mais il ne nous reste que bien peu de choix.

— Vous devez me kidnapper pour me ramener à lui, sinon vous êtes virés ?

Sir Hugh écarta largement les mains.

— Plus brutal que je l'aurais moi-même formulé, quoique pas si inexact, malheureusement, pour tous ceux concernés.

La toile de la tente s'agita alors et Sir Hugh poursuivit :

— De grâce, pardonnez-moi, Reine Meredith, mais j'ai un message à vous transmettre.

Il fit à nouveau une courbette, ce qui me laissa momentanément seule face à ma mère.

— Comme tu es charmante avec cette couronne, Meredith. Je n'en ai jamais douté.

Elle en avait même l'air ravi, comme si ces propos étaient sincères.

J'aurais pu dire tant de choses en cet instant, par exemple : « Si vous étiez tellement convaincue que j'allais régner, pourquoi avez-vous laissé Taranis quasiment me battre à mort alors que je n'étais qu'une enfant ? » ; ou encore : « Si vous pensiez que je serais un jour Reine, pourquoi m'avez-vous abandonnée, refusant de me revoir à jamais ? » Mais voilà plutôt ce que je dis tout haut :

— Je savais bien que la couronne vous plairait, Mère.

Sir Hugh réapparut brièvement, avant de se courber encore plus bas.

— On m'apprend que des policiers et des soldats humains approchent. Vous avez requis leur assistance ?

— En effet.

— Si nous attaquons maintenant, la Cour Seelie pourrait être bannie de ce pays d'accueil, ce qui laisserait aux Unseelies et aux Sluaghs le contrôle des derniers vestiges de la Féerie.

Je lui fis mon sourire le plus suave.

— Vous gagneriez tout ce que la Reine Andais a cherché à obtenir durant des siècles sans que les Unseelies ou les Sluaghs n'aient à asséner un seul coup, ajouta-t-il.

— La question n'est pas d'en venir aux mains, répliquai-je.

Il m'adressa une autre révérence encore plus profonde, une vraie de vraie, si profonde d'ailleurs qu'il disparut en partie du miroir. Lorsqu'il se redressa, son visage reflétait clairement de l'admiration.

— Il semblerait que la Déesse et la Féerie n'aient pas fait un si mauvais choix en élisant leur nouvelle Reine. Vous avez gagné. Nous allons nous replier, et vous nous avez donné une raison de le faire que même le Roi Taranis ne pourra que comprendre. Il ne prendra jamais le risque que toute notre Cour soit bannie de ces rives.

— Vous me voyez ravie que votre Roi daigne vous accueillir et comprendre que faire quoi que ce soit à part vous replier serait extrêmement regrettable.

Il m'adressa une nouvelle courbette.

— Je vous suis reconnaissant de nous avoir offert un moyen de nous dépêtrer de ce dilemme, Reine Meredith. Je n'avais pas eu vent que vous jouiez aussi finement en politique.

— Cela m'arrive parfois.

Il sourit et se plia une fois de plus, avant de dire :

— Nous allons laisser les humains vous secourir, alors.

— Nous n'allons quand même pas la laisser chez les Sluaghs ! crut bon d'intervenir ma mère, semblant horrifiée à l'idée de la destinée de sa fille.

— Changez de disque, Mère ! lui lançai-je en déconnectant la transmission.

Elle n'en continua pas moins à en débattre avec virulence avec le Seigneur Hugh, absolument convaincue par ce que lui avait raconté le Roi. De toute évidence, Sir Hugh, quant à lui, n'était pas dupe. Cependant, si je retournais chez eux pour devenir la Reine de Taranis, Besaba ne serait pas seulement considérée comme la mère de la nouvelle Reine des Seelies. Elle aurait bien plus à gagner politiquement parlant, du moins à en croire Sa Majesté.

Sholto me baisa la main, souriant.

— Quel superbe victoire, Ma Reine !

— Avoir été couronnée par la Féerie même et la réapparition des reliques majeures a été d'un grand secours, lui répondis-je, tout sourires.

— Non, Meredith, dit Doyle, c'était bien joué. Ton père serait fier de toi.

— C'est sûr, l'approuva Mistral.

Et en cet instant, avec à la main une arme que seuls mon père et

moi aurions pu manier sans risques, croulant sous les bénédictions de la Féerie, savoir qu'il aurait été fier de moi avait bien plus d'importance que tout le reste. Je devine qu'on ne parvient jamais vraiment à dépasser ce besoin de faire plaisir à ses parents. Et étant donné que je n'avais jamais plu à ma mère, mon père était tout ce qu'il me restait. C'est ce qu'il avait toujours représenté pour moi. Lui, comme Mamie.

Mes parents n'étaient plus de ce monde. La femme qui s'était présentée au miroir n'était qu'une personne dont le corps m'avait éjectée. Il faut s'impliquer un peu plus pour être mère. Je priai pour être moi-même une bonne mère et pour que nous restions tous hors de danger. Une pluie de pétales de rose immaculés se mit à tomber de nulle part en une averse de neige parfumée. J'en déduisis que c'était une réponse suffisante. La Déesse était à mes côtés et m'épaulerait. Je n'aurais pu trouver mieux pour m'aider. Et comme le disent les chrétiens : « Si Dieu est avec moi, qui peut être contre moi ? » La réponse étant malheureusement, en ce qui me concernait : « Presque tout le monde. »

Chapitre 26

Nous avons sanglé nos nouvelles armes avec toutes les précautions nécessaires, surtout avec mon épée. Du moment qu'elle restait dans son fourreau, on pouvait s'y cogner sans risquer de se faire mal. Par contre, si elle en sortait, même partiellement, il était fort probable qu'un malheureux soldat se retrouve avec le bras retourné comme un gant.

Doyle avait passé la lanière en cuir de la Corne de la Folie en bandoulière.

— Ne devrais-tu pas ranger ça dans une sacoche ou quelque chose du genre ? lui demanda Sholto.

— Tant que je la porte comme ça, elle ne réagira pas contre quiconque qui pourrait s'y frotter. C'est seulement entre mes mains qu'elle représente un danger.

— Comment dois-je porter la lance pour que les Seelies ne la remarquent pas ? s'enquit Mistral.

— Cela m'étonnerait que Taranis t'attaque aujourd'hui devant les humains pour la récupérer, lui répondis-je.

— Mais il y aura d'autres jours, répliqua-t-il. Il n'a pas hésité à venir te chercher jusque dans les Terres Occidentales, Meredith. Je crois plutôt que, pour récupérer l'une de ses reliques de pouvoir, il pourrait fort bien se remettre à voyager.

Tout en disant ces mots, il soupesait la lance, semblant en évaluer le poids. Je notai qu'elle était plus longue que celle en os de Sholto qui m'avait servi à tuer Cair, semblant presque trop fine pour pouvoir transpercer quoi que ce soit, voire pour l'y enfoncer.

— Sert-elle vraiment de lance, ou s'agit-il plutôt d'un gigantesque paratonnerre ?

Mistral leva les yeux de ce pieu scintillant pour les poser sur moi, un sourire aux lèvres.

— Tu as raison. Elle ne sert pas à blesser. C'est plutôt une grande baguette ou un sceptre magique. Avec ça entre les mains et un peu de pratique, je pourrai invoquer la foudre et les éclairs dans un ciel limpide pour frapper l'ennemi à des kilomètres.

— Tu veux dire qu'elle pourrait te servir d'arme de destruction

massive ?

Il sembla y réfléchir avant d'acquiescer silencieusement.

— Laisse tomber cette idée, dit Sholto, attirant notre attention.

— Quelle idée ? lui demandai-je.

Il hocha la tête avec un sourire entendu.

— Ne fais pas la sainte nitouche, Meredith. Je l'ai lu sur vos visages. Vous pensez pouvoir nous débarrasser de nos ennemis en les foudroyant et que personne ne s'en rendra compte. Mais il est bien trop tard pour garder le secret.

— Et pourquoi ? m'enquis-je avant de piger. Oh, tous les Sluaghs en ont été témoins !

— Et certains d'entre eux sont aussi vieux que le plus âgé des Sidhes. Ils ont pu voir cette lance brandie par un roi des temps jadis, et savent ce dont elle est capable. Mon peuple m'est loyal et ne nous trahira pas intentionnellement, du moins je ne le pense pas, mais mes sujets en parleront. Les mariées macabres, le retour des reliques de pouvoir ; voilà une histoire trop intéressante pour ne pas la partager.

— Eh bien, c'est plutôt dommage, soupirai-je.

— Nous devons aller accueillir nos sauveteurs humains, intervint Doyle qui s'était rapproché de moi. Mais Merry, envisages-tu vraiment le meurtre pour résoudre nos problèmes ?

Je ne percevais sur son visage aucun jugement, simplement une attente patiente, exprimant qu'il ne souhaitait qu'une chose : savoir.

— Disons simplement que je n'exclus plus aucune solution, répondis-je.

Il me prit le menton entre ses doigts pour plonger son regard dans le mien.

— Tu es sincère. Qu'est-ce qui t'a rendue soudainement aussi dure ?

Puis il me lâcha, les traits empreints d'incertitude, avant de poursuivre :

— Je ne suis qu'un imbécile. C'est parce que tu as assisté à la mort de ta grand-mère.

Je l'agrippai par le bras, l'obligeant à me regarder.

— J'ai aussi été contrainte de te voir évacuer sur un brancard en pensant une fois de plus que tu allais peut-être y rester. Taranis et les autres semblaient vraiment déterminés à t'éliminer en premier.

— C'est lui qu'ils redoutent le plus, fit remarquer Sholto.

— Ils ont essayé de te tuer toi aussi, lui rétorqua Doyle en lui lançant un regard.

— Ce n'est pas moi personnellement qu'ils craignent, mais les Sluaghs sous mes ordres, ajouta Sholto après avoir acquiescé de la tête.

— Pourquoi m'a-t-on choisi comme cible, alors ? s'enquit Mistral.

Je ne commande aucune armée. Je n'ai jamais été le bras droit ou gauche de la Reine. Pourquoi se sont-ils autant acharnés pour me tuer ?

— Il y en a qui sont suffisamment âgés pour se souvenir de toi en temps de guerre, mon ami, lui dit Doyle.

Mistral baissa les yeux, sa chevelure déployée autour de son visage évoquait un ciel couvert de grisaille.

— Cela remonte à bon nombre d'années.

— Mais cet ancien pouvoir nous revient en grande partie. Peut-être les plus vieux des deux Cours réunies craignent-ils ce que tu ferais si tu redevais ce que tu fus jadis, lui dit Doyle.

J'eus soudain une illumination.

— Mistral est également le seul dieu des tempêtes que nous ayons à la Cour Unseelie. Les autres sont restés en Europe ou sont Seelies.

— C'est vrai, reconnu Doyle, mais là n'est pas la question.

— Eh bien voilà la mienne, dis-je. Et si Taranis redoutait précisément ce qui s'est passé ? Il savait que si sa lance revenait à un Seigneur Seelie des Tempêtes, il pourrait ordonner qu'on la lui remette. Mais il ne peut commander Mistral. Il ne peut rien exiger des Unseelies.

— Penses-tu vraiment qu'il ait pu croire que ceci lui serait rendu ? demanda Mistral en la brandissant.

— Je l'ignore. C'était juste une idée en passant, répondis-je avec un haussement d'épaules.

— Je pense que c'est encore plus simple que ça, dit Doyle.

— Quoi, alors ? lui demandai-je.

— Les dons magiques, les Mains de Pouvoir, se transmettent dans la lignée de sang. Tu en es la preuve vivante, ayant hérité de la Main de Chair de ton père et d'une Main de Sang similaire à celle que détient ton cousin Cel.

— La sienne est la Main du Vieux Sang, qui lui permet de rouvrir d'anciennes blessures mais pas d'en infliger de nouvelles.

— En effet, la tienne correspond à un pouvoir bien plus complet, mais savoir gérer la magie du sang comme du corps te vient de la lignée de ton père. Les enfants que tu porteras hériteront de la faculté à contrôler les tempêtes et les phénomènes climatiques. Si c'est le cas et que Mistral est toujours en vie, alors il sera évident de savoir de qui ils tiennent cette caractéristique génétique. Mais s'il mourrait bien avant la naissance des bébés, quand ils auront assez grandi pour présenter de telles capacités, Taranis pourrait tenter à nouveau d'en revendiquer la paternité.

— Mais c'est mon oncle ! m'exclamai-je en secouant la tête. Son frère est mon grand-père, je pourrais donc déjà porter en moi le gène de la Magie des Tempêtes.

Ce qu'approuva Doyle silencieusement avant de dire :

— C'est vrai, mais je pense que le Roi est de plus en plus désespéré. Il a convaincu la moitié de sa Cour que les jumeaux sont sans doute les siens, y compris ta mère, qui y croit, tout en omettant d'entendre que ce soit parce qu'il t'a... prise de force. Elle sera prête à tout afin de convaincre les sceptiques, qui auront tendance à penser que « sa mère ne le croirait pas s'il s'agissait de mensonges ».

— Ils ne la connaissent pas encore ? m'étonnai-je.

— Les Seelies, comme la plupart des humains, ne veulent pas croire qu'autant de malfeasance puisse exister entre une mère et sa fille.

— Mais les Unseelies sont plus malins, dit Mistral.

Doyle et Sholto opinèrent tous deux du chef. Je poussai à nouveau un soupir.

— Ma cousine pensait qu'ils pourraient convaincre Rhys de revenir se joindre à leur Cour et que Galen ne représentait aucun danger. C'est pourquoi ils n'ont pas tenté de les agresser.

— Alors pourquoi Taranis les a-t-il inclus dans ses fausses accusations de viol ?

— Sans oublier Abloec, précisai-je, ce qui me fit me demander : *Est-il également en danger ?*

— Si Rhys récupère l'ensemble de ses pouvoirs, il sera incroyablement dangereux, dit Mistral. Pourquoi n'ont-ils pas essayé de le tuer ? Comment ont-ils pu penser qu'ils parviendraient à le persuader de venir les rejoindre ?

— Je l'ignore. Je ne fais que répéter ce qu'a dit Cair.

— Aurait-elle menti ? s'enquit Doyle – ce qui ne m'était même pas venu à l'esprit.

— Je pense qu'elle était trop terrorisée pour mentir, cependant... m'interrompis-je en les regardant attentivement. Aurais-je été aussi stupide ? Ou l'avons-nous tous été ? Non, la Déesse ne m'avait pas avertie du danger que couraient Rhys et Galen, alors qu'Elle m'avait pourtant prévenue la dernière fois que celui-ci a bien failli se faire assassiner.

— Je pense qu'ils sont en sécurité, du moins pour le moment, dit Doyle.

— Mais Doyle, ne vois-tu pas ? Il y a bien trop de complots à la Féerie, ainsi que trop de factions hostiles. Certains veulent te voir mort, mais il y en a parmi les Unseelies qui souhaitent la mort de Galen, tellement convaincus qu'il est l'Homme Vert qui me fera accéder au trône. À mon avis, celui mentionné dans la prophétie est le Dieu, le Consort.

— Je suis d'accord avec toi, m'approuva Doyle.

— Taranis peut avoir cru ses accusations de viol faites à

l'encontre de Rhys et des autres. Il a perdu assez de boulons pour se faire manipuler par ses courtisans. Il se pourrait que quelqu'un d'autre voulait éliminer ces trois-là pour une tout autre raison, et a donc utilisé le Roi à ces fins, suggéra Sholto.

— Nous sommes au milieu d'une toile arachnéenne avec tous ces complots. Nous pourrions en toucher et suivre certains fils, mais les autres, gluants, signaleront notre présence à l'araignée, mentionna Doyle.

— Et elle se précipitera alors pour nous dévorer, dis-je. Nous allons quitter cette nuit la Féerie pour retourner à L.A., et essayer de nous y établir. Il nous est impossible de garantir notre sécurité ici.

Les trois hommes échangèrent un regard.

— J'aurais pourtant été sûr d'être en sécurité parmi les Sluaghs. Mais dehors... dit Sholto avec un haussement d'épaules.

Il portait son épée blanche. Il prit le bouclier taillé dans l'os appuyé contre son gigantesque siège. Une fois ajusté à son avant-bras, il le couvrait du cou à mi-cuisses.

— Pourquoi ces objets de pouvoir ne vont et viennent-ils pas comme le Calice, la lance d'os et le poignard blanc ? demandai-je.

— Les objets qui viennent des dieux, qui sont donnés dans les visions et les rêves, se présenteront à ta main comme la magie, mais ceux donnés par les Gardiens de la Terre, de l'Eau, de l'Air ou du Feu ressemblent plutôt à des armes fatales. Ils sont parfois perdus et, si on ne les porte pas, ils ne vous accompagnent pas, m'expliqua Doyle.

— C'est super de connaître la différence, commentai-je.

La sonnerie du téléphone retentit alors dans le bureau. Sholto décrocha, murmura quelques mots avant de me passer le combiné.

— C'est pour toi... le Commandant Walters.

— Nous sommes dehors, entendis-je dire celui-ci. Le siège semble se disperser. Les gens de votre oncle remballent et retournent au bercail.

— Merci pour tout, Commandant.

— Je ne fais que mon devoir. Bon, maintenant, si vous vouliez bien sortir. Nous aimerions rentrer chez nous.

— Nous y allons sans tarder. Oh ! Commandant, j'ai encore deux hommes à aller chercher pour m'accompagner dans les Terres Occidentales, je veux dire à Los Angeles.

— Serait-ce par hasard Galen Greenhair et Rhys Knight ?

Cela faisait un moment que je ne les avais pas entendus cités par le nom indiqué sur leur permis de conduire.

— Oui, ce sont eux. Sont-ils avec vous ?

— Ils sont là.

— Vous m'en voyez impressionnée. Même à la Féerie, on n'anticipe généralement pas aussi bien mes désirs.

— Ils nous ont trouvés. M. Knight a dit que lorsqu'il nous a repérés il a compris qu'il ferait mieux de suivre le mouvement pour voir dans quel pétrin vous et le Capitaine Doyle vous étiez encore fourrés.

— Dites-lui que le « pétrin » vient juste de faire un aller-retour à la Cour Seelie.

— Je vais passer le message. Bon, si vous pouviez simplement venir nous rejoindre et nous indiquer le nombre de passagers pour le covoiturage.

— Moi, plus trois hommes.

— Nous trouverons de la place.

— Merci encore, Commandant. Nous vous voyons dans un instant, dis-je avant de raccrocher et de me tourner vers mes hommes pour leur annoncer : Rhys et Galen sont déjà avec eux.

— Rhys aurait su que la Garde Nationale ne viendrait à la Féerie que pour porter secours à une seule personne, dit Doyle.

— J'en serais flattée si ma vie n'était pas constamment en danger.

— Je donnerais la mienne pour te protéger, répliqua-t-il en s'avançant vers moi, souriant.

Je hochai la tête, sans lui sourire en retour. Il me prit la main.

— Imbécile, va ! Je veux que tu sois vivant à mes côtés plutôt que de te voir mourir en héros. Garde ça à l'esprit lorsque tu pèseras le pour et le contre, d'accord ?

Son sourire s'était évanoui et il me dévisageait, semblant lire ce qui me trottait dans la tête et que même moi je n'avais pas décrypté. Il fut un temps où ce regard m'aurait mise mal à l'aise, ou m'aurait effrayée, mais plus maintenant. Je ne voulais plus retenir aucun secret vis-à-vis de lui. Il pouvait tous les connaître, même ceux que je gardais pour moi.

— Je ferai de mon mieux pour ne jamais te décevoir Merry.

Le mieux que j'allais obtenir de lui. Il ne promettrait jamais de mettre sa vie à mes pieds pour me protéger, parce que ce serait précisément ce qu'il n'hésiterait pas une seconde à faire, si on devait en arriver là. J'avais fait ce choix pour lui, en quelque sorte, en décidant de renoncer à la Féerie, au trône qui m'avait été offert, afin de donner la priorité à notre sécurité. Tout ce qui m'importait était que les pères de mes enfants soient et demeurent en vie quand ils viendraient à naître.

— Tu as l'air triste, me dit-il en me caressant la joue. J'espère que ce n'est pas à cause de moi.

J'appuyai mon visage contre sa paume, contre cette chaleur issue de sa présence.

— Cela me rend nerveuse que nos ennemis semblent tous s'acharner à vouloir te tuer en premier, mes Ténèbres.

— C'est plutôt un coriace, fit remarquer Mistral.

— Je ne te le fais pas dire, lui concéda Doyle.

Lui ayant tapoté la main, je m'écartai de quelques pas pour les regarder tous les trois.

— Vous feriez bien d'être *tous* difficiles à tuer, parce que quitter la Féerie ne mettra pas pour autant un terme à toutes ces tentatives d'assassinat. Cela nous donnera le temps de souffler un peu, et accuser Taranis de viol fera des médias nos amis et réduira ses offensives, à moins qu'il ne souhaite les voir diffusées au JT.

— Veux-tu dire que les paparazzi assureront dorénavant notre protection ? s'étonna Doyle, incrédule.

— Les Seelies se vantent d'être les gentils. Ils n'apprécieront pas de se voir en photos en train de mal agir.

Doyle semblait pensif.

— Un méfait se transforme en bienfait, en conclut-il.

— Qu'est-ce que c'est que ça, des paparazzi ? s'enquit Mistral.

Nous avons tous tourné les yeux vers lui, y compris Sholto, et j'aurais pu jurer voir un méchant rictus sur le visage de ce dernier comme sur celui de Doyle.

— Si nous devons faire un nouveau pacte avec le diable pour des photos osées, Mistral, tu pourrais poser avec Merry, lui dit Sholto.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ? lui demanda l'intéressé.

— J'ai vu ces photos, les Ténèbres, répliqua Sholto sans répondre. Toi, Rhys et Meredith, nus près de la piscine à faire des cochonneries.

— Mais nous n'étions pas en train de baiser, lui précisai-je.

— Certains tabloïds en Europe en ont publié qui laissaient plutôt planer le doute là-dessus, rétorqua-t-il.

— Et quand étais-tu en Europe ? lui demandai-je.

— J'ai un service qui découpe les articles de presse du monde entier parlant des Feys au niveau mondial.

— Voilà une excellente idée, l'approuva Doyle. Je le suggérerai à la Reine, sauf que... s'interrompit-il pour se tourner vers moi et ajouter : Je ne suis plus au service de cette Reine-là.

Je me demandai quelques secondes si je devais m'excuser. Son expression m'en dispensa. Il m'aimait. Tout était là, sur son visage, dans ses yeux. Doyle n'éprouvait qu'amour pour moi. Et de ça, on ne doit jamais s'excuser.

Chapitre 27

Mon souffle s'exhalait en volutes de brume dans la nuit hivernale tandis que nous traversions la pelouse givrée. Mirabella m'avait trouvé une houppelande à capuche en fourrure semblant tout droit sortie d'un conte de fées, tout en blanc, or et beige, qui contrastait avec le cuir noir du manteau que je portais en dessous. La garde-robe de Sholto ne manquait pas de pardessus d'hiver ajustés au gabarit de mes hommes. Je m'appuyai sur le bras du Roi Sholto et du Capitaine Doyle, les titres sous lesquels ils allaient se présenter aux militaires. Mistral nous suivait, sa lance enveloppée de tissu à l'abri des regards indiscrets. Des espions seraient à l'affût. Nous étions à la Féerie, où il y avait toujours quelqu'un aux aguets. Pas nécessairement des espions des deux Cours, mais les Feys sont plutôt du genre curieux. Tout ce qui sortait de l'ordinaire les incitait systématiquement à se planquer dans les buissons ou les arbres pour zyeuter à l'aise.

La scène sous nos yeux était suffisamment extraordinaire pour solliciter ce public. Si les Feys avaient été humains, les soldats auraient été dans l'obligation de repousser une foule de badauds. Mais nous autres savions profiter du spectacle sans nous faire repérer. On ne nous appelait pas pour rien le Peuple Caché.

Le Commandant Walters était là, à la tête d'un groupe d'hommes, avec à son côté un individu qui n'avait rien à envier à son air d'autorité. Et de part et d'autre se trouvaient davantage de policiers et de soldats. Principalement des militaires, en fait.

Sholto se pencha vers moi pour me murmurer :

— Que de soldats ! Nous n'en avons pas vu autant depuis notre arrivée en Amérique.

Ce commentaire sembla ne pas avoir échappé à Doyle, qui chuchota à son tour :

— Je pense que le Commandant s'était préparé à ce qu'il y ait des embrouilles.

— Comme le fait toujours un bon leader, dis-je.

— Certes, cela peut nous arriver, reconnut-il.

Je sentis la magie qui, brusquement, émana de lui.

Puis Mistral derrière nous nous dit à voix basse :

— Il y a bien trop de curieux pour pouvoir discerner une intention malfaisante, quelle qu'elle soit.

Ce qu'approuva Doyle de la tête.

— Je ne suis pas sûr d'avoir saisi le sens de tes propos, intervint Sholto.

— Ne sens-tu pas notre public caché ? lui demanda Doyle.

— De toute évidence non.

— Moi non plus, bien que je me sois douté qu'il y en aurait un, murmurai-je.

— Accordez-vous simplement quelques centaines d'années supplémentaires de pratique, dit alors quelqu'un.

Rhys émergeait du groupe de soldats et de policiers, tout sourires. On lui avait prêté un treillis, il était donc en tenue de camouflage intégrale. Ses boucles blanches lui retombant à la taille semblaient quelque peu incongrues avec ce look militaire. On lui avait même dégoté un cache-œil noir.

Je lâchai les deux hommes qui m'encadraient pour lui tendre les bras. Tout en m'étreignant contre lui, il me déposa un baiser sur le front. Puis il s'écarta juste assez pour pouvoir me dévisager avec attention.

— Tu sembles en forme, me dit-il.

— Étais-je supposée avoir l'air mal en point ? lui rétorquai-je en lui lançant un regard courroucé.

— Non, mais... s'interrompt-il avec un autre de ses sourires radieux, avant de hocher la tête et d'ajouter : On en reparlera.

— Où est Galen ? s'enquit Doyle.

— Il s'entretient avec leur sorcière. Je la rendais nerveuse.

Je le regardai haussant les sourcils, enlaçant son corps tout en muscles. Je devais faire sortir dès cette nuit tous mes hommes de la Féerie pour leur sécurité, direction Los Angeles.

— Et qu'as-tu fait pour la rendre nerveuse ? lui demandai-je.

— J'ai répondu honnêtement à trop de questions. Certains humains... et même leurs sorciers, ce terme employé par les militaires, ou dans ce cas leurs sorcières, flippent à l'idée que j'ai perdu mon œil des siècles avant leur naissance.

— Oh ! m'exclamai-je en l'étreignant à nouveau.

Le Commandant Walters s'avança vers nous accompagné de l'homme en treillis qui paraissait être le chef. À mes yeux non avertis, je ne sus discerner son rang, mais l'attitude des soldats envers lui rendait inutiles tous galons rutilants tape-à-l'œil. C'était lui qui commandait, un point c'est tout.

— Princesse Meredith, je vous présente le Capitaine Page. Capitaine, puis-je vous présenter la Princesse Meredith NicEssus, fille du Prince Essus, héritière du trône de la Cour Unseelie, et d'après ce

que j'ai entendu dire, probablement de la Cour Seelie aussi.

Puis Walters me lança un regard avant d'ajouter :

— Vous n'avez pas chômé pour une Princesse.

Je me demandai s'il était vraiment au courant de la proposition des Seelies, ou s'il le prétendait afin d'aller à la pêche aux infos. Les policiers peuvent se montrer retors, par déformation professionnelle, voire par habitude.

Le Capitaine me serra la main. Une sacrée poigne, particulièrement pour quelqu'un avec une paluche aussi grande secouant une main aussi petite que la mienne. Certains hommes costauds ne parviennent jamais à s'y faire. J'étais maintenant suffisamment près pour lire le nom figurant sur son uniforme et remarquer les deux barrettes de district sur le devant et l'encolure.

— La Garde Nationale de l'Illinois est honorée de vous escorter vers la sécurité, Princesse Meredith.

— Je suis honorée que tant d'hommes et de femmes courageux se mobilisent pour répondre à mon appel à l'aide.

Page me dévisagea, semblant se demander si je faisais de l'ironie, avant de sourciller.

— Vous ne les connaissez pas assez pour les estimer courageux.

— Ils sont venus aux monticules de la Féerie en pensant devoir peut-être se battre contre la Cour Seelie en personne. Ce que certaines armées humaines ont refusé de faire, Capitaine Page.

— Pas celle-ci.

Je lui souris mais dus m'y efforcer légèrement.

— C'est précisément ce que je voulais dire.

Il me retourna mon sourire, visiblement troublé.

— Vas-y mollo, me murmura Rhys après s'être penché vers moi.

— Quoi ?

— Le glamour, n'en fais pas trop, dit-il sans même bouger ses lèvres réjouies.

— Mais je n'ai pas...

— Fais-moi confiance.

Je pris une bonne bouffée d'oxygène et me concentrai, faisant de mon mieux pour renflouer le glamour qui, à en croire Rhys, me suait par tous les pores. Je n'en avais jamais eu au point de devoir m'en inquiéter jusque-là.

Le Capitaine Page secoua la tête, les sourcils très mobiles.

— Ça va ? lui demanda Walters.

— Je crois que je devrais prendre une autre dose de... remèdes préventifs, répondit-il en opinant du chef.

— Ils se sont badigeonnés d'huile essentielle de trèfle à quatre feuilles, m'apprit Rhys.

— La leur as-tu donnée ? lui demandai-je.

— Pas du tout, ils sont arrivés équipés. Apparemment, ils ont des contingents en place au cas où les Feys feraient les marioles.

— Nous nous garderions bien d'aller jusqu'à le présumer, tenta d'expliquer Page.

— Ça ira, Capitaine, l'interrompt Doyle. Nous ne pouvons que nous féliciter que vous vous soyez protégés. Nous ne chercherons pas à envoûter intentionnellement l'un d'entre vous, mais certains Feys n'ont pas nécessairement ce genre de scrupules.

Tandis que les humains considéraient nerveusement les alentours, Page et Walters ne nous quittaient pas des yeux.

— Je ne voulais pas faire allusion à une attaque, dit Doyle, mais juste au sens... de l'humour de notre peuple.

— De l'humour, dit Walters. Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Que les Feys s'amuse comme des petits fous de toute nouveauté. Autant de militaires compétents seraient quasi irrésistibles pour bon nombre d'entre nous.

— Ce qu'il veut dire, renchérit Rhys, est que nous avons par chez nous pas mal de curieux, mais comme ils sont Feys, vous ne les verrez pas. Mais nous savons qu'ils sont dans les parages. Il se pourrait qu'ils trouvent difficile de résister à attirer certains de vos soldats hors du sentier, simplement pour vérifier s'ils en sont capables.

— Votre peuple a frôlé cette nuit le déclenchement d'un conflit sur le sol américain comme jamais auparavant. J'aurais pensé que le risque de vous en faire tous éjectés les rendrait plus sérieux que ça.

— Les Sidhes peut-être, mais il y en a bien plus ici qui ne le sont pas, dis-je, après avoir désapprouvé de la tête. De plus, Capitaine, la seule Cour qui menaçait de briser le traité était celle des Seelies. Ce sont eux qui ont risqué de déclencher une guerre et non les Sluaghs, pas plus que les Unseelies.

— Ouais, et la dernière fois où nous nous sommes tous retrouvés engagés dans une petite bagarre, il ne s'agissait pas d'une guerre mais plutôt de monstres de la Féerie en vadrouille et de membres des autres Cours, répliqua Walters un peu sèchement.

Je frissonnai. Curieusement, je ne grelottais pas de froid. Apparemment, mon pouvoir – ou était-ce celui de mes hommes ? – me gardait au chaud. Mais Walters l'ignorait et si je prétendais avoir froid, cela accélérerait peut-être les choses en nous faisant monter dans un avion et nous débiter vite fait bien fait de cette maudite contrée.

— Permettons à la Princesse de se mettre à l'abri pour se réchauffer, suggéra le Capitaine Page.

— Bien ! dit Walters en approuvant du chef.

Mais il m'observait avec une suspicion non déguisée. Qu'avais-je bien pu faire pour mériter ce genre de regard ? Oh, attendez, je ne lui

avais pas dit toute la vérité et, la dernière fois, j'avais mis ses hommes en danger. Je ne l'avais pas fait exprès, mais en revanche je lui avais bel et bien dissimulé certaines choses. J'en gardais pas mal sous silence, en allant par-dessus le marché leur demander à tous de risquer leur peau pour mes hommes et ma petite personne. Était-ce équitable ? Non, pas le moins du monde. Mais si cela nous permettait de nous en sortir sans anicroches, je n'aurais pas hésité à leur faire courir à tous un risque insensé.

Ayant bien dû me l'avouer à moi-même, mon estime personnelle n'en souffrit pas pour autant.

Chapitre 28

Après m'avoir offert son bras, Rhys se pencha pour faire la causette tandis que nous nous mettions en route. Doyle, me tenant par l'autre, pouvait tout entendre. Quoique, franchement, avec les facultés auditives supérieures des Sidhes, Mistral et Sholto n'en rataient assurément pas une miette. L'essentiel étant que les soldats que nous dépassions ne puissent pas, eux, surprendre notre conversation.

Je m'étais attendue à ce que Sholto se rebiffe et ne veuille pas me lâcher, mais il avait cédé sa place à Rhys de bonne grâce, pour nous emboîter le pas à côté de Mistral, comme un bon garde du corps. Quel Roi des plus plaisants !

La plupart des militaires nous jetaient des coups d'œil furtifs tout en s'efforçant de ne pas nous regarder de manière trop insistante, mais certains ne se préoccupaient nullement de se montrer discrets, nous fixant ostensiblement tandis que nous passions à côté d'eux. Nous avions tous plus ou moins l'air de sortir tout droit d'un film. Le costume, plus actuel, que portait Doyle était dissimulé sous une houppelande grise qui n'aurait pas déparé dans un roman de Dickens. Tout en avançant, Mistral avait simplement fermé le col de la sienne de couleur bleue et en fourrure pour dissimuler aux regards son torse nu. Sholto avait quant à lui choisi un manteau blanc, se situant entre celui d'un officier de la Seconde Guerre mondiale et un trench-coat, qui cachait à la vue les vêtements particulièrement démodés que lui seul aurait pu porter dans la foule sans même se faire remarquer.

J'avais noté qu'il s'habillait généralement pour se fondre dans le décor, où qu'il se trouvât. Il faut bien reconnaître que quand on passe sa vie avec un corps sortant quelque peu de l'ordinaire, on ne souhaite pas vraiment se distinguer par son style vestimentaire.

— Pourquoi es-tu en treillis ? demandai-je à Rhys.

— Ne te souviens-tu pas de la mission que tu m'as confiée ? s'enquit-il avec un air bien trop sérieux.

— Tes vêtements étaient tachés du sang de Mamie.

Il opina du chef.

— Mais pourquoi ne t'es-tu pas changé à la Cour Unseelie, ou chez toi ? lui demanda Doyle, qui s'était penché vers lui.

Rhys était l'un des rares Sidhes à avoir une maison à l'extérieur de la Féerie. D'après lui, la magie causait des interférences avec l'antenne de sa télévision, et comme il adorait regarder ses polars... Honnêtement, je crois que c'était plutôt pour être tranquille. Mais le fait est qu'il adorait les films noirs.

— Combien de temps s'est écoulé, à ton avis ? me demanda-t-il.

— Les Sluaghs ont confirmé que nous sommes restés plongés plusieurs jours dans ce sommeil enchanté.

— Peut-être à l'intérieur de leur monticule, mais là-dehors et aux autres Cours, quelques heures à peine se sont écoulées.

— Le temps passe différemment dans l'entourage immédiat de Merry, mais pas dans toute la Féerie, dit Doyle, semblant faire des hypothèses à haute voix.

Sholto s'avança à côté de nous, ou plutôt se pencha au-dessus de moi, vu que j'étais assez petite pour ça.

— Dis-tu que ma Cour se trouve maintenant en avance de plusieurs jours par rapport au reste de la Féerie ?

— Cela y ressemblerait, répondit Doyle.

— Le temps à la Cour Unseelie s'est modifié lors du dernier séjour de la Princesse, ajouta Mistral. Non pas de quelques jours, mais il y a eu des décalages horaires notables sur les rares horloges que nous possédons comparées à celles de l'extérieur.

— Je ne crois pas y être pour grand-chose, à vrai dire. Je pense qu'il s'agit plutôt de l'influence magique de la Déesse.

— Mais c'est toi qui en est l'intermédiaire, me rappela Doyle.

Là, je n'aurais pu le contredire.

Le Capitaine Page qui nous précédait s'arrêta brusquement pour se retourner vers nous, Walters à côté de lui.

— Qu'est-ce que vous êtes tous en train de chuchoter ?

— Laissez tomber, lui dit Walters. Ils ne vous diront pas la vérité.

— Nous ne mentons jamais, lui rétorquai-je.

— Alors vous dissimulerez tant de choses que vous feriez tout aussi bien de mentir effrontément, répliqua-t-il.

— Auriez-vous une dent contre moi, Commandant ?

Il me lança un de ces regards ! Comme si je devais le savoir.

— Je suis désolée d'avoir mis vos hommes en danger la dernière fois, ainsi que les autres policiers et agents fédéraux. Je n'hésiterais pas à réduire le niveau d'alerte dans mon entourage, si seulement c'était en mon pouvoir, Commandant. J'espère que vous comprendrez que ce n'est pas non plus pour moi une partie de plaisir.

Son visage se radoucit et il opina du chef.

— Je vous fais mes excuses. Je sais que vous courez un danger permanent et que d'horribles événements n'arrêtent pas de vous tomber dessus. Je sais que ce ne sont pas uniquement nous, de simples

humains, qui nous y retrouvons exposés.

La manière qu'il eut de dire « simples humains » me fournit un indice.

— Y a-t-il eu des problèmes de votre côté que j'ignorerais, Commandant ?

— Votre oncle, le Roi de la Lumière et de l'Illusion, exige que nous vous livrions à lui. Il affirme qu'il vous protégera de vos ravisseurs, répondit-il en indiquant les hommes qui m'entouraient.

— Permettez-moi de poursuivre, intervint Page.

Walters l'y invita du geste.

— Votre tante, la Reine de l'Air et des Ténèbres, exige que vous retourniez à sa Cour et vous garantisse sa protection.

— Ah, vraiment ? m'étonnai-je.

— Vous en semblez bien plus surprise, fit remarquer Page.

— Lors de notre dernière entrevue, elle a admis qu'elle ne pourrait garantir ma sécurité à la Féerie et m'a priée de me réfugier à Los Angeles.

Les deux hommes échangèrent un regard.

— Sa Cour s'est montrée particulièrement inflexible, dit Page.

— Sa Cour ! réagit Doyle. Pas la Reine en personne ?

— Non, mais en fait, nous n'avons pas parlé directement à l'une ou l'autre, seulement à des intermédiaires, nous expliqua Page en laissant échapper un rire. On ne s'adresse pas au Président pour savoir ce qu'il a l'intention de faire sans avoir davantage de galons sur les épaulettes que moi.

— Qui a exprimé ces requêtes au nom de la Reine ? demanda Doyle.

— Son fils, le Prince Cel, répondit Page.

— Ouais, il semblait très inquiet pour sa cousine, dit Walters en me dévisageant.

Je dus m'efforcer de maîtriser mon expression. Surtout, ne rien laisser transparaître. Mais une chose était certaine : Cel ne me voulait pas du bien. Il voulait ma mort. Et comme j'étais enceinte, la Reine devait maintenant me céder son trône. Elle avait fait la promesse lors d'une audience publique qu'elle le donnerait à celui de nous deux concevrait un enfant en premier. En théorie, j'aurais pu insister en exigeant la couronne tout de suite, avant même d'accoucher. Mais j'étais plus maligne. Je savais que si je revenais enceinte à la Cour Unseelie, jamais je n'y survivrais suffisamment longtemps pour voir mes bébés naître. Cel devrait maintenant nous éliminer tous.

— Notre Reine est différente de la plupart des souverains, dis-je. Ne faites confiance à rien ne venant pas directement d'elle. Taranis adore avoir des sous-fifres pour transmettre ses messages, contrairement à la Reine Andais, qui apprécie d'y mettre sa touche

personnelle.

— Nous dites-vous que votre cousin a menti ? s'enquit Page.

— Je dis qu'il y a tout juste quelques semaines, il était l'unique héritier du trône de sa mère. Que ressentiriez-vous si votre droit acquis à la naissance se retrouvait brusquement mis aux enchères, Capitaine ?

— Voulez-vous dire qu'il représente un danger pour vous ?

J'interrogeai Doyle du regard : « Dois-je dire la vérité ? », auquel il répondit par un assentiment de tête.

— Oui, Capitaine, le Prince Cel représente pour moi un danger.

— S'il se montre, dit Doyle, nous serons dans l'obligation de nous en occuper comme d'un dangereux individu.

— Vous serez obligés de l'attaquer ? s'étonna Page.

— Ou tout du moins de nous assurer qu'il n'approche pas de la Princesse, répondit Doyle.

— Bon sang ! s'exclama Walters. Qui d'autre censé être de votre côté représente-t-il vraiment un danger pour elle ?

Je ne pus m'empêcher de rire.

— Le temps nous manque pour en faire la liste, Commandant. C'est pourquoi je dois me barrer d'ici. La Féerie n'est plus sûre pour moi, ni pour les miens.

Les deux hommes semblèrent d'autant plus graves en entendant ça. Puis Page se mit à hurler des ordres et les militaires se mirent en mouvement comme s'ils avaient un objectif. En réalité, ils donnaient plutôt l'impression de courir dans tous les sens. Néanmoins, les choses se mirent en place et nous fûmes escortés jusqu'à notre Humvee privé, ce qu'était un Hummer avant que les riches adeptes du farniente ne se les arrachent. Ce qui voulait dire qu'il était peint façon camouflage et avait une apparence plus effrayante, rappelant la distinction entre les flingues réservés au tir olympique et ceux destinés à tuer. Les deux pourraient atteindre leur cible, mais rien qu'en les regardant, on comprenait que l'un d'eux ne pourraient accomplir ce dont l'autre était capable.

Galen discutait à côté du Humvee avec une femme aux cheveux sombres coupés court qui avait le visage levé vers le sien. Elle le regardait attentivement comme pour tenter de mémoriser chacun de ses traits. Il était aussi charmant qu'à l'accoutumée, cependant, le langage corporel de la femme dénotait une certaine intimité. À notre approche, ils tournèrent les yeux vers nous, Galen arborant un sourire réjoui, mais son interlocutrice... j'aurais pu jurer que son regard n'avait rien d'amical.

Il était également en uniforme. Le nouveau treillis était principalement dans les tons bruns et gris avec des motifs aptes à tromper l'œil quoique, curieusement, je n'eusse pas rencontré la

moindre difficulté à repérer ceux qui le portaient. Ces uniformes n'étaient-ils pas censés être invisibles dans la jungle ? Il se pouvait que cet effet visuel n'ait aucun impact sur les Feys. Intéressant. Les couleurs ternes semblaient faire ressortir les nuances vertes de la peau pâle de Galen, dont le père était un Lutin, ce qui se reflétait sur son teint et ses cheveux verts. Il m'étreignit si fort que mes pieds perdirent momentanément contact avec le sol. J'en restai quelque peu le souffle coupé. Puis il finit par me reposer par terre, et me dévisagea. Son sourire habituel s'était estompé pour céder la place à une expression terriblement sérieuse.

— Merry, dit-il. J'ai bien cru t'avoir perdue.

— Que s'est-il passé pendant notre sommeil ?

— Nous avons trouvé le corps d'Onilwyn, portant les traces de ta magie.

J'approuvai de la tête.

— Il a essayé de prêter main-forte aux Seelies envoyés assassiner Mistral, et en a profité pour tenter de me tuer.

Galen me serra fort contre lui à nouveau, et je me retrouvai le visage enfoui contre sa poitrine.

— Quand nous n'avons trouvé aucune trace des autres gardes sur son corps, nous en avons déduit que tu avais dû te trouver seule. Toute seule, sans moi ni Rhys pour te protéger !

Je m'écartai pour reprendre mon souffle.

— Sholto est arrivé.

— Avant ? demanda-t-il.

Ce que je dus démentir de la tête.

— Nous étions occupés à ce moment-là avec les archers, dit Sholto. Mais jamais je ne me pardonnerai de l'avoir laissée ainsi seule dans la neige.

Galen le fusilla du regard.

— Elle représente notre priorité, notre sécurité. Rien d'autre n'a d'importance !

— Je le sais, l'approuva Sholto.

— Mais tu l'as laissée seule dans la neige. Tu l'as dit toi-même !

Sholto ouvrit la bouche, prêt à en débattre, lorsqu'il se ravisa.

— Tu as raison, dit-il en acquiesçant de la tête. Je me suis montré négligent vis-à-vis de mes devoirs. Cela ne se reproduira pas.

— Tu ferais bien de t'en assurer ! lui lança Galen.

Doyle et Rhys regardaient les deux hommes tour à tour.

— Est-ce bien là notre petit Galen qui s'exprime ainsi, ou aurais-tu appris à donner de la voix ? lui demanda Rhys.

— Je pense que notre petit Galen a grandi, dit Doyle.

L'intéressé leur lança un regard, la mine renfrognée.

— Cela a dû être particulièrement dangereux là d'où tu viens

pour que Galen Greenhair se mette à parler comme les Ténèbres, fit observer Mistral.

Nous avons tous échangé des regards.

— Les Terres Occidentales sont plus sûres, Mistral, dis-je, mais pas complètement exemptes de danger.

— Tant que vivront nos ennemis, Merry ne sera nulle part en sécurité, ajouta Galen.

Je le serrai dans mes bras. Il avait raison, incontestablement, mais en entendant une telle dureté dans ses propos, quelque chose en moi en fut heurté.

— Nous ne pourrons pas tous les éliminer, mentionna Rhys.

— La question n'est pas tant de les éliminer, renchérit Doyle, mais plutôt que nous ignorons à qui nous avons affaire.

Et en effet, c'était bien là notre problème.

Chapitre 29

La femme qui conversait avec Galen était l'une de leurs sorcières, la Spécialiste Paula Gregorio, qui ne me dépassait en taille que de quelques centimètres. Ses cheveux noirs étaient bien lissés, ses gigantesques yeux noisette dominaient un visage fin au teint mat, si bien qu'elle semblait plus jeune qu'elle ne l'était en réalité, et bien plus délicate que le tempérament qui les embrasait.

Elle me serra la main un peu trop fort, comme le font certains hommes lorsqu'ils ont l'intention d'en tester un autre. Mais nos mains étaient de la même taille, et peu importait combien elle était bien foutue sous l'uniforme, elle n'avait pas la force nécessaire pour m'écrabouiller les phalanges. Je pouvais bien sembler aussi délicate que la Spécialiste Gregorio, en comparaison, j'étais plus coriace. Je n'étais qu'en partie humaine, alors qu'elle l'était à cent pour cent.

Mais dès le premier regard, elle me montra une certaine antipathie, ce qui n'était pas un bon début, étant donné que, théoriquement, elle avait été conviée ici afin de garantir ma sécurité et pour me garder en vie ; il aurait été quand même préférable qu'elle m'apprécie un tant soit peu. Ces grands yeux sombres qui se tournèrent brièvement vers Galen me révélèrent précisément la raison de cette animosité. Qu'avait-il bien pu faire au cours de ces dernières heures en compagnie de la Spécialiste Gregorio pour qu'elle le mate comme ça et qu'elle me lance des regards noirs ?

Connaissant Galen, rien dans sa tête n'ayant de lien direct avec le flirt, il s'était simplement montré amical. Il se serait adressé de même à un sorcier. Ce que Gregorio ignorait, et le lui expliquer aurait pu être interprété comme une provocation délibérée ou une tentative de ma part pour l'éloigner de l'objet de ses attentions. Et ce n'était absolument pas dans mes projets, dans un cas comme dans l'autre. Je laissai donc couler. Avec un peu de chance, ma sécurité ne dépendrait pas uniquement d'elle. Dans le cas contraire, nous avions d'autres problèmes à gérer que cette lubie qui l'incitait à croire que Galen la trouvait charmante.

L'autre sorcier était grand, quoique pas autant que les Sidhes, ce qui lui donnait une stature un poil en dessous du mètre quatre-vingts,

blond et pâle comparé aux cheveux noir de jais et au teint hâlé de Gregorio. Le sergent-chef Dawson avait le sourire facile et la boule à zéro, ce que révélait ses tempes malgré sa casquette ajustée.

— Princesse Meredith, c'est un honneur de vous escorter vers la sécurité, m'accueillit-il avec une poignée de main.

Ne s'y manifesta aucun challenge physique, mais un embrasement diffus de magie. Pas intentionnel, vu son air particulièrement surpris, la simple réaction d'un médium humain très puissant serrant la main de la nouvelle Reine de la Féerie.

Sans la lâcher, néanmoins, il sursauta. Ce qu'il ressentait semblait loin d'être agréable. Je retirai ma main la première, lentement, me montrant polie, mais lorsque je levai les yeux vers lui, sous les projecteurs, je perçus certains détails qui m'avaient échappé jusque-là. Une inclinaison vers le haut de ses yeux bleus, et ses doigts juste un peu trop longs, trop fins, trop délicats par rapport à sa taille. Puis retentit une sonnerie de carillons, et se manifesta ce parfum de fleurs, mais qui n'étaient pas des roses.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'enquit-il d'une voix qui s'était faite quelque peu haletante.

— Je n'ai rien entendu, dit Gregorio en se mettant à scruter l'obscurité qui régnait au-delà de la zone éclairée.

Elle faisait toute confiance aux instincts de Dawson. Et j'aurais pu parier qu'il avait eu pas mal d'intuitions bizarres qui s'étaient vérifiées.

— Des cloches, dit Galen en se rapprochant de nous.

Ses yeux se posèrent sur moi par-delà l'épaule du sorcier, et nous partageâmes un instant de connivence.

Ce que remarqua Dawson.

— Qu'est-ce que c'était ? J'ai entendu aussi ces cloches, mais vous savez tous les deux ce dont il s'agit. Est-ce que cela représente un danger ?

Il se frottait les bras comme s'il avait froid, mais je savais que ce n'était pas en raison de la température hivernale, bien que je n'aie pas le moindre doute qu'il ait la chair de poule, comme si on venait de marcher sur sa tombe.

Je décidai de tenir des propos banals pour donner le change sans aller l'effrayer davantage, mais ce qui sortit de ma bouche n'aurait pu être pire.

— Bienvenue à la maison, Dawson.

— Je ne comprends pas ce que...

Les mots s'évanouirent sur ses lèvres et il se contenta de me regarder fixement.

Gregorio, s'étant retournée vers nous, le secoua fortement par le bras, brisant notre contact oculaire.

— On nous a prévenus de l'effet qu'elle fait aux hommes, Sergent.

L'air embarrassé, il s'éloigna de moi de quelques pas, pour s'adresser ensuite à la nuit qui régnait au-delà.

— Ce n'est pas que je n'en sois pas flatté, m'dame, mais j'ai une mission à accomplir.

— Pensez-vous vraiment tous les deux que j'ai essayé de vous envoûter, Sergent ? leur demandai-je.

Gregorio me fusillait du regard.

— Vous ne semblez pas trop disposée à laisser des hommes aux autres, n'est-ce pas ?

— Spécialiste Gregorio, intervint Dawson, cassant, vous vous abstenrez à l'avenir de vous adresser sur ce ton à la Princesse. Vous lui montrerez le plus grand respect, ainsi qu'à son escouade.

Tout en disant cela, il se gardait bien de me regarder trop franchement.

— Oui, monsieur, dit-elle, mais même ces deux mots recélaient de la colère.

— Ce n'est pas ma présence physique qui vous a interpellé tout à l'heure, Sergent Dawson.

Il secoua la tête.

— Je voyagerai dans le premier camion avec le chauffeur. Une militaire vous conduira au volant du second véhicule, en compagnie de la Spécialiste.

— Vous avez des ancêtres Feys, lui dit Rhys.

— Ce n'est pas...

Mais à nouveau, les mots semblèrent faire défaut à Dawson, qui n'arrêtait pas de hocher la tête, les poings crispés.

— Il serait préférable pour vous que nous ne nous protégeions pas magiquement contre vous, Princesse, crut bon de me notifier Gregorio. J'éclatai de rire, n'ayant pu m'en empêcher.

— Qu'est-ce qui est si marrant ?

Vous ne pourriez vous protéger de moi maintenant, même si vous essayiez ! pensai-je tout en lui répondant :

— Vous m'en voyez désolée, Spécialiste, je suis simplement fatiguée. Ces derniers jours ont été éreintants. C'est juste la tension nerveuse, je crois. Faites-nous sortir d'ici. Le plus loin possible des monticules de la Féerie. Cela serait préférable pour tout le monde.

Elle me donna l'impression de vouloir surenchérir, puis finalement se contenta de hocher la tête avant d'aller consulter son sergent.

Rhys et Galen se rapprochèrent alors.

— Son sang a réagi à l'appel de ton pouvoir magique, me dit Rhys.

— Tu veux dire sa constitution génétique ? lui demandai-je.

Doyle, qui s'était avancé derrière moi, me prit par les épaules afin que nous nous rassemblions pour avoir une petite discussion privée.

— C'est ce que signifie invoquer le sang de quelqu'un ? m'enquis-je.

— Oui, répondit Rhys en acquiesçant de la tête. Cela fait si longtemps que l'un d'entre nous en a été capable que j'ai oublié ce que cela voulait dire.

— Je ne comprends pas, dis-je en m'adossant contre Doyle.

Sholto et Mistral se tenaient de part et d'autre du groupe que nous formions, en restant attentifs à ce qui se passait autour et à ce que nous disions, comme si Doyle le leur avait ordonné. Bien probable, d'ailleurs.

— Tu détiens la Main de Sang, Merry, me dit-il, les lèvres contre mes cheveux.

— Le pouvoir d'invoquer le sang ne se limite pas à le faire sortir du corps, précisa Rhys. Il correspond aussi à la capacité à réactiver la magie présente dans le corps d'autrui. Il se pourrait bien que tu sois maintenant en mesure d'invoquer le sang fey coulant dans les veines des humains dans notre entourage. D'un côté, c'est plutôt cool ; cela contribuera à accroître leur puissance, et peut-être la tienne. Mais ça risque de mettre plutôt mal à l'aise les humains concernés, du moins jusqu'à ce que tu trouves un moyen de procéder un peu plus discrètement.

— Qu'est-ce que cela signifie, précisément, que le sang de Dawson ait répondu à l'appel de ma Main de Sang ?

— Cela veut dire que ta magie invoque la sienne.

— Qui se ressemble s'assemble, dit Mistral, les yeux toujours braqués au cœur de la nuit.

— Les Feys en Europe se sont mariés à bon nombre d'humains dont les familles ont immigré aux États-Unis, dis-je.

— En effet, approuva Rhys.

— Alors cela pourrait se produire souvent ?

— Cela se pourrait, répondit-il avec un hochement de tête et un haussement d'épaules.

— Mais cela signifie bien plus encore, dit Mistral. Cela veut dire que la Princesse serait en mesure d'appeler les êtres métissés à se rallier à sa cause.

Je levai les yeux pour tenter de discerner le visage de Doyle, mais il posa la joue au sommet de mon crâne. Selon moi, il n'avait pas eu l'intention de le dissimuler, mais il cherchait simplement un peu de réconfort.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

Doyle me répondit tout bas, sa poitrine et sa gorge si proches que sa voix vibrait contre moi :

— Autrefois, afin de détenir une Main de Pouvoir, quelle qu'elle soit, on pouvait appeler les humains pour les enrôler dans son armée ou en faire ses serviteurs. On pouvait les appeler pour qu'ils viennent nous rejoindre, et ils venaient de leur plein gré, amoureuxment. La Main de Sang était l'une des rares capables de les y inciter. Littéralement, en possession de tous les pouvoirs qu'elle regroupait à une époque, tu pourrais éveiller la magie qui sommeille dans leur sang, et ils y répondront.

— Ont-ils d'autres choix ? m'enquis-je.

— Si tu maîtrises ce pouvoir, avoir d'autres choix leur importera peu. Tout ce qu'ils voudront sera te servir, comme nous le faisons.

— Mais...

Rhys me posa un doigt sur les lèvres.

— C'est une sorte d'amour, Merry. C'est ce que les hommes étaient censés ressentir pour leur seigneur et maître. Jadis, cela n'était pas comme aujourd'hui, ou du moins comme cela a été pendant si longtemps.

Puis son index s'écarta. Il avait l'air incontestablement triste.

— J'en étais aussi capable, d'appeler les hommes à venir à moi, poursuivit-il. Je leur apportais la sécurité, le réconfort et la joie. Je les protégeais et les aimais. Puis quand j'ai perdu mes pouvoirs, je n'en fus plus capable. Je ne pouvais plus les sauver.

Il m'étreignit alors et, Doyle étant si proche, il nous enlaça tous les deux.

— Je ne sais si je dois me réjouir ou m'affliger du retour de ce type de pouvoir. C'est si merveilleux lorsqu'il fonctionne. Mais lorsqu'il a disparu, j'ai eu l'impression de mourir avec mes sujets, Merry, comme si des fragments de moi s'estompaient avec eux. J'ai alors prié pour que la mort vienne vraiment me ravir. J'ai prié pour les accompagner, mais j'étais immortel. Je ne pouvais pas mourir, ni les sauver.

Une goutte glissa sur mon visage et je sentis que son œil unique pleurait. La Gobeline qui lui avait pris l'autre lui avait également pris ses larmes. Doyle resserra son étreinte autour de nous. Puis Galen s'approcha derrière Rhys pour l'étreindre à son tour, et Sholto lui caressa les cheveux.

— Je ne sais pas si je veux encore tant de responsabilités envers quiconque, dit Mistral de sa voix profonde.

— Moi non plus, parvint à dire Rhys, étranglé de sanglots.

— Et moi non plus, renchéris-je.

— Vous n'aurez sans doute pas le choix, nous apprit Doyle.

Et c'était bien là la vérité, tout aussi horrible et merveilleuse soit-elle.

Chapitre 30

Doyle marqua un temps d'hésitation à la portière du Humvee blindé, dont il scruta les profondeurs comme s'il inspectait une caverne en se demandant si un dragon y était tapi. À la vue des contours de sa silhouette, de sa tête qui s'était figée, je compris que l'armée venue à notre secours n'était pas une totale bénédiction.

— Il est blindé et bien trop métallique pour que tu voyages dedans, lui dis-je.

Il se retourna et me regarda, impassible.

— Je peux voyager avec toi.

— Mais cela sera pénible, insistai-je.

Il sembla réfléchir à la réponse qu'il devait m'apporter, avant de dire finalement :

— Cela sera loin d'être agréable, mais c'est faisable.

Je tournai les yeux vers le Humvee devant le nôtre, et remarquai les autres hommes qui tournaient sur place plutôt que d'y monter, ne souhaitant visiblement pas se retrouver à l'intérieur.

— Aucun de vous ne pourra avoir recours à sa magie entouré d'autant de métal, n'est-ce pas ?

— Non, répondit Rhys à mes côtés.

— Nous serons... quel est le terme que tu as employé, déjà... aveuglés cérébralement. Nous ressentirons les mêmes sensations que les mortels enfermés là-dedans, du moins autant que cela nous sera possible.

— Si vous deviez rester coincés entourés d'autant de métal, dépéririez-vous ?

Ils échangèrent un regard.

— Je ne sais pas, mais certains, sans doute.

Rhys m'attira en m'étreignant vigoureusement.

— Tu en fais une tête, Merry, ma mignonne. Nous pourrions le supporter sur un court trajet. De plus, tout ce métal empêchera d'autres d'utiliser leur magie.

Je le regardai et crus avoir saisi ce qu'il voulait dire, mais c'était trop important pour le laisser passer.

— Tu veux dire que si nous sommes attaqués, leur magie ne

fonctionnera pas davantage autour de ces véhicules blindés ?

— Je pense qu'avec autant de tôle fabriquée par l'homme, n'importe quel sortilège sera brisé, dit Doyle.

— Alors en voiture ! suggéra Rhys. Évacuons notre Princesse d'ici !

Doyle opina résolument du chef tout en entreprenant de se glisser à l'intérieur. Je le retins par le bras, l'obligeant à se retourner et à me regarder. Puis je déposai un baiser sur ses lèvres, ce qui sembla grandement l'étonner.

— C'était pour quoi ?

— Pour ton courage.

Un sourire illumina soudain son sombre visage.

— Je serai courageux pour toi à jamais, ma Merry.

Cela lui valut un autre bécot, accompagné cette fois d'un soupçon d'expression corporelle.

Sur ce, la Spécialiste Gregorio s'éclaircit bruyamment la gorge, semblant éprouver une envie irrésistible d'ajouter :

— Nous n'avons plus beaucoup de temps, Princesse.

La manière dont elle prononça ce dernier mot équivalait à une insulte.

Je la regardai, mettant fin à regret à ce baiser. Elle tressaillit.

— Il y a un problème ? lui demandai-je.

— Vos yeux... ils scintillent !

— Cela m'arrive parfois.

— Est-ce de la magie ?

— C'est l'effet qu'il me fait, lui répondis-je après avoir démenti de la tête.

— De plus, dit Rhys, ils brillent à peine. Vous devriez voir ça en plein milieu d'un déploiement majeur de magie, ou d'une partie de jambes en l'air. Ça, c'est du spectacle !

Elle lui lança un méchant regard.

— TI. Trop d'infos !

— Oh, je n'ai même pas encore commencé à vous chambrer, lui répliqua Rhys en avançant vers elle.

— Suffit ! lui intima Doyle, tandis que je m'associais à lui pour le retenir.

— Nous devons monter dans cette grosse bagnole sinistre et partir d'ici, dis-je.

Rhys tourna vers moi son visage qui ne révélait plus aucune taquinerie, plutôt de la tristesse.

— Tu ne sais pas comment cela va se passer pour nous là-dedans, Merry.

Je lui étreignis le bras.

— Si c'est aussi pénible que ça, Rhys, alors toi comme les autres

devrez embarquer dans un véhicule plus aéré. J'ai vu des Jeeps. Je voyagerai toute seule.

Il désapprouva de la tête.

— Quel genre de gardes du corps serions-nous si nous donnions notre accord à ça ? dit-il en se penchant vers moi pour me murmurer : Et quels futurs papas ?

— Être mon Roi ne sera sans doute jamais sans danger, ni de tout repos, lui fis-je remarquer, la joue contre la sienne.

— L'amour n'est pas supposé être une affaire facile, Merry, sinon tout le monde en redemanderait.

Je m'écartai pour le dévisager.

— Tout le monde tombe amoureux.

— Ce n'est pas tant une question de tomber amoureux, Merry, mais de le rester.

Il me fit l'un de ces larges sourires radieux dont il avait le secret, celui dont Galen avait sa propre version, et qui vous incitait à le lui retourner. Cela faisait longtemps que je n'avais pas eu droit à celui de Rhys.

Je lui souris puis lui donnai un chaste baiser qui ne risquait pas de faire râler notre escorte militaire.

— Pour le courage ? me demanda-t-il.

— Oui.

— Notre Capitaine a raison, Merry. Tu nous encourages à nous améliorer.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? Une rediffusion de fin de soirée de *Gidget* ? persifla la Spécialiste Gregorio.

— Je ne vois pas à quoi vous faites allusion, lui rétorquai-je.

Elle me regarda, les sourcils froncés.

— La morale du film original *Gidget* était qu'une vraie femme incite les hommes de son entourage à devenir meilleurs. Ce que je détestais, parce que, alors, si les hommes qui vous entourent sont de parfaits enfoirés, cela signifie que vous n'êtes pas suffisamment femme pour qu'ils marchent droit. Que de conneries !

Après avoir consulté du regard les deux hommes à mes côtés, j'aperçus Galen qui nous saluait de la main du véhicule où montaient les autres. Je lui soufflai un baiser en souhaitant avoir pu en faire davantage.

— Un bon chef encourage ses troupes à faire de leur mieux, Spécialiste Gregorio.

— Sûr ! fut sa réponse.

— Les femmes sont toujours les maîtresses de leur foyer, si la maison est bien menée, dit alors Doyle en se glissant avec souplesse à l'intérieur de la gigantesque carcasse métallique.

La Spécialiste Gregorio me regardait, les sourcils froncés.

— Il est réel ?

— Oh oui, on ne peut plus, lui répondis-je avec un hochement de tête avant de lui sourire et d'ajouter : Souvenez-vous, nous célébrons le culte de la Déesse. Cela nous fait voir les choses un peu différemment.

Cela sembla la faire cogiter. Je la laissai donc aux prises avec ces réflexions et grimpai en voiture, suivie de Rhys.

Chapitre 31

Le Humvee n'avait pas été conçu pour être confortable, mais pour la guerre, c'est-à-dire qu'il était blindé et sûr, quoique restreint et rempli d'aspérités bizarres, de sangles et de tout un bric-à-brac qui n'aurait jamais été intégré dans une version destinée aux civils.

Notre chauffeur était chauve, ce qui, vu de dos, nous incitait à penser qu'il s'agissait d'un homme, mais lorsqu'il se retourna en lançant un regard interrogateur à la Spécialiste Gregorio, aucune erreur possible, le Caporal Lance était une femme. Comparé à elle, ma poitrine n'était pas si généreuse. C'était sans doute ce qui expliquait sa coupe de cheveux particulièrement radicale, elle tentait de ressembler davantage à un mec. Je ne le dis pas, mais n'en pensai pas moins que la nature avait rendu impossible qu'elle soit l'un d'entre eux.

La Spécialiste Gregorio prit place sur le siège à côté d'elle. Les yeux de la médium ne lâchaient pas Galen, qui montait dans le Humvee qui nous précédait. Nous avions tous décidé d'un commun accord qu'il serait préférable qu'ils passent moins de temps en compagnie l'un de l'autre, étant donné que l'effet qu'il lui faisait semblait bien plus puissant que prévu. Nous aurions aussi éloigné de moi l'autre sorcier, Dawson, pour des raisons analogues, mais nous ne prîmes pas cette décision, vu qu'il était monté avec le chauffeur, un homme, dans la voiture qui transporterait Galen, Mistral et Sholto. Je pensai que le Roi des Sluaghs protesterait d'être ainsi séparé de sa Reine, mais pas du tout. Il se contenta de m'embrasser avec tendresse et d'obtempérer. Il avait reconnu que Rhys devait nous mettre au courant, Doyle et moi, de ce qui s'était passé à la Féerie pendant notre sommeil. Galen pourrait faire de même en informant Mistral et Sholto au cours du trajet. Un arrangement parfaitement logique, l'une des raisons pour lesquelles je m'attendais à ce que quelqu'un se mette à en débattre. Les Feys de tous genres ne se révèlent pas toujours des plus raisonnables, mais personne ne fit de commentaires, et nous nous contentâmes d'intégrer nos véhicules respectifs.

Mes vêtements étaient plus appropriés pour un bal que pour grimper dans un appareil militaire. Je dus m'y efforcer en rassemblant et en tirant sur mes jupes avec l'aide de Rhys qui me souleva et me

poussa aux fesses. M'ayant pris la main, Doyle m'aida à intégrer mon siège à côté du sien. Après avoir rajusté mes fringues, nous avons dû repousser l'étoffe volumineuse afin que Rhys pût s'installer à son tour.

Bien que le manteau de Doyle fût d'un style très en vogue aux alentours des années 1800, il prenait toutefois moins de place. Il est vrai que la mode féminine se révèle invariablement moins pratique, quel que soit le siècle.

Le moteur rugit et je m'aperçus que nous n'aurions pas besoin de faire grand-chose pour éviter que les humaines ne surprennent notre conversation, si ce n'est de ne pas hurler.

Rhys me prit la main pour y déposer un baiser, si cérémonieux que cela me rendit quelque peu nerveuse. Puis il me décocha l'un de ses radieux sourires, et l'oppression dans ma poitrine s'atténua d'un chouïa.

— Que s'est-il passé à la Féerie pendant notre séjour chez les Sluaghs ? s'enquit Doyle.

Rhys, ma main dans la sienne, passait et repassait le pouce sur mes articulations. Il pouvait bien sourire tant qu'il voulait, ce geste répétitif ne faisait que révéler son anxiété.

— Te rappelles-tu de la mission que tu nous as confiée à l'hôpital, à Galen et à moi ? dit-il enfin.

— Je t'ai confié le corps de Mamie pour que tu le ramènes à la maison, lui répondis-je après avoir acquiescé de la tête.

— Oui, puis tu as invoqué des chevaux sidhes pour que nous puissions voyager.

— Sholto et moi les avons invoqués, je ne l'ai pas fait toute seule, lui précisai-je.

Rhys opina du chef, son regard se reportant rapidement de moi à Doyle.

— Nous avons eu vent de rumeurs selon lesquelles tu avais été couronnée Reine des Sluaghs.

— Ce qui est vrai, confirma Doyle, et mariée par la Féerie même.

Le visage de Rhys se décomposa ; une telle tristesse le submergea qu'il parut soudain avoir vieilli. Pas comme un humain, car il serait toujours d'une beauté juvénile, mais comme si chaque jour de son existence, chaque once d'expérience pénible se retrouvait ainsi gravé sur ses traits, se déversant dans son œil bleu unique.

Il opina à nouveau du chef en se mordant la lèvre inférieure, puis retira sa main de la mienne.

— Alors, c'était donc vrai.

Je la repris, la berçant sur mes genoux.

— J'en ai déjà parlé à Sholto. Je ne suis pas monogame, Rhys. Tous les pères de mes enfants me sont précieux, et cela ne changera pas, indépendamment du nombre de couronnes que je pourrais porter.

Rhys ne me regardait pas, moi, mais Doyle, qui dit en hochant la tête :

— J'étais là lors de l'entretien qu'elle a eu avec le Roi des Sluaghs. Il a laissé entendre qu'elle était exclusivement sa Reine, mais notre Merry s'est montrée plutôt... ferme avec lui.

Cette conclusion recélait un infime soupçon d'ironie.

Je jetai un regard à son sombre visage, qui demeura impassible, ne laissant rien transparaître.

— Mais lorsque la Féerie a porté son choix sur un époux, alors... commença à dire Rhys.

— Je pense que nous allons revenir à des coutumes fort anciennes, dit Doyle, et non à celles des humains que nous avons dû adopter de nombreux siècles plus tôt.

— Les Seelies ont adopté leurs coutumes, mais ce n'est pas pour ça que nous le faisons, précisa Rhys.

— En effet, acquiesça Doyle, c'était parce que notre Reine recherchait un héritier pour son trône qui ne détruirait pas son royaume. À un certain niveau, je pense qu'elle a toujours su que son fils était imparfait. Je pense que c'est l'une des raisons pour lesquelles elle a recherché si désespérément à avoir un autre enfant.

Rhys m'étreignait fortement les mains.

— En ce moment même, certains dans notre royaume souhaitent voir Merry lui succéder sur le trône.

— Comment le Prince Cel a-t-il pris cette nouvelle ? m'enquis-je.

— Calmement, répondit-il.

Doyle et moi le regardâmes fixement.

— Il était fou à lier la dernière fois que nous l'avons vu, dit Doyle.

— Il n'arrêtait pas de délirer en déclamant qu'il me tuerait ou m'obligerait à concevoir un enfant avec lui afin que nous régnions ensemble.

— Il était plus calme que je ne l'avais vu depuis des années, ajouta Rhys.

— C'est moche, dit Doyle.

— Et pourquoi ça ? demandai-je, m'efforçant de décrypter son visage dans la pénombre qui régnait à l'intérieur du Humvee.

— Cel est peut-être zinzin, Merry, me répondit Rhys, mais il est puissant et a encore pas mal d'alliés parmi les Unseelies. Qu'il se comporte aussi sereinement a fait grand plaisir à la Reine, ce qui est probablement son but. Il ne veut pas qu'on l'accuse si quelque chose de malencontreux devait t'arriver.

— Onilwyn n'aurait pas essayé de nous tuer, Mistral et moi, sans en avoir reçu l'ordre de Cel.

— Le Prince accuse les traîtres Seelies que vous avez tués

jusqu'au dernier. Il affirme qu'en échange, ils avaient dû proposer à Onilwyn de venir se joindre à la Cour Dorée.

— Il raconte des bobards.

— Cela se pourrait bien, mais n'en demeure pas moins plausible, répliqua Rhys.

— Cela pourrait même être la vérité, ajouta Doyle.

— Tu ne vas pas t'y mettre toi aussi ! ripostai-je en dirigeant mon regard vers lui.

— Écoute-moi bien, Merry. Onilwyn savait que Cel n'allait pas vivre assez longtemps pour accéder au trône. Il savait également que tu le détestais personnellement. Qu'aurait été sa vie à la Cour Unseelie avec toi comme Reine ?

Cela me plongea dans la réflexion.

— J'ignore comment se comporteront les Unseelies après mon accession au trône. Certaines nuits, je pense que je ne survivrai pas suffisamment longtemps pour le savoir.

Doyle m'ayant enlacée m'étreignit contre lui.

— Nous te protégerons, Merry, dit Rhys en me serrant les mains.

— C'est notre boulot, murmura Doyle contre mes cheveux.

— Oui, mais mes gardes me sont précieux, et toute blessure qui vous sera infligée sera pour moi à un coup de poignard en plein cœur.

— Voilà l'inconvénient de sortir avec ses gardes du corps ! me dit Rhys.

J'approuvai de la tête en me blottissant confortablement contre la chaleur musclée et solide de Doyle, tout en attirant Rhys plus près, m'enveloppant de leur présence comme d'un manteau douillet.

— Cel a demandé que tu sois renvoyée à la Cour Unseelie pour ta sécurité, dit Rhys, son haleine tiède m'effleurant la joue.

— Qu'attend de moi la Reine ?

— Je ne suis pas allé à la Cour, Merry. J'ai ramené Hettie avec Galen à son auberge. Mais alors que nous chevauchions dans cette direction, d'autres Sidhes et Feys inférieurs se sont joints à nous en chantant et en dansant, et la lueur blanche provenant de nos montures les a tous submergés.

— Il s'agissait d'un *radhe* de la Féerie, dit Doyle, la voix émerveillée.

— En effet, l'approuva Rhys.

Les ayant repoussé tous les deux, je les dévisageai.

— Je sais ce qu'est un *radhe* de la Féerie. C'est lorsque les Sidhes avaient pour habitude de traverser toute la contrée en chevauchant. D'autres Sidhes se joignaient à eux accompagnés de chiens de chasse, et les Feys inférieurs, également attirés, s'y joignaient aussi, marchant au pas. Même les humains s'y retrouvaient parfois entraînés malgré eux.

— C'est cela, dit Doyle.

— Mais il ne s'est jamais produit de *radhe* de la Féerie sur le sol américain, fit remarquer Rhys. Nous avons perdu nos chevaux comme notre capacité à inciter le peuple des Feys à venir nous rejoindre.

Puis il posa les lèvres contre ma tempe, presque en un baiser.

— Nous avons chevauché le long de l'autoroute et les voitures nous dépassaient. Les gens ont pris des photos avec leurs téléphones portables, qui sont déjà publiées sur le Web. Nous avons fait la une aux actualités.

— Est-ce une bonne ou une mauvaise chose ? m'enquis-je en me serrant tout contre lui.

Doyle se déplaça en même temps que moi afin que je demeure blottie en sécurité contre eux deux. Se toucher nous permettait de nous rassurer et la carcasse métallique dans laquelle nous voyagions n'aurait pu être réconfortante pour eux.

— Les Seelies qui se sont joints à nous sont impatients que tu leur révèles leurs pouvoirs.

— Certains Seelies ont été contraints de se joindre à la Meute Sauvage, leur appris-je.

— Les anciens pouvoirs sont de retour, expliqua Doyle.

— Chaque Farfadet sur le sol américain est sorti afin de reprendre Hettie, puis ils ont entonné une mélodie funèbre à sa mémoire.

— J'aurais dû y assister.

Rhys m'étreignit plus fort.

— Ta tante Meg a posé la question. Galen lui a appris que tu étais à la poursuite des responsables de la mort de ta Mamie. Elle a paru satisfaite, comme les autres Farfadets. Elle a seulement demandé si le meurtrier était Sidhe.

Il m'embrassa alors sur la joue, avant d'ajouter :

— Nous avons répondu par l'affirmative.

Doyle lui serra le bras, comme si, lui aussi, avait discerné la souffrance perceptible dans sa voix. Puis Rhys poursuivit :

— Un Farfadet dont j'ignore le nom a demandé : « La Princesse tuerait un Sidhe pour le meurtre de l'un des nôtres ? » Ce que Galen lui a confirmé. Cela leur a fait grand plaisir, Merry.

— C'était ma grand-mère. Elle m'a élevée. Qu'elle ait été Farfadet, Sidhe ou Gobeline, je l'aurais de toute façon vengée !

À nouveau, il m'embrassa sur la joue, tendrement.

— Je n'en doute pas, mais le peuple inférieur n'a pas l'habitude d'être considéré comme égal aux Sidhes, de quelque manière que ce soit.

— Je pense que cela est en passe de changer, dis-je.

Ils m'étreignirent encore plus fort, tellement d'ailleurs que je sentis que je me liquéfiais dans mon manteau de fourrure. Je

m'apprêtais à leur demander de me laisser un peu de place pour respirer lorsque la radio se mit à crépiter, et la voix de Dawson nous parvint : « Nous avons un groupe de Sidhes plantés au beau milieu de la route. Nous ne pouvons plus avancer, à moins de les écraser. »

— Si nous lui disions de leur passer dessus, me chuchota Rhys, cela serait-il perçu comme une mauvaise action ?

— Jusqu'à ce que nous sachions de qui il s'agit, probablement, lui répondit Doyle.

— Et qui est-ce ? demandai-je.

La Spécialiste Gregorio retransmit ma question.

— Galen Greenhair dit que l'un d'eux est le Prince Cel accompagné de la Capitaine de sa Garde, Siobhan.

— Pas ton, commenta Rhys.

— En fait, je me le demande, dit Doyle. Cela fait des lustres que je veux faire la peau à Siobhan.

Ayant scruté son visage, j'y perçus l'ébauche d'un sourire.

— Ça a l'air de te faire plaisir, lui fis-je remarquer.

— Je suis l'assassin de la Reine et le guerrier de maintes batailles, Meredith. Je ne suis pas devenu l'un des plus éminents meurtriers de notre Cour en n'appréciant pas mon boulot.

J'y réfléchis tandis qu'il me retenait pelotonnée contre lui, l'imaginant en train de trucher à cœur joie. Cette pensée ne me plaisait pas beaucoup, mais même s'il était un tueur sociopathe, il était le *mien*. Et je l'aurais volontiers laissé les massacrer tous les deux si cela avait pu nous sauver la vie. Non, en fait, pour être franche, je savais qu'au final Cel et Siobhan devaient être éliminés pour que nous survivions, moi et les miens. Et cette nuit était aussi propice qu'une autre pour ça, si nous trouvions de bons prétextes pour nous justifier auprès de la Reine.

Assise là entre mes Ténèbres et mon Chevalier Blanc, je songeai, parfaitement calme, que si nous avions cette nuit la possibilité de nous débarrasser de Cel, nous n'hésiterions sans doute pas. Je ferais mieux de m'abstenir de juger l'éthique personnelle de Doyle, alors que la mienne semblait être précisément la même.

Chapitre 32

La Spécialiste Gregorio échangea quelques mots par radio avant de nous relayer la réponse.

— Le Prince est venu chercher la Princesse Meredith avec l'intention de la raccompagner à la Cour Unseelie pour sa sécurité, dit-elle. Répétez Sierra quatre.

Puis elle se tourna vers moi.

— Il dit qu'il veut vous ramener à la Cour pour la cérémonie de votre couronnement. Mais n'est-il pas votre concurrent direct pour le trône ?

— En effet.

Elle me regardait, un sourcil arqué.

— On raconte qu'il a tenté de vous éliminer.

— C'est vrai.

Elle me lança un regard assorti à son haussement de sourcils.

— Et maintenant il va simplement y renoncer, comme ça ?

— Nous ne le croyons pas plus que vous, lui dit Rhys.

Ses yeux se portèrent rapidement sur lui avant de revenir se braquer sur moi. La radio grésilla à nouveau. Elle pressa le bouton. La voix de Dawson nous parvint, accompagnée d'une sonorité métallique. Cependant, quelques mots étaient parfaitement audibles : « enceinte... concéder... »

La Spécialiste Gregorio se retourna vers moi.

— Le Prince dit que maintenant que vous êtes enceinte, il est prêt à vous laisser le trône, pour le salut du royaume.

Elle n'essaya même pas de réprimer l'incrédulité qui s'était infiltrée dans son intonation.

— Dites-lui que j'apprécie sa proposition, mais que je retourne à Los Angeles.

Elle transmet l'information. La réponse de Dawson ne se fit pas attendre.

— Le Prince Cel dit qu'il ne peut vous autoriser à quitter la Féerie en portant les héritiers du trône unseelie.

— Ça, je l'aurais parié ! s'exclama Rhys.

— Il nous bloque la route avec ses gens. Nous ne pouvons tout de

même pas leur passer sur le corps, reprit Gregorio.

— Pouvons-nous passer à côté ? s'enquit Doyle.

Elle se remit à la radio.

— Possible, fut la réponse.

— Alors essayons, dit Doyle.

— Princesse, ai-je la permission de m'exprimer librement ? me demanda Gregorio.

— Je n'aurais pas pensé que vous auriez besoin de mon autorisation, mais si c'est le cas, je vous l'accorde, lui répondis-je avec un sourire.

— Cel vous croit-il aussi stupide que ça ? Personne ne goberait pareilles conneries.

— Je ne pense pas qu'il croit que la Princesse soit stupide, répondit Doyle. Je pense plutôt que le Prince se berce d'illusions.

— Vous voulez dire qu'il espère sincèrement qu'elle aille le rejoindre docilement sans que nous opposions de résistance ?

— Je pense que c'est ce qu'il a en tête, en effet, lui confirma-t-il.

— Il faut être cinglé pour croire ça, dit Gregorio.

— Sans le moindre doute, l'approuva-t-il.

La femme nous regarda tous les trois tour à tour.

— Vous essayez de me dissimuler vos pensées, mais vos visages, si impassibles soient-ils, en disent long. Vous pensez qu'il est fou, bon à enfermer.

— J'ignore ce que signifie cette expression, dit Doyle.

— Cela signifie suffisamment cinglé pour un séjour à durée indéterminée en hôpital psychiatrique, lui apprit Rhys.

— C'est le Prince de la Féerie, répliqua Doyle. Une telle personnalité ne peut être enfermée dans un asile d'aliénés.

— Alors qu'en faites-vous ? demanda-t-elle.

— Ils ont tendance à mourir, répondit-il, et même au cœur de la pénombre qui régnait dans le véhicule je pus discerner à nouveau cette ébauche de sourire, que Gregorio ne lui retourna pas.

— Nous ne pouvons pas tuer un Prince pour vous, les mecs, quel qu'il soit.

— Je n'ai pas fait appel à vous pour que vous lui régliez son compte à notre place, crus-je bon de lui préciser.

— Alors pourquoi nous avez-vous appelés, Princesse ?

— Pour me faire sortir d'ici, Gregorio. Vous avez pu voir les Seelies décamper sans faire la moindre tentative. J'ai pensé que personne n'aurait l'audace de se confronter aux militaires américains.

— Vous avez eu tort, rétorqua-t-elle.

— Et vous m'en voyez désolée.

Les voitures commencèrent alors à dévier de leur trajectoire pour rouler à la queue leu leu sur le côté, frottant contre les branchages.

Mais étant donné que le Humvee était censé résister à un feu d'artillerie, quelques branches n'allaient pas l'embêter. La question étant : Cel et Siobhan nous laisseraient-ils poursuivre tranquillement notre chemin ? Quel degré sa folie avait-elle atteint, où était la Reine Andais, et pourquoi ne gardait-elle pas mieux son rejeton sous bride ?

Chapitre 33

Les Humvee avançaient au pas sur le bas-côté, les arbres éraflant les vitres, les portières et le dessus de la carrosserie.

— Le Prince et ses gens doivent être encore au milieu de la route, observa Rhys, sinon on roulerait plus vite.

— Demandons à Mistral qui d'autre est avec Cel à part la Capitaine de sa Garde, suggéra Doyle.

Je transmis cette requête à Gregorio, qui parut vouloir jouer les récalcitrantes, jusqu'à ce que les Ténèbres la percute de tout l'impact de son regard. Son visage devait être quasiment imperceptible dans la pénombre nocturne qui régnait dans le véhicule. Néanmoins, ce qu'elle vit l'incita à prendre la radio et à se montrer coopérative.

La réponse qui nous parvint correspondait à la liste de tous les partisans de Cel depuis des siècles, pas aussi nombreux que je l'aurais cru. Des noms importants manquaient à l'appel, ce qui ne voulait pas dire que les Unseelies absents étaient de mon côté, loin de là, mais simplement qu'ils avaient laissé tomber mon cousin, hormis Siobhan, quasiment la seule garde qui lui restait. Une exception de poids. Nous avions découvert que ses guerrières, dont la plupart avaient commencé leur carrière dans la Garde personnelle de mon père, n'avaient pas été consultées pour savoir si elles souhaitaient ou non se mettre au service de Cel. On les y avait contraintes alors que la majorité d'entre elles n'avaient prêté aucun serment d'allégeance. Ce qui voulait dire que leur statut était illégal en vertu de nos lois, tout comme leurs tourments aux mains de mon cousin qui leur avait ainsi dérobé leur liberté sans même se préoccuper de ces détails. C'était un sérieux abus d'autorité, vu qu'afin de s'engager dans la Garde Royale on devait le choisir et être lié par serments.

Tout en nous communiquant ces noms, Gregorio nous dévisageait attentivement. Si elle croyait apprendre quoi que ce soit de Doyle ou de Rhys, elle se trompait. Quant à moi, je devais avoir tout bonnement l'air crevé.

— La Reine a dû donner le choix aux gardes de Cel, dit Doyle.

— Le choix qu'on aurait dû leur proposer dès le départ, ajouta Rhys.

— En effet.

— Que voulez-vous dire par « un choix » ? s'enquit Gregorio.

— À la mort du Prince Essus, le père de la Princesse Meredith, le Prince Cel a récupéré les femmes qui composaient sa Garde personnelle. En vertu de nos lois, le choix aurait dû leur revenir de suivre ce nouveau Prince ou de quitter le service royal, mais le Prince Cel ne leur en a laissé aucun. C'est ce qu'a découvert tout récemment la Princesse, et elle a prié la Reine de leur donner ce choix.

— Elles se sont toutes désistées ? demanda Gregorio.

— C'est ce qu'il semblerait.

— Ou elles nous tendent peut-être une embuscade planquées dans les sous-bois, fit remarquer Rhys.

— Cela est également possible.

— Ne pourriez-vous le sentir si tant de Sidhes se trouvaient cachés là ? m'enquis-je.

— Pas entourés d'autant de métal et de technologie conçue par l'homme.

— Nous sommes quasiment aveuglés, Merry. Nous retrouver dans cette carcasse métallique ne nous tuera pas, contrairement à certains Feys inférieurs, mais cependant, cela court-circuite nos pouvoirs magiques, et drastiquement, dit Rhys.

— S'il y a d'autres gardes cachés dans les bois, cela expliquerait-il pourquoi Cel ne lance pas lui-même une offensive ? demandai-je en me pelotonnant encore plus près de Doyle.

Rhys regardait par les vitres, essayant de voir ce qui se trouvait devant.

— Cela se pourrait, répondit Doyle.

Gregorio prit l'initiative de rallumer la radio.

— Le Prince a beaucoup plus de gardes du corps que ceux visibles sur cette route. Nous ferions bien d'aller inspecter les sous-bois pour constater ce qui s'y trouve.

— Roger ! répondit une voix masculine.

— C'est un piège, dit Rhys, ou bien il attend le véhicule dans lequel nous nous trouvons. Nous sommes ses cibles après tout.

— Il nous réserve plus que probablement son offensive, ajouta Doyle. Mais étant donné que nos pouvoirs magiques sont inopérants à l'intérieur, il ne pourra pas plus nous atteindre magiquement alors que nous sommes entourés de métal.

— Êtes-vous en train de dire que nous devrions les laisser nous balancer leurs maléfices et que les camions serviront d'amortisseurs ? s'enquit Gregorio.

Doyle lança un regard à Rhys, qui acquiesça de la tête avant de hausser les épaules.

— La magie devrait se fragmenter autour des véhicules, et du

moment que vos coéquipiers n'en sortent pas, ils devraient demeurer intouchables, répondit Doyle.

Je me retournai dans ses bras pour le regarder bien en face, bien que noir sur noir, je ne fis qu'entr'apercevoir son expression. Il est vrai que s'il avait eu l'intention de me la dissimuler, un éclairage plus probant ne m'aurait pas davantage fourni d'indices sur ce qui occupait ses pensées.

— Êtes-vous en train de me dire que nous sommes en sécurité là-dedans et protégés contre leur magie ? demanda Gregorio.

Doyle remua à côté de moi en m'attirant encore plus près de lui, tandis que Rhys me prenait la main en jouant toujours avec les jointures comme avec ces petits galets lisses que l'on frotte, encore et encore, afin de faire refluer l'anxiété.

— Soit ils parviendront à faire opérer leur magie, soit ils n'y arriveront pas, répondis-je.

— Ce n'est pas aussi simple que ça, dit enfin Doyle.

— Eh bien, étant donné que le Humvee où se trouvent Galen et les autres va se retrouver sous peu tout près d'eux, je suggérerai qu'on oublie les complications.

Il me sourit.

— Voilà qui est parlé comme une Reine.

— Je suis d'accord avec elle, dit Gregorio. La sécurité et la survie de certains dépendent de Dawson et de moi-même.

Je hochai la tête.

— Interprète ça comme tu veux, Doyle, mais vous me faites tous les deux des cachotteries. Dis-moi ce dont il s'agit.

— Comme me le demande ma Dame. Aucune Main de Pouvoir, de Cel ou des autres, ne pourra nous affecter là-dedans. Nous ne risquons rien dans ces véhicules et il se pourrait qu'il l'ignore.

— Je peux discerner comme un « mais » dans ta voix.

Son sourire s'épanouit un peu plus.

— Néanmoins, certaines choses peuvent traverser le métal.

— Rappelle-toi, Merry, notre peuple n'utilisait pas d'armure autrefois, pour des raisons évidentes, alors qu'à l'occasion, nous nous sommes retrouvés confrontés à des ennemis qui, eux, en portaient. Nos ferronniers conçurent alors quelques objets capables de transpercer le métal.

— C'est-à-dire ? m'enquis-je.

— Des lances forgées il y a longtemps de cela. Elles sont sous clé avec les quelques armes magiques qui nous restent.

— La Reine devra donner son autorisation pour que Cel puisse ouvrir le caveau où elles sont entreposées.

— Oui, et cela rend d'autant plus improbable qu'il puisse se retrouver en possession d'un tel objet. Mais que lui et ses sbires soient

plantés là au milieu de la route, nous imposant leurs exigences, ça, ça ne me plaît pas du tout.

— La Reine ne le laisserait jamais perdre la face ni révéler ses mauvais penchants devant les humains, dit Rhys. Cela fait bien trop longtemps qu'elle a mis tout en œuvre – au prix de grands efforts – afin d'améliorer la réputation de sa Cour pour le laisser tout foutre en l'air maintenant. C'est bien la seule chose qu'elle ne l'autoriserait jamais à faire, abuser ainsi les humains, ou être vu occupé à abuser de qui que ce soit en direct sous leurs yeux.

— Et ne le voilà-t-il pas au milieu de la route à se conduire comme un vilain garnement, fis-je.

— Je ne te le fais pas dire.

— Mais où est Andais ? demandai-je.

— Où, en effet, dit Doyle, qui remua à nouveau, comme si son siège était inconfortable.

Ce qui était vrai, en fait, mais ce n'était pas cela qui le préoccupait. Doyle pouvait dormir à poings fermés à même le sol, et même sur du marbre.

— Tu redoutes ce qui a pu lui arriver, dis-je.

— Une des accusations qu'elle a portées à ton encontre, ma douce Merry, s'est révélée particulièrement vraie. Tu l'as dépossédée de tous ses meilleurs et plus redoutés gardes. Elle a préservé sa position, en partie grâce à...

— ... toi, terminai-je pour lui.

— Pas uniquement.

— Tu peux le dire, Doyle, lui dis-je en opinant du chef. Les Ténèbres de la Reine et son Froid Mortel.

— Cela te trouble d'entendre son nom.

— Vrai, mais cela ne veut pas dire qu'il ne faut plus le prononcer.

— C'est ce qui se passerait si tu étais la Reine Andais, intervint Rhys.

— Que je ne suis pas !

— Mais Doyle se montre bien trop modeste, ajouta-t-il. Oui, Frost était redouté des ennemis de la Reine, mais c'était la peur de ses Ténèbres qui a maintenu pas mal de courtisans dans les rangs.

— Tu exagères ! répliqua Doyle.

— Je n'en suis pas si sûre que ça, commentai-je en secouant négativement la tête. Je sais ce qu'on raconte sur toi, Doyle. Je sais que quand la Reine disait : « Faites venir mes Ténèbres. Où est mes Ténèbres ? », quelqu'un perdait la vie. Tu représentais sa plus puissante menace, avec les Sluaghs.

— Dites-vous que le Capitaine Doyle ici présent est craint tout autant que vos invités maléfiques, les Sluaghs ? demanda Gregorio.

Nous avons tous tourné les yeux dans sa direction.

— Oui, répondis-je.

— Un seul homme contre des invités de cauchemar ! dit-elle sans même essayer de réprimer son incrédulité.

— Il peut être sacrément flippant à lui tout seul, lui assura Rhys.

Gregorio fixait Doyle, comme pour essayer de le discerner plus nettement dans la faible luminosité.

— Ne devriez-vous pas mentionner au Sergent-Chef Dawson qu'aucun sortilège ne pourra pénétrer dans ces véhicules ? lui suggérai-je.

— Je vais lui dire que la magie y sera probablement inopérante, dit-elle en enclenchant sa radio.

— Certains d'entre eux seront sans doute capables de produire des illusions assez réalistes pour inciter vos soldats à sortir, la prévint Rhys.

— De quelles illusions parles-tu ? m'enquis-je.

Des voix se firent alors entendre dans la radio, frénétiques.

— Sierra quatre à toutes Sierra, nous avons des soldats blessés dans le convoi ! Nous nous arrêtons pour leur porter secours !

— Voilà le type d'illusions dont il s'agit, dit Doyle.

— Dites-leur que ce n'est pas réel, ordonnai-je.

— Et de ne sortir des véhicules sous aucun prétexte, ajouta-t-il.

Ce que Gregorio tenta de transmettre, sans ménager ses efforts, mais nos militaires n'ont pas été entraînés à laisser des blessés en arrière. Un piège très judicieux. Les soldats allèrent donc leur porter secours et, lorsqu'ils furent sortis des camions, les Sidhes lancèrent leur offensive, ce qu'aucune magie humaine n'aurait pu arrêter.

Chapitre 34

Des voix nous parvenaient par bribes de la radio.

— Mais, c'est Morales ! Il est pourtant mort en Irak ! Et voilà Smitty... tué en Afghanistan...

— C'est l'œuvre de Siobhan, en conclut Rhys. Elle peut faire revenir le spectre des morts qu'on a connus. Et merde ! Moi qui croyais qu'elle avait perdu ce pouvoir.

— La Princesse fait revenir leurs pouvoirs à tous ceux de la Féerie, Rhys, pas uniquement à nous, lui fit remarquer Doyle.

La beauté de cette embuscade était que les soldats n'avaient toujours pas compris qu'ils faisaient l'objet d'une offensive. Gregorio se tortilla sur son siège pour se tourner vers nous.

— À les entendre, on ne dirait pas qu'ils font quoi que ce soit à nos gars !

— Les morts ne sont pas les seules manipulations psychologiques que savent mettre en œuvre les Sidhes, lui expliqua Rhys.

— Que voulez-vous dire ?

Des coups de feu retentirent.

— Ils nous tirent dessus ! s'exclama Gregorio en reprenant vivement sa radio dans la tentative d'obtenir quelqu'un à l'autre bout.

La voix de Dawson nous parvint.

— Mercer vient de descendre Jones. Il est en train de nous canarder !

— Il tire sur des visions de cauchemar, expliqua Doyle.

— Quoi ?! s'écria Gregorio.

— Un jeu d'illusions fait apparaître des monstres à vos soldats. Il n'a pas conscience qu'il vous tire dessus, lui dis-je.

— Mais nous portons tous sur nous des trucs antiféériques ! s'étonna-t-elle.

— Êtes-vous sûre que ce Mercer en porte, lui aussi ? s'enquit Doyle.

— Ils auraient pu le persuader de s'en débarrasser, fis-je observer.

Après avoir poussé un juron, elle reprit sa conversation animée avec Dawson. De nouveaux coups de feu retentirent, mais cette fois la sonorité en était différente. Gregorio s'écarta de la radio, le visage

sombre.

— Ils ont été obligé de descendre Mercer, l'un des nôtres ! Il croyait être à nouveau pris dans une embuscade en Irak !

— Dites aux hommes de remonter dans les véhicules, la pressa Doyle. Notifiez-leur de ne rien croire de ce qu'ils pourraient voir au-dehors.

— Trop tard, Doyle, intervint Rhys.

Ils échangèrent un regard bien trop grave.

— Nous serons peut-être capables de parer à ces hallucinations pour les empêcher d'opérer, dit Doyle.

— Vous êtes sous notre protection, lui rappela Gregorio. Les ordres que j'ai reçus stipulent clairement et impérativement que, pour votre sécurité, vous ne devez sortir de ces véhicules qu'au moment où je vous confierai à la compagnie aérienne !

Je m'agrippai à la main de Doyle et au bras de Rhys. Il s'agissait bien là d'un piège tendu à mes hommes et à moi. J'étais d'accord avec Gregorio, cependant... Les hurlements retentissaient toujours, puis se muèrent en cris perçants.

— Sergent Dawson, répondez-moi ! hurlait Gregorio dans la radio.

— Nous avons des blessés. Il semble que leurs anciennes blessures se soient rouvertes. Mais qu'est-ce qui est en train de se passer, par l'enfer ?!

— Cel est le Prince du Vieux Sang, ce qui ne veut pas dire qu'il vient d'une ancienne lignée, dit Doyle.

— Vous voulez dire que c'est lui qui provoque ça ? s'enquit-elle.

— Oui.

Assise là dans ce Humvee, je me cramponnais à eux comme une forcenée, incapable de réfléchir. Il se pouvait que ces derniers jours – ou était-ce ces derniers mois ? – aient fini par m'éprouver. J'étais tétanisée par l'indécision. Les soldats humains n'avaient aucune chance confrontés à ça, mais ce piège nous était destiné, ce qui voulait dire que Cel et ses alliés avaient dans l'idée d'entraver toutes tentatives de notre côté. Je m'étais assez souvent battue en duel avec ses partisans lorsqu'il essayait encore de m'éliminer en toute légalité. Je connaissais leurs pouvoirs, certains particulièrement redoutables.

— Descendez-les, dis-je alors. Les Sidhes ne sont pas immunisés contre les balles.

— Nous ne sommes pas autorisés à tirer sur un Prince royal et son escorte, à moins qu'ils ne nous attaquent avec des moyens identifiables dont témoigner au tribunal, m'apprit Gregorio.

— Cel a le pouvoir de saigner la plupart d'entre nous à blanc sans même avoir à brandir une seule arme, lui dis-je en me penchant en avant aussi loin que me le permettait la ceinture de sécurité.

— Mais nous ne pouvons pas le prouver, répliqua-t-elle. Vous n'avez jamais essayé d'apporter les preuves d'une offensive magique au tribunal militaire, contrairement à moi. Une tâche plus que malaisée.

— Préférez-vous qu'ils meurent jusqu'au dernier ?

— Nous pouvons les aider, Meredith, intervint Doyle.

Je me tournai vers lui.

— C'est précisément ce qui l'intéresse, Doyle, et tu le sais autant que moi. Il blesse ces soldats afin de nous attirer dehors !

— Oui, Meredith, dit-il, me prenant la joue au creux de sa main libre. Un piège judicieux.

Je secouai la tête en m'écartant.

— Mais les soldats sont supposés nous protéger !

— Et pour cela, ils sont en train de mourir.

Ma gorge s'était nouée et mes yeux me brûlaient.

— Non ! parvins-je à balbutier.

— Tu vas rester à l'intérieur de ce véhicule blindé et, quoi qu'il advienne, Meredith, n'en sors pas, sous aucun prétexte.

— Lorsque tu seras mort, ils m'obligeront à en sortir ! Ils m'en sortiront et me tueront ainsi que tes enfants à naître !

Il tressaillit, ce que je n'avais encore jamais vu chez lui. Les Ténèbres ne flanchait jamais.

— C'est dur à entendre, Ma Princesse.

— Comme la vérité l'est fréquemment, lui rétorquai-je d'un ton capable de lui transmettre toute ma colère.

— Elle a raison, Capitaine, lui dit Rhys.

— Les laisserais-tu mourir à ta place ? lui demanda Doyle.

Rhys poussa un soupir puis m'embrassa sur la joue.

— Je suivrai mon Capitaine là où il ira, tu le sais bien.

— Non ! m'écriai-je plus fort.

— Je ne peux laisser aucun de vous quitter la sécurité de ce véhicule, crut alors bon d'insister Gregorio.

— Et que ferez-vous pour nous en empêcher ? s'enquit Doyle, la main déjà sur la poignée.

— Et merde ! s'exclama-t-elle, avant de reprendre sa radio.

— N'allez pas divulguer le peu d'effet de surprise qui nous reste encore, lui conseilla Doyle en lui touchant l'épaule.

Elle relâcha la pression sur le bouton pour diriger vers lui son regard fixe.

— La Princesse a raison. L'objectif de cette embuscade est de vous conduire à une mort certaine.

— En effet, l'approuva-t-il, avant de se tourner vers moi et de me dire : Embrasse-moi, Meredith, ma Merry.

— Non ! lui répondis-je en secouant la tête sans pouvoir

m'arrêter, frénétiquement.

— Tu ne veux pas me donner un petit bisou d'au revoir ?

J'aurais voulu lui hurler qu'il n'en était pas question, que je n'adhérais pas du tout à sa décision stupide, mais finalement, je ne pus me résoudre à le laisser partir sans m'y plier.

Je l'embrassai, ou plutôt c'est lui qui m'embrassa, avec douceur, retenant mon visage au creux de ses mains, avant de m'attirer entre ses bras, de telle sorte que nos corps se moulèrent l'un à l'autre. Puis il s'éloigna en me déposant un dernier chaste baiser sur les lèvres.

— À mon tour, dit alors Rhys.

Je me tournai vers lui, au bord des larmes. Non, je n'allais pas chialer, du moins pas encore. Son visage était empreint d'une telle tristesse ! De douceur aussi, mais si triste. Il m'embrassa tendrement puis m'étreignit avec une passion intense, quasi douloureuse, pour récidiver comme si mes lèvres représentaient pour lui à manger, à boire et de l'oxygène, et que, sans ce baiser, il mourrait. Je m'abandonnai à la férocité de sa bouche, de ses mains, de son corps, et lorsque, finalement, il s'écarta, nous étions tous les deux à bout de souffle.

— Waouh ! s'exclama Gregorio, avant d'ajouter : Toutes mes excuses.

La portière s'ouvrit derrière moi. M'étant vivement retournée, je n'eus que le temps de voir Doyle se glisser à l'extérieur.

— Si je suis ta Reine, lui murmurai-je, alors je peux t'ordonner de rester là.

Il se pencha à l'intérieur.

— Je me suis juré de ne jamais plus rester passivement à écouter les hurlements des humains agonisant se sacrifiant pour ma cause, Meredith.

— Doyle, je t'en supplie !

— Tu es et seras toujours ma Merry.

Et il disparut.

Un son s'apparentant presque à un gémissement s'échappa alors de mes lèvres, un son que je n'aurais jamais souhaité voir surgir ainsi à l'improviste.

La portière s'ouvrit de l'autre côté, et je me retournai pour voir Rhys sortir à son tour.

— Rhys, non !

— Tu peux être sûre que je serais bien resté, mais je ne peux pas le laisser y aller sans moi, me dit-il en souriant. C'est mon Capitaine, et cela, depuis plus d'un millénaire. En plus, il a raison. Moi aussi, j'ai juré de ne jamais laisser à nouveau les humains sacrifier leur vie pour moi. Ce n'était pas régo à l'époque, et ce ne l'est toujours pas.

Il me caressa la joue, contre laquelle je retins sa main.

— N'y va pas !

— Sache que je t'aime bien davantage que l'honneur, mais ce ne serait pas Doyle s'il partageait le même sentiment.

La première larme glissa alors, tiède, pénible, le long de ma joue tandis que sa paume s'en écartait. Je le retins des deux mains.

— Rhys, s'il te plaît, pour l'amour de la Déesse, s'il te plaît !

— Je t'aime, Merry. Je t'ai aimée depuis tes seize printemps.

J'ai bien cru que j'allais suffoquer sur les mots que je voulais tant exprimer, pour finalement parvenir à les faire sortir :

— Je t'aime aussi. Ne meure pas ! Ne me laisse pas seule !

Il eut un large sourire qui atteignit presque son œil.

— Je ferai de mon mieux.

Puis il s'enfonça au cœur de la nuit, parmi les clameurs du combat qui faisait rage.

Chapitre 35

Gregorio se retourna sur son siège pour m'agripper par le bras et me retenir fermement, pensant de toute évidence savoir ce que j'avais en tête, mais elle se trompait. J'étais mortelle et en avais parfaitement conscience. Mais j'étais également métissée de Farfadet et d'humain, ce qui signifiait que je pouvais invoquer chaque fragment de pouvoir magique en ma possession dans notre véhicule, et sans en pâtir. Je n'avais nullement l'intention d'en sortir. J'avais juste besoin d'inciter Cel à y monter.

Si je parvenais à le faire s'en approcher suffisamment, je pourrais le tuer tout en étant entourée de métal, et sa magie serait de ce fait inoffensive. Nous pouvions retourner son piège contre lui, si seulement nous trouvions comment le faire venir à moi. Si j'y avais pensé plus tôt, avant que Doyle et Rhys ne soient sortis du véhicule, c'est ce dont ils auraient pu se charger, mais je m'étais retrouvée en proie à une trop grande émotion. Déesse, aidez-moi à trouver une idée !

— Gregorio, je dois trouver un moyen pour que le Prince entre dans cette voiture.

— Avez-vous perdu la raison ? Il fait saigner des gens à distance !

— Nous possédons tous les deux la Main de Sang, une faculté qui se transmet dans notre famille. Mais la magie ne peut nous atteindre à l'intérieur de cette carrosserie métallique, bien que la mienne puisse en sortir.

— Et comment cela se fait-il, alors que la sienne est inopérante ?

— Je suis en partie humaine. Ma magie fonctionne ici, tout comme vos pouvoirs psychiques et ceux de Dawson.

Elle lança un coup d'œil au chauffeur. Les deux femmes échangèrent un long regard.

— Si nous la laissons se faire tuer, un renvoi pour manquement à l'honneur sera la peine minimum dont nous écoperons, dit le Caporal Lance. Nous aurons de la chance de ne pas avoir d'autres chefs d'accusation retenus contre nous.

— Lance a raison, dit Gregorio en se retournant vers moi.

— Mais écoutez ces hurlements ! Vos hommes sont en train de se

faire massacrer ! Les miens sont en danger ! Nous devons mettre un terme à tout ceci, car lorsque le Prince sera mort, ses alliés se fondront dans la nuit, car s'il ne peut accéder au trône, cette bataille n'aura plus aucun sens. Ils combattent pour me tuer et faire gagner le trône à celui qu'ils ont choisi. Si nous les privons de ce choix, nous les priverons de toute raison de se battre !

À nouveau, elles échangèrent un regard. Un hurlement particulièrement pitoyable retentit dans le silence entre les coups de feu et les bruits provoqués par le déploiement de la magie. Un cri de mort. Le cri d'une vie mortelle, fauchée.

— Si j'étais prête à faire ça, comment pourrais-je l'attirer ? s'enquit Gregorio.

Et, en entendant ces mots, je sus qu'elle allait le faire, si seulement je parvenais à trouver un moyen de faire venir Cel jusqu'à moi.

Je dis alors, réfléchissant tout haut, sans aucun plan en tête :

— Il veut me retrouver. Il sait maintenant que mes gardes ne sont plus avec moi dans ce véhicule. Si j'étais lui et ses sbires, j'en profiterais.

Une brume se forma à la lisière des arbres, de l'autre côté de la route, qui n'était pas très large, et avant même que j'aie eu le temps de proférer un avertissement, des silhouettes en émergèrent, des silhouettes qui n'auraient jamais dû se trouver là, et qui n'y étaient pas quelques instants plus tôt. J'aurais dû me souvenir que j'étais toujours à la Féerie et que les souhaits pouvaient y être exaucés. Je voulais que ce soit Cel qui vienne me chercher, et non tous ses guerriers. Mais mieux vaut être précis lorsqu'on émet un souhait dans cette contrée, et rester prudent concernant ce que l'on requiert.

Chapitre 36

Siobhan émergea de ce brouillard, sa longue chevelure blanche formant un halo autour d'elle telle de la soie d'araignée prise au vent. Elle était suffisamment près pour que je puisse discerner les signes runiques gravés sur son armure nimbée de toute blancheur, qui m'avait semblé façonnée dans d'anciens os, mais l'ayant rencontrée sur la piste sablonneuse du duel je savais que ces « os » étaient aussi durs que n'importe quel métal. L'épée en os tout aussi immaculée qu'elle avait à la main infligeait invariablement la mort, et même si j'avais été immortelle. Pour moi, elle était plus que fatale. Lorsqu'elle la brandit, le clair de lune se refléta sur la lame, où sur le tranchant scintillait du sang. Sans doute celui des soldats humains, mais cela restait encore à voir.

Elle voulait me faire croire que c'était celui de mes hommes, de mes amants, des pères de mes enfants. Par la vue de ce sang, elle voulait m'infliger un coup qui m'affaiblirait avant le suivant, pour m'achever. Mais je l'aurais su si c'était celui de Doyle qui maculait ainsi sa lame. Je l'aurais su si Rhys avait été touché. Sholto et Mistral m'étaient chers, mais mon cœur survivrait à leur mort.

— Et merde ! dit Gregorio.

Je sentis qu'elle s'apprêtait à lancer un sortilège, son pouvoir me picota la peau. Un peu pâlichon, mais irréfutable.

— Ne faites pas ça, lui conseillai-je. Je sais ce qu'il faut faire.

— Avez-vous perdu la raison ? intervint le chauffeur. Mais regardez-les !

Je jetai un bref regard aux guerriers qui accompagnaient Siobhan. Dans leurs armures d'argent et d'or, ils semblaient très Sidhes Seelies. Mais certaines paraissaient façonnées de feuilles, d'écorce, de fourrure et d'autres matériaux que les humains n'auraient su décrire. Les Unseelies étaient restés plus proches de leurs origines et n'échangeaient rien contre du métal et des bijoux. J'en reconnus certains, que je n'avais jamais vus vêtus d'armure intégrale. Ils se tenaient tous sans exception derrière Siobhan. Si nous parvenions à l'éliminer, privés de leur chef, ils se retrouveraient comme décapités.

— J'ai grandi parmi eux, dis-je finalement.

Je me concentrai sur Siobhan, qui avait été le bras droit de Cel depuis plus longtemps que la plupart s'en souvenaient même. La seule que Doyle redoutait, alors que rien n'affectait les Ténèbres. Mais certaines personnes sont loin de respecter le pouvoir ; elles tueraient un roi tout aussi rapidement qu'un mendiant.

Lorsque je baissai ma vitre, elle me héla :

— Le sang de tes Ténèbres décore ma lame !

Ayant débouclé ma ceinture de sécurité, je me laissai vivement tomber à genoux tout en sortant Aben-dul de son fourreau, qui comme de la soie sur ma peau. Sa poignée bizarre gravée d'horribles scénettes s'ajusta parfaitement à ma main comme si elle attendait depuis toujours que mes doigts l'enserrent. Puis je la pointai dans la direction de Siobhan, qui éclata de rire.

— Comme tu m'as surprise quand tu t'es servie de la Main de Chair contre Rozenwyn et Pasco, mais je sais à présent comment rester hors de sa portée, Princesse. Ce n'est pas du tout dans mon intérêt de me trouver trop près de ta petite Main. Je peux te tuer à distance et ainsi libérer la Féerie de ta souillure mortelle. Nous placerons un vrai Prince sur le trône cette nuit même, et le défi que tu représentais tombera dans l'oubli.

Le fait que Rozenwyn et Pasco étaient jumeaux pouvait expliquer la raison pour laquelle la Main de Chair les avait fusionnés en une masse informe. L'une des scènes les plus horribles dont j'eusse été témoin. Suffisamment d'ailleurs pour qu'en cette occasion Siobhan se rende à moi et à mes gardes en me remettant son épée.

— Elle bluffe, dis-je à haute voix pour mon escorte militaire. Elle devra me faire sortir par la force de ce véhicule pour que sa magie opère, tout en refusant de poser la main sur moi.

— Et pourquoi ? s'enquit Gregorio.

— Elle redoute la Main de Chair.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Je ne me préoccupai pas de lui fournir de détails, car sous peu, si tout se déroulait comme prévu, elle aurait une démonstration.

Siobhan entreprit alors de franchir les quelques mètres qui nous séparaient. Elle se rapprochait, pas trop près cependant, ce qui signifiait qu'elle ne pouvait faire ce qu'elle avait prévu d'aussi loin. Les autres lui emboîtèrent le pas, tout scintillants dans leurs armures bigarrées, ornées tel un arc-en-ciel malfaisant, associant votre rêve le plus lumineux et votre pire cauchemar. Nous étions les Unseelies, aussi terribles que splendides.

— Quoi que vous ayez décidé de faire, me dit Gregorio, vous feriez mieux d'agir vite.

J'entrouvris la marque invisible sur ma paume qui correspondait à ma Main de Chair, à présent en contact avec la poignée d'Aben-dul,

une arme enchantée. Lorsqu'elle avait trouvé son juste propriétaire, il n'y avait pas de courbe d'apprentissage. Seulement une impression de justesse et une connaissance intuitive. Faire usage de cette lame était comme respirer ou entendre son cœur battre. Je n'eus pas besoin de me concentrer pour focaliser dessus la Main de Chair. Je n'avais qu'à le vouloir.

Siobhan se saisit d'un ballot qu'elle portait sur l'épaule, dont elle ouvrit le rabat pour se mettre à farfouiller dedans.

— Une bombe ! s'écria Gregorio.

— Ce véhicule ne craint rien, lui assura le chauffeur.

— Et que se passera-t-il si elle parvient à la balancer à travers une vitre ? m'enquis-je d'une voix prudente, parce que, si elle se mettait aussi à trembloter, cela affecterait méchamment mon contrôle.

N'ayant pas encore utilisé Aben-dul, j'avais l'impression de grimper à grand-peine une volée abrupte de marches avec entre les mains quelque chose de dangereusement bouillant. Attention aux éclaboussures !

— Personne ne peut rien balancer par ces vitres, dit le chauffeur en frappant du poing contre la sienne. Contentez-vous de remonter la vôtre, Princesse.

— Vous n'avez pas la moindre idée de la puissance de Siobhan. Elle peut balancer ce qu'elle veut au travers de n'importe quelle fenêtre.

Le chauffeur se tourna sur son siège vers Gregorio.

— Les Sidhes sont-ils aussi costauds que ça ?

— C'est ce qu'affirment les services secrets.

— Merde ! s'exclama-t-elle en se mettant à chercher à tâtons par terre.

Je gardai toute mon attention sur Siobhan et son paquet-surprise. Je n'avais eu que l'intention de libérer mon pouvoir, mais à présent, de manière inattendue, je devais me concentrer. Je visai de l'épée la main qui tenait ce ballot en apparence inoffensif. Une militaire m'ayant dit qu'il s'agissait d'une bombe, je n'allais surtout pas le mettre en doute.

Siobhan se redressa alors en balançant son bras en arrière, prête à lancer son projectile. Puis ce bras ne sembla plus aussi long. Je pensai : *fluidifie, retourne, transforme...* Et la chair de sa main se mit à dégouliner le long de la lanière de son baluchon. J'avais vu mon père faire ça, le principe restait le même. Il avait la faculté de liquéfier la chair jusqu'à un certain degré, puis de tout faire cesser, à volonté. Quant à moi, je ne possédais pas encore une telle maîtrise. Non, pour être honnête, tout au moins envers moi-même, j'avais un plan pour la bombe, qui n'incluait pas d'appliquer tout ce que la Main de Chair pouvait faire de plus affreux encore. Un plan essentiellement fondé sur

l'idée d'infliger le pire à Siobhan.

À l'écoute de ses grandes clameurs et de ses cris perçants, la multitude sombrement scintillante s'éloigna d'elle à reculons, tandis qu'elle restait là debout, son ballot se fusionnant à son corps. Mais elle tournait en rond dans un espace vide. Aucun d'eux ne prendrait le risque de la toucher. Ils avaient eu vent de ce qui était arrivé à Pasco et Rozenwyn ; personne ne souhaitait s'exposer à un destin aussi funeste.

Puis elle se rua sur notre Humvee. Alors même que je m'apprêtais à lui régler son compte, je ne pus m'empêcher d'admirer son courage. Elle savait ce que j'allais faire et, jusqu'au bout de ses forces, elle tenterait de m'entraîner avec elle dans la mort. Sa détermination était sans failles.

Un coup de feu retentit, si proche que je m'en retrouvai assourdie. Notre chauffeur, le Caporal Lance, avait tiré par sa fenêtre et explosé le genou de Siobhan. Je ne m'étais même pas rendu compte que Lance avait baissé sa vitre. Mais je devais me concentrer, je devais maintenir le sortilège là où il m'était nécessaire. Je le devais... La chair de Siobhan se retournait, son visage se recouvrant de ses viscères, la submergeant comme s'il s'agissait d'eau. Mais elle était Sidhe, et ne pouvait donc mourir étouffée. Moi, on aurait pu me noyer. C'était l'une des preuves qu'avait fait valoir ma tante pour dire que j'étais une bonne à rien. Mais Siobhan ne mourrait pas simplement parce que ses organes respiratoires se retrouvaient à l'intérieur d'une boule de sa propre chair. Les Sidhes sont des durs à cuire.

Le clair de lune scintillait sur le sang et les matières brillantes qui n'auraient jamais dû voir sa lumière. Il ne restait plus rien d'autre d'elle qu'une masse de chair à vif. Son cœur trépidant se trouvait maintenant exposé à l'air libre, bien vivant, tout comme la dernière fois où j'avais eu recours à cette Main de Pouvoir. J'étais trop loin pour entendre ses hurlements, mais je ne doutais pas qu'elle hurlait. Qu'elle hurlait ou me maudissait.

— Qu'est-ce qui bouge comme ça là-devant ? s'enquit Gregorio.

— Son cœur.

— Elle n'est pas morte ?

— Non.

— Doux Jésus !

— Ouais, comme vous dites.

Les silhouettes en armure s'étaient laissé tomber à genoux, mais pas toutes. Je reconnus Conri sous la sienne tout en rouge et or, qui avait tenté d'assassiner Galen quelques temps auparavant. Je le visai de l'épée et il commença à se déliter. Cela aurait pu être n'importe qui alors, qui que ce soit se trouvant là-bas encore debout. S'ils se

prosternaient, ils survivraient, mais s'ils me défiaient, ils le regretteraient, douloureusement. C'était aussi simple que ça.

Tandis que Conri hurlait, se tordant tout en se retournant comme un gant, les derniers guerriers encore debout s'effondrèrent à genoux. Ceux qui l'étaient déjà avaient le visage contre terre. Cela m'avait ennuyée de voir mes gardes se prosterner ainsi devant moi, mais cette nuit, j'appréciais vivement cette marque de respect de ceux qui étaient venus pour me tuer ainsi que tous ceux que j'aimais. Si je ne parvenais pas à les exterminer jusqu'au dernier, alors je devais m'assurer qu'ils me craignaient.

— Fermez vos fenêtres, nous y allons ! cria le Caporal Lance en confiant son fusil à Gregorio et en remontant sa vitre.

— Pourquoi ? lui demanda Gregorio.

— Ah les sorciers ! Vous ne réfléchissez pas quand vous invoquez des sortilèges, dit-elle en démarrant. Remontez votre foutue fenêtre !

— Si je la remonte, je ne pourrai plus utiliser mon pouvoir, lui dis-je.

— La bombe peut encore exploser à tout moment !

— Ne disiez-vous pas vous-même qu'elle n'abîmerait pas la carrosserie ?

— Vous êtes sous notre protection. Je préférerais ne pas prendre de risque.

Puis elle nous fit avancer en douceur et entreprit de contourner le camion qui nous précédait. On demanda à la radio la raison de cette progression. Le mot « bombe » sembla galvaniser tout le monde. Les moteurs se réveillèrent en rugissant. Malheureusement, trop de militaires étant en proie aux hallucinations et manipulations mentales, il y eut donc quelques secondes de confusion tandis qu'ils s'organisaient pour aller récupérer les blessés et les morts. Mais ces quelques secondes comptaient.

J'ignorai ce qui allait survenir. J'avais simplement intégré la bombe au corps de Siobhan. Avais-je cru que sa chair suffirait pour contenir la déflagration ? Je pense que oui, mais n'en étais pas un soldat pour autant. Je n'étais pas vraiment une guerrière dans l'âme. Je fis l'erreur de quelqu'un dont la principale faculté est magique. J'avais ignoré la physique qui, brusquement devint l'unique évidence.

L'explosion ébranla le Humvee, y projetant des lambeaux de chair, des fragments d'os et de shrapnel en brisant ma vitre. Un violent impact à l'épaule droite et en haut de la poitrine me propulsa en arrière sur le siège, et je me retrouvai par terre.

Aben-dul m'avait échappé des mains.

— Quoi que vous fassiez, ne touchez pas cette épée ! parvins-je à crier. Que personne ne la touche !

Je réussis tant bien que mal à me relever en tentant d'agripper la

poignée. Si Gregorio ou Lance s'en emparaient, elles se retrouveraient dans le même état que Conri et Siobhan...

Le visage de Gregorio apparut au-dessus de moi.

— Vous êtes touchée ! s'exclama-t-elle avant de se tourner vers le chauffeur. Elle est blessée ! La Princesse est blessée !

Je m'efforçai toujours d'atteindre l'épée. Rien ne m'importait plus que de reprendre la poignée en main. Je ne devais pas les laisser la toucher ! Elles ne savaient rien ! Elles ne comprendraient pas !

Gregorio déchira mon manteau. Je parvins à grimper péniblement sur le siège tandis que le Caporal Lance nous conduisait sur la route cahoteuse. Ma main se referma sur la poignée au moment même où je sentis la présence de Gregorio dans mon dos.

— Je dois examiner vos blessures, Princesse, s'il vous plaît.

Elle avait crapahutée à l'arrière pour venir me rejoindre. Les mains qu'elle tendait vers moi étaient ensanglantées. Je me détournai à son approche et mis à profit chaque fragment de concentration qui me restait pour rengainer Aben-dul dans son fourreau.

Gregorio m'obligea à me retourner vers elle tandis que le Humvee cahotait sur la route.

— Merde ! Nous avons besoin d'un toubib, tout de suite !

Je suivis son regard pour voir que des clous sortaient de mon corps là où le manteau de cuir l'avait laissé dénudé. En fixant le sang et ces trucs qui ressortaient de là, je pensais : *Cela ne devrait-il pas être plus douloureux que ça ?*

— Sa peau est froide. Elle va tomber en état de choc. Merde !

Non, je ne peux pas ! Cela pourrait me tuer, n'est-ce pas ?

J'avais l'impression d'être incapable de penser avec discernement. Mais au moment où je décidai de ne pas succomber à cet état de choc, la souffrance me frappa, comme quand une minime coupure ne se fait douloureuse qu'à la vue du sang. Mais ces blessures n'étant pas précisément minimales, la douleur se fit déchirante, brûlante. Pourquoi cette sensation de brûlure ? Était-ce mon imagination ou sentais-je vraiment ces clous enfoncés dans ma chair ?

J'agrippai Gregorio de la main gauche, incapable de lever la droite. Il y avait vraiment quelque chose qui déconnaît avec mon épaule.

— J'ai besoin de Doyle. J'ai besoin de Rhys. J'ai besoin de mes hommes !

— Nous allons vous évacuer pour vous mettre en sécurité, puis nous nous préoccupons de vos gardes, cria le chauffeur dans notre direction.

Le Caporal Lance nous faisait avancer et les autres Humvees dédagèrent pour nous laisser passer. Nous étions en train de dépasser celui qui transportait Galen, Sholto et Mistral, qui n'étaient plus à

l'intérieur. Gregorio essayait de me convaincre de m'allonger. Je repoussai ses mains d'une tape. Où étaient-ils passés ?

Je me mis à leur recherche en faisant usage de notre connexion magique, sur laquelle je sentis qu'on tirait. Quelqu'un qui y était lié était blessé, grièvement. Sa vie vacillait telles des flammes sous une forte bourrasque. La mort approchait.

Je ne parvenais à penser à rien d'autre qu'à aller le rejoindre. Coûte que coûte. Je le devais... J'effleurai le visage de Gregorio en disant tout bas :

— Je suis désolée.

Puis je lui souris. J'invoquai mon glamour et lui fis voir non pas ce que je voulais qu'elle voie, mais tout ce que, elle, voulait voir. J'étais prête à tout pour sortir d'ici, et sous cette lumière intermittente, je pourrais prospecter là-dehors dans le noir.

— Kevin, murmura-t-elle, le visage adouci.

Je lui souriais toujours, et lorsqu'elle se pencha pour m'embrasser, je lui rendis son baiser, si tendrement, en la faisant s'allonger sur le siège, un sourire lui recourbant toujours les lèvres. Elle rêverait à l'homme qui lui avait donné ce baiser. Il s'agissait d'un type de glamour totalement illégal, tombant dans la même catégorie qu'une drogue de viol. Mais je voulais sortir de là à tout prix.

J'ouvris la portière. Lance freina à mort en criant :

— Qu'est-ce que vous faites, Princesse ?

— Il est en train de mourir. Je dois aller le secourir !

Et je sortis sur la route. Soutenant au creux de mon bras indemne celui amoché, j'entrepris de me faufiler entre les arbres. J'aurais couru, mais cette ligne de pouvoir ne donnait plus que de faibles signaux, de plus en plus espacés. Si je me mettais à courir, je la perdrais, comme si ma course faisait l'effet d'un vent trop violent auquel elle n'aurait pu résister. Je priai en m'enveloppant de mon glamour. Du glamour afin d'empêcher notre chauffeur de me repérer et de m'entraîner de force à nouveau. Du glamour afin de me dissimuler des Sidhes qui voulaient ma mort. Du glamour qui me ferait ressembler à la personne, quelle qu'elle soit, qu'on attendait et qu'on serait ravi de voir. Un type de glamour personnel que je n'avais encore jamais testé, mais dont j'eus simplement et soudainement l'intuition d'en avoir la capacité, me planquant en devenant ce qu'ils souhaitaient voir, en m'éloignant d'eux tous. Je devais le trouver avant qu'il ne meure. Je n'osai pas penser à l'identité de celui que je recherchais ainsi dans le noir. J'aurais parfaitement le temps de constater qu'il j'avais perdu lorsque, enfin, je serais à ses côtés.

Chapitre 37

De ceux que je m'étais attendue à trouver à l'autre bout de cette puissante traction, je n'aurais jamais cru qu'il puisse s'agir d'un soldat. L'homme était à plat ventre, planqué où il s'était traîné dans les bois. Son treillis avait accompli pour lui ce que mon glamour avait fait pour moi : le dissimuler.

J'aurais pu me demander si j'avais pris un mauvais virage ou suivi une fausse piste, mais le sentiment d'urgence et de justesse n'était que trop évident. Voilà l'homme qui m'avait attirée ici, aveuglée par la magie, à traverser les lignes du champ de bataille.

À genoux dans les feuilles et les herbes sauvages de cette forêt claquemurée par l'hiver, je dus le retourner de ma main gauche, l'épaule droite toujours saturée de clous. Je parvenais tout juste à fléchir la main, mais pas à la lever suffisamment pour faire quoi que ce soit à part stabiliser son corps tout en le poussant. Ce mouvement insignifiant se voulant secourable provoqua une souffrance atroce, à m'en couper le souffle, et les arbres dénudés se mirent à onduler telles des banderoles d'un noir et blanc nauséux. Je dus m'appuyer un moment contre le torse de l'homme, les yeux clos, me demandant si j'allais me mettre à vomir ou m'évanouir.

Puis quelque chose effleura ma joue, m'incitant à relever la tête. Un unique pétale de rose poursuivit sa descente pour tomber sur la poitrine du blessé. La Déesse était avec moi. Je ne pourrais pas échouer.

Ayant orienté mon regard vers le visage sous l'uniforme, je le reconnus : le sorcier Dawson, avec ses cheveux clairs et son teint d'autant plus pâle, si terriblement d'ailleurs parmi ces sombres arbres, qu'il lui donnait une apparence spectrale.

Je lui touchai la joue de ma main indemne. Il était glacé. Je vérifiai son pouls sur son cou, à la recherche d'une manifestation ostensible. Ma poitrine se contracta, car je ne sentais rien du tout. Puis... une faible pulsation, hésitante. Il était toujours vivant, quoique aux portes de la mort.

— Déesse, aidez-moi à lui porter secours, murmurai-je.

Le pétale rosé roula alors sur ses lèvres, comme poussé là par un

souffle. Ses yeux s'ouvrirent tout grands et il empoigna mon bras blessé. La douleur me troubla la vue, emplissant le monde d'étoiles blanches et de nausée.

Puis tout s'éclaircit et je me retrouvai entre les bras de quelqu'un : Dawson, assis, les yeux posés sur moi.

— Princesse Meredith, est-ce que ça va ?

J'éclatai de rire, n'ayant pu m'en empêcher. C'était lui qui avait failli mourir et il s'inquiétait de ma santé ! La main en suspens au-dessus de mes épaules et de mon bras où étaient enfoncés ces clous, il me présenta l'un d'eux entre ses doigts ensanglantés.

— J'ai repris connaissance en votre compagnie et ceci était sur moi. J'étais mourant, et le savais. Vous m'avez sauvé la vie. Comment cela a-t-il pu se produire ?

Comment le lui expliquer ? J'ouvris la bouche pour lui dire que je n'en avais pas la moindre idée, mais, à la place, je demandai :

— Vous rappelez-vous lorsque vous avez senti mon appel, quand je vous ai serré la main ?

— Oui.

— J'ai suivi votre appel.

— Mais vous êtes blessée.

— Et vous ne l'êtes plus. Aidez-moi à me relever.

Il s'empressa d'obtempérer, sans protester. Il se pouvait que ce soit le choc, ou qu'il ne puisse me le refuser. Je ne le savais pas plus que je ne m'en souciais. D'autres cas urgents se trouvaient là dans le noir, j'en avais l'intuition.

Dawson m'aida à recouvrer mon équilibre en soutenant d'une main mon bras indemne, et me laissa nous conduire au travers des sous-bois. La bataille n'était plus que bruits diffus de coups de feu, d'éclairs et de foudre, ainsi que l'émanation d'un embrasement vert qui me signala que Doyle était toujours en vie. J'aurais voulu aller le rejoindre, lorsqu'un autre pétale effleura le devant de mon manteau. En cet instant, bien plus qu'à aucun autre auparavant, je faisais confiance à la Déesse. Elle ne m'aurait pas fait sauver les soldats pour me faire perdre les hommes que j'aimais. Je priai pour avoir le courage de ne pas flancher ni douter. Ma récompense se présenta sous la forme d'un autre corps à terre.

L'homme était sur le dos, ses yeux sombres fixés sur le ciel. Il ouvrait et refermait la bouche, paraissant ne plus savoir comment respirer. Son uniforme semblait avoir été déchiqueté sur un côté de sa poitrine, qui fumait dans l'air hivernal, par quelque chose de plus puissant que des mains humaines. Je n'avais jamais vu une blessure fumer ainsi dans le froid, comme ne m'avait jamais effleurée cette pensée : *Ainsi se dissipe la chaleur de la vie.*

— Brennan, voici la Princesse Meredith. Elle va vous aider, lui dit

Dawson en m'aidant à m'agenouiller.

La bouche de Brennan s'entrouvrit mais aucun mot n'en sortit, seul un ruisselet de sang, trop sombre, trop épais. Je déposai le pétale rosé sur son visage, mais aucun réveil miraculeux ne se produisit. Il était conscient, et le reflet de terreur dans ses yeux disait qu'il savait qu'il n'en avait plus pour très longtemps. Je n'avais aucune idée de la manière dont j'avais guéri Dawson, de ce fait j'ignorais comment le refaire.

— Déesse, priaï-je, aidez-moi à le guérir.

Brennan tressaillit alors, agité de convulsions, et un son sortit de sa poitrine, tandis qu'il s'efforçait de respirer.

— Aidez-le, de grâce ! me pressa Dawson.

La main posée sur sa blessure, je m'étais mise à prier, lorsque surgit la douleur. Une douleur qui effaça tout ce qui m'entourait, puis je me retrouvai effondrée sur la poitrine du soldat, reprenant peu à peu mes esprits.

Une main me caressait les cheveux. Ayant rouvert les paupières, je vis Brennan, les yeux posés sur moi. Dawson lui retenait la tête au creux de ses bras, et tous deux me regardaient... comme si j'étais la chose la plus merveilleuse du monde, comme si je venais de marcher sur l'eau. Cette pensée ne m'emplit d'aucun réconfort, seulement d'une vague anxiété. Jamais je n'aurais voulu qu'un humain me regarde comme ça !

Brennan me présenta ensuite un clou ensanglanté.

— Il est tombé tout seul, comme le mien, dit Dawson. Le sang et le clou, et il a guéri.

J'acquiesçai silencieusement, comme si cela me semblait avoir du sens. Cette fois, j'avais un militaire à chaque bras, mais lorsque Brennan prit celui mal en point, il ne me parut plus aussi douloureux. Je crus alors avoir compris : chaque blessure causée par les clous guérissait chaque fois que je soignais un soldat. Cela voulait-il dire que je ne pourrais pas en aider plus que je n'avais de clous plantés dans ma chair ? D'un côté, être en voie de rétablissement était tout bénéfique mais, de l'autre, il y avait bien plus de soldats à guérir que de clous dans mon corps. Perdrais-je la capacité de soigner les autres lorsque je serais moi-même guérie ? Je n'avais pas la moindre envie de rester amochée, mais... je laissai cette pensée dériver. Nous ferions ce que nous pourrions, puis nous verrions bien. Je fis de mon mieux pour ne pas trop réfléchir, à quoi que ce soit. Je fis de mon mieux pour continuer d'avancer, vaille que vaille, soutenue par les hommes que je venais de sauver. Si je réfléchissais trop, je me retrouverais comme Pierre marchant sur la mer à la suite de Jésus. Tout allait bien jusqu'au moment où il se mit à cogiter, et il sombra dans les flots. Quant à moi, je ne pouvais pas me permettre de sombrer. Je pouvais

sentir au cœur de la nuit noire les blessés qui avaient besoin de moi. Ce sentiment d'urgence me tiraillait et je devais y répondre.

Nous avons encore trouvé deux soldats effondrés. Mais où étaient les médecins, les toubibs ? Où était passé tout le monde ? Les bruits du combat me parvenaient au loin, d'un peu plus près au fur et à mesure que nous avançons. J'ignorais ce qu'avaient bien pu faire Cel et ses sbires, mais quelle que soit l'illusion employée, elle les avait incités à se traîner à l'écart pour mourir, sans même tenter d'appeler à l'aide.

Dawson et Brennan m'aidèrent à m'agenouiller à côté des blessés. Il me fallut quelques secondes pour saisir que l'un d'eux était une femme, dissimulée sous un gilet et tout un attirail. Dans la pénombre des sous-bois, sa peau était presque aussi sombre que celle de Doyle.

— C'est Hayes, dit Dawson.

Brennan s'était accroupi à côté de l'autre blessé, écroulé sur le côté.

— C'est Orlando, monsieur.

Je posai la main contre le cou de Hayes, et sentis quelque chose de poisseux. Je ne pris pas la peine d'inspecter mes doigts sous la lumière blafarde, sachant qu'il s'agissait de sang en train de se coaguler. Il n'aurait pas dû sécher aussi vite, cependant. Avais-je perdu la notion du temps ?

Je m'exprimai tout haut, malgré moi.

— Avait-elle déjà été blessée ?

— Oui, répondit Brennan. Nous l'avons été tous les deux dans une embuscade. Elle m'a traîné à l'abri, tout comme elle l'a fait pour Orlando cette fois-ci.

— La blessure sur votre poitrine était ancienne ? lui demandai-je.

— Oui, m'dame. Ce Prince, il a tendu la main vers moi et la plaie s'est simplement rouverte. Puis il a déchiré mon gilet pour la voir. Il avait l'air drôlement intéressé par le spectacle.

— Avait-elle été blessée au cou ? m'enquis-je.

— Oui, m'dame.

Cel faisait du mal à mes gens, à ceux qui avaient fait le serment de me protéger, qui sacrifieraient leur vie pour moi et les miens. Inadmissible ! C'étaient nous qui étions censés les protéger, et non l'inverse.

Je priai la Déesse, la main posée sur Hayes, une femme courageuse qui avait autrefois sauvé des vies malgré une telle blessure. Cela était inacceptable qu'elle ait à revivre la même expérience, mais même au cœur de toute cette horreur elle avait empoigné un de ses coéquipiers pour le traîner à sa suite à couvert. Quel courage !

Puis je ressentis une vive douleur et, cette fois, je ne m'évanouis pas. Cette fois, je pus voir le clou s'extraire de ma chair avec une

giclée de sang qui moucheta le visage de Hayes, lorsque ses yeux s'ouvrirent subitement tout grands en projetant une lueur blanche, et elle m'agrippa par le bras, haletante. Un clou tomba ensuite sur sa poitrine, son autre main se refermant machinalement dessus, comme si elle n'avait rien remarqué.

— Qui êtes-vous ?

— La Princesse Meredith NicEssus.

Elle s'accrocha encore plus à mon bras, le poing serré contre sa poitrine sur le clou ensanglanté.

— Cela ne fait pas mal, dit-elle en déglutissant péniblement.

— Vous êtes guérie, lui apprit Dawson en se penchant vers elle.

— Mais comment est-ce possible ?

— Laissons-la s'occuper d'Orlando, et vous pourrez le constater par vous-même.

Puis Dawson m'aida à me relever, quoique je me sentisse un peu mieux et n'eusse plus besoin de me soutenir aussi pesamment sur son bras. Néanmoins, je le laissai ainsi que Brennan m'aider à m'agenouiller. Je n'arrivais toujours pas à remuer l'épaule, bien que ma main et mon avant-bras semblent avoir maintenant retrouvé un peu plus de mobilité.

Aucune blessure n'était visible sur Orlando, mais sa peau était froide sous mes doigts, et je ne parvenais pas à repérer son pouls sur ses jugulaires, pas même la palpitation hésitante que j'avais localisée sur Dawson. Je m'efforçai de ne pas penser à ce que cela devait signifier, essayant de ne pas mettre ce miracle en doute, sans trop m'appesantir sur le fait que je ne savais vraiment pas ce que je faisais ni comment je procédais. Je me mis à prier avec encore plus de ferveur, puis posai les mains sur la peau de l'homme qui se faisait de plus en plus glacée.

Telle une neige rosée, une pluie de pétales nous balaya. Je le sentis tressaillir sous mes mains, et ressentis à nouveau de la douleur, ce qui fit encore couler du sang, avant qu'un autre clou ne tombe au creux de sa main à demi ouverte, qui se convulsa en l'enserrant, tout comme l'avait fait celle de Hayes.

— Ô mon Dieu ! s'exclama-t-elle.

— Je crois que vous devriez plutôt dire « ma Déesse », lui dit Dawson.

L'homme à terre me fixait avec des yeux terrifiés.

— Mais où suis-je ?

— À Cahokia, dans l'Illinois, lui répondis-je.

— Je croyais être de retour dans le désert. Je croyais...

Lorsque Hayes l'agrippa par l'épaule, il tourna son regard vers elle.

— Ça va aller, Orlando. Elle nous a sauvé la vie. Nous sommes en

sécurité.

Je n'étais pas tellement convaincue par cette affirmation, mais laissai couler. Il ne me restait plus que quelques clous, c'est-à-dire que je ne pourrais plus sauver qu'un nombre limité de vies. Lorsque je serais guérie, perdrais-je la capacité de les secourir ? Je voulais bien sûr me rétablir, mais sans vouloir perdre un seul de ces soldats, qui avaient sacrifié leurs vies pour nous. Je leur devais bien ça, et ne pouvais pas mourir dans ce conflit qui ne regardait que nous.

Je perçus l'appel, à proximité. Il y avait encore des blessés. Je ferais tout mon possible. Je ferais ce que la Déesse m'aidait à accomplir. Je voulais les sauver, tous sans exception.

La question était : y parviendrais-je ?

Chapitre 38

Huit soldats m'accompagnaient maintenant, chacun d'eux retenant dans son poing fermé un clou ensanglanté, chacun d'eux revenu des portes de la mort. Lorsque le dernier clou fut ressorti de mon corps, l'appel se fit plus diffus. Quelque chose lié à la douleur et aux blessures avait aidé la magie à se manifester.

Un guerrier Sidhe surgit hors de la pénombre, vêtu d'une armure cramoisie comme taillée dans les flammes qui scintillait au clair de lune. Il s'appelait Aodán, et je savais que sa Main de Pouvoir y était assortie. Ayant senti qu'il l'invoquait, sans réfléchir, je dis :

— Tuez-le !

Ils auraient dû hésiter. Ils n'auraient pas dû répondre à mon ordre. Dawson était l'officier en chef, mais ils pointèrent vers la silhouette leurs revolvers qu'ils avaient récupérés, avant de tirer. Les balles firent ce qu'elles avaient fait de tout temps à la Féerie depuis leur fabrication par les humains. Elles traversèrent en la déchiquetant cette armure étincelante, ainsi que la chair en dessous. Il mourut sans même avoir le loisir de projeter sa Main de Feu pour nous réduire en cendres. Je pouvais sentir les autres qui invoquaient leurs Mains de Pouvoir. Si nous parvenions à les canarder sans relâche avant qu'ils n'aient le temps de les utiliser, la victoire serait à nous. Une solution tellement simple, si on avait des soldats qui vous suivaient sans hésiter, ou un empressement total d'éliminer tout obstacle sur son chemin. Et apparemment, je bénéficiais des deux.

D'autres soldats s'étaient joints à nous, non pas pour mes beaux yeux, mais parce que nous formions une unité sur le champ de bataille. Nous semblions savoir ce que nous faisons, et un officier était avec nous. Ils se placèrent donc en formation autour de nous car nous avançons vers notre objectif avec détermination, ce qui est nécessaire en plein combat. Nous n'aurions pas l'ombre d'une hésitation pour atteindre notre but.

Je sentis une onde de magie arriver droit sur nous. Certains se mirent à hurler de terreur face à l'illusion, quelle qu'elle soit, invoquée par l'un des Sidhes en armure. J'avais déjà partagé mon glamour avec un ou deux Sidhes. Je répartis donc ce champ de force dissimulateur

de plus en plus loin, bien plus loin que je n'avais tenté de le faire jusqu'alors, le déversant sur mes gens, comme on verse de l'eau sur une peau fiévreuse.

Puis les cris de mes hommes cessèrent et ils se mirent à chuchoter entre eux.

— Tirez sur ceux en armures, murmurai-je à Dawson.

Je devais me concentrer pour nous préserver tous des hallucinations. Le fait même de hurler m'aurait fait trébucher.

Dawson ne chercha pas à obtenir davantage d'explications, se contentant de gueuler l'ordre que je venais de lui donner.

— Tirez sur ceux en armures ! Feu !

Les guerriers immortels ayant vécu plus de siècles qu'aucun de nous réunis n'auraient jamais imaginé tomber face à nos armes. Ils tombèrent comme autant de chimères s'étant matérialisées sur Terre, sans être parvenus à embrumer l'esprit des hommes, et sans leurs illusions pour arrêter les tirs des soldats, ils furent fauchés jusqu'au dernier.

Dilys nous faisait face, tout en jaune scintillant comme si elle avait avalé des flammes et que cet embrasement interne se propageait sous son épiderme, se mêlant à sa chevelure pour réapparaître soudain par ses yeux incandescents. Elle ne portait pas d'armure, de quelque sorte que ce soit. Sa robe lui donnait l'air de s'être préparée à descendre un escalier de marbre pour le bal. Mais alors que les guerriers tombaient, leurs armures magiques transpercées par l'ingéniosité humaine, elle resta debout. Les balles semblaient marteler un scintillement aussi animé d'ondulations que ces brumes de chaleur qui émanent de l'asphalte en été. Les balles la frappèrent, puis hésitèrent, avant de fondre en crépitant avec de petites étincelles orangées.

— Mais qu'est-elle donc ? s'enquit Dawson à côté de moi.

— La magie incarnée, lui répondis-je. Elle n'est que magie.

— De quel type ? demanda Hayes.

— De la chaleur, de la lumière, du soleil. Elle est la déesse de la canicule.

Je m'étais souvent demandé quel avait été son statut avant qu'elle ne tombe en disgrâce. Les plus puissants restaient généralement discrets sur leur passé, par honte d'avoir perdu leurs pouvoirs, et de peur que des ennemis ayant conservé certains des leurs ne viennent régler leurs comptes. Mais tout comme j'avais rendu à Siobhan son pouvoir d'illusion, apparemment, j'avais rendu à Dilys, ou quel que soit son véritable nom, sa puissance.

D'autres guerriers en armure s'étaient cachés derrière son bouclier d'ondulations, serrés les uns contre les autres autour d'elle comme ils étaient censés le faire autour de moi, mais jamais je ne

brûlerais ainsi. Je ne tenais pas du soleil, mais de la lune.

Pour le moment, je n'avais aucune intention de la tuer. J'aurais préféré qu'elle vienne me rejoindre et l'accueillir parmi les membres de ma Cour. Je voulais que la chaleur estivale qu'elle incarnait nous réchauffe tous.

— Dilys, l'appelai-je, nous sommes tous Unseelies. Nous ne devrions pas nous entre-tuer.

Elle s'exprima alors d'une voix craquante, et je compris qu'il s'agissait de ce son produit par un gigantesque incendie, ses mots même semblant brûler.

— Tu dis ça parce que tes armes humaines ne peuvent me nuire !

Hayes tressaillit à côté de moi.

— Ça fait mal aux tympanes, me chuchota-t-elle.

— Pas autant que cela le devrait si la Princesse ne nous protégeait pas tous, lui dit Dawson.

Il avait raison. Le glamour qui les prémunissait des illusions les sauvait également du puissant impact de cette voix embrasée. Elle n'incarnait pas le feu mais la chaleur du soleil qui remplit les champs de vie, lesquels, en cas de canicule, flétrissent, dépérissent, pour n'être plus que poussière morte.

La vie nécessitait de l'eau et de la chaleur. Où était son autre moitié ? Où était son contrepoids ? L'anneau à mon doigt, connu depuis des siècles sous le nom de la Bague de la Reine, vibra, une seule fois. Andais me l'avait donnée en signe des faveurs qu'elle me concédait. Mais elle était une créature vouée exclusivement à la destruction et à la guerre, alors que j'incarnais la vie comme la mort ; j'étais équilibrée.

Ma tante l'avait autrefois prise à une déesse de l'amour et de la fertilité qu'elle avait tuée. La Mort ne devrait jamais s'accaparer des instruments de la vie, car elle ignore comment s'en servir. Mais moi, je savais.

Des pétales roses se mirent à tomber à verse tout autour de moi et de mes soldats. La bague vibra alors plus fort, chaude à mon doigt. Quelque chose bougea à la lisière de la clairière. Une silhouette blanche en émergea, claudiquant entre les arbres. C'était Crystall. La dernière fois que je l'avais vu, il était sur le lit de la Reine, mutilé par les tortures qu'elle lui avait fait subir, transformé en un amas sanguinolent. L'un des inconvénients majeurs de l'immortalité et de la faculté de s'autoguérir de quasiment tout était que si on tombait entre les mains d'un sadique sexuel, le « plaisant divertissement » pouvait durer très, très longtemps.

Elle l'avait choisi comme victime expiatoire car il avait été l'un de ses Corbeaux qui, à mon appel, avait tenté de venir me rejoindre. Il m'aurait accompagnée à L.A., mais Andais avait décrété que toute sa

Garde ne pouvait pas la plaquer comme ça pour me suivre. Elle s'était donc empressée de châtier ceux qui avaient dû rester contre leur gré. Elle n'allait pas trouver de volontaires désireux de remplacer ceux partis avec moi, s'étant révélée une maîtresse bien trop sévère, et cela depuis trop longtemps. Les hommes savaient à quoi s'en tenir et refusaient simplement de signer, ce qui l'avait rendue d'autant plus mauvaise à l'encontre de ceux qui lui restaient encore. Crystall en était un exemple flagrant, avançant péniblement dans la clairière.

Lorsqu'il ne lui fut plus possible de s'appuyer contre les arbres, il tomba à quatre pattes pour se mettre à ramper vers nous. Les soldats braquèrent leurs armes pour le couvrir, au cas où, comme s'ils s'attendaient à voir surgir des sous-bois ce qui l'avait mis dans ce triste état. Une idée pas si stupide que ça. Où était donc la Reine ? Comment se faisait-il qu'elle ait laissé Cel et autant de ses nobles s'opposer à ses ordres directs ? Cela ne lui ressemblait pas de rester tranquillement dans son coin alors qu'elle avait l'opportunité d'en punir quelques-uns. Mais en voyant Crystall ramper ainsi, à la vue des plaies sanglantes qui lui marquaient le corps, je me surpris à penser qu'elle devait être occupée. Était-elle quelque part intoxiquée de plaisirs pervers pendant que son fils faisait imploser son royaume ? Avait-elle perdu à ce point son contrôle ?

Je m'avançai vers Crystall, escortée des soldats, les flingues braqués sur Dilys, sur les arbres, sur l'obscurité. Mais pour le moment, y avait-il quoi que ce soit sur quoi tirer ? Plus tard, sans doute, les cibles ne manqueraient pas.

Dilys me héla de l'autre bout du champ de cette voix embrasée :

— Ta lignée de sang est dépravée, Meredith. Ta tante a torturé ses gardes jusqu'à ce qu'ils ne soient plus d'aucune utilité, si ce n'est comme esclaves !

Je tournai les yeux vers sa silhouette dorée et lui lançai à mon tour :

— Alors pourquoi soutiens-tu Cel ? N'est-il pas tout aussi dépravé qu'elle ?

— Si, répondit-elle.

— Tu vas l'aider à me tuer, puis tu le tueras.

Elle ne rétorqua pas, mais la lueur qui émanait de sa personne s'embrasa un peu plus, l'équivalent magique de ce petit sourire en coin que l'on ne parvient pas toujours à dissimuler. Ce sourire satisfait exprimant : « Les choses vont dans mon sens. »

Crystall s'effondra alors et, un instant, je crus qu'il ne parviendrait plus à se relever, mais c'est pourtant ce qu'il fit, avant de se mettre à ramper, de toute évidence à l'agonie, progressant péniblement vers cet éblouissement doré.

Je m'apprêtai à aller lui porter secours lorsque la bague vibra plus

fort, ce que j'interprétai comme le signe que je ne devais pas bouger, de le laisser avancer ainsi, avec lenteur, pitoyable. Sa chevelure blanche, qui ne l'était pas sous le bon éclairage, comme j'avais pu le remarquer, mais plutôt translucide comme le cristal ou l'eau, traînait par terre tel un manteau luxueux ayant connu des jours meilleurs.

— Voulez-vous que nous allions l'aider ? me proposa Dawson.

— Non, dis-je à voix basse. Je veux que ce soit elle qui y aille.

Il me lança un regard interrogateur, et lorsque mon expression ne lui apporta pas davantage d'indices, il interrogea des yeux Brennan et Mercer.

— Mais ne va-t-elle pas le tuer ? s'enquit ce dernier.

— Pas si elle veut être sauvée, lui répondis-je.

— Je ne crois pas que ce soit elle qui ait besoin d'être sauvée, renchérit Mercer.

— Ne vas-tu pas aller l'aider, Princesse ? me cria Dilys.

— Il n'est pas là pour moi !

— Tu parles par énigmes ! me rétorqua-t-elle.

Crystall poursuivait sa lente et douloureuse progression en se traînant sur le champ jonché de morts et de blessés. Mais il était à présent évident qu'il ne venait pas dans ma direction. Il rampait inexorablement vers son scintillement doré.

— Ne le laisse pas ainsi renoncer à la vie, Meredith. S'il tente de m'attaquer dans son état, je me verrai dans l'obligation de l'achever.

— Il n'est pas ici pour te faire du mal, Dilys.

— Et pour quoi d'autre alors, si ce n'est pour te sauver avec tes humains ?

Crystall avait atteint sans vraiment encore l'effleurer la limite de ce halo d'or qui, comme le ferait l'éclat du soleil, se reflétait brillamment sur sa peau et ses cheveux, comme s'il était constitué de cristal, d'où lui venait son nom, produisant des arcs-en-ciel le long de son corps, autant de minuscules lumières colorées qui clignotaient en repoussant l'obscurité.

Il tendit alors la main et au moment où elle pénétra cette aura lumineuse qui se diffusait de Dilys, il se mit à genoux et leva les yeux vers elle. Sur son corps, le sang scintillait comme autant de rubis.

— Mais de quelle magie s'agit-il ? demanda Dilys, la voix beaucoup moins embrasée.

Lorsque Crystall se remit debout pour s'avancer dans cette irisation, son corps sembla s'animer des rayons du soleil se reflétant sur l'eau, ou de l'éclat des diamants. Il s'avança dans cette intensité lumineuse aussi rayonnante que celle de l'astre solaire qu'il réfléchissait en en faisant une œuvre de toute beauté.

— Qu'est-ce que tu lui fais, Meredith ?

— Je n'ai rien à voir avec ce qui lui arrive.

Crystall était presque parvenu à frôler cette silhouette dorée si étincelante. Il resta là, grand et svelte, le corps ciselé de muscles mais tout aussi mince qu'un coureur. Il avait toujours eu une force délicate. Il ressemblait à un joyau lancé vers le soleil, irisé d'arcs-en-ciel de la pointe de ses cheveux à chaque centimètre de sa peau nue. Ses blessures s'étaient refermées, comme si s'être trouvé aussi près du pouvoir de Dilys les avait guéries.

Mais elle, elle avait l'air... effrayé.

— Je ne suis pas guérissante, mais il est guéri ! Comment est-ce possible ?

Crystall lui tendit la main.

— Mais qu'est-ce qu'il veut ?! s'écria-t-elle, en proie à une peur ostensible.

— Prends-lui la main, et tu verras bien.

— C'est un piège !

— Je porte la Bague de la Reine, Dilys. Je t'ai vue brûler de la chaleur du soleil d'été et j'ai pensé : *Où est son contrepoids ? Où est sa fraîcheur pour l'empêcher de tout carboniser ?*

— NON ! lui hurla-t-elle.

Crystall se contentait de lui tendre sa main scintillante, semblant capable de la maintenir ainsi pour l'éternité, lorsque celle dorée de Dilys se mit à bouger comme de sa propre volonté, pour venir l'effleurer du bout des doigts, et la chaleur se fit en partie argentée. Puis je vis cette vague brûlante rencontrer l'étincelle aqueuse devant eux, tel le reflet du soleil à la surface d'un lac.

Ils se retrouvèrent ensuite dans les bras l'un de l'autre, s'embrassant comme si ce n'était pas la première fois, bien que je sache qu'il n'avait jamais été son amant, le dieu de la déesse qu'elle avait été, mais il était ce qu'il lui restait, incarnant cette fraîcheur qui lui était nécessaire, et j'avais invoqué ce que j'avais pu trouver.

Une intense lumière jaune submergea alors le scintillement qui émanait de Dilys, qui en semblait littéralement sculptée, le corps de Crystall paraissant irisé d'arcs-en-ciel lumineux.

— Ô mon Dieu ! murmura Hayes.

— C'est bien lui, lui confirmai-je.

— Mais qu'avez-vous fait ? s'enquit Dawson.

— Ils formeront un couple et il y aura des enfants. Deux.

— Comment le savez-vous ? s'étonna Brennan.

Je lui souris, avant d'avoir conscience que mes yeux s'étaient animés d'un étincellement vert et or.

Il déglutit bruyamment, cette vue semblant le perturber.

— Oh yeah, par la magie !

— Faites l'amour, pas la guerre ! lança un soldat.

— Précisément, approuvai-je.

Un cri perçant nous parvint alors de la lisière opposée de la clairière. Cel s'y trouvait, hurlant sans mots à mon intention dans son armure gris et noir, entouré de ses partisans vêtus des leurs parées de toutes les couleurs et d'autres comme façonnées d'écorce ou de peaux de bêtes, qui n'en résisteraient pas moins à tout sauf à l'acier et au fer. Ces guerriers chimériques portaient entre eux un corps. Au moment où je le reconnus, mon cœur s'arrêta subitement de battre. Ses cheveux retombaient librement autour de lui, plus noirs encore contre la perfection d'ébène de son corps.

Puis Cel me cria de l'autre bout du champ :

— Il est encore vivant, quoique à peine ! Ce bâtard vaut-il ta vie, cousine ? Viendras-tu me rejoindre ici pour sauver la sienne ?

Je ne pouvais détacher mes yeux de lui, sombre et si terriblement immobile. Était-il même toujours en vie ? Seule la mort pourrait le rendre aussi inerte. La pensée que je les avais perdus tous les deux, mes Ténèbres et mon Froid Mortel, fut trop dure à supporter. Trop de souffrance, trop de perte, beaucoup trop !

— Doyle, murmurai-je.

J'aurais tant voulu qu'il lève les yeux, qu'il bouge, afin de m'indiquer que si j'allais à lui, ce ne serait pas en pure perte, qu'il y aurait bien quelque chose à sauver. Je portai la main à mon ventre, toujours plat, toujours aussi peu différent malgré la grossesse, ce qui suffit à me convaincre que je ne pouvais pas échanger ma vie contre celle de mes Ténèbres. Il ne me pardonnerait jamais d'avoir accepté un tel marché. Une vague de nausée me submergea et la nuit se mit à tanguer, mais je ne devais pas m'évanouir. Je ne devais pas flancher ; l'heure n'était pas à la faiblesse. Je réprimai donc ces émotions qui me feraient perdre courage tout en m'accrochant à celles qui m'épauleraient : la haine, la peur, la rage et une froideur que je n'avais même pas soupçonnée en moi.

— C'est la guerre, alors, dis-je tout bas.

— Quoi ? s'exclama Dawson.

— Nous allons donner à Cel ce qu'il réclame.

— Vous ne pouvez pas vous rendre à lui, dit Hayes.

— Non, c'est vrai, lui répondis-je d'une voix qui me semblait étrangère, comme si je ne me reconnaissais plus moi-même.

— Si nous ne vous livrons pas à lui, qu'allons-nous lui donner ? s'enquit Mercer.

— Une guerre, dis-je, en toute simplicité.

Ayant entrepris de traverser le champ, mon escorte militaire m'emboîta le pas. En cet instant précis, c'était Cel ou moi. Et en voyant Doyle à terre, balancé là comme un vulgaire détrit, cela me convenait parfaitement.

Chapitre 39

Suivant mes ordres, les soldats tirèrent sur les nobles Unseelies qui nous faisaient face. Cel, en tant que Prince héritier d'un trône de la Féerie, bénéficiait de l'immunité diplomatique. Ils n'auraient donc pas dû obéir, mais nous avions combattu ensemble, je leur avais sauvé la vie. Mes ordres, par l'intermédiaire de leur sergent, nous avaient gardés sains et saufs. Nous formions une unité, et en tant que telle ils firent feu à mon commandement.

Je regardai les nobles tressauter dans une danse frénétique sous cette rafale de balles assourdissante qui les blessa, dans le silence qui s'était installé suite à tout ce boucan et qui semblait ne pas coller aux mouvements qui les agitaient à l'autre bout du canon. Comme s'ils tombaient pour une autre raison. Mais la plupart demeurèrent debout. Je devais agir vite avant qu'ils ne tentent d'utiliser leurs Mains de Pouvoir contre nous.

Le sang coulait noir sous le clair de lune, mais il n'y en avait pas assez. J'en avais besoin de davantage, de bien plus. Pour la première fois, je ne ressentais aucune peur vis-à-vis de mon pouvoir, ni aucune douleur en l'invoquant, simplement une férocité quasi jubilatoire, qui se déversa sur ma peau en une onde de chaleur avant d'impacter ma main gauche en jaillissant hors de ma paume.

— Qu'est-ce que vous faites ? me cria Dawson dans les tympans.

Je n'avais pas le temps de lui expliquer.

— La Main de Sang, fut ma réponse.

Puis je la tournai vers nos ennemis. J'aurais dû m'inquiéter de toucher Doyle dans le procédé, mais en cet instant je savais, tout simplement, que je pouvais le faire. Je pouvais la contrôler. Ce pouvoir m'appartenait. Je l'incarnais.

Le sang jaillit comme d'une fontaine de leurs blessures en de noires draperies. Ils hurlaient, puis Cel leva la main à son tour. Je savais ce qu'il avait l'intention de faire. Sans réfléchir, j'avancai de quelques pas entre mes hommes, mes soldats, mes gens. Dawson tenta de me retenir pour me replacer à l'arrière de ce barrage protecteur qu'ils formaient de leurs corps, lorsque la Main du Vieux Sang de Cel nous frappa tous, et le bras de Dawson retomba. Des cris retentirent

derrière moi mais je n'avais pas le temps de regarder.

— À mon tour ! hurlai-je.

Je ressentis une recrudescence de douleur : les clous dans mon bras et mon épaule ; ce coup de poignard reçu lors d'un duel ; les griffures résultant d'une ancienne agression durant laquelle mon bras et ma cuisse avaient été lacérés. Cela faisait mal et je saignai pour lui, mais il ne pourrait pas rendre ces blessures aussi pénibles à supporter qu'elles ne l'avaient été à l'origine, et aucune d'elles n'avait été très sérieuse.

— Qu'avez-vous fait ? demanda à nouveau Dawson. Tout à l'heure nous saignons, et plus maintenant.

Je n'avais ni le loisir ni la concentration nécessaire pour lui fournir des explications. La Main de Pouvoir de Cel ne nous tuerait sans doute pas, mais il était accompagné de certains partisans qui en auraient la capacité. C'était maintenant la course pour déterminer si je pourrais les saigner à blanc avant qu'ils ne parviennent à s'en remettre.

— Saignez pour moi ! hurlai-je.

Le sang jaillit de leurs plaies tel un geyser, et je pus sentir leur chair se lacérer sous l'impact de mon pouvoir, leurs blessures semblables à une porte que celui-ci déchiquetait. Puis le sang suivit une courbe liquide d'une brillante noirceur, éclaboussant l'herbe et les arbres alentour avec une sonorité de pluie.

Les armures irisées de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel se firent progressivement noires d'hémoglobine et de fragments sanguinolents. Ils hurlaient, à présent, mais ce qu'ils criaient était : « Pitié ! »

Ils imploraient ma pitié, mais les yeux fixés sur Doyle couvert de sang, allongé immobile à leurs pieds, je pris conscience que je n'en avais aucune à leur concéder.

Jamais je n'avais eu l'intention qu'ils meurent à cause de moi. *Mais que croyais-tu qui se serait passé en envoyant les soldats se battre contre les Unseelies ?* fut ma pensée. Cel était après tout suffisamment cinglé pour aller chercher querelle à l'Armée des États-Unis. Ce que je n'avais pas du tout anticipé, n'ayant même pas imaginé qu'il serait aussi ingérable. Ce manque de lucidité importait peu. Je leur avais demandé de l'aide, et ceux qui me l'avaient apportée étaient en train de mourir autour de moi.

Je restai là debout, pissant le sang, les yeux fixés de l'autre côté de cette étendue d'herbe givrée sur ceux de mon cousin qui ne reflétaient que folie, de la couleur incandescente de sa magie. Son casque laissait son visage apparent à l'exception d'une section en croix au niveau du nez. Il avait invoqué la totalité de ses pouvoirs, mais je sus que cela ne suffirait pas. Cela n'avait jamais fait le poids.

Le vent s'engouffrait dans sa longue chevelure noire qui se

déployait librement autour de son armure et qu'il portait toujours ainsi au combat. Bien trop vaniteux pour dissimuler sa beauté, bien trop médiocre guerrier pour vouloir cacher ce détail physiologique qui le désignait comme Unseelie de la Haute Cour, et qu'il ne tressait jamais ni ne nouait en arrière comme Doyle.

Cel était faible, cruel et mesquin. La Féerie n'en voudrait jamais comme souverain. J'allais repartir à L.A., sans pouvoir me résoudre à lui abandonner mon peuple. Je ne pouvais pas laisser notre royaume entre des mains aussi inadéquates.

— Saigne pour moi, murmurai-je dans le vent, qui transporta ma voix, ma magie, et là où il circula, il se transforma en tornade.

Une tornade de glace, de sang et de pouvoir. La Féerie était la terre, la terre était la Féerie, et j'en avais été couronnée Reine. Elle répondait à ma parole, à ma magie et à ma volonté.

Les nobles qui avaient entouré Cel s'enfuyaient maintenant en courant, du moins ceux qui le pouvaient encore. Ceux qui pouvaient ramper firent de même, détalant après avoir récupéré leurs blessés.

— Revenez, bande de lâches !!! leur cria Cel.

Sa concentration s'était momentanément détachée de moi et mes vieilles blessures s'étaient refermées, comme... par enchantement !

Cel se déchaîna alors contre ses sbires. Certains tombèrent sur l'herbe embrassée par l'hiver, terrassés par leurs anciennes plaies que celui qu'ils auraient élu Roi avait rouvertes.

Une onde de noirceur se propagea ensuite sur le champ, comme si une autre nuit se couchait juste au-dessus du givre. Une nuit sans lune, plus enténébrée que les ténèbres même. Je sus, avant qu'elle ne se soit complètement matérialisée, qui se trouverait là, faisant obstacle à ce vent de froideur et de sang que j'avais contribué à faire se lever.

Andais, la Reine de l'Air et des Ténèbres, apparut peu à peu devant son fils pour le protéger, comme toujours, vêtue de son armure noire, son épée évoquant un corbeau dégainée. Sa pèlerine se déployait dans son dos, comme une étoffe faite de ténèbres, et de bien plus encore, tout enveloppée de cette noirceur, et je sentis que son pouvoir lié à l'air repoussait le mien.

La tornade que j'avais invoquée avec l'aide de la Féerie cessa toute progression, sans disparaître ni s'atténuer, mais elle s'arrêta, comme si elle venait de s'emplafonner contre un mur invisible.

Un mur que je tentai de repousser, que j'incitai mentalement mon pouvoir à traverser, et durant quelques secondes il parut se ramollir. La tornade me sembla avancer ; puis ce fut comme si toute substance s'en trouvait aspirée avant qu'elle soit envoyée tourbillonner sous le clair de lune. Ma tante en avait extrait tout l'air comme elle pouvait le faire des poumons !

Sur ce, le Sergent Dawson aboya ses ordres et les soldats se

disposèrent en deux rangées, une debout et l'autre agenouillée, avant de la mettre en joue. Avais-je le droit d'ordonner d'ouvrir le feu sur ma Reine ? J'eus un instant d'hésitation, et ce fut ce qui causa ma perte. L'obscurité nous engloutit et nous nous retrouvâmes aveugles, dans le noir total ! L'instant suivant, l'air s'était épaissi, terriblement. Nous ne pouvions plus respirer ! Nous n'avions même plus assez d'oxygène pour appeler à l'aide. Je m'effondrai à genoux, les mains sur l'herbe glacée. Quelqu'un tomba à côté de moi. Il devait s'agir de Dawson, mais je n'y voyais rien. Elle était la Reine de l'Air et des Ténèbres, une déesse guerrière, et nous allions rendre l'âme là, à ses pieds.

Chapitre 40

Une noirceur absolue ayant envahi le firmament nocturne, on n'y voyait plus rien du tout. Dans cette obscurité suffocante, je ne demeurai consciente que du sol sous ma joue, et du corps à côté du mien. Je ne reconnaissais plus ma droite de ma gauche, et seule la terre gelée me permettait de discerner le haut du bas. De ce fait, j'ignorais qui était allongé tout contre moi dans ces ténèbres. Puis une main localisa la mienne, une main à laquelle me retenir avant de mourir.

Je m'agrippai à la chaleur qu'elle me procurait, le givre craquant en fondant sous mon autre paume, et je ne ressentis plus que le désir de revoir Frost, mon Froid Mortel, qui s'était laissé prendre par la Féerie parce qu'il avait cru que j'avais davantage d'amour pour Doyle. Mon cœur se brisa à la pensée qu'il ne saurait jamais que je l'avais autant aimé.

J'essayai de l'appeler, mais il n'y avait plus assez d'air pour pouvoir prononcer le moindre mot. Je m'accrochai à ce givre qui fondait et à cette main humaine, et laissai mes larmes s'exprimer à ma place, coulant sur le sol gelé.

J'éprouvai tant de regret pour ces bébés que je portais : *Je suis désolée. Je suis si désolée de ne pas avoir pu vous sauver !* Mais une partie de moi était satisfaite de mourir. Si Doyle et Frost étaient tous deux perdus pour moi, à jamais, alors la mort n'était pas la pire des destinées. En cet instant, je cessai tout combat, car sans eux je ne voulais pas continuer. Je laissai donc l'obscurité et l'asphyxie me submerger pour me livrer à la mort, lorsque la main que je retenais fut agitée de convulsions, s'agrippant désespérément à la mienne dans son agonie, ce qui me remit les idées en place. J'aurais pu mourir seule, mais si je mourais, il n'y aurait plus personne pour sauver mes hommes, mes soldats. Je ne pouvais pas les laisser dans cette obscurité suffocante, pas s'il y avait quelque chose que je puisse faire pour les sauver. Je décidai à nouveau de combattre, non pas par amour, mais par devoir. Il faut bien reconnaître que le devoir est en soi de l'amour ; je me battrais pour eux, me battrais jusqu'à ce que la mort m'emporte en hurlant silencieusement. Je ressentais quasiment du

regret rempli d'amertume pour ces bébés que je portais, privés de leurs pères pour contribuer à les élever, mais les soldats qui s'accrochaient à moi avaient eux-mêmes une vie, et Andais n'avait aucun droit de la leur dérober. Étant immortelle, comment osait-elle les priver ainsi de ces quelques années qui leur avaient été allouées ?

— Déesse, priai-je, aidez-moi à les sauver. Donnez-moi le courage de me battre pour eux.

Je n'avais plus du tout d'énergie pour combattre l'obscurité et l'air si dense qu'il était devenu irrespirable. Je priai néanmoins, car quand tout semble perdu, il reste toujours la prière.

Je crus tout d'abord que rien n'avait changé, lorsque je remarquai que l'herbe sous ma main et ma joue s'était encore refroidie. Le givre craquelait sous mes doigts recroquevillés, comme si la fonte provoquée par la chaleur de mon corps ne s'était jamais produite.

Le froid était mordant, donnant la sensation de respirer au cœur de l'hiver de l'air si glacé qu'il en brûle les poumons. Puis je sentis que j'en avais pris une bonne bouffée. La main dans la mienne se contracta, et j'entendis des voix qui disaient : « Je peux respirer ! », ou simplement des quintes de toux, après toutes ces tentatives forcenées pour reprendre son souffle et qui avaient été contrecarrées durant tout ce temps.

— Merci, Déesse, murmurai-je.

J'essayai ensuite de relever la tête, lorsque, au moment même où mon visage se retrouva à quelques centimètres au-dessus de l'herbe, l'air avait de nouveau disparu. Des bruits dans les ténèbres m'indiquèrent que je n'étais pas la seule à avoir découvert à quel point était minime notre réserve d'oxygène, mais elle n'en existait pas moins. Nous pouvions respirer. Andais ne pourrait pas nous broyer les poumons. Elle devrait sortir dans le noir pour nous trouver et nous achever.

Le givre s'épaississait sous ma paume jusqu'à me donner l'impression de toucher de la neige toute fraîche. L'air était tellement glacial que chaque inspiration était douloureuse, comme si de la glace me poignardait. Puis le givre s'épaissit encore, pour se mettre à bouger sous ma main ! Il bougeait ? ! Le givre était pourtant une matière inerte. Et je sentis de la fourrure sous mes doigts, quelque chose de vivant, qui s'extrayait du sol. Je n'écartai pas ma main de ce flanc pelucheux, le sentant grandir de plus en plus, jusqu'à ce que mon bras se retrouve tendu à l'extrême en ayant suivi la formation tout en courbe de cette créature. Puis je caressai ce flanc étrangement froid pour rencontrer un arrière-train arrondi. Ce ne fut qu'après avoir suivi de la main le galbe d'une jambe pour reconnaître un sabot que je compris enfin. Le Cerf Blanc s'était formé à partir du givre, et mon Froid Mortel était là, à mes côtés ! Toujours sous cette apparence, et

pas sous celle de mon bien-aimé, mais ce n'en était pas moins lui là, quelque part. Je caressai son flanc qui se soulevait et s'affaissait au rythme de sa respiration. Sa tête devait se trouver bien au-dessus de la mienne. S'il parvenait à respirer, je devrais aussi pouvoir faire de même. Je me redressai lentement à genoux, m'appuyant d'une main contre lui, l'autre toujours retenue par celle qui s'y accrochait, que j'entraînai à ma suite. Celui à qui elle appartenait s'agenouilla à son tour à côté de moi. C'était Orlando.

— Je peux à nouveau respirer ! s'exclama-t-il.

Je ne lui répondis pas, redoutant de parler, de crainte d'effrayer et de faire détalier cet animal sauvage qu'était devenu Frost. Puis je localisai sous ma paume les battements rapides de son cœur. J'aurais tant voulu lui enlacer l'encolure pour le serrer fort contre moi, mais j'avais peur qu'il ne se relève pour s'enfuir. Quelle proportion de mon Frost se trouvait toujours en lui ? J'avais remarqué qu'il m'avait regardée attentivement, mais comprenait-il, ou la Déesse l'avait-Elle juste envoyé me secourir ?

— Oh Frost ! De grâce, de grâce, m'entends-tu ?

Le cerf s'ébroua, comme si quelque chose qu'il n'appréciait pas l'avait effleuré, avant de se relever. Ma main glissa sur sa jambe tandis que je m'efforçai de me remettre péniblement sur pied dans mon long manteau, sans l'autre pour m'aider à en retenir le bas, craignant de perdre le moindre de ces contacts tactiles chaleureux : celui que me procurait le cerf – je ne m'étais jamais trouvée aussi près de lui depuis sa disparition –, et celui de la main d'Orlando, qui m'avait poussée à ne pas renoncer au combat. Une main humaine qui m'avait fait prendre conscience qu'une Reine ne doit pas s'abandonner au désespoir tant que ses sujets sont en danger. Elle devait se battre, se battre, même avec le cœur brisé, car ce n'est plus seulement une question de bonheur personnel, mais également du leur.

M'étant pris les pieds dans l'ourlet de mon manteau, Orlando m'aida de la main à recouvrer mon équilibre tandis que je me redressai près du cerf, qui s'écarta nerveusement, semblant prêt à s'emballer. Je savais que Frost n'était pas véritablement incarné sous cette forme animale, mais c'était le plus près que je m'en sois rapprochée, et je ne voulais pas qu'il reparte. Ce corps chaud tout en courbes recouvert de fourrure était tout ce qui me restait de lui.

Il commença à avancer. Tout en gardant ma paume contre son flanc, j'attirai Orlando à ma suite. Puis je sentis qu'on me retenait, et pensai que celui-ci devait tenir quelqu'un d'autre par la main. Le cerf se mit à caracoler nerveusement, et je sentis une présence de l'autre côté. Nous le touchions, main dans la main comme des enfants, tandis qu'il nous guidait dans l'obscurité.

— Rangez vos armes, dit le Sergent Dawson. C'est plus prudent.

Lorsque nous pourrions y voir plus clair, faites feu. Ne lui laissez pas la moindre chance de recourir encore à sa magie.

Mon père avait refusé d'éliminer la Reine Andais, ma tante, pour prendre son trône. Ce soupçon de sollicitude lui avait probablement coûté la vie, car une fois que les rebelles vous ont offert un trône, même si vous ne l'acceptez pas, il y en a toujours qui redoutent que vous vous l'accapariez. Il avait aimé sa sœur, et même son neveu. Je me rendis compte que moi, jamais je ne les avais aimés. Tous deux s'étaient assuré qu'il n'y eût jamais entre nous la moindre affection. Certains diraient que j'avais un devoir à honorer envers ma Reine, mais mon devoir était envers les hommes regroupés autour de moi dans le noir. Mon devoir était pour ce cerf qui nous guidait et pour ce qui restait en lui de mon Frost. Mon devoir était consacré aux enfants que je portais, et qui que ce soit qui tenterait de me les enlever était mon ennemi. La guerre d'un point de vue abstrait correspond à un état de confusion totale, contrairement à la guerre sur le terrain, au cœur d'une bataille. Lorsqu'on vous tire dessus, il s'agit de vos ennemis, et vous tirez en représailles. Quand on essaie de vous assassiner, il s'agit aussi de vos ennemis, et vous essayez de les éliminer en premier. La guerre est une affaire complexe, contrairement au combat. Andais allait nous tuer, alors même qu'elle savait que je portais en moi les petits-enfants de son frère. Un seul devoir m'incombait donc : que nous y survivions tous.

Si elle invoquait à nouveau ce sortilège, il n'y aurait sans doute pas de second miracle qui nous permettrait de nous en sortir. Que la Déesse vienne en aide à ceux qui s'aident eux-mêmes. C'est précisément ce que nous allions faire, équipés d'armes automatiques.

Les soldats autour de moi se préparaient, et je crus qu'ils armaient leurs fusils. Orlando, après m'avoir étreint la main une dernière fois, se fondit au cœur de la nuit. Il s'apprêtait à tuer ma Reine. Mais serait-elle encore là où nous l'avions vue la dernière fois ?

— La Reine ne sera peut-être plus au même endroit, fis-je remarquer.

Puis Dawson ordonna aux hommes de nous couvrir en nous coordonnant, étant donné qu'il n'y avait d'autre zone couverte que l'obscurité qui nous enveloppait. Une fois dissipée, nous nous retrouverions tous à découvert.

Nous avançâmes ensuite sous le clair de lune qui semblait si intense, tellement insoutenable que je dus plisser les yeux. Je les plissai toujours face à ce vif éclat, lorsque retentirent autour de moi les premiers coups de feu. Je sursautai, et le cerf tressaillit si violemment qu'un instant je crus qu'il avait été touché. Puis il partit en bondissant en un flouté de blancheur, détalant en un éclair, loin de ce vacarme, de ces fusils et de cette violence.

— Frost ! criai-je, tentant de le rappeler sans pouvoir m'en empêcher.

Mais il n'y avait personne à l'intérieur de ce corps animal pour répondre à la parole humaine. Il disparut à la lisière des arbres et je me retrouvai esseulée une fois encore.

— Champ de tir, la zone noire ! hurla Dawson à côté de moi. Tirs de dissuasion au fusil et aux armes automatiques, allez-y, les gars, dix secondes de ratissage. Elle se planque là-derrrière !

Je me retournai vers le champ de bataille, pour y voir ma tante, mon cousin et les nobles de la Cour que j'étais censée combattre afin de régner. Cependant, je me souciais bien davantage du cerf qui était reparti que d'eux en train de mourir.

Andais avait invoqué les ténèbres, cette brume de noirceur, pour se cacher ainsi que Cel et ses alliés. Dawson et ses troupes tiraient dessus. S'ils se trouvaient encore là, les balles ne les rateraient pas, mais il n'y avait aucun moyen de savoir dans le noir qui était tombé. Avait-elle réussi à se débiter ?

Ayant jeté un regard derrière nous, je remarquai que les hommes à qui on avait confié la mission de surveiller nos arrières s'y employaient activement. Ils laissaient les autres tirer dans le noir, restant vigilants au cas où cette obscurité serait une illusion destinée à les tromper, ou si nos ennemis essayaient de nous surprendre par là.

Mais que pouvais-je faire pour leur venir en aide ?

— Ils nous prennent à revers ! cria quelqu'un, me faisant me retourner.

Je n'eus que le temps de faire dévier d'une baffe le canon du fusil, qui se retrouva pointé vers le sol, avant de me placer dans la ligne de tir. J'aurais pu essayer de hurler, mais en voyant les Bérêts Rouges émerger des ténèbres, je sus qu'aucun mot n'aurait pu arrêter à temps les hommes qui s'apprêtaient à tirer sur ces petits géants, de deux mètres dix à trois mètres soixante, tous coiffés de bérêts ajustés au sommet du crâne, ruisselant de sang frais de la tête aux pieds. Avant le retour de la magie à la Féerie, leurs couvre-chefs avaient séché, et seuls des morts récents leur permettaient de se ré-humidifier en sang. Ma Main de Pouvoir du même nom avait contribué à leur rendre leur magie fondée sur ce fluide vital. Mais je n'avais pas le temps d'aller expliquer tout ça au beau milieu de la bataille. Je fis la seule chose qui me traversa l'esprit, je me plaçai entre ces deux groupes, mains écartées, empêchant ainsi les militaires de faire feu tout en donnant le temps à Dawson de se retourner et de lancer ses ordres.

— Ce sont des alliés, des amis ! criai-je.

— Quoi, ça ? ! Bon sang ! entendis-je.

Je ne pouvais les blâmer d'avoir eu peur. Il semblait que chaque Bérêt Rouge dont pouvait se vanter le Royaume des Gobelins

traversait le champ dans notre direction, des dizaines d'entre eux venaient nous rejoindre, armés jusqu'aux dents, couverts de sang. Si j'avais eu le moindre doute qu'ils soient de notre côté, je les aurais aussi flingués. Leur aurais tiré dessus, avant de détalier comme si ma vie en dépendait.

Lorsque je me fus assurée que mes soldats n'allaient pas les descendre, je m'avançai à leur rencontre. Faisant près de trois mètres, Jonty était à leur tête, avec sa peau squameuse grisâtre et son visage presque aussi large que ma poitrine. Sa bouche quasi dépourvue de lèvres, remplie de dents acérées, s'était faite en quelque sorte plus humaine, plus... belle. Ma magie avait transformé les Bérêts Rouges en leur donnant une apparence plus seelie, bien que cela n'ait pas été intentionnel. Jonty n'était pas le plus grand, mais mes yeux se posèrent sur lui en priorité. Sans doute parce que nous nous connaissions, mais ses congénères le laissaient les mener sans contester. Les Gobelins ne sont convaincus que par la force, le facteur déterminant de la survie du plus fort, et les Bérêts Rouges étaient les plus violents, adhérant complètement au pouvoir et à la puissance physique. Qu'ils se soient ainsi laisser mener par lui en restant respectueusement en arrière révélait que ce n'était pas simplement mes yeux qui percevaient cette aura de pouvoir en Jonty. Les Bérêts Rouges l'avaient probablement défié en duel pour ces quelques centimètres de distance respectueuse, ce dont je me doutais, évidemment.

Dawson était à mon côté quand je rencontrai Jonty dans la clairière. Le sorcier me faisait confiance, néanmoins il était venu escorté de soldats armés, au cas où. Lorsque le sourire de Jonty émergea sous son masque sanglant, j'essayai de m'imaginer comment ceux-ci devaient le percevoir : effrayant, je suppose, mais je ne parvenais pas à le considérer ainsi. C'était Jonty, et ce qui ruisselait sur lui appelait ma Main de Sang, que je lui tendis. Ses gros doigts posés contre ma paume, la magie surgit entre nous en une ruée picotant comme du champagne tiède où circule un faible courant électrique.

— Qu'est-ce que c'était que ça ? s'enquit Dawson, ce qui signifiait qu'il l'avait aussi ressentie.

— De la magie, lui répondis-je.

Le sang se mit alors à couler plus vite, plus épais, du bérêt de Jonty, qui dut s'essuyer le front pour ne pas en être aveuglé, avant de s'esclaffer d'un rire tonitruant, grondant, joyeux. Les Bérêts Rouges se rassemblèrent alors autour de lui pour toucher ce qui ruisselait ainsi sur lui. Et ce faisant, ils se mirent à saigner encore plus, eux aussi.

— Qu'est-il en train de se passer ? demanda l'un des soldats.

— Je porte en moi la Magie du Sang, et les Bérêts Rouges y

réagissent.

— Elle est bien trop modeste. Elle est notre maîtresse. La première Sidhe possédant une Main de Sang dans son intégralité depuis des siècles. Son appel nous est parvenu par l'intermédiaire de notre sang, et nous sommes venus nous joindre au combat, dit Jonty avant de sourciller : Les Gobelins n'ont pas perçu l'appel du sang ?

— Un traité nous lie, Kurag et moi. Il aurait dû m'envoyer des hommes.

— Le Roi des Gobelins savait qui vous combattiez, et il ne s'opposerait pas ainsi témérairement à la Reine.

— Le lâche ! marmonna l'un des Bérêts Rouges.

— Mais en venant ici, vous vous êtes alors opposés à la décision de votre Roi.

— Nous ne pourrions pas retourner au monticule des Gobelins, m'avoua Jonty en hochant la tête.

Je les regardai, des dizaines de guerriers, les plus redoutables dont puissent se vanter les Gobelins. J'essayai de les imaginer en poste permanent à Los Angeles, sans vraiment y parvenir. Mais je ne pourrais pas les laisser sans domicile. Ils avaient fait preuve de bien plus de loyauté à mon égard que la plupart des Sidhes. Je les en récompenserais, plutôt que de les en punir.

— L'obscurité est en train de se dissiper, nous cria Orlando.

Nous nous retournâmes pour découvrir qu'en effet les ténèbres s'estompaient telle une brume souillée de pollution. Andais avait disparu, ainsi que Cel et plusieurs des silhouettes en armure, quoiqu'il en restât quelques-unes. Les avait-elle abandonnés en châtiment ou parce qu'elle n'avait pas pu les embarquer tous en même temps ? Comme la plupart à la Féerie, elle avait acquis davantage de pouvoir, quoique loin du niveau qu'elle avait possédé autrefois, lorsqu'elle pouvait faire apparaître et disparaître à volonté des armées d'Unseelies. Andais essaierait sans doute de trouver une raison pouvant expliquer sa décision d'avoir dû abandonner certains des sbires de son rejeton, mais au final je savais qu'elle les avait laissés là parce qu'elle n'avait plus la force nécessaire pour leur sauver la vie. Car elle aurait assurément su que tous ceux laissés en arrière n'en réchapperaient pas. Elle n'aurait pu l'ignorer.

En vérité, il n'y en avait qu'un de l'autre côté du champ pour qui je me faisais du souci. Peu m'importait que les autres vivent ou meurent. Seul Doyle était important pour moi. S'il survivait, alors ce serait plus que parfait ; s'il était... sans vie, alors je ne savais pas ce que je ferais. Je n'arrivais pas à penser au-delà de l'envie irrésistible de traverser cette clairière pour constater si son cœur battait encore.

Dawson m'arrêta au moment où j'allais prendre le commandement, et ordonna à certains de ses hommes de se placer en

rang, prêts à tirer, les fusils braqués sur les Sidhes blessés. Jonty demeura à mon côté, les Bérêts Rouges derrière nous. Je m'apprêtai à suggérer qu'ils devraient plutôt se mettre devant, étant donné qu'ils étaient plus difficiles à tuer que les humains, mais nous étions presque arrivés à destination. Je ne voulais pas perdre de temps avant de rejoindre Doyle. En cet instant, je n'étais pas une meneuse d'hommes, j'étais une femme qui voulait celui qu'elle aimait. En cet instant, je compris que l'amour était tout aussi dangereux que la haine. Il vous faisait vous oublier, vous rendait vulnérable. Cependant, je ne repoussai pas les soldats pour accourir vers lui, ce qui me demanda tout le contrôle qui me restait. À part ça, il n'y eut rien d'autre si ce n'est la peur qui me broyait la poitrine, et cette démangeaison douloureuse au creux des mains du désir de toucher sa peau. S'il était mort, je voulais le toucher pendant qu'elle me procurerait encore cette sensation qu'il s'agissait bien là de lui. Ce que le corps devenu froid d'un bien-aimé est incapable de transmettre. On a alors l'impression de toucher une poupée. Non, il m'était impossible de décrire par les mots ce qu'était cette sensation lorsque l'on touche quelqu'un que l'on aime alors que son cœur a perdu toute chaleur. Tous ces merveilleux souvenirs qu'il me restait de mon père, ainsi que ceux qui me hantaient, étaient liés à sa peau sous mes mains, froide et rigidifiée par la mort. Je ne voulais pas que mon dernier contact physique avec Doyle s'apparente à cette sensation. Je priai tandis que nous nous rapprochions, franchissant cette distance qui nous séparait. Je priai pour qu'il soit toujours en vie, mais quelque chose m'incita à prier pour le retour de la chaleur, également. Cela voulait-il dire que je connaissais déjà la vérité ? Cela voulait-il dire qu'il n'était déjà plus, et qu'il ne me restait qu'à supposer ce que serait cette ultime caresse ?

Une pression semblait s'accumuler à l'intérieur de ma boîte crânienne, poussant contre mes yeux. Je ne pleurerais pas, pas encore. Je ne verserais pas de larmes alors qu'il pouvait être encore vivant. De grâce, Déesse, de grâce ! Mère, faites qu'il soit en vie !

— Pitié, pitié pour nous, Princesse ! imploraient les Sidhes blessés. Nous n'avons fait que suivre notre Prince, comme nous vous suivrons !

Je ne répondis rien, parce que je m'en fichais royalement. Ils m'avaient trahie, et ils savaient que cela ne m'avait pas échappé. Ils faisaient tout leur possible pour embellir le tableau parce que nous les avions truffés de balles, les empêchant de se débiter. Leur Reine et leur Prince les avaient abandonnés à ma merci. Ils n'avaient plus rien sur quoi compter à part l'éventualité que je me conduise comme la digne fille de mon père, en leur épargnant la vie. Une clémence qui lui avait valu une immense popularité. C'était également ce que son assassin avait utilisé pour l'attirer dans un piège et le conduire à la

mort. En cet instant, pour la première fois, je perçus la bonté de mon père comme une faiblesse.

— Écartez-vous de Doyle ! leur intimai-je, étranglée d'émotion.

Je n'avais pu le réprimer. J'aurais voulu me mettre à courir pour aller le rejoindre, me laisser tomber à son côté, mais mes ennemis étaient bien trop près. Si Doyle n'était plus, alors ma mort et celle de nos enfants ne le feraient pas revenir. S'il vivait encore, quelques minutes supplémentaires de prudence n'y changeraient rien. Une partie de moi me hurlait intérieurement : *Dépêche-toi ! Dépêche-toi !* Mais une partie plus importante se montrait étrangement calme. Je me sentais glacée et en quelque sorte, pas vraiment moi-même. Les événements de cette nuit avaient fait de moi une étrangère, une inconnue plus distante, plus sage.

Mon père disait autrefois qu'un souverain façonne un pays, et qu'à leur tour les habitants de ce pays façonnent leur souverain. Les nobles tombés à terre qui rampaient, ou ceux qui boitillaient en traînant leurs blessés loin du corps inerte de Doyle, avaient contribué à me faire prendre conscience de cette froide étrangère. Nous verrions jusqu'à quel degré de froideur demeurerait mon cœur.

— Princesse Meredith, dit Jonty, nous vous protégerons de leur magie.

J'opinaï du chef.

— C'est nous qui protégeons la Princesse, crut bon d'intervenir Dawson.

— Ils peuvent se mettre entre moi et les Mains de Pouvoir des nobles là-bas, qui pourraient vous tuer ou vous estropier. Mais les Bérêts Rouges sont des durs à cuire, Sergent. Ils nous serviront de boucliers.

Dawson leva les yeux vers ces silhouettes imposantes.

— Vous ferez office de rempart de chair ?

Jonty sembla y réfléchir, avant d'acquiescer de la tête.

Dawson me lança un regard, puis haussa les épaules comme pour me signifier : « S'ils sont prêts à morfler, il vaut mieux que ce soient eux que nous, après tout. »

— OK ! dit-il à voix haute.

Les Bérêts Rouges se placèrent donc tout autour de nous, me protégeant de leurs corps, ainsi que les soldats, quelque peu nerveux, et plusieurs demandèrent :

— Ils sont bien dans notre camp, n'est-ce pas ?

Dawson et moi leur avons confirmé qu'en effet, Jonty et sa bande étaient des nôtres. Je n'étais néanmoins pas aussi rassurante que j'aurais pu l'être, concentrée presque en exclusivité sur les vagues aperçus que je parvenais à avoir de Doyle pendant que tout le monde se mettait en position. À ce moment-là, je n'étais pas certaine de me

soucier de quoi que ce soit, ni de quiconque à part lui. Mon univers s'était réduit à cette chevelure noire déployée sur l'herbe bordée de givre.

Mes mains me démangeaient à nouveau de ce désir irréprensible de se poser sur lui, bien avant que Dawson et Jonty n'aient estimé que tout danger était écarté. Finalement, la voie était libre, et je pus accourir vers lui en remontant ma jupe en cuir, qui me protégea des brins d'herbe rigidifiés par l'hiver lorsque je me laissai tomber à son côté. Je tendis la main vers lui, avant d'hésiter. Il semblait ridicule qu'un instant à peine, tout ce que j'avais voulu faire était le toucher, et qu'à présent que cela m'était enfin possible, j'avais la frousse. Tellement, d'ailleurs, que je parvenais tout juste à respirer, la gorge terriblement nouée. Mon cœur n'arrivait pas à décider s'il battait trop vite, ou s'il oubliait de battre, ce qui me contractait douloureusement la poitrine. Je compris que c'était l'amorce d'une crise de panique, et non d'une crise cardiaque, mais une infime partie de mon être paraissait peu sûre de se soucier de les identifier distinctement. S'il était mort, et que Frost avait disparu, alors...

Je m'efforçai de respirer jusqu'à ce que cela devienne plus facile, jusqu'à ce que mes inspirations se fassent plus profondes, plus régulières. Je ne perdrais pas mon contrôle. Pas devant les hommes. Plus tard, en privé, si...

M'étant traitée de lâche, je m'obligeai à franchir de la main ces derniers centimètres pour toucher cette longue chevelure noire, épaisse, soyeuse et parfaite sous mes paumes, et je pus localiser son cou, et examiner son poulx. Mes doigts effleurèrent quelque chose de dur. Je me reculai pour inspecter de plus près la ligne lisse de son cou, exposé à la lumière de la lune. Il ne s'y trouvait que le col du costume de marque que Doyle avait emprunté à Sholto.

Tout en secouant la tête de perplexité, j'en approchai à nouveau la main. Mes yeux m'apprirent que je touchais de la peau, alors que mes doigts me révélaient que quelque chose leur faisait obstacle. Quelque chose de dur, recouvert de tissu, quelque chose... Il n'y avait qu'une seule explication pour que mes yeux et mes doigts ne me disent pas la même chose.

Je réprimai la première lueur d'espoir, l'anéantissant, et dus m'obliger à recouvrer mon calme pour une tout autre raison. Les émotions positives peuvent autant vous aveugler que les négatives. Et je devais découvrir la vérité, devais m'en rapprocher, coûte que coûte.

Je fermai les yeux, car c'étaient eux qui étaient victimes de cette illusion. La main posée sur le côté de son cou, j'y repérai à nouveau cet objet dur recouvert de tissu. Les paupières closes, je pouvais le sentir encore plus précisément, du fait que ma vue ne se retrouvait plus en contradiction avec mon sens du toucher. J'appuyai au-delà de

ce morceau de textile, quel qu'il soit, et trouvai enfin la peau. Au moment même où je l'effleurai, je sus que ce n'était pas Doyle. Au toucher, cette peau n'avait rien à voir avec la sienne. Je cherchai le pouls sur ses jugulaires, sans rien trouver. Qui que ce soit qui se trouvait sous mes doigts était mort ; encore tiède, mais bel et bien mort.

Les yeux toujours clos, je fis remonter mes mains, pour sentir des cheveux coupés très court, la texture rêche d'une barbe naissante, ainsi qu'un visage qui n'avait rien à voir avec celui que j'aimais tant. Ce n'était qu'une illusion, particulièrement efficace, mais au final c'était de la magie, pas la réalité !

De soulagement, je me laissai à moitié tomber sur ce corps. Ce n'était pas Doyle ! Il n'était pas mort ! Puis, sous l'intensité de l'émotion, je m'effondrai complètement dessus, l'étreignant entre mes bras, reconnaissant sous mes mains l'uniforme, les armes qu'ils n'avaient même pas pris la peine de lui retirer. Quelle arrogance méprisante !

Dawson s'agenouilla à côté de moi, Jonty à l'opposé.

— Je suis si désolé, Princesse Meredith, dit le sergent en me touchant le dos.

— Les Ténèbres était un grand guerrier, ajouta Jonty de sa voix caverneuse.

Je secouai la tête en me redressant d'une poussée.

— Ce n'est pas lui ! Ce n'est pas Doyle ! Ce n'est qu'une illusion.

— Comment cela se peut-il ? s'exclama Dawson.

— Alors pourquoi pleurez-vous ? s'enquit Jonty.

Je ne m'en étais même pas rendu compte.

— De soulagement, je crois.

— Mais pourquoi maintiennent-ils le glamour en action pour le faire ressembler aux Ténèbres ? demanda le Béret Rouge.

Jusqu'à cet instant, cette question ne m'avait pas effleurée, mais il avait tout à fait raison de le souligner. Pourquoi, s'ils battaient réellement en retraite, ne laissaient-ils pas tomber une illusion qui n'aurait servi qu'à m'énerver encore plus contre eux ? Réponse : ce n'était nullement dans leur intention de renoncer, et grâce à cette illusion ils espéraient obtenir quelque chose. Mais de quoi pouvait-il bien s'agir ?

Jonty m'aida à me relever, sa main tellement large que ses doigts m'encerclaient totalement le biceps, essayant de me faire avancer sur le sol gelé pour m'éloigner de ce corps dissimulé par le glamour.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? s'enquit Dawson.

— Rien, sans doute, mais je n'aime pas ça.

Je n'eus même pas le temps de crier : « Jonty ! » Ce ne fut pas la déflagration de la bombe qui frappa la première, mais la poussée

physique de l'explosion, en une ruée d'énergie qui, soudainement, nous submergea. Puis Jonty me prit au creux de ses bras, me protégeant contre lui, et ce ne fut qu'à ce moment-là que le bruit retentit en ébranlant le monde, assourdissant. J'eus l'impression d'avoir été frappée par deux fois par quelque gigantesque créature en colère. J'avais entendu raconter que les géants étaient parfois invisibles, et cela y ressemblait, assurément. Mais qu'une telle puissance puisse demeurer invisible n'était pas normal, que quelque chose constitué de produits chimiques et métalliques, capable de toute détruire, puisse recéler une impression de vie si intense en nous propulsant à terre et en désintégrant tout ce qui nous entourait...

Chapitre 41

Des voix nous parvenaient, des hurlements, des appels à l'aide stridents. Je n'y voyais rien, mais pouvais les entendre. Je sentais un poids sur moi, pesant, que je tentai de repousser, me souvenant que j'avais des mains, des bras, mais sans parvenir à le faire bouger de là. Et plus je m'y évertuais, plus j'essayais de tourner la tête, plus je savais contre quoi je me débattais. De la chair sous du tissu ; je tentais de repousser quelqu'un. Quelqu'un sur moi, d'un gabarit impressionnant, lourd... Jonty !

Je murmurai son nom, incontestablement piégée sous lui dans la pénombre. Sa large poitrine l'était à un tel point que je ne voyais rien d'autre que son corps qui se fondait dans l'obscurité. La surface contre laquelle j'étais plaquée était solide, et le givre sur l'herbe avait déjà commencé à fondre, ce qui voulait dire que Jonty et moi avions dû être allongés là depuis un bon bout de temps déjà. Depuis combien de temps ? Combien de temps s'était écoulé ? Qui hurlait comme ça en appelant à l'aide ? Ce n'était pas les Bérets Rouges. Ils ne hurleraient pas. Cela devait être les soldats, les militaires humains. *Oh, Déesse, aidez-moi à les sauver ! Ne les laissez pas mourir dans ces conditions ! Faites qu'ils ne perdent pas la vie à cause de moi ! Cela serait si injuste !*

Je m'arc-boutai contre le sol en poussant de toutes mes forces. Le corps pesant de Jonty se souleva légèrement, ce qui fut suffisant pour me faire connaître un regain d'espoir, puis il demeura simplement frappé d'inertie. Une substance chaude, liquide, coulait sur mes mains en imbibant mes manches. Le sang était encore tiède, ce qui était de bon augure. Était-ce le sien ou ce sang magique qui provenait de son béret ? Qu'il coule ainsi à flots signifiait qu'il était toujours vivant, ou tout juste. Je parvenais à apercevoir un mince filet de clair de lune. Il faisait encore nuit. Mes bras se mirent à trembler, avant de, finalement, retomber lourdement. Je tentai d'empêcher ce poids de m'écraser, mais j'étais bel et bien piégée. Le sang se mit à ruisseler le long de ma joue, me donnant la sensation d'un doigt chaud m'effleurant. Après ce peu de luminosité entr'aperçue, l'obscurité me paraissait bien plus épaisse.

Je réprimai l'envie irrésistible d'essuyer ce sang qui poursuivait sa

trajectoire le long de mon cou, étant donné que je n'aurais pas pu y porter la main. Ce n'était que du sang, qui n'était pas mauvais, et toujours tiède, ce qui était bon signe. Je m'efforçai d'apaiser mon rythme cardiaque – la panique n'aiderait en rien –, profitant du peu de mobilité qui me restait au niveau des mains pour tenter de localiser celui de Jonty. Me trouvant néanmoins bien en dessous du niveau de son cœur, je ne pouvais tendre la main assez haut pour le toucher. Se trouvait-il un autre endroit à ma portée qui me permettrait de localiser son poulx ? Y avait-il un autre moyen pour vérifier s'il était toujours en vie ?

Si je ne pouvais pas tendre la main plus haut, pourrais-je la baisser pour toucher cette zone significative près de l'aîne ? L'artère fémorale était aussi valable que la carotide. Seulement voilà, c'était un endroit bien trop intime à palper. Mais, vu les circonstances, je ne pensais pas que Jonty s'en formaliserait.

Je fis donc descendre ma main de quelques centimètres le long de son corps, jusqu'à ce que je localise l'articulation de la hanche, puis je la fis glisser vers l'intérieur, malgré cette imposante corpulence que je parvenais tout juste à discerner dans l'obscurité. Je dus fermer les yeux pour me concentrer sur mes doigts, sur ce que je sentais.

Ceux-ci rencontrèrent quelque chose de plus mou que sa cuisse, ce qui m'indiqua que j'étais proche de l'artère. Je les faufilai légèrement sur le côté. Tandis qu'ils se frayaient un passage encore plus bas, son corps réagit à ce contact. Ce qui avait été gros et flasque adoptait une rigidité indéniable. Était-ce un signe que Jonty était vivant ? J'essayai de me rappeler ce que je savais au sujet des défunts récents. Je savais que la mort vous offrait parfois un ultime orgasme, mais s'agissait-il ici de ce phénomène, ou bien cette réaction trépidante de son membre contre mon poignet confirmait-elle qu'il était bien vivant ? Je ne parvenais pas à me rappeler si un prof ou un bouquin au collège en avait jamais parlé ; probablement pas, bien trop d'infos pour la plupart des cours dispensés chez les humains. En vérité, on se retrouvait dans le pétrin en posant de telles questions, ou du moins, c'est ce qui m'était arrivé : silence embarrassé, regard fuyant du professeur.

Mes doigts se glissèrent vers son entre-cuisse. Je dus les faufiler encore un peu plus à l'intérieur de cette zone chaude, dans cet interstice. Son sexe se montrait de plus en plus enjoué contre mon avant-bras. J'allais l'interpréter comme un bon signe, un signe de vie, mais je voulais sentir la pulsation de son poulx. Je voulais avoir la confirmation que le gonflement de son entrejambe ne résultait pas du dernier battement de son cœur, correspondant à l'ultime sensation qu'il éprouverait à jamais.

De grâce, Déesse, de grâce, qu'il ne meure pas !

J'étais quasi certaine que le bout de mes doigts était au bon endroit pour pouvoir sentir cette pulsation. Il faut bien reconnaître qu'ainsi piégée sous lui, il était plus délicat d'en juger, mais j'en étais quasiment sûre. Je ne sentais rien. Je pris une profonde inspiration puis retins mon souffle en me concentrant exclusivement sur mes doigts, sur ce que je cherchais à localiser. Je m'obligeai à rester immobile afin de ne pas confondre mon propre pouls avec le sien. Je les pressai contre sa chair au travers des vêtements, souhaitant de tout cœur que son pouls batte tout contre.

Était-ce ça, là ? Puis ce rythme se manifesta à nouveau, lent et pesant contre mes doigts. Plus lent qu'il n'aurait dû et néanmoins là. Si nous pouvions trouver un guérisseur, il s'en sortirait. Si nous pouvions trouver de l'aide, Jonty ne sacrifierait pas sa vie pour moi. Si seulement nous pouvions trouver quelqu'un qui, cette nuit, ne soit pas contre moi !

La bombe avait fait son œuvre. Je pouvais entendre les râles assourdis des soldats. Si les blessures de Jonty servaient d'indicateurs, les Bérêts Rouges étaient également grièvement blessés. Pourquoi les nobles Unseelies ne m'avaient-ils pas recherchée pour m'achever alors que j'étais évanouie ? Qu'attendaient-ils ?

Je sentis le hurlement prendre forme, semblable à une pression contre laquelle je n'aurais pu résister. Non, contre laquelle je ne voulais pas résister. Je ne pouvais pas bouger. J'étais incapable d'aider Jonty. Je ne pouvais pas voir ce qui était en train de se passer, dans l'incapacité totale de me défendre, mais j'étais au moins capable d'une chose : hurler. Et pouvoir le faire serait en soi une libération, un remède à cette épouvantable panique qui m'envahissait. Je respirai profondément, régulièrement, m'obligeant à apaiser mon rythme cardiaque frénétique et ces tremblements qui essayaient de me ravir à moi-même. Si je me mettais à hurler en proie à cet accès de panique à l'état brut, je ne pourrais plus m'arrêter. Je hurlerais tout en me tortillant sous le corps de Jonty jusqu'à ce que mes ennemis me repèrent. Je n'entretenais pas la moindre illusion sur ce qui adviendrait si les sbires de Cel me chopaient. Y avait-il eu également des guerriers Seelies dans ce champ ? S'ils me retrouvaient, tenteraient-ils de me ramener à Taranis ? Probablement. Pour être mise à mort, ou encore violée par mon oncle. De grâce, Déesse, faites qu'il y ait d'autres choix !

Mais où était Doyle ? Ce corps à leurs pieds n'était pas le sien, mais s'il était en mesure de me rejoindre, qu'attendait-il ? Galen, Rhys, Mistral et Sholto, où étaient-ils tous, qu'est-ce qui les en avait empêchés depuis tout ce temps ? Étaient-ils... morts ? Est-ce que tous ceux que j'aimais étaient morts ?

Puis Jonty se mit à remuer au-dessus de moi. Je l'appelai.

Pas de réponse. Je m'aperçus alors que je ne pouvais sentir aucun de ses muscles se contracter. Toujours inconscient, affalé sur moi, il commença cependant à se soulever sans même utiliser ses bras. Quelques instants à peine, j'avais tant voulu qu'il dégage de là au point de devoir résister aux assauts de la panique et, à présent, je n'étais plus aussi sûre que ça que ce soit bien ce que je voulais. Que le Béret Rouge se retrouve lentement soulevé de moi soit une bonne ou une mauvaise nouvelle dépendait essentiellement des individus qui s'en chargeaient.

Mon cœur s'emballa lorsque sa large poitrine se retrouva surélevée au-dessus de moi. Cela prenait tellement de temps que je commençai à me demander s'il s'agissait des soldats humains, qui rencontreraient assurément des problèmes pour le faire. Puis il se retrouva soulevé de telle sorte que m'apparut un pantalon de costume, dont l'une des jambes était en lambeaux.

— Doyle ! appelai-je.

Il s'agenouilla, repoussant toujours le gigantesque Béret Rouge comme s'il effectuait un développé avec des haltères.

— Je suis là, entendis-je.

Ayant tendu la main pour lui toucher la jambe, je la ramenai vers moi, tachée de sang. Le sien ou celui de Jonty ? Qu'avait-il bien pu se passer pendant que j'étais allongée là, inconsciente ? Peu m'importait, du moment que Doyle soit là. J'avais pu le toucher. Tout allait bien ! Il était là !

Puis j'aperçus un pantalon noir, ainsi que des bottes... Mistral ! Il me revint alors en mémoire que Galen et Rhys portaient des treillis. Ils étaient tous là ! Sans exception. Que la Déesse soit louée !

— Es-tu blessée ? me demanda Doyle.

— Je ne crois pas.

— Peux-tu te dégager de sous le Béret Rouge ?

J'y réfléchis et me rendis compte qu'en effet, cela m'était possible. Je m'extirpai donc tant bien que mal de sous le corps en partie soulevé de Jonty. Je dus procéder à une version originale de la marche en crabe adaptée aux coudes et aux fesses avant que mon visage ne se retrouve enfin à l'air libre. Je pris une bonne bouffée de cet air frais hivernal, en continuant à pousser. Une fois presque dégagée, je me retournai pour crapahuter à quatre pattes, jusqu'à ce que quelqu'un m'attrape par le bras pour m'aider à me relever : Dawson, qui semblait indemne.

— Princesse, est-ce que ça va ?

— Je crois, lui répondis-je en acquiesçant de la tête, avant de lui effleurer la main et de poursuivre : Heureuse de voir que vous allez bien. J'ai entendu des hurlements.

— Ça va pour moi maintenant, dit-il, avec une curieuse

expression.

Quelle drôle de formulation, pensai-je. Quand Galen se rapprocha de moi pour me prendre dans ses bras, je n'avais plus le temps de questionner Dawson. Il me souleva, mes pieds quittèrent le sol, en me serrant si fort que je ne parvenais plus à voir son visage distinctement. Cependant, ce que je vis par-dessus son épaule était le dos de Jonty. Cette vue me ravit tout sourire. Ce n'était qu'une masse dévastée de plaies ensanglantées. Doyle, aidé des autres, le déposa délicatement sur l'herbe. Je savais maintenant pour quelle raison ils se montraient si précautionneux.

— Ô, mon Dieu ! Jonty ! m'écriai-je.

Galen relâcha assez son étreinte pour me dévisager alors qu'il me reposait par terre.

— Je suis désolé, Merry.

Le sang coulant d'une entaille à la tempe séchait sur le côté de son visage.

— Tu es blessé !

— Pas aussi gravement que certains, me dit-il en souriant.

Je reportai mon attention sur Jonty entouré des hommes qui semblaient si sérieux, ne pipant mot. Bien trop graves, bien trop silencieux. Je n'aimais pas ça.

— Le cœur de Jonty bat encore. Si nous pouvons l'emmener à un guérisseur, il ne mourra pas.

Le visage de Galen se figea sous le clair de lune, saturé de souffrance.

— Mais toi, tu serais morte !

Je n'aurais pu le nier. Si la bombe avait causé autant de dommages à un Béret Rouge, alors il ne serait resté de moi comme de nos bébés que chair à pâté.

— Ce sont les partisans de Cel qui en sont responsables.

— C'est ce que Dawson nous a dit, m'apprit Galen, qui se joignit à moi lorsque je m'élançai vers Jonty.

Nous nous approchâmes de lui, main dans la main.

Ma joue appuyée contre sa paume, Doyle dit :

— Les Bérets Rouges ont rempli leurs devoirs envers nous, dit-il.

Ce commentaire me fit redresser la tête et tourner les yeux au-delà de Jonty et des gardes vers les soldats qui s'étaient relevés et aidaient les blessés à traverser la clairière, alors que les Bérets Rouges n'étaient encore que corps gisant sur cette étendue d'herbe. Rares étaient ceux qui étaient même parvenus à se rasseoir. Aucun ne s'était remis debout.

— Comment se fait-il que les humains aient pu se remettre sur pied et que les Bérets Rouges soient si grièvement blessés ?

— Nous avons aussi été blessés, m'apprit Dawson, mais nous

avons guéri.

— Hein ? m'exclamai-je.

— Tous les soldats que vous aviez soignés plus tôt ont guéri d'eux-mêmes. Puis nous avons guéri les autres.

— Quoi ?! m'exclamai-je à nouveau, parce que, pour moi, cela n'avait toujours pas le moindre sens.

— Nous les avons guéris, répéta Dawson. Nous avons utilisé les clous, comme de véritables baguettes magiques.

— Cela pourrait-il guérir les Bérêts Rouges ? s'enquit Doyle.

— C'est du métal, lui rappelai-je.

— Ils sont en train de mourir, Meredith. Je ne crois pas que cela pourra leur nuire maintenant, commenta Rhys.

Il avait un bras en écharpe, et la manche de son uniforme était noircie, tout comme le manteau de Mistral, irrécupérable, en lambeaux sur son dos. Taranis en personne avait-il donné l'assaut avec ses guerriers Seelies ?

— Où est Sholto ? demandai-je, ayant remarqué qu'il manquait toujours à l'appel.

Doyle laissa retomber sa main qu'il avait gardée contre ma joue pour me répondre tout en se détournant :

— Sholto se porte bien. Les Sluaghs se sont présentés à son appel. C'est ce qui nous a sauvés de Taranis et de ses hommes, qui se sont enfuis à leur approche.

Je lui attrapai le bras de ma main libre, l'autre fortement serrée dans celle de Galen. Après cette avalanche d'événements, je n'arrivais pas à tout gérer. Mais je savais au moins une chose : j'aurais préféré ne pas me retrouver confrontée à l'expression que Doyle avait sur le visage, cette obscurité indéchiffrable, lorsqu'il se retourna pour braquer son sombre regard sur moi.

Seuls ses yeux tressaillirent imperceptiblement. Je savais maintenant à quoi m'en tenir.

— Je voudrais m'envelopper de toi comme d'un manteau et te couvrir de baisers, mais nous avons des blessés à secourir. Ne doute pas de mes sentiments pour toi, même au cœur de tout ce chaos.

Puis la première larme glissa le long de ma joue.

— J'ai cru que tu étais mort et... parvins-je à ajouter.

Galen me lâcha, et Doyle m'étreignit. Je m'accrochai à lui comme si ses mains sur mon corps représentaient tout ce dont j'avais besoin pour vivre.

J'entendis Rhys qui disait :

— Allons, Dawson, voyons si ces petits clous pourront aider Jonty.

Tout ce que je désirais était de me fondre dans le baiser de Doyle sans jamais reprendre mon souffle, mais il y avait des devoirs à

accomplir. Il y avait toujours des devoirs, et quelque horreur à combattre, ou à laquelle remédier, ou... Tout le monde rêve d'avoir une vie extraordinaire, mais en fait, lorsqu'on se retrouve embourbé dans un nouveau désastre, l'ordinaire commence à sembler plus qu'attractif.

Nous nous séparâmes donc et il me guida au côté de Jonty. Dawson, déjà agenouillé, muni du clou qui s'était extrait de ma chair lorsque je l'avais guéri, le tenait au-dessus de l'une des blessures, la pointe en bas.

— Nous devons commencer par extraire le shrapnel de son corps, dit Rhys.

— Ce n'est pas comme ça que ça a fonctionné pour nous, fit remarquer Dawson.

— Et comment cela a-t-il fonctionné ? m'enquis-je, enlaçant d'un bras la taille fine de Doyle, sa puissance physique à côté de moi trop magnifique pour être vraie.

Galen nous fuyait prudemment du regard, Doyle et moi. Je remarquai qu'il était venu me rejoindre le premier. Qu'il m'avait soulevée dans les airs, et bien qu'heureuse de le voir, ce sentiment n'avait tout simplement rien de commun avec ce que j'éprouvais pour mes Ténèbres. J'étais incapable de modifier ce que je ressentais du plus profond du cœur, pas même pour éviter de blesser la sensibilité de l'un de mes meilleurs amis.

— Comme ça, répondit Dawson en entreprenant de faire passer le clou au-dessus des blessures de Jonty, la pointe en bas, semblant graver un motif invisible.

Ayant soudain ressenti des fourmillements au creux de ma paume – la marque du sang –, je m'éloignai de Doyle de quelques pas. Il tenta de m'attraper la main, que j'écartai vivement avant qu'il ne la touche. Je doutais fort que ce soit une bonne idée de prendre la Main de Sang alors qu'elle me démangeait autant pour que j'en fasse usage. Je ne saisisais pas complètement ce qui était en train de se passer, mais je ne remis pas en question cette envie urgente de m'approcher de Dawson et de me laisser tomber à son côté.

Puis je me mis à parler malgré moi, comme si l'univers avait attendu que je m'adresse à lui. Et, à chaque mot, on avait l'impression que le temps même exhalait un souffle qu'il avait retenu jusque-là.

— Vous m'avez appelée par le sang et le métal. Qu'attendez-vous de moi ?

Dawson me regarda et ses lèvres remuèrent, mais lui non plus ne paraissait pas totalement en contrôle de ce qu'il disait.

— Guérissez-le, Meredith. Je vous le demande par l'intermédiaire du métal et de la magie que vous avez donnée à cette chair.

— Qu'il en soit ainsi, dis-je en plaçant ma main grande ouverte

au-dessus du dos de Jonty.

De la chaleur me parcourut la peau, le sang qui circulait dans mes veines semblant s'être transmué en métal en fusion. La douleur en fut presque intolérable sur le moment, puis le sang jaillit comme d'une fontaine du corps de Jonty, en expulsant vers le ciel une pluie de fragments métalliques.

Il reprit alors ses esprits dans un halètement tandis que le sang continuait à se déverser. Tant bien que mal, je m'éloignai de lui à reculons, suivie de Dawson. Puis l'hémorragie ralentit, mais bien que le métal soit extrait de sa chair, ses blessures ne se cicatrisaient pas pour autant.

Il tourna la tête avec un effort ostensible.

— Vous avez invoqué mon sang, Ma Reine. Vous m'avez purifié du métal des humains. Je suis honoré de mourir pour vous.

— Je ne veux pas que tu meures pour moi, Jonty, lui dis-je en déclinant du chef, mais plutôt que tu vives.

— Certaines choses ne sont pas destinées à se réaliser, Princesse, répondit-il.

— On dirait qu'il a mieux valu pour nous ne pas nous pointer dès que l'appel nous est parvenu, sinon nous serions aussi en train d'agoniser, dit une voix de l'obscurité.

Je me retournai pour me trouver face aux jumeaux Gobelins, Frêne et Fragon. Dans la pénombre, on aurait pu les prendre pour des Sidhes pur sang, redressés de toute leur taille, un peu plus corpulents simplement, quoiqu'un entraînement physique intensif eût suffi à l'expliquer. Leurs cheveux blonds légèrement raccourcis leur effleuraient à peine les épaules. S'ils avaient été plus longs, ils auraient en effet pu passer pour Sidhes.

Il faisait bien trop sombre pour voir les yeux de Frêne, d'un vert rappelant le feuillage de l'arbre dont il portait le nom, et ceux de cet écarlate des baies du houx en hiver de Fragon^[1]. Seule cette couleur unie dénuée de blanc révélait vraiment leur origine gobeline.

— Je ne vous ai pas appelés, leur fis-je remarquer.

— Votre magie a appelé les Bérêts Rouges, et le sang de notre père coule dans nos veines, répondit Frêne.

— Comme je déteste recevoir l'appel de votre magie à la chair blafarde ! me notifia Fragon.

Ils hochèrent la tête avec un bel ensemble.

— Nous n'apprécions pas du tout que votre Main de Sang nous ait appelés comme si nous étions des Bérêts Rouges. Nous sommes Seelies, et vous nous avez permis de comprendre qu'il y a en nous bien davantage que du sang gobelin. Cependant, votre pouvoir nous a appelés comme si nous étions des inférieurs, déclama Frêne.

— En ce qui me concerne, c'était amplement suffisant que votre

magie à Los Angeles m'ait rendu plus puissant en tant que Gobelins, mais je pensais que cela ferait de moi ce qu'était notre peuple autrefois. Mais même moi, même nous, n'en demeurons pas moins inférieurs, sinon votre magie ne nous attirerait pas comme un chien répondant au sifflement de son maître ! renchérit Fragon avec aigreur.

— Les laisseriez-vous mourir pour une question d'orgueil ? demandai-je.

— Nous sommes Gobelins, poursuivit-il. Nous ne sommes pas du tout guérisseurs dans l'âme. Nous massacrons et détruisons plutôt. C'est ce que nous sommes par essence, et le traité qui nous a permis de nous installer en Amérique il y a de cela bien longtemps nous a dérobé notre nature profonde. Il n'y a plus de place pour les Gobelins !

Je me remis debout en vacillant, ayant posé le pied sur l'ourlet de mon manteau. Fragon en profita pour me narguer en riant, mais je ne pris pas la mouche. J'avais appris quelque chose. J'avais pigé. Je savais, je comprenais. Je n'étais même pas certaine en cet instant de ce que « cela » pouvait être, mais cette puissance me contraignit à m'avancer vers les jumeaux. « Cela » me fit traverser l'étendue d'herbe givrée qui craquelait sous l'effleurement de mon manteau de cuir.

— Fais un peu plus attention, ma Merry, me dit Doyle qui était venu me rejoindre.

Il avait raison de me mettre en garde, l'intuition qui m'habitait le faisait aussi. Un parfum de fleurs se diffusait dans les airs, un souffle de la chaleur estivale semblant dégouliner sur l'éclat froid de la lune.

Rhys, qui était venu nous rejoindre à son tour, le retint alors par le bras.

— La Déesse est toute proche, Doyle. Tout ira bien.

J'embrassai Doyle en premier, qui dut se pencher vers moi pour que j'y parvienne, puis Rhys, qui me regarda, l'air attristé. Mais ce n'était pas une tristesse à laquelle j'aurais pu remédier. Je ne pus que l'embrasser tendrement sur les lèvres, en lui laissant savoir qu'il ne m'était pas indifférent et que je l'appréciais, mais rien que nous ne puissions faire, lui comme moi, ne me ferait l'aimer avec la même intensité que Doyle et Frost. Que cela le chagrine me faisait aussi de la peine, quoique pas assez pour y changer quoi que ce soit.

Je poursuivis ma route, seule. Frêne et Fragon étaient là, devant moi, essayant d'arborer une attitude arrogante, voire hostile, leurs belles petites gueules absolument assorties à ces deux cas de figure. Mais leur incertitude était sous-jacente. Je les obligeais à se remettre en question, et les nobles Sidhes comme les guerriers Gobelins n'en avaient nullement l'habitude, leur certitude étant absolue en toutes circonstances. Je plongeai mon regard dans les leurs en me demandant ce qui allait survenir, lorsque le parfum de rose s'intensifia dans l'air glacé, et je sus que la Déesse allait se manifester. Cette senteur florale

se mêla à celle puissante des herbes et des feuilles, comme si nous nous trouvions à la lisière d'une clairière au cœur d'une forêt.

— Tu sens ces fleurs ? s'enquit Fragon.

— Je sens les sous-bois, répondit Frêne. Une forêt ne correspondant à aucune autre dans cette région.

— Qu'est-ce que vous essayez de nous faire ? me demanda Fragon.

— Vous vouliez être Sidhes, lui répondis-je en leur tendant les mains.

— C'est vrai, acquiesça Frêne.

— Pas du tout ! réagit son frangin.

— Vous voulez tous les deux du pouvoir, lui dis-je, tout sourires.

— Oui, répondit Fragon, une certaine réticence dans la voix.

— Alors prenez mes mains, chacun de vous.

— Et que se passera-t-il si nous faisons ça ? s'informa Frêne.

Je lui souris avant d'éclater de rire, et le parfum de rose comme la caresse du soleil d'été sur ma peau se firent si tangibles qu'il en devint presque étourdissant de garder les yeux fixés sur ce crépuscule hivernal.

— J'ignore ce qui se produira, dis-je – et c'était bien là la vérité.

— Alors pourquoi devons-nous nous y plier ? s'enquit Frêne.

— Parce que si vous laissez la senteur de l'été et de l'automne s'estomper, si vous ratez cet instant où se manifeste le pouvoir, vous vous demanderez toujours ce qui se serait passé si vous m'aviez pris les mains.

Les frangins échangèrent un regard de connivence où se trouvaient rassemblées des années d'intrigues, de batailles, de survie, aboutissant toutes à cette seconde, à ce choix.

— Elle a raison, dit Frêne.

— C'est une astuce sidhe pour nous rouler dans la farine, ajouta Fragon.

— Probablement, l'approuva son frère, avant de sourire.

— C'est une mauvaise idée, dit Fragon en lui souriant à son tour de toutes ses dents.

— Sans aucun doute.

Puis Fragon tendit la main, imité par Frêne, si synchrones qu'ils semblaient avoir répété ce mouvement. Leurs doigts firent courir un picotement de pouvoir le long de ma peau, et ils avaient dû éprouver la même sensation, car Fragon eut un sursaut de recul.

— N'arrête pas, Fragon, lui intima Frêne.

— C'est une mauvaise idée, mon frère, réitéra-t-il.

— C'est du pouvoir, lui dit Frêne, et je veux l'acquérir.

Fragon hésita encore, le temps d'un battement de cœur, et au même moment que la main de son frangin, la sienne bougea, pour se

saisir des miennes en un geste identique.

— Je t'ai suivi toute mon existence, dit-il. Je ne vais pas agir différemment maintenant.

Puis la clairière et le froid hivernal disparurent, et nous nous retrouvâmes plantés au milieu d'un cercle de pierres érigées sur une vaste plaine, éclairée par la pleine lune et un déversement estival d'étoiles.

Chapitre 42

Frêne m'ayant fait pivoter, je me retrouvai le dos plaqué contre lui. Il m'agrippa à la gorge tout en m'enlaçant d'un bras par la taille, épinglant mon épée contre mon corps. Fragon dégaina sa lame qui scintilla tel un faisceau rigidifié de rayons lunaires glacials pour faire face aux monolithes qui nous entouraient.

— Faites-nous revenir où nous étions ! me siffla Frêne à l'oreille.

— Mais je n'y suis pour rien.

— Menteuse ! murmura-t-il, et ses doigts se resserrèrent juste un peu trop autour de mon cou. Cette unique flexion articulaire, la fermeté de sa paume contre ma gorge emballèrent les battements de mon cœur.

— Je ne peux pas changer l'hiver pour l'été, ni nous transporter dans un autre pays, lui dis-je, m'exprimant avec prudence, ne souhaitant rien faire pour l'inciter à refermer encore sa poigne.

Ses doigts n'en resserrèrent pas moins légèrement leur étau, jusqu'à ce que déglutir me devienne pénible.

— Que voulez-vous dire par « un autre pays » ?

— Il n'y a pas de monolithes en Amérique, du moins pas comme ceux-ci, lui répondis-je, encore plus précautionneusement.

Sa main se crispa à nouveau, jusqu'à ce que, sous cette étreinte, mon souffle se fasse sifflant.

— Alors où sommes-nous ? demanda-t-il.

— Dans un lieu entre-deux, lui répondit une voix féminine.

Frêne s'immobilisa soudain à côté de moi, sans resserrer sa poigne, et je n'allais surtout pas m'en plaindre, mais il ne me lâcha pas pour autant. Mon souffle s'exhalait toujours entre ses doigts tandis qu'il se tournait lentement dans la direction d'où provenait cette voix.

— Qui es-tu ? s'enquit Fragon.

— Tu sais qui je suis, lui répondit-Elle.

Frêne, qui s'était retourné, la vit avant moi, mais je savais ce que nous verrions, ou ce que moi, je verrais. Elle portait une houppelande dont la capuche lui plongeait en grande partie le visage dans l'obscurité, à l'exception d'une section de la courbe du menton et un aperçu des lèvres. Elle tenait un bâton, et Sa main serait pâle un

moment, sombre le suivant ; vieille et jeune ; fine et moins fine. Elle était la Déesse, l'incarnation du principe féminin, de tout ce qui faisait une femme, et simultanément.

— Pourquoi nous avez-vous fait venir ici ? lui demanda Frêne.

Fragon, faisant toujours face à cette silhouette, l'épée à la main, semblait avoir l'intention de passer à l'attaque à tout moment.

Je savais qu'Elle n'était ni de chair, ni de sang. Je ne pensais pas que son épée puisse la blesser, mais il me semblait inapproprié de La menacer. J'aurais sans doute protesté si la main de Frêne ne m'avait étreint trop fermement la gorge pour pouvoir parler.

— Faites-nous revenir où nous étions, sinon Votre élue va mourir !

— Fais-lui du mal, Frêne, et jamais tu n'obtiendras ce pouvoir que tu cherches tant à acquérir.

Il relâcha légèrement sa poigne, me permettant enfin de respirer plus facilement.

— Alors si je la laisse partir. Vous me donnerez du pouvoir ?

— Elle est la clé de ton pouvoir. Sans elle, il n'y aura que le néant.

— Je ne comprends pas.

Fragon allongea alors une botte à la silhouette. Une épée émit un son métallique en glissant le long de la sienne pour la pousser contre l'herbe, et un corps se matérialisa au bout du pommeau. Grand et râblé, musclé mais sans l'être ostensiblement, sombre et pâle, incarnant tous les hommes et aucun en particulier. Après avoir repoussé la houppelande qu'il portait, afin d'épargner notre raison, Il nous présenta en une seule toutes ces formes multiples dont Il était composé. Il se tenait là, à la vue de tous, resplendissant de toute beauté et de terreur, car un grand corps longiligne et musclé, peut être simplement là pour le plaisir, mais il était également capable de planter une épée et de faire couler le sang. Il incarnait la plus considérable des tendresses comme des destructions. Tout ce potentiel se trouvait là dans ces images, ces formes, ces senteurs et aperçus tourbillonnants.

Il désarma Fragon mais, pour ce faire, dut lui taillader la main, ce qui révélait le savoir-faire du Gobelin, ou l'impatience du Dieu. Sa voix profonde et grondante évoquait le gravier, la suivante aussi légère et aérienne que toutes les autres, celles de tous les hommes qui s'y répercutaient en écho.

— Qui suis-je ?

Fragon se laissa tomber à genoux, la pointe de l'épée appuyée contre la gorge.

— Vous êtes le Dieu.

— Qui est mon Consort ?

— La Déesse, répondit-il.

Puis le Dieu recula de quelques pas vers la Déesse enveloppée de Sa huppelande quand, au moment où leurs mains se rejoignirent, celle-ci disparut, et Ils restèrent ainsi, côte à côte. J'ignore ce que virent les Gobelins, mais moi je perçus un tourbillon étourdissant de visages et de corps. Ils incarnaient simultanément tous ces êtres, mais mon cerveau ne parvenait pas à tout assimiler. Je finis par fermer les yeux, incapable de tout intégrer.

Frêne fit un mouvement, et lorsque je rouvris les paupières, je vis qu'il nous obligeait tous les deux à nous agenouiller dans cette prairie d'été. Il avait renoncé à m'étrangler pendant cette révélation. En fait, pour l'instant, son bras puissant m'enlaçait par les épaules. Ce qui m'avait blessée plus tôt m'étreignait maintenant presque tendrement.

— Cela fait bien longtemps que les Gobelins n'ont vu le visage du Dieu, dit-il.

— Et de la Déesse, renchérit-Elle, sur le ton de la réprimande, comme dans celle de toutes les mères, sœurs aînées, tantes et professeuses, toutes entremêlées en un seul écho.

— Et cela fait depuis bien plus longtemps encore que les Gobelins n'ont vu le visage de la Déesse, ajouta Frêne.

Si cette remontrance lui avait déplu, son intonation ne le reflétait en rien.

— Êtes-vous Gobelins ? s'enquit le Dieu.

— Oui, répondit Fragon.

Frêne se montra plus lent à la détente avant de répondre par l'affirmative.

— Êtes-vous Sidhes ? demanda la Déesse à Son tour.

— Non, dit Fragon.

— Nous ne possédons aucun don magique, poursuivit Frêne, comme si cela répondait à la question – et d'ailleurs, c'était possible.

— Et que donneriez-vous pour acquérir la magie des Sidhes ? leur demanda-t-Elle.

— Que dalle ! répondit Fragon. Je suis Gobelin, et cela me suffit !

— Elle n'a pas dit que nous devrions devenir Sidhes, mon frère, lui fit remarquer Frêne. Elle a seulement évoqué leur magie.

— La magie des Sidhes, tout en restant Gobelin ! rétorqua Fragon. Cela risque de nous coûter les yeux de la tête.

— Il y avait une multitude de cours autrefois, même parmi les Gobelins, dit la Déesse.

— À une époque, ajouta le Dieu, chaque cour de la Féerie détenait sa propre magie.

— Les Sidhes nous ont dérobé la nôtre, répliqua Frêne.

Et sa main qui s'était montrée tendre se crispa sur mon épaule. Cela fut à peine douloureux, mais son corps se contracta soudain

avant qu'il ne s'agenouille à côté de moi.

— Ma Fille, m'interpella la Déesse, qu'en penses-tu ?

— Les Sidhes ont en effet dérobé aux Gobelins leur puissance magique afin de remporter la dernière Grande Guerre qui opposait nos peuples.

— Penses-tu que cela ait été juste ? s'enquit-Elle.

Je réfléchis avant de répondre, car je pouvais sentir la magie qui commençait à se densifier autour de nous. On aurait pu penser qu'en compagnie de ces Divinités il n'y aurait pas la moindre place disponible pour lui permettre de se manifester, que Leur présence seule occulterait tout. Mais quel était ce phénomène qui était en train de se produire lors de cette nuit d'été, dans ce lieu entre-deux mondes, pressé dans l'air comme contre un rocher invisible mais réel, comme si une montagne s'érigait au-dessus de nos têtes, au fil de nos pensée ?

Le bras de Frêne sur mes épaules en tremblait quasiment de tension. Je n'eus que le temps de lui jeter un coup d'œil. Il avait les yeux fixés droit devant, aussi intensément qu'il lui fut possible. Je crois qu'il avait peur de ce que je pourrais percevoir dans son regard.

— On m'a dit que si nous n'avions pas retiré aux Gobelins leur magie, ils auraient remporté la victoire.

— Mais vos deux peuples ne sont plus en guerre, n'est-ce pas ? questionna-t-Elle.

— Non.

Frêne s'était complètement immobilisé à mon côté. Je pouvais sentir la tension qui se propageait dans tous ses muscles, comme s'il devait s'obliger à ne pas bouger.

— Si tu pouvais réparer le tort fait aux Gobelins, le ferais-tu ?

— Était-ce un tort ? Lui demandai-je.

— Qu'en penses-tu ?

J'y réfléchis à nouveau. Avions-nous été dans notre tort ? J'avais été témoin de ce qu'avaient fait les Sidhes de leur magie. Ils avaient profité du fait que seuls nous autres possédions un pouvoir magique offensif d'envergure pour se comporter en véritables tyrans. Nous avions gagné, mais au bout du compte, les humains et toute leur technologie avaient été les vrais vainqueurs de ce conflit.

— Je crois qu'en prenant aux Gobelins leur magie nous avons remporté une bataille, mais pas la guerre.

La main de Frêne fut prise de convulsions sur mon épaule.

— Mais était-ce juste, était-ce la chose à faire ? s'enquit le Dieu.

Je m'apprêtais à répondre par l'affirmative, lorsque je me ravisai.

— Je ne sais pas. J'ai entendu dire que notre magie nous venait de Vous. Ce qui voudrait dire que nous avons dérobé aux Gobelins de la magie que Vous leur aviez donnée tous les deux. Avez-Vous approuvé nos actions ?

— Personne ne nous a posé la question, fut la réponse de la Déesse.

Frêne sursauta à côté de moi. Je me contentai de Les regarder, bouche bée. Ils s'étaient recouverts de Leurs capuches, afin que mes yeux et mon cerveau de mortelle pussent mieux les gérer. Quand s'étaient-Ils donc recapuchonnés ? Il y avait une seconde à peine ? Quelques minutes plus tôt ? Je ne parvenais pas à m'en souvenir.

— C'est quand nous avons pris leur magie aux Gobelins que Vous avez commencé à Vous détourner de nous, dis-je.

— Et si toi, Ma Fille, pouvais réparer cette injustice ? suggéra le Dieu.

— Vous voulez dire en leur rendant leurs pouvoirs magiques ? Il valait toujours mieux énoncer clairement les choses.

— Oui, répondirent à l'unisson les Divinités.

— Vous voulez dire offrir des Mains de Pouvoir à Fragon et à Frêne ?

Frêne venait de laisser retomber sa main, semblant totalement dépassé par les événements.

— Oui, répondirent-Ils.

Étaient-Ils en train de s'estomper ?

— Ils sont Sidhes ainsi que Gobelins, leur dis-je.

— Leur donneras-tu les pouvoirs liés à leur héritage sidhe, Ma Fille ?

Et à présent, je ne m'adressai plus qu'à Leurs voix.

Et si je répondais « non », la Déesse s'éloignerait-Elle à nouveau de moi comme de mon peuple ? Je tournai les yeux vers Frêne, qui refusait de me regarder. Puis je jetai un coup d'œil devant nous, à Fragon, qui me fusillait du regard. Son visage indiquait nettement qu'il croyait que j'allais les laisser tomber. Cependant, ce ne fut pas sa colère que je perçus, mais la raison même de cette fureur contenue. Toutes ces années où, face à une glace, ils avaient vu leur physique sidhe se refléter, tout en sachant qu'ils ne seraient jamais considérés comme des Sidhes. En l'absence de pouvoirs magiques, on n'était pas véritablement reconnu comme tel. On n'en faisait pas partie, c'était aussi simple que ça. Je savais quelle impression cela faisait, d'être parmi eux tout en étant mis sur la touche, en marge. Mon apparence était moins sidhe que celle des frangins. Eux au moins en avaient la stature, et, si ce n'étaient leurs yeux, ils auraient pu passer pour l'un d'eux. Quant à moi, on ne pourrait jamais me prendre pour une Sidhe pure souche, pas même avec un millier de couronnes sur la tête.

— Vas-tu leur rendre leur droit acquis à la naissance ? me demandèrent alors les Voix.

Pour des raisons d'ordre politique, j'aurais répondu par la négative. Pour la sécurité du monde, de même. Ainsi que pour la

sécurité de tout ce pour quoi nous avons signé des traités. Je finis par leur donner la seule réponse qui me semblât juste :

— Je vais m’y employer.

Chapitre 43

Nous nous retrouvâmes entre nous dans ce cercle de pierres érigées sous celui dessiné par la lune de solstice d'été, éblouissante de blancheur qui, s'était levée au-dessus de nos têtes, incroyablement proche. Une pleine lune annonçant l'équinoxe d'automne, si près que j'avais l'impression que nous pourrions l'effleurer simplement en tendant la main. S'agissait-il d'une illusion ou de la réalité ? Aurais-je pu décrocher la lune ? Peut-être, mais les deux hommes en ma compagnie n'étaient pas intéressés par les corps célestes. Ils me convinquirent que les leurs représentaient tout l'univers, et que l'astre de la nuit n'était là que pour la contemplation.

Leur peau était aussi pâle et parfaite que celle d'un Sidhe, mais ce qui la marquait prouvait qu'ils ne possédaient pas suffisamment de puissance magique pour que leurs blessures puissent guérir jusqu'à disparaître. Mais j'étais Unseelie, et ces cicatrices n'étaient qu'une autre texture sur laquelle faire courir mes doigts, à parcourir de la langue et à asticoter des dents.

J'arrachai un gémissement de plaisir à Fragon en mordillant les contours de l'une d'elles sur son ventre plat, dur et musclé. Le dos de Frêne était hachuré de griffures, blanches et brillantes d'ancienneté.

— Que t'est-il arrivé ? lui demandai-je en les effleurant.

Il était couché dans l'herbe dans le nid douillet que nous avions improvisé avec nos vêtements. Il laissa mes doigts jouer le long de son dos nu, sans répondre, le souffle coupé. Ce fut Fragon qui s'en chargea.

— Dans notre jeunesse, Frêne s'est retrouvé seul confronté à Cathmore, un redoutable guerrier, qui pourchassait ceux plus jeunes dont il pensait qu'ils deviendraient une menace pour lui un jour ou l'autre. Beaucoup en ont gardé des cicatrices.

Je suivis les marques de griffes, de plus en plus bas, jusqu'à ce que mes doigts rencontrent son cul ferme et lisse. Il frissonna sous cette caresse empreinte de douceur. J'ignorais si c'était la magie en action dans ce lieu ou le fait qu'il n'y ait aucun Gobelin à impressionner, mais ils me montraient que la tendresse, et non pas seulement la souffrance, leur donnait du plaisir.

— Cathmore ? Ce nom ne m'est pas familier.

Fragon me regarda fixement, de l'autre côté de son frère allongé, avant d'effleurer à son tour les cicatrices avec un petit sourire pincé.

— Lorsque Frêne s'est rétabli, nous nous sommes lancés à la poursuite de Cathmore. Nous l'avons tué et lui avons coupé la tête pour que tous sachent que nous lui avons réglé son compte.

Prenant appui du coude sur le dos de Frêne, il gonfla les biscottos pour me montrer sur son biceps une zone de tissus scarifiés, blancs, durcis, indiquant de toute évidence qu'il avait bien failli se retrouver estropié.

— C'est lui qui a fait ça avec son épée, le Bras de Cathmore.

Je savais que, pour un Gobelin, il n'était pas si inhabituel que ça de faire porter son nom à sa lame. Ce que j'avais toujours trouvé quelque peu bizarre, mais après tout, ce n'était pas ma culture.

J'effleurai des doigts la cicatrice, d'un bout à l'autre.

— Quelle épouvantable blessure !

Il me sourit de toutes ses dents.

— C'est Frêne qui porte son épée.

— Parce que c'est lui qui a asséné le coup qui l'a achevé.

À ces mots, Frêne se redressa juste assez pour me lancer un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Comment le savez-vous ?

— C'est la loi des Gobelins. Celui qui inflige le coup fatal a la priorité pour récupérer les armes.

— J'avais oublié que votre père avait pour habitude de vous emmener faire une petite visite occasionnelle à notre monticule, dit-il en se redressant en appui sur les coudes.

— Les Gobelins sont les fantassins du Royaume de la Féerie. Aucune guerre n'a pu être gagnée à moins qu'ils ne nous aient rejoints pour nous prêter main-forte.

— Ce que les nobles des deux Cours ont maintenant oublié depuis qu'il nous est interdit de guerroyer, rétorqua-t-il. Nous sommes devenus un véritable embarras, même pour les Unseelies.

— Nous ne nous pomponnons pas assez pour la presse au goût de la Reine, dit Fragon, assis en enlaçant ses genoux qu'il avait repliés contre sa poitrine.

Cela lui donnait un air juvénile, plus vulnérable. J'eus une brève vision de ce à quoi ils avaient dû ressembler lorsqu'ils étaient assez jeunes pour que Cathmore les eût considérés comme des proies faciles.

Je rampai sur les vêtements, l'herbe se couchant sous moi, jusqu'à ce que je me retrouve devant lui. Il ne tenta même pas de prétendre détourner son attention de mes seins. Cela ne m'inquiétait en rien. Nous étions nus, et je voulais qu'ils me désirent.

Je me redressai à quatre pattes, permettant ainsi à son regard fixe

de s'attarder sur la rondeur de ma poitrine.

— Comme tu es surprenant !

Il leva alors les yeux vers les miens, où dans leur couleur cramoisie je perçus l'embrasement de la colère. J'eus un moment d'hésitation qui m'arrêta alors que j'allais lui demander un baiser, ne comprenant pas cette réaction.

— Assez bons pour forniquer, mais pas pour être vus en public en votre compagnie ! me lança-t-il.

Je m'assis sur mes talons.

— Je ne comprends pas.

Frêne s'assit à son tour, un genou replié, l'autre jambe tendue, encadrant ainsi joliment son membre turgescant. Aucun des deux n'avait de quoi se plaindre dans ce département. J'eus quelques difficultés à quitter des yeux son entrejambe pour les relever vers son visage.

Il éclata d'un rire réjouï particulièrement viril, sûr de lui.

— Vous n'êtes pas la première Sidhe désireuse de goûter au fruit défendu.

— Tu disais pourtant le contraire.

— En public, certes, mais pas devant les Gobelins, étant donné que si l'un de nous couche avec une Sidhe, on doit montrer des traces de violence, au risque de passer pour une mauviette. Et être perçu comme faible dans notre royaume ne fait qu'encourager les défis. Nous sommes déjà métissés de Sidhe, Meredith. Si les Gobelins apprenaient que nous tolérions de baiser dans la douceur et en plus que nous l'apprécions, on nous provoquerait en duel jusqu'à ce que nous y succumbions.

Fragon, tout en me caressant l'épaule du revers de la main, ajouta :

— La douceur n'apporte aucune récompense aux Gobelins, seulement une dure rétribution.

Je lui lançai un regard avant de le reporter sur Frêne, qui poursuivit :

— Nous avons vécu soumis à cette règle. Nous en avons puni d'autres pour l'avoir transgressée en se montrant trop gentils. Votre Gobelin favori, Kitto, en a pâti.

— Le faire souffrir vous a-t-il fait plaisir ?

— Personne d'autre que vous ne poserait pareille question, répondit-il avec un sourire. Aussi directe qu'un Gobelin, même avec ce joli minois sidhe.

— Et humain.

Il approuva de la tête puis me caressa la joue.

— Et il y a là aussi un peu de Farfadet, bien que cela reste discret.

Je détournai les yeux, les braquant au cœur de l'obscurité.

— Ma cousine, Cair, détestait tellement ses traits de Farfadet qu'elle en est arrivée à tuer notre grand-mère dans sa quête de pouvoir.

— Nous avons entendu dire que vous l'aviez pourchassée avec la Meute Sauvage, en l'accusant de parricide.

— C'est vrai.

Fragon m'enlaça alors, tout son corps puissant, musclé et couvert de cicatrices n'exprimant que tendresse. Me retenant ainsi entre ses bras, il me murmura dans les cheveux :

— Comme nous sommes entre nous, nous pouvons nous permettre de vous dire que cela a dû être terrible pour vous. Nous sommes désolés de la mort de votre aïeule.

Frêne, qui s'était rapproché de nous, m'effleura la joue, attirant mon attention, afin de s'assurer que je le regarde bien en face.

— Mais là-bas, devant tout le monde, Meredith, et je veux parler de tous sans exception, nous sommes Gobelins et devons nous comporter en tant que tels.

— Je comprends.

— L'autre facette de notre personnalité ne signifie pas jouer la comédie, Meredith, elle fait aussi partie de ce que nous sommes.

Fragon appuya la joue contre mes cheveux.

— Vous sentez bon, comme quelque chose de succulent. Suffisamment bonne à croquer.

Je me contractai légèrement entre ses bras.

— Un Gobelin qui dirait ça serait menaçant.

— Ne vous leurrez surtout pas, Meredith. Nous sommes Gobelins, mais également nous-mêmes, dit Frêne en fusillant son frangin du regard.

— Je suis un peu plus Gobelin que mon frère, rétorqua Fragon.

— Si vous étiez Sidhes, je suis sûre que vous me refuseriez des caresses buccales. Mais je sais aussi que les Gobelins les considèrent comme humiliantes. Je pourrais vous faire cette petite gâterie, sans que vous soyez dans l'obligation de me rendre la pareille.

— C'est vrai, dit Fragon, quoique mon frère soit un pervers.

Il me fallut une seconde pour piger, ce qui me fit sourire. Frêne, en fait, paraissait gêné.

— Il n'y a personne pour nous voir, personne pour aller le raconter, dit-il. Je peux faire ce qui me plaît.

— Et qu'est-ce qui te plaît ? lui demandai-je, toujours entre les bras de son frère.

— Je veux vous goûter jusqu'à ce que votre plaisir vous fasse scintiller pour moi.

— Et après on baisera ? s'enquit Fragon.

Frêne lui fit les gros yeux, avant de pouffer.

— Oui, on finira bien par baiser. Je préférerais faire l'amour, en vérité.

Son visage reflétait un tel désir que je n'aurais jamais cru le percevoir un jour. Le désir de faire des choses qu'il n'avait pas souvent l'occasion de pratiquer. Il n'y avait quasiment aucune intimité possible dans la société gobeline quand il s'agissait du sexe. La recherche était interprété comme une preuve d'embarras, ou qu'on se débrouillât comme un pied.

Je me penchai vers lui. Lorsque Fragon relâcha un peu son étreinte, je parvins à déposer un doux baiser sur ses lèvres.

— Goûte-moi, fais-moi l'amour, Frêne, de grâce.

Il m'embrassa à son tour, sa main glissant le long de ma joue pour accueillir mon sein au creux de sa paume. Il joua des doigts sur le mamelon jusqu'à ce qu'il durcisse, m'arrachant une faible plainte. Il s'écarta alors, le temps de murmurer :

— Couchez-vous sur le dos, Princesse.

— Volontiers, fut la seule réponse que je pus lui donner.

Chapitre 44

Après avoir empilé sous moi nos vêtements de telle sorte que le bas de mon corps se retrouve surélevé, Frêne s'allongea entre mes jambes. La lune nous surplombait, blanche et brillante, si proche que je voyais les formes grisâtres de ses cratères et celles noircies des cavités plus profondes. Je levai une main en l'air pour la toucher, mais bien qu'elle semblât près de moi, elle n'en demeura pas moins hors de ma portée.

Frêne referma ses doigts sur mes cuisses, me forçant à les écarter davantage avant de les parcourir de baisers, les effleurant doucement l'une après l'autre des lèvres, jusqu'à ce qu'il arrive à mon entrejambe, où il s'attarda. Il se mit à l'embrasser, y enfouissant le nez, à quelques millimètres à peine de ce point que je désirais tant qu'il trouve. Il déposa un baiser au creux de la partie la plus intime de la cuisse, là où ce n'est pas encore l'aine. Il en déposa un second dans le creux opposé, son souffle me caressant la chair, si chaud, si proche... Et tout ceci me rendait de plus en plus impatiente qu'il s'attarde à cet endroit des plus érogènes.

Fragon étouffa un gémissement, attirant mon regard. Il retenait à nouveau ses genoux étroitement serrés contre sa poitrine, n'en perdant pas une miette. Il semblait lui aussi impatient, il est vrai, mais autre chose encore l'animait. J'eus à nouveau un aperçu de l'extrême solitude dans laquelle lui et Frêne avaient dû se trouver. Certes, de redoutables guerriers Gobelins, mais une partie d'eux ne l'était pas. Cette part avait faim d'une chair autre que la viande crue bien saignante que leur donnait leur Cour. Et ici, en ce lieu interspaciotemporel où le temps restait en suspens éternellement, pouvait se trouver leur unique chance de laisser libre cours à l'expression de leur héritage génétique sidhe. Fragon pouvait toujours dire qu'il préférerait être Gobelin, le désir n'en était pas moins visible sur son visage baigné d'éclat lunaire.

Frêne s'approcha enfin des limites de mon ouverture, ce qui me fit reporter toute mon attention vers lui, et je laissai glisser mon regard le long de mon corps. Je ne pouvais voir que partiellement son visage, le bas étant dissimulé contre mon sexe. Ses immenses yeux en

amande roulèrent vers le haut, leur vert obscurci sous le clair de lune. Ses cheveux étaient quasiment blancs par contraste, et sa peau embrassée d'or semblait presque bronzée dans la pénombre. Il entreprit d'explorer de la langue le pourtour de mon intimité, tout en ne quittant pas mon visage des yeux. Et quoi qu'il y vit s'y inscrire lui fit grand plaisir, car il se rapprocha du centre de ma vulve, pour passer la langue le long de sa fente, en une généreuse léchée rapide, humide. J'en frissonnai, ce qui sembla également lui faire plaisir, car il se mit à effectuer un lent va-et-vient. Cramponnée à ses cheveux, ma peau commençait peu à peu à se nimer d'une lueur adoucie par la lune scintillante qui s'intensifiait sous mon épiderme, véritable reflet de cet orbe gigantesque étincelant au firmament.

Frêne appuya les lèvres contre cette partie des plus intimes qu'il entreprit de suçoter, ce qui m'incita à venir me presser contre sa bouche, ne désirant qu'une chose : du rabe. Il réagit en comblant ce désir, pressant plus encore mon sexe de telle sorte que l'effet de succion s'intensifia. Cette tension délicieuse s'amorça alors entre mes jambes, s'accroissant à chaque mouvement de bouche, à chaque effleurement de lèvres, à chaque titillage de langue. Il me mordilla, attisant encore cette sensation exquise. Il me conduisit à la limite de la jouissance, tandis qu'entre mes jambes croissait le plaisir jusqu'à ce que, avec un dernier baiser, une dernière sucée, une dernière lichette, il me fasse tomber dans l'abîme de l'extase, m'arrachant des hurlements, les mains levées vers l'astre lunaire, comme prête à en griffer la surface sous la violence de mon orgasme.

Fragon, semblant s'être matérialisé, les saisit pour les retenir contre sa poitrine, et je marquai sa chair de ma jouissance, ajoutant la marque de mes ongles à ces cicatrices reçues au combat, d'un rouge frais se mêlant à toute cette pâleur, tandis que Frêne continuait à me sucer et contribuait à prolonger ma jouissance à l'infini.

Je perçus alors des lumières cramoisies, des ombres furtives vert et or, et compris qu'elles émanaient de moi, de mes cheveux, de mes yeux à l'éclat si vif qu'ils posaient un défi à l'étincellement même de cette énorme lune.

Puis il redressa la tête, s'écartant de mon intimité, et je me mis à protester, l'implorant de revenir, avant que mon regard ne glisse le long du buste de Fragon pour s'arrêter sur Frêne, en érection, prêt, qui vint se placer au-dessus de moi et entreprit de s'engouffrer en moi. Qu'il me pénètre ainsi me fit à nouveau gémir. Je ressentais toujours des spasmes internes suite à cet orgasme dont il m'avait gratifiée, si bien que mon sexe se resserrait en se convulsant autour du sien alors qu'il me pénétrait d'une poussée.

D'une main gigantesque, Fragon me cloua les poignets contre notre matelas improvisé de vêtements et d'herbe. Frêne resta en appui

sur les bras, le seul contact entre nos corps étant cet organe qu'il faisait aller et venir, sa peau scintillant sous la luminosité blafarde. Il me fallut quelques battements de cœur avant de percevoir que sa peau luisait à présent d'elle-même, comme celle d'un Sidhe.

Je levai les yeux vers Fragon pour voir s'il l'avait remarqué, et constatai que le sang que j'avais fait couler de sa poitrine brillait en sillons écarlates. J'aurais pu le lui mentionner, mais il se plaça en biais, et je compris ce qu'il attendait de moi. Je plaçai ma bouche de telle sorte qu'il puisse s'y glisser comme son frère se glissait entre mes cuisses.

Ils trouvèrent tous les deux leur rythme et s'y adonnèrent comme si ce n'était pas la première fois, ou comme s'ils avaient connaissance de l'endroit précis où l'autre se trouverait, et ce qu'ils feraient, tel un reflet, l'un entre mes lèvres, l'autre entre mes jambes.

Je soulevai le bassin pour venir à la rencontre de Frêne, tout en faisant glisser ma bouche impatiente sur Fragon, mais ils contrôlaient tous les deux mes mouvements, Frêne, les mains sur mes hanches, m'immobilisant afin de localiser ce point qui l'intéressait tant, tandis que Fragon, m'ayant empoignée de sa main libre par les cheveux, me retenait légèrement écartée de lui pour suivre son propre rythme, entrant et ressortant d'entre mes lèvres.

Je poussai de faibles plaintes autour de son membre gonflé lorsque Frêne, ayant enfin trouvé ce point interne si intime, entreprit de le titiller, encore et encore. Le plaisir revint. Puis Fragon me tira par les cheveux, si brutalement que cela fit mal. J'en gémis en appuyant impatiemment les lèvres contre son sexe, tentant d'accueillir d'un coup dans ma bouche cette longue turgescence.

Puis Frêne commença à perdre le rythme, se poussant plus profondément encore au terme de chaque coup de reins. Je sentis qu'il se battait contre lui-même pour continuer de me pénétrer jusqu'à ce que je jouisse la première. Ce n'était pas seulement une attention prévenante typiquement sidhe ; les Gobelins se vantaient de leur endurance et du nombre d'orgasmes qu'ils pouvaient prodiguer à leurs partenaires. Il se battait pour maîtriser son corps, afin de préserver un peu de rythme tandis qu'il se mettait à me pilonner à grands coups, de plus en plus profondément, perdant toute concentration, qui n'avait plus aucune utilité, à vrai dire. Il avait bien travaillé et, d'une dernière poussée, il me fit jouir. L'orgasme me poussa à hurler autour du sexe de son frère, qui cria au-dessus de moi en pénétrant ma bouche si loin et si profond que, si je n'avais pas joui de façon fulgurante, cela n'aurait pas été tolérable. Mais en cet instant, en cette seconde, c'était parfait. Cette sensation de les avoir tous les deux en moi simultanément me fit hurler à nouveau, me convulsant frénétiquement autour de leurs verges.

Fragon éjacula dans ma gorge une chaude giclée en laissant à nouveau échapper un cri. Frêne me pénétra une dernière fois, d'un coup, me frappant de son gland au plus profond de mon intimité, tel un bélier, mais la sensation était tellement délicieuse... Je jouis une fois encore, hurlant et me contorsionnant entre eux.

Puis Fragon se retira de ma bouche, me laissant hurler mon plaisir à la lune, pour se placer ensuite à quatre pattes au-dessus de moi, tête baissée, me clouant toujours d'une main les poignets, le visage auréolé de ses cheveux scintillant telle une fournaise dorée, clignant des yeux étincelant de ce même embrasement cramoisi que le sang qui continuait à ruisseler sur ses pectoraux.

Frêne se retira à son tour pour s'effondrer à mon côté en laissant son bras retomber pesamment sur ma taille. Il resta là, pantelant, à me regarder en clignant des paupières, un feu émeraude animant ses yeux, ses cheveux semblant produire contre le sol un halo de flammes mordorées.

Nos lueurs s'estompèrent alors, à l'image d'un feu qui couve pour la nuit. Fragon s'effondra à son tour à l'opposé, se recroquevillant un peu plus au-dessus de ma tête, qui se retrouva nichée au creux de sa poitrine.

Frêne, m'ayant pris la main, la leva en l'air et nous pûmes tous la voir. Notre peau luisait à l'unisson, la mienne de la blancheur de la lune, leur donnant l'impression qu'ils avaient avalé les rayons d'or du soleil. Puis Fragon vint poser la sienne sur les nôtres réunies, et ce fut comme si, tous les trois, nous venions d'engloutir l'éclat du firmament dans nos veines.

Chapitre 45

Nous réapparûmes main dans la main dans le champ figé par l'hiver. Nous nous étions rhabillés, avions récupéré notre arsenal et quitté ce lieu empreint de paix et de magie, pour revenir nous confronter aux conséquences de la bataille. Non, pire encore qu'une bataille : de la bombe. Aucun ennemi ne restait à combattre, simplement la science qui pouvait être dévastatrice.

Des gémissements s'élevaient parmi les Bérêts Rouges, et pour qu'ils poussent de telles clameurs de douleur, cela voulait dire qu'ils étaient en train d'agoniser. Mais je savais ce que je devais faire, un savoir aussi familier que mon nom ou ma couleur préférée. Je le savais, tout simplement, car le parfum de l'été embaumait toujours l'atmosphère, notre peau irradiant de ce scintillement atténué de la lune et du soleil.

Entourés de toutes parts de blessés, nous projetâmes notre magie vers l'extérieur, celle du sang et de la chair, tout comme la Reine faisait surgir l'obscurité. Du sang afin de purifier leurs corps de tout fragment métallique – et des cris de douleur retentirent, des nuages sanglants se matérialisèrent dans la pénombre –, et enfin de la chair, afin de guérir leurs blessures. Puis ce fut le silence, et les Bérêts Rouges se remirent debout comme un seul homme, sans doute quelque peu secoués, mais guéris et indemnes, pour se tourner vers nous.

Je levai les mains de Fragon et de Frêne que je retenais dans les miennes et déclamai :

— La Main de Sang !

À ces mots, Fragon avança de quelques pas, la main en l'air, sa peau, ses cheveux et ses yeux tout brillants suite à la guérison collective que nous venions d'accomplir.

— La Main de Chair !

Et Frêne s'écarta de moi, scintillant de magie, tout sourires.

Je levai à nouveau les mains en annonçant :

— Je détiens les Mains de Chair et de Sang, et peux maintenant reconstituer ce qui a été déchiqueté !

S'étant rassemblés autour de nous, les Bérêts Rouges tombèrent à genoux, leurs visages couverts du sang qui ruisselait de ces couvre-

chefs à qui ils devaient leur nom. M'étant approchée de Jonty, je lui touchai la joue. Son chapeau se mit instantanément à dégouliner d'hémoglobine comme si je venais de lui en déverser un plein baquet sur la tête. Ses congénères s'agglutinèrent immédiatement autour de moi pour me toucher, et là où ils posaient la main, ils saignaient. L'un d'eux ayant agrippé Fragon par le poignet, celui-ci lui montra les dents en grognant et en tirant son épée de son fourreau avant de s'arrêter dans son élan à la vue du sang qui coulait à profusion sur le visage du Béret Rouge. Il me lança un regard par-dessus son épaule.

— Je possède vraiment la Main de Sang ! s'étonna-t-il, curieusement.

— Oui, lui répondis-je en acquiesçant de la tête au cas où il serait trop loin pour m'entendre.

Émerveillé, il se retourna vers le Béret Rouge agenouillé à ses pieds pour l'effleurer de sa main libre. Le sang se mit à couler encore plus vite et ses congénères entreprirent de se regrouper aussi autour de lui.

L'un d'eux tenta d'alpaguer Frêne, mais ils ne se mirent pas à pisser le sang pour autant.

— La Main de Chair ! énonça Frêne, et là, ne se trouvait pas la moindre interrogation, ce que j'approuvai silencieusement.

Fragon et moi étions maintenant entourés de Bérêts Rouges. Son frère ne sembla pas du tout s'en inquiéter, se contentant de regarder fixement sa main, comme s'il pouvait sentir celle où était recélé ce nouveau pouvoir.

Puis Doyle vint me rejoindre en se frayant un passage entre ces petits géants, comme s'il avançait entre de petites montagnes agenouillées, avant de se prosterner devant moi.

Je désapprouvai de la tête et lui pris les mains, l'invitant à se relever. Il se saisit à son tour des miennes. Il me regardait intensément, comme jamais auparavant.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? lui demandai-je.

— Regarde-toi, me dit-il, la voix assourdie.

Je ne voyais pas où il voulait en venir, lorsqu'à l'orée de mon champ visuel, je surpris un scintillement diffus. Quelque chose sur ma tête brillait, d'une lueur si faible que je ne l'avais pas encore remarqué.

L'un des Bérêts Rouges dégaina alors sa grande épée qu'il tendit à Doyle. Celui-ci la prit avant de me présenter le plat de la lame pour que je puisse m'y mirer. Malgré le reflet déformé, je pus néanmoins constater que j'étais coiffée d'un objet noir argenté, quoique l'argent soit une description quelque peu excessive. Je tournai la tête, et l'éclat lunaire se réfléchit sur la rosée en soulignant le réseau en toile d'araignée qui constituait cette couronne.

— Ô, mon Dieu ! ne pus-je m'empêcher de murmurer.

— C'est la Couronne du Clair de Lune et des Ombres, m'apprit Doyle.

— Mais c'est la couronne de la Cour Unseelie ! lui dis-je, le fixant de mes yeux écarquillés.

— En effet.

— Et elle m'appartient ! hurla Cel à la lisière du champ en brandissant une lance.

Des caractères runiques furent projetés, tout scintillants, sur cette étendue, et je compris qu'il s'agissait de la lance connue sous le nom de La Hurlante. La Reine avait bel et bien ouvert le caveau des armes pour son fils. La Hurlante avait autrefois le pouvoir de décimer des armées entières, non pas de sa pointe, mais avec ce hurlement caractéristique qu'elle émettait lorsqu'on la propulsait dans les airs.

J'aperçus un éclair nimbé de toute blancheur à la lisière. Puis Cel, ayant rabattu son bras en arrière, fit quelques pas en courant dans l'intention de nous tuer tous de ce hurlement fatal, lorsque, d'un bond gracieux, apparut le Cerf Blanc sur la trajectoire de l'arme, qui lui transperça le flanc. Cel n'avait pu retenir son geste. En tentant de s'enfuir, le cerf la lui arracha des mains.

Doyle et les autres s'étaient mis à courir, se rapprochant de mon cousin. Toute mon attention était rivée sur le cerf qui s'était effondré sur les genoux. Les Bérets Rouges et les jumeaux accoururent pour se joindre au combat, à l'exception de Jonty, qui me prit dans ses bras en vitesse, comme il l'avait fait la nuit où il avait traversé la campagne au pas de course pour me faire arriver à temps sur un autre champ de bataille. À présent, il courait comme si le vent le poussait dans le dos afin de me faire arriver le plus vite possible au cerf. Pour me faire arriver à temps au côté de Frost... avant son dernier soupir.

Chapitre 46

Le combat se déroulait entre nous et le cerf agonisant. Comme toujours, Cel se trouvait entre moi et mon bien-aimé. Jonty me déposa assise par terre, tout éclaboussée du sang tiède qui se déversait sous l'effet de la magie du Béret Rouge, qui après m'avoir retenue aussi près de lui, semblait sculpté de ce fluide cramoisi. Il dégaina son épée avant de se frayer un passage au cœur de la bataille. Je compris pourquoi celle-ci prenait autant de temps pour se terminer. Ils essayaient d'épargner la vie de Cel, qui, de son côté, voulait qu'ils meurent. Et en direct sous mes yeux, il entailla le bras de Galen, qui se mit à pisser le sang, l'obligeant à reculer.

Le visage de Rhys était ensanglanté et une blessure lacérait le flanc de Mistral, retenant toute son attention en raison de sa gravité. Cel n'aurait jamais fait le poids contre eux, mais s'ils ne voulaient que le désarmer alors que lui avait la ferme intention de les tuer, même le meilleur des guerriers serait désavantagé. Fragon et Frêne ne combattaient pas, en fait, car un Gobelin s'abstient de se joindre au combat si ce n'est pour tuer. Ce qui nous rappela que les Bérêts Rouges avaient autrefois composé un royaume à part entière, avec ses propres coutumes.

Doyle bondit en arrière juste à temps pour éviter un coup d'estoc. Il n'avait pas sorti son épée. Selon moi, il ne faisait pas confiance à ses réactions face à mon cousin avec une lame à la main. On leur avait rentré dans le crâne durant bon nombre de siècles qu'il leur était interdit de lui nuire, indépendamment de ses actions. La Reine les aurait mis à mort pour ça. Mais Andais n'était plus Reine.

— Tuez-le ! hurlai-je à pleins poumons. Ne risquez pas votre vie pour préserver la sienne !

Galen tourna les yeux vers moi et une nouvelle entaille lui marqua la poitrine, le faisant vaciller. Cel se rapprocha pour l'achever, mais l'épée de Doyle, qui l'avait enfin sortie de son fourreau, empêcha le coup qu'il s'apprêtait à lui porter de faire son œuvre. Ce dernier obligea Cel à reculer en la faisant tournoyer dans les airs avec des moulinets, si rapidement qu'on ne pouvait la suivre des yeux, rappelant la lame de quelque mécanisme électrique portable. Personne

n'était aussi rapide que lui.

Cel parvint néanmoins à la contrer, maniant si vite son épée qu'elle en devenait floue. C'est là que je me rendis compte pour la première fois que Cel n'était pas qu'un fils à sa maman. Il se trouvait un guerrier quelque part dans ce prince pourri-gâté. Rares étaient ceux qui auraient pu ainsi résister à Doyle, ne serait-ce que quelques minutes, mais Cel y était arrivé. Cependant, il ne progressait pas, tout en évitant d'être touché ou désarmé.

Le silence régnait maintenant sur le champ de bataille ; pas un bruit, à part les entrechoquements d'épées et les grognements de Cel sous l'effort. Doyle se battait en silence, sans autre bruit que le glissement de ses pieds agiles et le sifflement de sa lame contre celle de mon cousin.

C'était bien trop rapide pour que je puisse suivre, mais Andais était une déesse de la guerre et elle en vit bien davantage.

— Les Ténèbres, de grâce, épargne-le ! hurla-t-elle dans l'air glacial.

Je perçus que les mouvements tourbillonnants de Doyle se faisaient un instant hésitant. Cel tenta d'en profiter, quand brusquement son épée se retrouva propulsée en tournoyant dans les airs, et la pointe de celle de Doyle se ficha contre sa gorge lorsque, sans le quitter des yeux, il tomba à terre, à bout de souffle.

Cel avait du mal à respirer mais il n'en souriait pas moins. Il narguait Doyle avec la même condescendance que je l'avais vu arborer toute mon existence. Sa mère lui avait encore sauvé la vie. La Reine de l'Air et des Ténèbres avait en effet ce pouvoir.

Doyle toisait Cel tout en maintenant Noire Folie contre sa gorge, mais il ne l'y enfonça pas. Andais traversa alors le champ, venant vers nous.

Ça ne va pas recommencer ! fut ma pensée.

Je regardai Mistral agenouillé qui se tenait les côtes, s'appuyant sur sa lance étincelante, l'épée toujours à la main. Galen, assis en appui sur son bras indemne, se remit debout en respirant avec peine, l'épée au poing, une rage ostensible sur son visage habituellement affable. Celui de Rhys saignait à profusion, et je compris ce que Cel avait essayé de faire : énucléer son œil valide. Il avait raté son coup, mais qu'il l'ait tenté signifiait qu'il n'avait pas pris ce combat au sérieux. Il n'avait voulu que nous blesser, sans nécessairement nous tuer. Il avait voulu mutiler.

Frêne et Fragon, s'étant joints à la mêlée suite à mon appel pour le mettre à mort, s'étaient aussi fait amocher. Qu'il soit parvenu à les blesser aussi rapidement ne faisait que confirmer que j'avais bel et bien sous-estimé ses capacités de combattant.

— Non ! m'écriai-je, tout en m'avançant, coiffée de la couronne,

tel un sombre halo scintillant, et je repérai Sholto à la lisière du champ, entouré de ses Sluaghs.

— Pourquoi ne t'es-tu pas joint au combat ? lui criai-je.

— La Reine l'a interdit, me cria-t-il en retour.

Je braquai les yeux sur elle à l'autre bout de la clairière, encore loin de nous.

— Andais, la hélai-je, voyez-vous cette couronne que je porte ?

— Oui ! répondit-elle dans un souffle.

— De quelle couronne s'agit-il ?

Sa main se crispa sur le pommeau de son épée, Terreur Mortelle, qui pouvait être fatale à tous les Sidhes.

— C'est la Couronne du Clair de Lune et des Ombres. Elle m'appartenait autrefois, répondit-elle avec une certaine amertume.

— Elle est à moi à présent.

— Il semblerait, en effet, répliqua-t-elle.

— Vous avez juré en public que celui ou celle d'entre nous deux qui concevrait en premier deviendrait votre héritier. Vous n'aviez peut-être pas l'intention d'honorer votre promesse, mais la Féerie l'a honorée pour vous. La Déesse et le Consort m'ont couronnée.

— Tu portes la Couronne du Clair de Lune et des Ombres.

— Et elle est à moi ! hurla Cel. Vous me l'aviez promise !

Doyle appuya la pointe de son épée un peu plus fort, et une goutte de sang apparut, perle noire sous l'éclat lunaire.

Andais restait debout là, le casque sous le bras, enveloppée de son ample manteau de ténèbres et d'ombres qui tourbillonnait autour d'elle. Nous nous affrontions du regard, face à face sur cette étendue givrée.

— Lui avez-vous promis votre couronne ? m'enquis-je.

— Oui !

— Après m'avoir offert l'opportunité de devenir Reine.

— C'était avant.

— Vous vous êtes parjurée, ma Tante. La Meute Sauvage est régénérée.

— Je ne sais que trop bien que toi et ma Créature Perverse pouvez l'invoquer. Je ne sais que trop bien que tu as mis à mort ta cousine et les autres conspirateurs de la Cour Seelie.

— Nous laisserez-vous vous donner la chasse ?

— En échange de la vie de mon fils ?

— Non.

— Mais je suis une parjure. Je mérite d'être pourchassée.

Andais surmontait toutes les épreuves comme personne. Il n'y aurait qu'une seule raison pour qu'elle accepte d'y laisser la vie.

— Avant que Sholto et moi ne nous mettions en chasse, j'ordonnerai l'exécution de Cel ! Notre Meute ne lui laissera pas le

temps de s'échapper, et je ne crois pas qu'il lui reste suffisamment de soutien à la Cour pour le sauver.

— J'ai des alliés ! vitupéra Cel toujours par terre.

Je ne quittai pas ma tante des yeux, l'ignorant en beauté, lorsque je lui répondis :

— Siobhan est morte et tes soi-disant alliés se sont enfuis dès qu'ils en ont eu la possibilité. Ta mère est la seule à être venue à ton secours. Si elle meurt, alors je pense, cousin, que tu découvriras qu'il ne te reste plus aucun partisan. Ils ne te soutiennent pas, toi, mais elle !

— Ils ne te soutiendront pas davantage, Meredith, me rétorqua-t-il. Avec ou sans couronne, si ce n'est pas moi qui siège sur le trône, alors ils te tueront et choisiront eux-mêmes leur souverain. Mes espions les ont surpris occupés à en fomenter le complot.

J'éclatai de rire et condescendis finalement à le regarder. Quoi qu'il perçût sur mon visage, il écarquilla les yeux, le souffle coupé, comme si, même pour lui, ce qui s'y reflétait était épouvantable.

— Tu ne m'as jamais comprise, mon cousin, pas plus que vous, ma Tante. Je n'ai jamais voulu régner. Je sais qu'ils me haïssent, et indépendamment de tout le pouvoir que je pourrais leur montrer, ils me verront toujours comme l'avenir funeste des Sidhes, comme celle qui les amoindrira. Ils voient en moi ce qu'ils perçoivent en Sholto : le déclin de leur race. Ils préféreront se terrer dans leurs collines creuses et s'étioler plutôt que de se remettre en question et d'en sortir pour se confronter au vaste monde. J'ai eu de l'espoir pour notre peuple, comme mon père avait de l'espoir pour nous.

— C'est cet espoir qui l'a tué, me lança Cel.

Je posai les yeux sur lui, là par terre, l'épée de Doyle fichée contre la gorge, mais il ne semblait plus effrayé, à nouveau convaincu qu'Andais le tirerait de ce mauvais pas. Même dans ces circonstances, il avait toute confiance dans les pouvoirs protecteurs de sa mère.

— Et comment peux-tu savoir que c'est cet espoir qui a tué mon père ? lui demandai-je.

Quelque pensée ou émotion furtive lui traversa les yeux. Je lui souris.

— C'est juste une façon de parler, me répondit-il – mais à présent il ne fanfaronnait plus.

— Non, loin de là, lui dis-je en m'accroupissant à côté de lui.

— Cel ! réagit Andais. Cel, ne fais pas...

Mon sourire s'éternisa. Je ne semblais pouvoir m'en empêcher, bien que je sois loin de me sentir d'humeur aimable.

— Je ne t'avais encore jamais vu te battre, lui dis-je. Je n'avais pas connaissance de tes talents de fine lame.

Cel essaya de se rasseoir, mais Doyle le repoussa de la pointe de

son épée.

— Je ne peux que me réjouir que tu aies finalement compris que je suis capable de gouverner notre peuple.

— C'est toi qui l'as tué. Tu as tué le Prince Essus. De tes propres mains. Et c'est pourquoi l'assassin n'a jamais été retrouvé. C'est pourquoi, malgré tous ceux qu'Andais a torturés, aucun n'a pu avouer le meurtre de mon père.

— Elle est cinglée, Mère ! hurla-t-il. Vous m'aviez ordonné de ne rien manigancer à l'encontre de mon oncle. Et je vous obéis toujours !

— Mais tu n'as rien manigancé du tout. Tu t'en es chargé en personne. Et parce que tu savais manier une arme blanche avec efficacité, et qu'il aurait hésité. Tu savais que mon père avait de l'affection pour toi. C'est sur ça que tu as compté et dont tu as profité !

— Cel, dis-moi qu'elle a tort ! dit Andais, sa voix s'apparentant à un vagissement.

— Elle a tort ! renchérit-il en pleurnichant.

— Jure-le, sur Les Ténèbres Qui Dévorent Toutes Choses. Jure-le sur la Meute Sauvage. Jure-le, et je te croirai ! lui cria-t-elle. Prête serment et je me battrai jusqu'au bout pour toi !

— Je jure, sur Les Ténèbres Qui Dévorent Toutes Choses...

Puis il s'interrompit.

Et un instant, je me surpris à penser que je m'étais trompée, avant qu'il ne refasse une tentative :

— Je jure sur la Meute Sauvage... je le jure ! se mit-il à hurler. Je le jure !!!

— Mais que jures-tu, Cel ? Mon fils, dis-moi que tu n'as pas tué mon frère. Par l'amour de la Déesse, dis-moi que tu n'as pas tué Essus !

Couché par terre, il nous fixait tour à tour, Doyle et moi, puis le cercle que formaient mes gardes qui s'étaient rassemblés autour de nous. Il nous fixait de ses yeux écarquillés qui se tournaient en tous sens comme s'il cherchait une issue de secours. Rhys était à côté de Doyle, le visage tel un masque sanglant. Galen, qui n'avait plus qu'un bras de valide pour pouvoir à la fois m'enlacer et tenir son épée, vint s'agenouiller près de moi.

— Je suis désolé, Merry, me murmura-t-il en appuyant sa joue contre la mienne.

Mistral était toujours à genoux là où il était tombé, ce qui voulait dire qu'il était vraiment mal en point. Cependant, il nous lança :

— Essus était le meilleur d'entre nous.

— Tellement bon, mon oncle, qu'ils voulaient en faire un roi ! s'écria Cel. Ils voulaient qu'il tue ma mère pour prendre sa place sur le trône !

— Essus n'aurait jamais fait ça, dit Doyle.

— Mon frère nous aimait ! hurla Andais à son fils.

Lorsqu'elle tourna les yeux vers moi, j'y discernai une souffrance authentique. Au cours de toutes ces années de recherches, l'idée ne l'avait même jamais effleurée que le coupable pouvait être la chair de sa chair.

— Oui, ajouta Cel en m'empoignant par le bras – et l'épée de Doyle fit perler sur sa gorge une autre goutte de sang. Sais-tu quels ont été les derniers mots de ton père, Meredith ?

Je ne pus que secouer négativement la tête, incapable de parler, et il ajouta :

— Il m'a dit qu'il m'aimait.

Son pouvoir se déploya alors. Quelques secondes plus tôt, il était impuissant, et les suivantes, étant le détenteur de la Main du Vieux Sang, tous ceux qui l'entouraient virent leurs anciennes blessures se rouvrir instantanément.

Chapitre 47

Je m'attendais à ce que les plaies causées par le shrapnel soient douloureuses, mais ce n'était rien comparé à ce qu'enduraient mes hommes. Deux millénaires de guerres. Un milliers d'années à subir les cruels tourments que leur avait infligés ma tante. Chaque transpercement de lame, chaque perforation de lance, chaque laceration de fouet, chaque griffure sur leur corps devint une dévastation sanglante !

Galen, effondré, se tordait à côté de moi, agrippant désespérément l'entrejambe ensanglantée de son pantalon. Je savais quelle ancienne blessure y était réapparue. L'œil manquant de Rhys présentait une orbite vide, sanguinolente. Doyle, effondré sur le côté, s'efforçait péniblement de se redresser, mais il souffrait trop ! La souffrance était bien trop atroce pour eux tous ! On percevait des cris au loin, qui n'étaient pas seulement ceux de mes hommes. Les Bérêts Rouges étaient à nouveau blessés. Je compris alors quelle terrible Main de Pouvoir possédait Cel. Jusqu'à maintenant, tant de choses m'avaient échappé.

Puis Cel me contraignit à me remettre debout d'une secousse. Me retenant fermement par le poignet, il m'attira contre lui et m'obligea à me tourner vers la scène qui se déroulait dans cette clairière. Tous étaient tombés à terre, sans exception. Andais n'était plus qu'une masse sombre prostrée sur l'herbe blanchie de givre, son manteau de ténèbres disparu, ce qui voulait dire qu'elle avait perdu connaissance, ou que quelque chose de pire lui était arrivé.

— Dégaine ton épée, me siffla-t-il en plein visage. Que je te désarme devant eux tous, et transperce ce ventre fécond qui est le tien ! Sais-tu que c'est pour cela que ma mère s'est retournée contre moi ? Elle m'a obligé à subir des examens médicaux et a découvert que je ne pourrais jamais procréer. C'est pour ça qu'elle t'a fait revenir à la maison !

Sa main libre remonta le long de mon cou, jusqu'à ce que ses doigts s'entremêlent à mes cheveux, pour s'arrêter juste avant la couronne qui brûlait toujours de ses flammes sinistres sur ma tête.

Puis, m'ayant lâché le poignet, il posa sa main contre ma joue,

m'obligeant à tourner le visage vers lui en me retenant ainsi au creux de ses paumes, oh, avec tant de douceur !

— Tire ton épée, Merry. Sors-la et montre-leur comme tu es faible, me souffla-t-il en pleine face en se rapprochant pour un baiser.

Tandis qu'il m'embrassait, je plaquai mes mains contre les siennes, peau nue contre peau nue. Mon bras handicapé par la première blessure me semblait un peu moins douloureux. La couronne me protégeait-elle, ou était-ce le fait d'être enfin Reine ?

Il déposa un doux baiser sur ma bouche, un baiser agréable, ce à quoi je ne m'attendais pas du tout. Mais cette nuit nous révélait pas mal de surprises.

Puis il s'écarta de moi en me retenant les mains. Il souriait, les yeux indéniablement empreints de démente.

— Je vais te tuer maintenant.

— Je sais, lui dis-je.

Alors que Fragon, Frêne et moi avions utilisé nos Mains de Chair et de Sang pour guérir, je m'apprêtais à en faire usage pour détruire. Je projetai vers lui ma Main de Sang, non pas pour chercher des blessures, mais son fluide vital. Je le lacérai et lui déchiquetai le corps de l'intérieur vers l'extérieur avec ma Main de Chair. Tout comme les Mains de Pouvoir avaient circulé sur le champ de bataille en une onde de sang purificateur et de chair régénérée, à présent leur puissance s'emparait de cet homme.

Les yeux de Cel s'écarrillèrent.

— Tu ne peux pas faire ça ! murmura-t-il.

— Oh que si ! lui assurai-je.

Puis je fis fléchir ce pouvoir, le modelant en un poing gigantesque que je poussai profondément dans son corps, avant d'écarter les doigts. Un instant, Cel se trouvait là, les yeux exorbités, mes mains dans les siennes, puis le suivant il avait disparu. Une pluie de sang m'aspergea et des fragments plus épais me frappèrent en pleine figure. Je ressentis une vive douleur sur la joue, et je me retrouvai seule, couverte de ces restes macabres. En essuyant de mon visage ce qui restait de mon cousin pour m'éclaircir la vue, je découvris ses dents plantées dans ma joue, propulsées là par la puissante déflagration de ma magie. Je les en extrayais en me promettant une injection antitétanique et des antibiotiques, si on pouvait les administrer à une femme enceinte. Je me fis pas mal de promesses alors que j'étais là, toute tremblante.

Doyle apparut soudain à mes côtés, ainsi que Rhys, qui essuyait le sang qui coulait sur sa figure, son œil absent à nouveau cicatrisé. Galen était là, lui aussi, avec moi, ses seules blessures étant celles reçues au combat aujourd'hui.

— Mais comment... ? demandai-je.

— Il est mort et la Main du Vieux Sang a péri avec lui, m'apprit Doyle.

Je lui tendis ma main ensanglantée, qu'il prit, et je l'attirai vers cette bouillie informe écarlate, tout ce qui restait de notre ennemi. Je l'attirai ensuite pour l'embrasser, et au moment où nos lèvres se joignirent, notre peau s'anima. J'irradiai l'éclat du clair de lune et lui d'un feu noir si vif qu'il portait des ombres sur toute l'étendue de la prairie.

Des cris étouffés et des murmures nous parvinrent alors, et lorsque je m'écartai finalement de ce baiser, je vis une couronne entremêlée aux cheveux de Doyle. De fines tiges épineuses formaient un treillis au-dessus de sa tête, la pointe de chaque épine serties d'argent.

— La Couronne d'Épines et d'Argent, murmura Jonty.

Doyle leva la main pour la toucher. Le bout de son doigt se retrouva marqué d'un point cramoisi lorsqu'il l'écarta.

— Ça pique !

— Mon Roi.

— L'un d'eux, me rappela-t-il en souriant.

Puis un bruit, une horrible sonorité humide et rauque, chassa de mes lèvres le sourire que je lui retournai.

— Frost ! m'exclamai-je en me retournant vers le cerf affalé sur le flanc, d'où la lance ressortait tel un arbrisseau dépourvu de branches, son pelage blanc imbibé de sang.

Doyle et moi nous précipitâmes vers lui. Je m'agenouillai et touchai une zone de fourrure qui avait été épargnée, immaculée. Il était chaud sous ma main, mais demeurait inerte.

— Non ! m'écriai-je. Non !

— Il s'est sacrifié de son plein gré, me dit Doyle.

— Je ne le voulais pas ! répondis-je en secouant négativement la tête.

— Il a donné sa vie afin que tu règues sur les Unseelies.

Je désapprouvai à nouveau du chef.

— Je ne veux pas régner sur eux sans lui à mes côtés ! Frost, reviens-moi ! murmurai-je en posant le front contre ce flanc encore tiède. De grâce, de grâce, ne t'en va pas ! Ne me quitte pas !

Un parfum floral aussi intense et chaleureux que le baiser de l'été m'effleura les narines, et je me redressai sous une averse de pétales de rose qui tombait de ce ciel hivernal.

Galen agrippa ensuite la lance des deux mains, qu'il fit ressortir du flanc du cerf, révélant l'horrible blessure. Les vêtements couverts de sang, il se dressait au-dessus de nous, sous cette pluie de pétales, ce pieu à la main, le visage anxieux.

Rhys s'agenouilla à côté de la tête du cerf, dont il enserra les

cornes blanches et lisses. De son œil valide coulaient des larmes. Mistral était venu nous rejoindre, agrippé à sa lance plus fine. J'aperçus Sholto toujours à la lisière du champ de bataille, ses Sluaghs, évanescences noires cauchemardesques, volaient et rampaient avec lui. Il s'arrêta pour nous regarder fixement rassemblés autour du Cerf Blanc, puis baissa la tête, semblant avoir compris.

Frêne et Fragon se tenaient avec les Bérêts Rouges. Ils avaient tous baissé leurs armes, la pointe tournée vers le sol en hommage.

Une voix émergea alors de cette douce averse florale.

— Que donnerais-tu pour ton Froid Mortel ?

— Tout.

— Serais-tu prête à renoncer à la couronne que tu portes ?
s'enquit-Elle.

— Oui.

— Meredith... dit Mistral.

Mais les autres ne pipèrent mot. Mistral n'était venu nous rejoindre que récemment, de ce fait les événements du moment lui échappaient totalement.

— Et toi, les Ténèbres, renoncerais-tu à ta couronne ?

— Pour avoir à nouveau mon bras droit à mon côté, sans la moindre hésitation, répondit Doyle en me prenant la main.

— Qu'il en soit ainsi, dit la Voix.

Puis on sentit le vent se lever ainsi que l'odeur de la pluie, et la luminosité assombrie provenant des couronnes se dissipa dans la nuit.

Émergea alors de la plaie béante sur le flanc du cerf une main, qui, lorsque je la pris, enserra la mienne.

— Déesse, aidez-nous !

— C'est ce qu'Elle fait, me dit Doyle en se penchant sur la percée, qu'il entrouvrit encore davantage à mains nues.

Mistral rampait vers nous, visiblement trop mal en point pour pouvoir nous aider. Galen lui confia La Hurlante, et aida Doyle à entrouvrir la plaie de sa main valide. On avait l'impression que le corps du cerf était une coquille, quelque chose de sec et d'irréel qui se fragmentait et se déchirait sous nos doigts, une seconde main apparaissant à côté de la première, puis des bras. Et nous le fîmes enfin sortir de ce qui restait de cette dépouille maintenant en lambeaux.

Ces yeux gris tournés vers moi, sa longue chevelure argentée toute déployée sur mes genoux, ce visage tellement magnifique qu'il en était indescriptible, mais... ne subsistait plus la moindre arrogance chez mon Froid Mortel, seulement de la souffrance, tant d'émotions piégées dans son regard.

Il s'effondra dans les bras de Doyle et les miens. Nous le retenions, tout tremblant, cramponné à nous. Les Ténèbres et Froid

Mortel, accrochés l'un à l'autre, se mirent à pleurer.

Chapitre 48

Andais est toujours la Reine de l’Air et des Ténèbres, quoique la couronne ne soit pas réapparue sur sa tête. Taranis est toujours le Roi de la Lumière et de l’Illusion, mais nos avocats s’emploient à trouver quelqu’un pouvant finalement l’obliger à se soumettre à un test ADN afin de pouvoir comparer les résultats au sperme prélevé en moi. On avait divulgué à la presse que mon oncle était suspecté de viol. Les tabloïds se sont donc décidés à aller fouiner à la Cour Seelie, et la presse traditionnelle suit le mouvement. Voilà une histoire bien trop croustillante pour la laisser passer, même par respect pour le Roi, si charmant soit-il.

Sir Hugh et quelques nobles s’évertuent encore à me faire consacrer reine de leur Cour, mais je les ai faits informer que je n’étais pas intéressée.

Andais a proposé d’honorer ses promesses et d’abdiquer pour me céder son trône, même si la Couronne de Clair de Lune et des Ombres ne réapparaît jamais. Ce que j’ai refusé.

Cel était bel et bien taré, mais il avait au moins raison sur un point. Bien trop de nobles des deux Cours me perçoivent comme une bâtarde mortelle – un péché impardonnable à leurs yeux –, qui est parvenue à faire la preuve que même les plus éminents d’entre eux perdent leurs pouvoirs magiques. Mais Cel est mort, et les jours d’Andais sont comptés. Beaucoup trop de ses nobles la considèrent comme faible et souhaitent s’accaparer son pouvoir. Nous allons rester à Los Angeles, loin de ces luttes intestines. On verra bien qui y survivra.

Avant de quitter la Féerie, la tâche ultime à accomplir a été de libérer les prisonniers. Barinthus, le plus proche conseiller de mon père et autrefois le dieu marin Manannan Mac Lir, avait été emprisonné sur les ordres d’Andais simplement parce qu’il était l’un de mes plus puissants alliés.

Il nous a donc accompagnés à Los Angeles. Quel spectacle de voir cet ancien dieu des mers nager dans un véritable océan après être resté aussi longtemps coincé sur la terre ferme !

Je suis de nouveau employée à l’Agence de Détectives Grey, ainsi

que mes gardes. Nous sommes tous plus qu'inutiles pour les missions d'infiltration, mais les clients sont prêts à payer les yeux de la tête pour consulter la Princesse Meredith et ses fameux « gardes du corps ». On propose même à notre patron, Jeremy Grey, davantage de fric pour que nous venions parer de notre présence les réceptions hollywoodiennes. Des sommes astronomiques qu'ils refuseraient cependant de payer pour que nous détectons quoi que ce soit. Nous essayons toutefois de temps en temps de nous mettre à bosser.

Sholto vient parfois nous rendre visite, mais il ne peut faire venir les Sluaghs à L.A., pas sur une base permanente. Mistral, qui n'apprécie pas du tout ce monde moderne, souffre du mal du pays. Galen et Rhys assurent leurs missions pour l'Agence Grey, tous deux ayant suffisamment d'aptitudes au glamour. Il est vrai que Rhys adore jouer au détective. Quant à Kitto, il était plus qu'heureux que nous rentrions à la maison, et a déjà préparé une chambre de fond en comble qui fera office de nursery.

Je passe mes nuits assoupie entre Doyle et Frost, ou Sholto et Mistral, ou Galen et Rhys. Le partage reste équitable pour les parties de jambes en l'air, mais l'organisation couchage demeure problématique. Mes Ténèbres et mon Froid Mortel viennent me rejoindre plus souvent qu'à leur tour. Personne ne semble le contester plus que ça, comme si mes gardes s'étaient mis d'accord entre eux.

J'ai participé à quelques interviews dans le but opportuniste d'avoir bonne presse mais aussi pour faire rentrer davantage de pognon à la maison. Puisque nous avions sollicité l'intervention des militaires, ils s'étaient empressés d'aller raconter aux médias toutes les merveilles dont ils avaient été témoins. Je n'aurais pu les en blâmer. Dawson, Orlando, Hayes et Brennan, entre autres, viennent occasionnellement nous rendre une petite visite.

Une interview télévisée semble remporter toutes les faveurs des rediffusions, et lorsqu'elle a abouti sur le Net, eh bien, il semblerait que tout le monde l'a téléchargée. C'est moi là, vêtue d'un manteau de luxe, me montrant à peine entre Doyle et Frost dans leurs costumes taillés sur mesure. Doyle semble bien plus à son aise que notre Frost, à qui je tiens la main, et qui n'est pas encore parvenu à surmonter sa phobie de parler en public.

— Alors, Capitaine Doyle, demande la journaliste, est-il vrai que vous ayez renoncé à l'opportunité de devenir le Roi de la Cour Unseelie pour sauver la vie du Lieutenant Frost ?

Doyle ne se préoccupe même pas de nous consulter du regard, se contentant d'opiner du chef et de répondre :

— En effet.

— Vous avez renoncé à un royaume pour sauver votre ami.

— Oui.

— Quel sens de l'amitié ! s'exclame la présentatrice.
— Il est mon bras droit depuis plus d'un millénaire.
— Certains disent qu'il est peut-être bien plus qu'un ami pour vous, Capitaine.

— Un millier d'années renforce incontestablement l'amitié.

On aurait pu penser qu'elle nous interrogerait ensuite sur ce « millier d'années », mais pas du tout ! Elle était sur une tout autre piste.

— Certains disent que vous avez renoncé au trône par amour pour Frost.

Doyle, en cet instant, ne perçoit aucune ambiguïté.

— Bien sûr que j'aime Frost, répond-il en toute sincérité. C'est mon pote.

Elle se tourne alors vers moi.

— Meredith, quelle impression cela vous fait-il que Doyle aime aussi Frost ?

Je prends la main de Doyle, les retenant tous les deux ainsi.

— Cela facilite les choses pour dormir ensemble.

Une repartie qui semble un peu trop culottée pour la journaliste, qui néanmoins s'en remet.

— Frost, quelle impression cela vous fait-il de savoir que vos amants ont renoncé à être consacrés roi et reine pour vous sauver la vie ?

La caméra se rapproche pour le cadrer en gros plan, ce qui révèle cet air d'arrogance crispée dont il use comme d'un masque pour dissimuler sa nervosité. Mais rien de ce que l'objectif captait aurait pu le rendre moins que magnifique à contempler.

— Si seulement j'avais pu leur dire de ne pas se soucier de moi.

— Vous auriez préféré mourir ?

— Je pensais que Meredith voulait être Reine, et je savais que Doyle ferait le meilleur des rois.

— Cela s'est passé il y a quelques semaines. Mais aujourd'hui, quelle est votre impression ? Êtes-vous finalement heureux qu'ils aient fait ce sacrifice ?

Il se tourne vers nous tandis que la caméra recule pour nous montrer en train d'échanger des regards, le visage radouci de sourires affectueux, d'autant plus surprenant chez mes hommes.

— Oui, j'en suis heureux.

— Et vous, Meredith, Princesse, mais jamais Reine, comment vous sentez-vous suite à cette décision ?

— De mieux en mieux à chaque jour qui passe.

— Donc, aucun regret ?

Je lève alors leurs mains que je retiens toujours en disant :

— Si vous les aviez à vous attendre à la maison, le regretteriez-

vous ?

Elle se met à rire et ne peut qu'acquiescer. Cette interview a attiré beaucoup d'attention, principalement en raison de ce sacré sujet : « L'amour entre hommes ». Aucun de nous, nous sommes soucieux de mettre les choses au clair. Au final, peu importe les rumeurs, si elles ne nous tracassent pas plus que ça.

Les gens semblaient surpris que nous ayons renoncé par amour à devenir roi et reine. Mais comme le dit Milton : « Mieux vaut régner en Enfer que servir au Paradis. » Quant à moi, je dis qu'il vaut mieux laisser le paradis et l'enfer mener leurs propres batailles et se gouverner eux-mêmes.

Je m'endors blottie contre la chaleur de leurs corps. Je me réveille la nuit au son de leur respiration. Je peux voir leurs visages dans le cabinet du médecin, à tous, lorsque nous prêtons l'oreille aux battements de cœur de nos bébés, si rapides, comme celui d'oiseaux effrayés. Je les ai aussi observés les yeux fixés sur ces petites silhouettes qui gigotent et se tortillent sur l'écran, lorsqu'ils ont réalisé que l'une d'elles est indéniablement un garçon. Ils s'emploient maintenant à choisir les prénoms, et je me réjouis particulièrement de les voir aussi heureux que moi.

La question qu'aucun journaliste ne m'a encore posée est la suivante : « Si vous aviez laissé Frost mourir et aviez accédé au trône, qu'auriez-vous ressenti ? »

Notre Froid Mortel nous avait manqué et nous nous étions rendu compte qu'aucun trône, qu'aucune couronne, qu'aucun pouvoir, qu'aucun cadeau de la Déesse ne pourrait compenser sa disparition. Nous avons déjà éprouvé un terrible chagrin suite à cette perte. Ni Doyle ni moi n'avions été roi ou reine. Ce que l'on n'a jamais eu ne peut manquer, contrairement à l'homme disparu que l'on a aimé.

Je ne veux plus souffrir ainsi de l'absence de quiconque qui me soit cher, au grand jamais.

Moi, la Princesse Meredith NicEssus, vis enfin l'expérience « heureuse jusqu'à la fin des temps » dans la Cité des Anges, sur les Rivages de la Mer Occidentale.

Et parfois, le Royaume des Fées se situe précisément là où on l'a créé.

Fin du tome 7

[1] Le fragon est un arbrisseau vivace épineux aussi nommé petit houx, buis piquant, myrte épineux, épine de rat. (N.d.T.)